

**HOMÈRE**

**DÉVORAISON**

traduction de l' «Odysée» par Alina Reyes

## PRÉSENTATION: DÉVOR ET SES PROCHES

### TIREDELLE

Pourquoi commencer par Tiredelle ? Parce qu'il est fort possible qu'elle ait, cette trameuse, tiré d'elle l'histoire – qu'elle représente Homère lui-même.

En grec, son nom, Pénélope, est le nom d'un oiseau, la sarcelle. Ce n'est pas pour rien qu'elle est fille d'Icare. Si je n'ai traduit son nom en Sarcelle, c'est que je voulais qu'on y entende non seulement l'oiseau, à tire d'aile, mais aussi ce que son nom évoque en grec, par homophonie : les mots « fil du tisserand » et « peler ».

Le fait de filer et de tramer est constamment dans le texte une métaphore de la pensée, du projet, de la mise en œuvre d'un destin ou d'une action particulière, que ce soit par les dieux ou par les mortels. C'est aussi dans ce sens que j'ai traduit son épithète, qui signifie « très réfléchi », par « trameuse », qui renvoie aussi bien sûr à sa fameuse activité de tisseuse de jour et détisseuse de nuit, un peu comme Schéérazade tissa des histoires, mille et une nuits durant, pour repousser la mort.

La trame du poème est assez labyrinthique pour rappeler, encore, Icare et son père Dédale construisant le palais où contenir le Minotaure. Dans cette perspective, le fil de Tiredelle peut évoquer celui d'Ariane, guidant à distance le héros aventuré dans le dédale pour tuer le monstre dévorateur d'hommes et lui permettre de revenir sain et sauf.

### DÉVOR

Homère lui-même explique que le nom *Odysseus* (connu sous le nom latinisé d'Ulysse) a été donné au héros nouveau-né par son grand-père Vrai-loup (Autolykos) en référence à sa propre colère (il se dit *odyssamenos*, irrité) contre tant d'hommes et de femmes dans le monde (chant XIX, v.407-409). Peu importe que l'étymologie soit ou non fantaisiste, du moment que c'est le sens que le poète a voulu donner. À considérer l'étymologie, on peut aussi trouver que ce verbe qui dit l'irritation a la même racine indoeuropéenne qu'un verbe signifiant manger, dévorer – racine qui nous a donné notamment en français le mot dent. Cette indication ne fait que renforcer la parenté de sens profond entre l'irritation et la dévoration. Comme, dans le poème, tramer signifie penser, dévorer renvoie couramment à ce qui dévore le cœur, la colère. « Sache que mon cœur est grandement dévoré », dit lui-même celui dont j'ai donc traduit le nom par Dévor (chant XVI, v.92), d'autant que toute l'histoire, avec ses perpétuels festins et sacrifices, avec le cannibalisme de Célèbre (Polyphème) et des Lestrygons, avec l'arrêt du destin marqué par la consommation interdite des bœufs du Soleil, avec celle des vivres, des biens et de la maison de Dévor par les prétendants, avec la perpétuelle faim des voyageurs toujours menacés de ne plus pouvoir se nourrir, comme le héros, sous l'apparence d'un mendiant, le rappelle obstinément, tout le poème peut être lu comme le récit d'une énorme dévoration à laquelle le héros doit échapper et dont il doit sauver les siens. Dévoration dont les prolongements métaphysiques renvoient aux peurs ancestrales de l'enfance de l'humanité autant qu'aux peurs actuelles d'humains en train de dévorer la planète qui les nourrit, et de chercher une issue à ce danger aussi concret que spirituel.

Qui prétend que Dévor ment, quand, de retour incognito à Ithaque, il raconte à plusieurs reprises être Crétois, venir de Crète ? Le poète lui-même le dit, en précisant que son mensonge est « pareil à la vérité ». Oui, dans un sens profond, Dévor ne ment pas, il fait signe : dire qu'il vient du pays et de la lignée de Minos, c'est faire signe vers cette culture des prédécesseurs des Achéens, dont ils ont hérité en bonne part et qui est aussi celle des grandes divinités féminines, culture à la fois archaïque et raffinée qui, sans doute, imprègne cette œuvre d'Homère pleine de dévorateurs, rappelant le Minotaure crétois, mais aussi de femmes

qui sauvent, à commencer par Athéna, et aussi la trameuse Tiredelle, et les autres déesses qui, après l'avoir retenu, finissent par lui indiquer le chemin du salut. La raison de ces femmes intelligentes, comme celle de Dévor, l'emporte finalement sur la dévoration, d'où ma traduction du titre *Odyseia* par *Dévoration*.

### **COMBAT-DE-LOIN**

Telle est la traduction littérale du nom Télémaque. Pourquoi « de loin » ? Peut-être par référence au mode de combat qu'il expérimente avec son père, le lancer de javelot, et à l'adresse de son père à l'arc, et peut-être encore à Apollon, le dieu archer « qui lance au loin ses flèches ». Il est vrai que le « sage Combat-de-loin » peut apparaître comme spirituellement apparenté à ce dieu, par sa beauté aussi, par l'impression d'harmonie qui se dégage de sa jeune personne, au milieu du chaos des prétendants. Il est aussi le fils de loin, le fils loin de son père, qui doit combattre dans cette distance qui les sépare et déchire leur maison, jusqu'à leur réunion.

### **TRESSEUR-DE-PEUPLE**

Tel est le sens du nom du père de Dévor, Laërte. Le bon roi tresse le peuple. Les prétendants le divisent. Tresseur-de-peuple reviendra dans la vie de la cité pour participer à finir d'éliminer les sujets de division, et ouvrir la voie à la réunion du peuple, ordonnée par Zeus et Athéna.

Tresseur-de-peuple, relégué par le règne des prétendants au fond de l'île, dans un ermitage campagnard qu'il fait fructifier à merveille malgré le chagrin qui lui fait perdre toute superbe, est une figure inverse des Roule-l'œil qui vivent aussi dans la nature mais sans du tout s'occuper de la faire fructifier, et sans respecter aucune loi, aucune justice, sans souci de quelque bien commun. Tresseur-de-peuple pourrait être aussi le nom de ce roi idéal auquel ressemble Tiredelle, d'après Dévor qui le lui décrit (chant IX, v.109-114). Un roi qui fait respecter la justesse, et sous le règne duquel les citoyens sont prospères et heureux. Le roi que sera Dévor une fois de retour au pays, dans ses vieux jours, selon la prédiction de Tirésias (chant XI, v.136-137).

### **ANTICLÉE**

Son nom signifie « semblable à la gloire ». La gloire de la mère est ternie par le chagrin comme celle du père, Tresseur-de-peuple. C'est aux enfers que Dévor la rencontre, dans une scène touchante où elle doit lui rappeler qu'il ne peut l'embrasser parce que les morts ne sont pas vivants. Et qui l'exhorte à retrouver au plus vite le monde des vivants, assumant un rôle de mère protectrice contre la mort, tournée vers la vie donnée et redonnée.

### **VRAI-LOUP**

Autolykos, grand-père maternel de Dévor, « expert hors-pair en faits de vols et de serments », est placé explicitement par le poète sous le signe d'Hermès. Son nom, comme l'épisode de chasse du jeune Dévor avec ses fils, qui laissera Dévor marqué du signe de la cicatrice, peut évoquer une sauvagerie inquiétante, et il y a peut-être là aussi un rappel de l'Apollon primitif, sauvage, dont le loup est un attribut symbolisant le vent. C'est en tout cas de lui que Dévor, lié comme par un acte sacrificiel à la force de la nature via le sanglier qui lui déchira la chair, tient le caractère « irrité » qui lui donne la force d'anéantir tous les prétendants.

### **FAMEUSE**

« La très sensée Fameuse » (Euryclée, « Large-renommée » ou « Large-gloire »), est la nourrice de Dévor. Combat-de-loin, Tiredelle et Dévor appellent la vieille femme du petit nom de « maïa », que j'avais d'abord traduit par « mamou », avant de choisir plutôt « miam ». La

nourrice nourrit, mais elle est aussi l'humaine qui reconnaît en premier Dévor, du moins explicitement, par sa cicatrice, par son corps qu'elle touche.

### **BON-NOURRICIER**

Tel est le sens littéral du nom du « divin porcher » (Eumée). On s'est beaucoup demandé pourquoi Homère s'obstinait à le qualifier sans cesse de divin, lui, un humble porcher. Certains traducteurs ont même corrigé Homère en occultant l'épithète. C'est méconnaître que la divinité est présente et reconnue par le poète dans à peu près tous les êtres, pour telle ou telle qualité, indépendamment de leur valeur générale. Et surtout ne pas comprendre que cette épithète en effet particulièrement insistante à propos de Bon-nourricier a sa raison dans son nom-même. Face aux dévorateurs, et face au ventre affamé de l'homme, cause de guerres et de malheurs, la nourricière et le nourricier sont salvateurs. Bon-nourricier, dit Homère, prend soin de la famille de Dévor comme il prend soin de ses porcs, avec le même dévouement – et, rappelons-le, dans un mouvement inverse de celui de Cercluse qui transforme les hommes en porcs (en ce qu'ils sont ?). C'est dans cette humilité bienfaisante que se trouve sa splendide divinité. Il est le seul personnage auquel le poète s'adresse en le tutoyant, dans une proximité pleine de gratitude.

### **LES COMPAGNONS**

Les compagnons de voyage de Dévor sont peu différenciés, mais ils entretiennent avec lui un rapport d'enfants à parent – y compris dans leurs désobéissances : ouvrir l'outre d'Éole, manger les bœufs du Soleil... Le moment le plus pathétique de ce rapport est celui où six d'entre eux, enlevés par Scylla, s'accrochent par le regard à lui, impuissant à les sauver.

Touchant aussi, le personnage du simplet de l'équipage, **Homme-espoir**, qui meurt d'un accident dû à son ivrognerie et que Dévor rencontre aux enfers – puis qu'il retourne enterrer, à sa demande, sur l'île de Cercluse où il est mort, en plantant sa rame sur sa tombe – comme, plus tard, hors texte, Dévor devra, selon la prophétie de Tirésias, aller planter sa rame chez les gens qui ne connaissent pas encore la mer (donnera-t-elle des fruits ?)

Et puis il y a ce compagnon évoqué par Dévor dans l'une de ses fictions ou autofictions, dont on ne sait, donc, s'il fut réel – mais comment serait-il complètement imaginaire ? Il s'appelle **Va-loin**, il a les épaules rondes, la peau noire et les cheveux crépus, c'est un héraut et le meilleur ami de Dévor sur le bateau, celui qui est le plus en communion de pensée avec lui, dit-il. Peut-être cela appartient-il à la biographie d'Homère ?

### **BLANC**

Blanc, ou Brillant, sont les sens du nom grec du chien d'Ulysse, Argos. Lui qui le tout premier le reconnaît manifestement, sous les haillons du mendiant, lors de son retour à Ithaque. Blanc, valeureux animal couché invalide sur un tas de fumier, couvert de tiques, est à l'image de son maître à ce moment, héros sale et méconnaissable, couvert de ces parasites que sont les prétendants qui pillent et souillent sa maison.

La fidélité du chien qui meurt aussitôt après avoir reconnu son maître, vingt ans après, est émouvante – et Dévor écrase discrètement une larme. Mais cette reconnaissance ne passe, et pour cause, par aucune parole. Elle pose la question de la non-reconnaissance de Dévor par ses proches. Non-reconnaissance en paroles qui pourrait, à bien lire le texte, cacher une reconnaissance non-dite, non-verbale, plus ou moins inconsciente.

D'abord par Bon-nourricier, le premier à qui il se présente, et qui le reçoit avec tant d'empressement tout en lui rappelant ses bons services et ce qu'ils méritent, comme s'il savait pertinemment se trouver face à son maître.

Puis par Tiredelle, attirée par le mendiant étranger au point de bondir de joie quand Fameuse lui dit qu'il est en fait Dévor – ses dénis successifs, avant et après, ne sont-ils pas surtout des façons de jouer amoureuxment avec lui ? Ils ne l'empêchent pas en tout cas de préparer implicitement avec lui le coup de l'arc, et, d'elle-même, l'apparition qui la magnifie

aux yeux des prétendants, afin qu'elle soit encore plus vénérée de son époux et de son fils, dit Homère, et qui lui permet de soutirer aux prétendants quelques trésors, manœuvre que Dévor apprécie fort, avant leur mise à mort.

### LES DÉESSES ET LES DIEUX

Je les compte parmi les proches de Dévor parce qu'ils en sont, beaucoup plus et de très loin, que de tout autre personnage. Dévor est le familier de nombre de déesses et de dieux, c'est un homme pieux, ce qu'on ne note pas assez bien parce que sa piété est dénuée de bigoterie.

Il y a d'abord, avec lui, Athéna, et contre lui, Poséidon. On ne les présente plus, je ne les présente pas. Notons simplement qu'Athéna se double de Zeus, avec qui Dévor est aussi en contact direct, comme on le voit avec éclat au moment où, de retour à Ithaque, il demande au dieu deux signes spécifiques pour l'assurer de son soutien, signes que Zeus lui envoie aussitôt.

De toutes les formes que prend Athéna pour apparaître à Dévor et le seconder, je retiens spécialement celle de **Mental** (Mentor, littéralement « âme, force de vie », où se retrouve la racine de mental). C'est par son mental, comme on dit dans le sport, que Dévor vainc dans les épreuves, et c'est pourquoi j'ai réservé à ce nom, premier mot du dernier vers, la place de dernier mot de l'histoire.

Et je vois aussi Athéna dans toutes les mentions de l'olivier, comme celui, double (sauvage et cultivé) qui lui sert de refuge à son arrivée chez les Phéaciens, et celui sur lequel il a fondé sa maison.

Pour les déesses **Cacheuse** (Calypso) et **Cercleuse** (Circé), la traduction de leurs noms respectifs invite à méditer sur leur sens dans le poème, où les thèmes du caché, de l'enfermé et du labyrinthe appellent au dévoilement, à la libération et au retour à la maison maîtrisée, avec en son centre le lit nuptial fondé, enraciné sur un olivier.

Des grands dieux Olympiens, Apollon a aussi une place capitale dans le poème. Il est l'archer, comme Dévor qui excelle à l'arc, il est celui qu'on fête le jour où Dévor tue les prétendants, il est le dieu d'un retour au bon ordre. Sa proximité avec Dévor ne s'exprime pas par un dialogue direct, mais les faits la mettent en évidence. N'est-il pas aussi un dieu invisible des Phéaciens, ce peuple amateur de chants et de danse, de beauté et d'harmonie, qui finira par raccompagner Dévor dans sa patrie ?

Il y a enfin dans *Dévoraison* un dieu quasi-absent mais omniprésent : Dionysos. Quoiqu'il soit cité deux fois seulement dans le texte, et de façon anecdotique (XI 324 et XXIV 74), comment ne pas voir la marque du dieu partout dans ces débauches de vin, de viandes et de festins, dans cette mer couleur de vin, dans ces égarements de l'esprit, dans cet énorme désordre du monde fantasmatique où est retenu Dévor avant son retour ? Dionysos serait-il dans *Dévoraison* un dieu entièrement négatif dont on ne prononce pas le nom (comme Tiredelle refuse de prononcer le nom de Troie), ou l'absence apparente de ce dieu par essence marginal est-elle le fait de son peu de présence au panthéon grec à l'époque d'Homère ? Si l'on peut lire dans cette œuvre un travail de retour du dionysiaque à l'apollinien, le poète en tout cas ne l'explique pas. Mais nous, lectrices et lecteurs, pouvons constater que l'épopée dionysiaque de Dévor est en tout cas pour lui source de connaissance, et que ce dérèglement de tous les sens, comme dirait Rimbaud, lui a été une occasion d'apprendre à écouter le chant enseigneur des Sirènes sans risquer de se jeter dans le néant que peut être une activité poétique et mentale non enracinée dans le réel, comme l'homme arrimé au mât, le lit à l'olivier.

## CHANT I

1 Dis-moi l'homme, Muse, aux mille sens, qui tant erra  
Après avoir détruit la sainte, puissante Troie ;  
Qui de tant de cités humaines apprit et comprit l'esprit ;  
Qui tant sur les mers souffrit, au tréfonds de son cœur,  
5 Luttant pour la vie et le retour de ses compagnons.

Et pourtant il ne put les sauver, malgré son désir ;  
Car ils périrent de leur propre folle présomption,  
Ces enfants sans pensée ! Ayant mangé les bœufs  
Du Soleil d'En-haut, qui leur ôta le jour du retour.

10 Par où tu veux, déesse, fille de Zeus, raconte-nous !  
De là donc tous les autres, fuyant la mort abrupte,  
Étaient rentrés chez eux, réchappés de la mer, de la guerre.  
Un seul, aspirant au retour, à sa femme, était capté  
Par Cacheuse, nymphe souveraine et divine déesse,  
15 Dans ses cavernes creuses et son désir ardent  
De l'avoir pour époux. Mais quand sur la roue des temps  
Vint l'année de son retour, filé par les dieux, chez lui  
À Ithaque, là même il n'évita pas les épreuves,  
Parmi ses proches. Car tous les dieux avaient pitié de lui,  
20 Sauf Poséidon, acharnément furieux contre Dévor  
Semblable à un dieu, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa terre.

Or Poséidon était parti chez les Éthiopiens, loin –  
Éthiopiens divisés en deux, hommes des confins,  
Les uns vers le Couchant, les autres vers le Levant –  
25 Pour une hécatombe de taureaux et d'agneaux.  
Et tandis qu'il faisait avec eux ripaille, les autres dieux  
Se tenaient sur l'Olympe, rassemblés dans le palais de Zeus.  
Le père des hommes et des dieux se mit à leur parler,  
Faisant mémoire en son cœur de l'irréprochable Égisthe,  
30 Tué par le célèbre Oreste, fils d'Agamemnon.  
Se le rappelant donc, il dit aux immortels :

« Ô pépin ! Dire que les mortels accusent les dieux,  
Qu'ils nous font reproche du mal, alors qu'eux-mêmes,  
Par folle présomption, rendent plus douloureux  
35 Leur sort ! Voici qu'Égisthe, bafouant le destin,  
A épousé la femme de l'Atride, qu'à son retour  
Il a tué, sachant pourtant la mort qui l'attendait.  
Car nous l'avions prévenu par Hermès, le vigilant  
À l'agile lumière : ne le tue pas, et ne prends pas  
40 Sa femme ! Oreste, une fois jeune homme, voulant  
Son héritage, les vengera ! Ainsi parla Hermès.

Mais ses sages paroles n'assagirent pas les entrailles  
D'Égisthe. Maintenant, tout cela, il le paie. »

Ainsi lui répondit Athéna aux yeux brillants de chouette :

45 « Ô notre père, fils de Cronos, souverain suprême,  
Cet homme a parfaitement mérité sa fin funeste.  
Qu'ainsi périsse tout autre qui agit de même !  
Mais mon cœur se déchire au sujet du vaillant Dévor,  
L'infortuné depuis si longtemps éprouvé, loin des siens,  
50 Sur une île encerclée d'eau, au nombril de la mer.  
Dans cette île arborée habite une déesse,  
Fille du redoutable Atlas qui connaît de la mer  
Tous les fonds, et porte les hautes colonnes qui tiennent  
Séparés le ciel et la terre. Sa fille retient  
55 L'infortuné qui se lamente et que toujours  
Elle séduit de doux, d'insinuants discours,  
Pour lui faire oublier Ithaque. Mais Dévor,  
Tout à son seul désir de voir s'élever la fumée  
Dans le ciel de sa terre, voudrait mourir. N'en as-tu  
60 Le cœur retourné, Olympien ? Les offrandes que Dévor  
Te consacra dans la vaste Troie, près des vaisseaux argiens,  
Ne te plaisaient-elles pas ? Quelle ire, Zeus, ainsi dévore ?

Ainsi répondit Zeus rassembleur de nuages :

« Mon enfant, quelle parole sort d'entre tes dents ?  
65 Comment oublierais-je jamais le divin Dévor,  
Si intelligent parmi les mortels et si généreux  
En sacrifices pour les dieux, habitants immortels  
Du vaste ciel ? Mais Poséidon qui enserme la terre  
Est toujours irrité de ce qu'il aveugla l'œil  
70 De Célèbre semblable à un dieu, le plus fort  
De tous les Roule-l'œil. La nymphe Thoosa,  
Fille de Phorkys, l'un des chefs de la stérile mer,  
S'étant unie dans les grottes à Poséidon, l'enfanta.  
Depuis, Poséidon, l'ébranleur de la terre,  
75 Sans le tuer fait errer Dévor hors de sa patrie.  
Mais allons ! Réfléchissons, nous tous, aux moyens  
D'assurer son retour. Poséidon alors  
Laissera sa colère. Car il ne pourra, seul,  
Lutter contre le vœu de tous les dieux immortels. »

80 Ainsi reprit Athéna aux yeux brillants de chouette :

« Ô notre père, fils de Cronos, souverain suprême,  
S'il plaît désormais aux dieux bienheureux que le sage  
Dévor retourne dans sa maison, alors pressons  
Le conducteur Hermès à l'agile lumière,  
85 D'aller dans l'île d'Ogygie dire au plus vite  
À la nymphe aux belles boucles notre vraie volonté  
Que Dévor à l'âme courageuse rentre chez lui.

Pour ma part j'irai à Ithaque, stimuler  
Son fils et lui insuffler dans le cœur la force  
90 De convoquer dans l'agora les Achéens chevelus  
Et de répudier tous les prétendants qui égorgent  
Tant de ses brebis et bœufs aux cornes en spirale.  
Puis je l'enverrai à Sparte et dans Pylos la sablonneuse  
S'informer, par oui-dire, du retour de son cher père  
95 Et gagner un noble renom parmi les hommes. »

Sur ces mots, elle attache à ses pieds de belles sandales  
Divinement dorées, qui la portent sur les eaux fluides  
Et sur les terres immenses comme le ferait le vent.  
Elle prend sa forte lance à fine pointe d'airain, grande  
100 Et lourde, par laquelle elle vainc des rangs entiers d'hommes,  
Héros contre qui, fille du puissant, elle garde haine.  
Ouvrant les jambes, elle s'élanche des sommets de l'Olympe,  
Se dresse dans le peuple d'Ithaque, au seuil de Dévor,  
À l'entrée du couloir. Dans sa paume sa lance d'airain.  
105 Sous les traits d'un étranger, Mentès, chef des Taphiens,  
Elle trouve les prétendants arrogants, jouant aux dés  
Le long des portes, attendant, esprits rassasiés,  
Immobiles sur les peaux des bœufs qu'ils ont tués.  
Auprès d'eux, des hérauts et des serviteurs empressés,  
110 Les uns à mêler dans des cratères le vin et l'eau,  
D'autres à laver avec des éponges pleines de trous  
Les tables, à les placer et à couper des tas de viandes.  
Le tout premier à voir Athéna fut Combat-De-Loin,  
Beau comme un dieu. Il était là, parmi les prétendants,  
115 Le cœur triste, songeant à son cher et valeureux père :  
S'il revenait ! Il disperserait les prétendants  
Hors de sa maison, rétablirait son honneur, serait  
Maître de ses biens. Y pensant parmi les prétendants,  
Il la voit. Alors il va droit dans le couloir, indigné  
120 Dans son cœur qu'un étranger soit longtemps laissé à la porte.  
Il s'approche, lui prend la main droite, reçoit la lance  
D'airain et lui dit à haute voix ces paroles ailées :

« Salut, étranger. Sois le bienvenu chez nous.  
Viens te restaurer, puis tu nous diras ce qu'il te faut. »

125 Sur ces mots, il s'avance et Pallas Athéna le suit.  
Une fois qu'ils sont entrés dans la haute maison,  
Il place la lance debout contre la grande colonne,  
Dans l'espace bien ciselé où sont rangées  
Les nombreuses lances de Dévor à l'âme courageuse.  
130 Puis il la conduit à un siège haut, couvert de tissus,  
Artistement œuvré, avec une marche pour les pieds.  
Il s'assoit à côté sur un siège incliné chamarré,  
À l'écart des prétendants pour ne pas troubler le repas  
De l'étranger par le vacarme que font ces arrogants,  
135 Et parce qu'il veut l'interroger sur son père absent.  
Une servante verse, d'une belle aiguière d'or,

L'eau des ablutions dans un vase d'argent, où ils se lavent,  
Et dresse devant eux une longue table polie.  
Une vénérable intendante y dispose le pain  
140 Et nombre de provisions qu'elle offre libéralement.  
Un découpeur présente des plats chargés de viandes  
Diverses et pose devant eux des coupes d'or.  
Un héraut prestement verse à l'un puis à l'autre le vin.

Puis entrent les arrogants prétendants, s'asseyant  
145 À mesure sur les sièges hauts ou inclinés.  
Des hérauts leur répandent de l'eau sur les mains,  
Des servantes entassent près d'eux des corbeilles de pain,  
Des jeunes gens élèvent des cratères de boisson.  
Alors ils mettent la main sur les mets, servis tout prêts.  
150 Après avoir bu et mangé, les prétendants ont  
Grand désir dans le cœur de s'occuper à autre chose :  
Au chant et à la danse, le surcroît d'un repas.  
Un héraut place donc une superbe cithare  
Entre les mains de Révèl, qui doit chanter de force  
155 Auprès des prétendants. Il joue et tire de sa lyre  
Un beau chant. Et Combat-De-Loin, s'approchant de sa tête  
Pour qu'on ne l'entende pas, dit à Athéna :

« Cher étranger, t'indigneras-tu de ce que je vais dire ?  
La cithare et le chant, voilà tout ce dont ils se soucient !  
160 Facile, en mangeant impunément les ressources d'autrui,  
D'un homme dont les ossements blancs pourrissent sous la pluie,  
Étendus quelque part sur la terre ou roulés par les flots !  
Mais s'ils le voyaient, cet homme, revenir à Ithaque,  
Tous autant qu'ils sont prieraient pour savoir courir vite  
165 Plutôt que pour être couverts d'or comme de vêtement !  
Mais maintenant, il a péri d'un funeste destin.  
Plus d'espoir pour nous ! Même si quelqu'un sur cette terre  
M'annonçait son retour. Anéanti, le jour du retour !  
Mais allons, dis-moi, réponds franchement : de quel pays  
170 Es-tu ? Où est ta ville et où sont tes parents ?  
Par quel bateau es-tu venu ? Quels marins t'ont amené  
À Ithaque ? Quant à eux, qui se flattent-ils d'être ?  
Je ne pense pas que tu sois venu jusqu'ici à pied !  
Dis-moi tout cela en vérité, que je sache bien :  
175 Es-tu nouveau venu, ou déjà connu de mon père,  
Étranger ? Car bien d'autres sont venus dans nos demeures,  
Et lui-même avait des relations avec bien des gens. »

Ainsi lui répond Athéna aux yeux brillants de chouette :

« Eh bien, je vais te dire cela tout à fait franchement.  
180 Je m'honore d'être Mentès, du valeureux Ankhiale  
Le fils. Et je règne sur les Taphiens, amateurs de rame.  
Je descends ici en bateau avec mes compagnons,  
Naviguant sur la mer lie-de-vin au milieu d'humains  
Étrangers, vers Tamèse, pour changer contre de l'airain

185 Du fer couleur de feu. Mon bateau est à l'ancre  
Hors de la ville, au port de Réthron, sous le Néïos boisé.  
Nos familles ont l'honneur de s'accueillir l'une l'autre  
Depuis toujours, comme te le dira, si tu l'interroges,  
Le vieux Tresseur-de-peuple. On dit qu'il ne vient plus en ville  
190 Mais qu'il souffre à l'écart, malade, à la campagne,  
Avec une vieille servante qui lui prépare  
À manger et à boire lorsque, les jambes fatiguées,  
Il a parcouru, en se traînant, son coteau de vignes.  
Me voici car on m'a dit que ton père était de retour  
195 À la maison. Mais les dieux contrarient encore sa route.  
Il n'est nullement mort sur terre, le divin Dévor,  
Mais bien vivant, retenu peut-être dans la vaste mer,  
Sur une île, prisonnier d'hommes rudes, sauvages  
Qui contre sa volonté l'empêchent de partir.  
200 Maintenant moi je vais t'apprendre ce que les immortels  
M'ont mis dans l'esprit et qui va arriver, je pense,  
Bien que je ne sois ni devin ni lecteur des augures.  
Il ne sera plus longtemps loin de sa chère patrie,  
Fût-il tenu captif par des chaînes de fer.  
205 Son génie lui fera trouver moyen de revenir.  
Mais à ton tour parle-moi franchement : es-tu,  
Réellement, son fils ? L'enfant de Dévor lui-même ?  
Certes par ton visage et tes beaux yeux tu lui ressembles  
Terriblement. Nous nous sommes rencontrés souvent  
210 Avant qu'il n'embarque pour Troie, en même temps que d'autres  
Des plus nobles Argiens montaient à bord de leurs nefes creuses.  
Depuis lors, Dévor et moi ne nous sommes plus vus. »

Ainsi lui dit à haute voix le prudent Combat-De-Loin :

« Je te répondrai en toute franchise, étranger.  
215 Ma mère m'a bien dit que j'étais fils de Dévor, mais moi  
Je n'en sais rien. Car nul ne peut savoir qui est son père.  
Comme je préférerais être le fils d'un homme  
Heureux, que la vieillesse atteint au milieu de ses biens !  
Mais c'est du plus infortuné des mortels que je suis né,  
220 Me dit-on : voilà la réponse à ta question. »

Ainsi reprit Athéna aux yeux brillants de chouette :

« Non, les dieux n'ont pas posé que ta lignée resterait  
Sans renommée, puisque Tiredelle t'a engendré, toi.  
Mais allons ! Dis-moi franchement : qu'est-ce que ce festin ?  
225 Ces gens rassasiés ? Quel besoin en as-tu, enfin ?  
Banquet, noce ? Ça n'a rien d'un repas où chacun  
Paie sa part, à voir comme ces insolents, ces arrogants,  
Mangent dans ta maison. S'indignerait tout homme  
Sensé qui, entrant ici, verrait toute cette honte. »

230 Ainsi répond à haute voix le sage Combat-De-Loin :

« Étranger, puisque tu m'interroges et veux savoir,  
Apprends que cette maison resta riche et sans reproche  
Aussi longtemps que l'homme dont nous parlons y demeura.  
Mais les dieux, machinant des maux, ont formé d'autres projets  
235 Et fait disparaître Dévor d'entre les humains.  
Je serais moins affligé s'il était mort frappé  
Au milieu du peuple de Troie avec ses compagnons  
Ou entre les mains de ses amis, après la guerre.  
Tous les Grecs lui auraient alors bâti un tombeau  
240 Et c'eût été un grand honneur pour son fils dans l'avenir.  
Mais à présent les Harpies l'ont enlevé sans gloire,  
Il a péri obscur inconnu, me laissant douleurs  
Et lamentations. Je ne gémiss pas seulement sur lui,  
Je déplore aussi d'autres maux que les dieux m'ont réservés.  
245 Car tous les chefs aux commandes sur les petites îles,  
Que ce soit Doulichios, Samé ou la verdoyante Zacynthe,  
Et tous ceux qui gouvernent la rocailleuse Ithaque,  
Tous veulent épouser ma mère et ruinent ma maison.  
Elle, elle ne peut repousser cet odieux hymen,  
250 Ni l'accomplir. Alors ils font se consumer ma maison.  
Et ils auront tôt fait de me briser aussi. »

Bouleversée, Pallas Athéna lui dit alors :

« Ô pépin ! combien te manque ce Dévor absent,  
Qui mettrait la main sur ces impudents prétendants !  
255 Si maintenant il arrivait, s'il se tenait à la porte  
De sa maison, avec casque, et bouclier, et deux lances,  
Tel qu'il m'apparut la première fois qu'il vint  
Dans notre maison, buvant et se rassasiant,  
Arrivant d'Éphyre, de chez Ilos Merméride !  
260 Dévor était allé là sur son vaisseau rapide  
Chercher un poison mortel afin d'en enduire  
Ses javelots d'airain. Mais Ilos ne lui en donna pas,  
Ne voulant pas risquer d'irriter les dieux éternels.  
C'est mon père qui lui en fournit, car il l'aimait fort.  
265 Tel qu'en lui-même, Dévor, s'il se frottait aux prétendants,  
À tous, distribution de prompt mort et noces amères !  
Qu'en sera-t-il ? Cela est sur les genoux des dieux,  
Qu'il revienne, ou ne revienne pas, leur régler leur compte  
Dans sa maison. Je t'exhorte à te mettre dans l'esprit  
270 Le moyen de repousser les prétendants hors du palais.  
Et maintenant sois bien attentif à ce que je vais dire :  
Demain convoque à l'agora les héros Achéens  
Et parle-leur à tous, en prenant les dieux à témoin.  
Ordonne aux prétendants de s'en retourner chez eux.  
275 Si ta mère éprouve le désir de se remarier,  
Qu'elle retourne au palais de son très puissant père :  
Ses parents entreront dans ses vues, prépareront ses noces  
Et de nombreux présents, comme il convient pour une enfant  
Bien-aimée. Et je te conseille fortement, crois-m'en,  
280 D'équiper un vaisseau, le meilleur, de vingt rameurs,

Et d'aller t'informer sur ton père parti  
En écoutant quelque mortel ou plus encore  
La renommée que Zeus porte parmi les hommes.  
Va d'abord à Pylos interroger le divin Nestor,  
285 Puis rends-toi à Sparte auprès du blond Ménélas,  
Le dernier rentré des Achéens aux cuirasses d'airain.  
Si tu entends dire que ton père est vivant et revient,  
Alors, malgré toute ta peine, attends encore un an.  
Mais si tu entends dire qu'il est mort, qu'il n'existe plus,  
290 Dans ce cas retourne dans ta chère terre natale  
Lui élever un tombeau, lui rendre les honneurs funèbres  
Avec faste, comme il convient, puis marier ta mère.  
Une fois que tu auras accompli tout cela,  
Alors songe dans ton âme et ton cœur au moyen  
295 De tuer dans ton palais tous les prétendants,  
Soit par ruse, soit ouvertement. Tu ne dois plus  
Te livrer à des puérités : tu as passé l'âge.  
Ne sais-tu pas quelle gloire a acquis le divin Oreste  
Parmi tous les hommes après avoir tué le parricide  
300 Et fourbe Éghiste, assassin de son illustre père ?  
Toi aussi mon ami, beau et grand comme je te vois,  
Sois vaillant, que les hommes futurs parlent bien de toi.  
Quant à moi je vais retourner à mon vaisseau rapide,  
Où mes compagnons doivent m'attendre avec impatience.  
305 Occupe-toi de cela, en t'attachant à mes paroles. »

Ainsi répond à haute voix le sage Combat-De-Loin :

« Étranger, tu m'as vraiment parlé avec amitié,  
Comme un père à son enfant, et je ne l'oublierai jamais.  
Mais voyons, bien que tu sois pressé de te remettre en route,  
310 Reste le temps de prendre un bain, de rassasier ton cœur !  
Puis tu emporteras sur ton bateau un beau cadeau,  
Précieux, qui te comblera de joie, un souvenir de moi,  
Comme en offrent les hôtes amis à leurs hôtes. »

Ainsi reprend Athéna aux yeux brillants de chouette :

315 « Ne me retiens pas davantage, je veux vraiment partir.  
Et le cadeau que ton cœur ami te pousse à m'offrir,  
Tu m'en feras don à mon retour, pour l'emporter chez moi.  
Je prendrai cette merveille et t'en rendrai une aussi belle. »

Sur ces paroles, Athéna aux yeux brillants de chouette  
320 S'élançait, tel un oiseau plongeant à perte de vue.  
Elle a aguisé dans son esprit courage et hardiesse,  
Avivé le souvenir de son père. Méditant,  
Ce qu'il pressent jette en son cœur la stupeur : c'était un dieu !  
À l'instant, divin humain, il marche jusqu'aux prétendants.

325 Parmi eux chante l'illustre aède, qu'ils écoutent  
En silence. Il chante des Achéens le triste retour

De Troie auquel les a contraints Pallas Athéna.  
De l'étage supérieur la trameuse Tiredelle,  
Fille d'Icare, rassemble en sa pensée ce chant sacré.  
330 Puis elle descend le haut escalier de son palais,  
Non pas seule mais de deux suivantes accompagnée.  
Quand, divine entre les femmes, elle arrive aux prétendants,  
Contre le pilier de la salle solidement construite  
Elle se tient debout, ramenant son voile sur ses joues.  
335 Et les sages suivantes se tiennent à ses côtés.  
Alors, baignée de larmes, elle dit au divin aède :

« Révèl, tu connais bien d'autres chants qui charment les mortels,  
Les actions des hommes et des dieux que chantent les aèdes.  
Assis parmi eux, chantes-en un pendant qu'ils boivent  
340 Le vin en silence. Mais cesse ce chant lugubre  
Qui toujours dans ma poitrine accable mon cœur  
Où sans cesse descend la cruelle douleur du deuil.  
Je regrette tant une telle tête, me remémorant  
À jamais l'homme dont la gloire emplît l'Hellade et Argos ! »

345 Ainsi réplique à haute voix le sage Combat-De-Loin :

« Ma mère, pourquoi donc refuser à l'aède fidèle  
De charmer selon ce qui l'inspire ? Ce n'est pas la faute  
Des aèdes. C'est plutôt Zeus qui est cause des dons  
Qu'il dispense selon son bon vouloir aux gens travailleurs.  
350 Ne lui reproche pas de chanter les malheurs des Danaens  
Car les humains préfèrent célébrer un chant  
Dont le sujet tourne autour des choses les plus nouvelles.  
Lève en ton cœur et âme le courage d'écouter.  
Car Dévor n'est pas seul à avoir perdu à Troie  
355 Le jour du retour. Beaucoup d'autres y ont péri aussi.  
Va dans tes appartements t'occuper de tes travaux  
À la toile et au fuseau, et exhorte tes servantes  
À se mettre à leur ouvrage. La parole est affaire d'hommes,  
Surtout la mienne. Car je suis le chef en cette maison. »

360 Et frappée de stupeur elle rentre chez elle,  
Recueillant dans son cœur les sages paroles de son fils.  
Montée avec ses suivantes aux appartements supérieurs,  
Elle pleure Dévor, son époux chéri. Puis Athéna  
Aux yeux de chouette jette un doux sommeil sur ses paupières.

365 Les prétendants s'assemblent à grand bruit dans les salles sombres.  
Tous désirent se coucher dans le lit de Tiredelle.

Alors le sage Combat-De-Loin se met à leur parler :

« Prétendants de ma mère, pleins d'orgueil et d'arrogance,  
Mangeons maintenant, rassasions-nous, et que ces cris  
370 Cessent, car il est noble d'écouter cet aède  
Ici présent, semblable aux dieux par sa voix harmonieuse.

Puis dès l'aurore nous siégerons tous dans l'agora  
Afin que par un discours public je vous ordonne  
De quitter ce palais. Préparez d'autres repas,  
375 Consumez vos propres ressources, invitez-vous tour à tour.  
Mais s'il vous semble plus avantageux et meilleur  
De persister à ruiner impunément l'existence  
D'un seul homme, allez-y, pilliez ! Moi j'invoquerai les dieux  
Éternels, afin que Zeus vous fasse payer vos actes.  
380 Puissiez-vous périr sans vengeance au sein de cette maison ! »

Ainsi parle-t-il, et tous alors se mordent les lèvres,  
Stupéfaits par le discours résolu de Combat-de-loin.  
Ainsi lui réplique Contre-esprit, fils d'Eupithée :

« Combat-de-loin, ce sont les dieux, sûrement, qui t'enseignent  
385 À nous parler avec tant de hauteur et d'assurance.  
Puisse le fils de Cronos ne pas te faire roi d'Ithaque  
Entourée d'eaux, bien que tu en aies le droit de naissance. »

Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-Loin :

« Contre-esprit, ce que je dis va peut-être t'irriter,  
390 Mais si Zeus veut me la donner, j'accepterai la charge.  
Crois-tu que cet état soit le pire parmi les hommes ?  
Non, il n'est pas mauvais d'être roi. Aussitôt les richesses  
S'avancent et on est soi-même très honoré.  
Mais beaucoup d'autres rois des Achéens se trouvent  
395 Dans Ithaque entourée d'eaux, des jeunes et des vieux,  
Et l'un d'eux peut régner, puisque le divin Dévor est mort.  
Pour ma part je serai roi chez moi, sur notre demeure  
Et les esclaves conquis pour moi par le divin Dévor. »

Ainsi dit à haute voix Combat-loin, fils de Polybe :

400 « Combat-de-Loin, cela repose sur les genoux des dieux,  
Lequel des Achéens sera roi d'Ithaque entourée d'eaux.  
Quant à toi, dirige tes biens et règne sur tes demeures.  
Que nul homme n'en vienne, par force et contre ton gré,  
À t'arracher tes biens, tant qu'Ithaque sera habitée.  
405 Mais je veux, mon brave, t'interroger sur cet étranger.  
D'où vient cet homme ? De quel pays s'honore-t-il d'être ?  
Où sont donc ses parents, et où est sa patrie ?  
T'apporte-t-il la nouvelle du retour de ton père  
Ou bien vient-il ici réclamer le paiement d'une dette ?  
410 Comme il s'est envolé subitement, sans attendre  
Qu'on le reconnaisse ! Il n'a pourtant pas mauvais air. »

Ainsi répond à haute voix le prudent Combat-de-loin :

« Combat-loin, c'en est fini du retour de mon père.  
Même si on me l'annonçait, je n'y croirais pas.  
415 Et peu m'importe un oracle d'un messager que ma mère

A fait venir en ce palais pour l'interroger.  
Mais cet hôte de mon père, Mentès, est de Taphos.  
Il s'honore d'être fils du vaillant Ankhialos,  
Et il règne sur les Taphiens, amateurs de rame. »

420 Ainsi parle Combat-de-loin, bien qu'il ait en son âme  
Reconnu l'immortel dieu. Eux se tournent vers les plaisirs  
De la danse et du chant, en attendant le soir.  
Ils s'en rassasient encore quand tombent les ténèbres.  
Désirant se coucher, chacun rentre alors dans sa maison.  
425 Et Combat-de-loin rejoint sa chambre haute, bâtie  
Dans une belle cour, donnant sur tout le paysage.  
Là, dans son appartement, longtemps il médite en son âme.  
Avec lui, portant des torches allumées, est la fidèle  
Fameuse, fille de Visage, fils de Pisenor,  
430 Que jadis Tresseur-de-peuple avait achetée toute jeune  
Et pour laquelle il avait donné le prix de vingt bœufs,  
Réside dans son palais comme une sage épouse  
Dont il n'a jamais partagé la couche, pour éviter  
La colère de sa femme. Elle lui apporte des torches  
435 Allumées, elle qui fut sa nourrice et l'aime tant.  
Elle ouvre les portes de la chambre solidement faite.  
Il s'assoit sur son lit, enlève sa molle tunique  
Et la met dans les mains de la vieille femme sage.  
Alors elle plie et arrange avec soin la tunique,  
440 La suspend à un clou auprès de son lit ciselé,  
Puis sort de la chambre, tire la porte par l'anneau  
D'argent et la ferme en tendant la courroie du verrou.  
Là, toute la nuit seul sous sa couverture de laine,  
Il réfléchit au voyage indiqué par Athéna.

## CHANT II

1 Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Le cher fils de Dévor s'élançe de sa couche,  
Enfile ses vêtements, pend à son épaule une épée  
Tranchante, attache à ses pieds brillants d'excellentes sandales,  
5 Et semblable à un dieu, il va, quitte sa chambre.  
Promptement il ordonne aux hérauts à la voix claire  
De convoquer dans l'agora les Achéens chevelus.  
À l'appel des hérauts, ils s'y rendent prestement.  
Une fois qu'ils sont tous rassemblés, quand c'est chose faite,  
10 Il va dans l'agora, sa lance d'airain en main,  
Non pas seul, mais avec deux chiens agiles à sa suite.  
Et Athéna répand sur lui sa grâce divine.  
Les foules le contemplant, émerveillées, tandis qu'il s'avance.  
Les vieux se reculent, il s'assoit sur le siège de son père.  
15 Le premier d'entre eux à parler est le héros Égyptios,  
Courbé par la vieillesse et chargé d'expérience.  
Son cher fils, le combattant Antiphos, est parti jadis  
Sur des nefes creuses en même temps que le divin Dévor  
Pour Troie aux nombreux chevaux ; lui que le cruel Roule-l'œil  
20 Tua dans sa grotte profonde, et qu'il mangea en dernier.  
Il lui reste trois autres fils, dont Euronymos,  
L'un des prétendants, et deux qui s'occupent de ses domaines.  
Mais n'oubliant pas Antiphos, il se lamente et s'afflige.  
Tout en pleurant il prend la parole et dit à l'assemblée :

25 « Écoutez maintenant, gens d'Ithaque, ce que je vais dire.  
Jamais n'a eu lieu notre agora, ni une séance,  
Depuis que le divin Dévor est parti sur ses nefes creuses.  
Qui nous a conduits là aujourd'hui ? Quelle nécessité  
Pèse tant, soit sur les jeunes hommes, soit sur les anciens ?  
30 Quelqu'un a-t-il entendu parler d'un retour de l'armée ?  
Veut-il dire clairement qui l'a appris le premier ?  
Ou déclarer autre chose qui concerne le peuple ?  
Je l'estime alors honnête et utile. Que Zeus soit  
Favorable aux fins auxquelles aspire son esprit. »

35 Ainsi parle-t-il, et sa parole réjouit  
Le cher fils de Dévor qui, tout à son désir  
De s'exprimer, ne reste pas assis. Il se lève  
Dans l'agora, prend en main le sceptre tendu par le sage  
Héraut Pisenor, et s'adressant d'abord au vieillard, dit :

40 « Vieillard, il n'est pas loin, il est là tout de suite, cet homme  
Qui a convoqué le peuple : une grande douleur m'anime.

Non, je n'ai pas entendu parler d'un retour de l'armée,  
Ni ne veux dire clairement qui l'a appris le premier,  
Ni déclarer autre chose qui concerne le peuple.  
45 Mais c'est de ma propre nécessité, du double malheur  
Sur ma maison que je veux parler : car j'ai perdu mon noble  
Père, qui autrefois régnait sur vous comme un bon père.  
Et de plus, maintenant, le pire des maux va sans tarder  
Détruire tout à fait ma maison et ruiner mes ressources.  
50 Les prétendants harcèlent ma mère contre son gré.  
Ce sont les chers fils d'hommes très puissants qui sont ici,  
Et ils ne veulent pourtant pas s'en aller chez son père,  
Icare, afin qu'il donne une dot à sa fille  
Et la marie à qui elle veut, à qui lui plaît le mieux.  
55 Alors ils passent toutes leurs journées dans notre maison,  
Égorgeant nos bœufs, nos brebis et nos chèvres grasses,  
Banquetant et buvant notre vin rouge follement,  
Épuisant tous nos biens. Car il n'y a plus un homme  
Tel que Dévor pour repousser ce fléau de ma maison.  
60 Moi je ne peux à présent me défendre contre eux  
Mais un jour, quoique je ne sois pas expert au combat,  
Ils sauront leur misère ! Je le ferais si je pouvais,  
Car ils commettent des actes intenable et ma maison  
Meurt sans honneur. Indignez-vous donc, vous aussi !  
65 Vous devriez avoir honte face aux autres humains,  
Nos voisins ! Et craignez la colère des dieux !  
Ils pourraient se retourner, furieux de vos actes mauvais !  
Je vous le demande, par Zeus Olympien ou par Thémis  
Qui délie ou réunit les assemblées des hommes :  
70 Arrêtez ça, amis, et laissez-moi déplorer seul  
La ruine qui m'accable ; si mon père, l'honnête Dévor,  
A jamais fait du tort aux Achéens aux belles guêtres,  
Alors, mécontents, vengez-vous sur moi, rendez-moi le mal  
En les excitant contre moi. Je préférerais  
75 Que vous mangiez vous-mêmes mes biens et mes troupeaux.  
S'ils étaient mangés par vous, j'en serais vite remboursé :  
Je descendrais sans cesse en ville pour m'expliquer,  
Vous redemander mon dû jusqu'à ce que vous me rendiez tout.  
Mais là il n'y a rien à faire, vous me fendez le cœur. »

80 Ainsi parle-t-il, irrité. Puis, jetant son sceptre à terre,  
Il répand des larmes. Et la pitié s'empare du peuple.  
À ce moment tous les autres font silence, n'osant pas  
Répondre à Combat-de-loin par des paroles cruelles.  
Seul Contre-esprit, prenant à son tour sa place, dit :

85 « Combat-de-loin, fort en gueule, âme insupportable, pourquoi  
Nous souilles-tu par la parole ? Tu veux nous froter de blâme !  
Or ce ne sont pas les prétendants achéens qui sont en cause,  
Mais plutôt ta chère mère, qui s'y connaît tant en ruses.  
Car voici la troisième année, bientôt la quatrième,  
90 Qu'elle frustre dans leur poitrine le cœur des Achéens.  
Elle nous fait tous espérer, promet, envoie des messages

À chaque homme, alors qu'elle a dans l'esprit tout autre chose.  
Et voici une autre machination qu'elle a conçue :  
Elle s'est mise à tisser chez elle une grande toile  
95 Fine, d'une beauté démesurée, tout en nous disant :

« Jeunes gens, mes prétendants, puisque le divin Dévor  
Est mort, ne pressez pas mon mariage tant que ce linceul  
N'est pas achevé. Que mon fil, léger comme le vent,  
Ne soit pas perdu ! Il est pour le héros Tresseur-de-peuple,  
100 Quand le funeste sort l'emportera, couché par la mort.  
Que nulle ne s'indigne à mon sujet chez les Achéens.  
Je ne laisse sans linceul un homme si riche en conquêtes. »

« Ainsi parla-t-elle, et nos désirs virils se laissèrent  
Enjôler. Or chaque jour elle tissait la grande toile  
105 Et chaque nuit la défaisait, en s'éclairant aux flambeaux.  
Trois ans elle a voilé son tour et fléchi les Achéens,  
Mais dans la quatrième année le moment est arrivé  
Où l'une des femmes, sachant ce qu'il en était, l'a dit.  
Et nous l'avons trouvée défaisant sa brillante toile.  
110 Alors elle a dû l'achever, contrainte et forcée.  
Ainsi te répondent les prétendants, que tu le saches bien  
Dans ton esprit, et que le sachent tous les Achéens :  
Renvoie ta mère et ordonne-lui de se marier  
À qui son père voudra et qui lui plaira aussi.  
115 Si elle faisait languir longtemps les fils des Achéens  
En réfléchissant dans son esprit à tous les travaux  
Splendides auxquels l'a exercée Athéna, à sa noble  
Pensée, à son efficacité, telles qu'on n'entendit  
Nul ancien en dire autant des Achéennes aux belles boucles,  
120 Que ce soit Tyro, Alcmène ou Mykène au front couronné ?  
Nulle n'était aussi intelligente que Tiredelle  
Aujourd'hui ; mais ses intentions ne sont pas convenables.  
Et donc nous mangerons tes ressources et tes troupeaux  
Aussi longtemps qu'elle persistera dans cet esprit  
125 Que les dieux lui ont mis dans le cœur. De là viendront, pour elle  
Grande gloire, et pour toi, perte de tes moyens d'existence.  
Car nous n'irons pas à nos travaux, ni ailleurs  
Tant qu'elle n'épousera pas un Achéen de son choix. »

Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

130 « Contre-esprit, en aucune façon je ne chasserai  
De la maison celle qui m'a mis au monde et nourri.  
Mon père est quelque part sur la terre, vivant ou mort,  
Et j'aurais beaucoup de mal à payer ma dette à Icare,  
Si je lui renvoyais ma mère. Et je serais puni  
135 Par mon père et par les dieux aussi quand ma mère, invoquant  
Les terribles Furies après avoir quitté la maison,  
Serait vengée par les humains. Je ne prononcerai donc  
Jamais une telle parole. Si cela vous irrite,  
Quittez donc ce palais. Préparez d'autres repas,

140 Consumez vos propres ressources, invitez-vous tour à tour.  
Mais s'il vous semble plus avantageux et meilleur  
De persister à ruiner impunément l'existence  
D'un seul homme, allez-y, pilliez ! Moi j'invoquerai les dieux  
Éternels, afin que Zeus vous fasse payer vos actes.  
145 Puissiez-vous périr sans vengeance au sein de cette maison ! »

Ainsi parle Combat-de-loin. Alors Zeus qui voit au loin  
Envoie voler, du sommet de la montagne, deux aigles  
Qui tombent en planant le long d'un courant d'air,  
L'un à côté de l'autre, les ailes étendues.  
150 Mais quand ils arrivent au-dessus de la bruyante agora,  
Ils se mettent à tournoyer en battant de leurs ailes épaisses,  
Dévisageant chacun, annonçant du regard la mort.  
Puis, de leurs serres, ils se déchirent les joues, autour du cou,  
Et s'élancent à droite à travers leurs maisons et leur ville.  
155 Ces oiseaux, qu'ils ont de leurs yeux vus, les laissent stupéfaits.  
Remués dans leur cœur, ils songent à ce que cela présage.  
Alors vient leur parler le vieux héros Alithersès,  
Fils de Mastor, qui l'emporte sur tous ceux de son âge  
En connaissance des oiseaux et en interprétation  
160 Des augures. Bien disposé envers eux, il leur dit :

« Écoutez maintenant, gens d'Ithaque, ce que je vais dire :  
C'est particulièrement aux prétendants que je m'adresse,  
Car un grand malheur roule vers eux. En effet Dévor  
Ne sera plus longtemps loin des siens. Il est quelque part  
165 Près d'ici, plantant la graine du carnage et de la mort  
Pour tous les prétendants. Et il y aura du malheur  
Pour d'autres habitants de la bien visible Ithaque. Alors  
Songeons dès maintenant au moyen d'arrêter cela.  
Qu'ils cessent d'eux-mêmes, c'est présentement le mieux.  
170 Je ne rends pas des oracles en homme inexpérimenté,  
Mais en savant, et tout ce que j'ai dit s'accomplira,  
Comme ce que j'avais prédit quand les Argiens embarquèrent  
Pour Troie et que partit avec eux Dévor aux mille sens :  
Qu'il souffrirait mille maux, perdrait tous ses compagnons,  
175 Et qu'inconnu de tous, vingt ans après il reviendrait  
Chez lui. Voici maintenant que tout cela se réalise. »

Ainsi lui réplique Combat-loin, fils de Polybe :

« Eh, le vieux, va donc rendre tes oracles chez toi,  
À tes enfants, de peur qu'il ne leur arrive malheur  
180 Dans l'avenir ! Ici, je prophétise bien mieux que toi.  
Certes beaucoup d'oiseaux vont et viennent sous le soleil  
Mais tous n'annoncent pas l'avenir. Quant à Dévor,  
Il a péri au loin. Dommage que tu ne sois pas mort  
Avec lui ! Tu ne nous ferais pas de telles prédictions  
185 Et tu n'exciterais pas la bile du si affligé  
Combat-de-loin, dont, j'imagine, tu auras un cadeau !  
Mais je te le dis, et cela va bel et bien s'accomplir :

Si tu as en tête, avec tes très antiques conseils,  
De pousser un tout jeune homme au ressentiment,  
190 Celui qui, d'abord, aura à en pâtir le plus, c'est lui :  
Car de toutes façons, il ne pourra jamais réussir.  
Quant à toi, vieillard, nous t'infligerons un châtement  
Pénible à ton cœur, une douleur dure à supporter.  
À Combat-de-loin, devant tous, voilà ce que je conseille :  
195 Qu'il ordonne à sa mère de retourner chez son père.  
Qu'on s'apprête au mariage, qu'on prépare les cadeaux,  
Fort nombreux comme il convient pour une fille bien-aimée.  
Je ne pense pas qu'avant cela les fils des Achéens  
Cesseront leur terrible poursuite. Quoi qu'on fasse, nul  
200 Ne nous fait peur, ni Combat-de-loin qui parle tant,  
Ni toi, vieillard, et tes prophéties dont nous n'avons cure,  
Que tu nous assènes en vain et qui te rendent plus odieux  
Encore. Ses biens seront dévorés toujours plus et rien  
Ne changera tant que les Achéens verront différé  
205 Le mariage. Encore une fois nous attendons tous les jours,  
Nous luttons à cause de sa vertu, sans aller  
Vers d'autres femmes, que chacun serait digne d'épouser. »

Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Combat-loin, et vous tous, aimables prétendants,  
210 Je ne vous supplierai ni ne vous en parlerai plus :  
Les dieux et tous les Achéens savent ce qu'il en est.  
Donnez-moi juste un vaisseau rapide et vingt compagnons  
Pour mener à bien un voyage çà et là :  
Je veux aller à Sparte et dans la sablonneuse Pylos  
215 M'informer sur le retour de mon père parti  
En écoutant quelque mortel ou plus encore  
La renommée que Zeus porte parmi les hommes.  
Si j'entends dire que mon père est vivant et revient,  
Alors, malgré ma peine, j'attendrai encore un an.  
220 Mais si j'entends dire qu'il est mort, qu'il n'existe plus,  
Alors je retournerai dans ma chère terre natale  
Lui élever un tombeau, lui rendre les honneurs funèbres  
Avec faste, comme il convient, puis marier ma mère. »

Ayant ainsi parlé, il s'assoit. Alors se lève  
225 Mental, compagnon de l'irréprochable Dévor,  
Lequel en partant lui avait confié toute sa maison,  
Pour qu'on obéisse au vieillard et qu'il fasse constamment  
Bonne garde. Plein de sagesse il prend la parole et dit :

« Écoutez maintenant, gens d'Ithaque, ce que je vais dire.  
230 Qu'aucun roi porteur de sceptre ne soit désormais bon,  
Aimable et bienveillant, que son cœur n'incline à la mesure,  
Qu'il soit plutôt pénible, qu'il agisse en criminel,  
Puisque nul ne se rappelle le divin Dévor  
Dans ce peuple sur lequel il régna doux comme un père !  
235 Je ne reproche pas aux arrogants prétendants

De commettre leurs violences, dans leur esprit mauvais ;  
Car ils risquent leur tête en dévorant par la violence  
La maison de Dévor, qui ne reviendra pas, croient-ils.  
Mais c'est contre le peuple que je m'indigne maintenant,  
240 Vous tous qui restez assis sans rien dire, sans vous lever  
Pour arrêter quelques prétendants, vous qui êtes en nombre. »

Ainsi lui réplique Léocrite, fils d'Évenor :

« Malfaisant Mental, esprit insensé, qu'as-tu dit ?  
Tu les pousses à nous arrêter? Il serait difficile  
245 De combattre des hommes si nombreux autour du festin !  
Et Dévor l'Ithaquien reviendrait-il en personne  
Dans l'intention de chasser de son palais les brillants  
Prétendants en train de festoyer dans la salle à manger,  
Sa femme ne se réjouirait pas, quoiqu'elle en ait  
250 Très envie, de son retour, car c'est une mort indigne  
Qu'il subirait, en s'attaquant à un si grand nombre.  
Tu as donc parlé à tort. Mais allons ! Dispersion-nous,  
Chacun à ses affaires ! Mental et Alithersès,  
Proches de son père, aideront Combat-de-loin à partir.  
255 Mais je crois qu'en fait il va rester à Ithaque attendre  
Des nouvelles, sans jamais accomplir son voyage. »

Ainsi parle-t-il, et l'agora se rompt aussitôt.  
Tout le monde se disperse et chacun rentre chez soi,  
Les prétendants retournent au palais du divin Dévor.  
260 Combat-de-loin se retire sur le sable au bord de la mer,  
Se lave les mains dans l'eau brillante et prie Athéna :

« Entends-moi, ô dieu qui vins hier dans notre maison  
Et me demanda d'aller en bateau par la sombre mer  
M'informer sur le retour de mon père parti.  
265 Les Achéens m'empêchent d'accomplir tout cela,  
Surtout les arrogants, les méchants prétendants ! »

Ainsi prie Combat-de-loin, et vient près de lui Athéna,  
Sous la forme de Mental par le corps et la voix,  
Et prononçant pour lui ces paroles ailées :

270 « Combat-de-loin, tu ne seras ni fou ni faible  
À l'avenir, si le noble esprit de ton père se dresse  
En toi, tel qu'il s'exprimait dans l'action et dans la parole.  
Et ton voyage ne sera ni vain ni sans effet.  
Mais si tu n'étais pas son fils et celui de Tiredelle,  
275 Je ne crois pas que tu accomplirais ce que tu désires.  
Peu d'enfants grandissent semblables à leur père :  
Ils sont souvent moins bons, rarement meilleurs.  
Mais tu ne seras ni fou ni faible à l'avenir :  
L'intelligence de Dévor ne t'a pas abandonné  
280 Et je m'attends à ce que tu mènes à bien ton projet.  
Pour l'heure, ce que veulent les prétendants insensés,

Ne t'en soucie pas, car ils ne sont ni réfléchis ni justes.  
Ils ne savent pas la mort et le sombre sort  
Qui sont tout près d'eux et les détruiront tous en un jour.  
285 Le départ que tu projettes ne tardera plus longtemps.  
En tant que compagnon de ton père, c'est moi  
Qui t'armerai un vaisseau agile et t'accompagnerai.  
Mais retourne à ton palais, mêle-toi aux prétendants,  
Prépare des provisions, mets le tout dans des vases,  
290 Le vin dans des amphores, et la farine, moelle des hommes,  
Dans des outres épaisses. Moi je m'en vais réunir  
Des compagnons volontaires dans le peuple. À Ithaque  
Entourée d'eaux, il y a de nombreux bateaux, neufs ou vieux.  
Je choisirai parmi eux le meilleur et aussitôt  
295 Équipé, nous le lancerons sur la vaste mer. »

Ainsi parle Athéna, fille de Zeus. Et Combat-de-loin  
Ne s'attarde pas, une fois entendue la voix  
De la déesse. Il s'en va au palais, le cœur attristé,  
Trouve dans la demeure les prétendants arrogants,  
300 Écorchant des chèvres et grillant des porcs dans la cour.  
Contre-esprit en riant vient droit sur Combat-de-loin,  
Lui saisit la main et lui dit, l'appelant par son nom :

« Combat-de-loin, fort en gueule, âme insupportable, cesse  
D'exercer ton cœur aux paroles et aux actes mauvais,  
305 Viens plutôt avec moi manger et boire comme avant !  
Les Achéens vont s'occuper d'absolument tout pour toi :  
Du bateau et des rameurs que tu demandes pour partir  
Au plus vite à Pylos t'informer sur ton aimable père. »

Ainsi lui répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

310 « Contre-esprit, je ne peux plus, avec vous les orgueilleux,  
Sans rien dire manger et tranquillement m'amuser.  
N'est-ce pas assez d'avoir déjà dévoré mes précieux  
Et nombreux biens, prétendants, quand j'étais encore enfant ?  
Mais maintenant je suis grand, j'ai écouté la parole  
315 D'autres gens, j'ai appris, et la colère en moi a grandi.  
Et je vais donc tenter de vous lancer le mauvais sort -  
Que j'aie à Pylos ou que je reste ici dans le peuple.  
Mais je n'annonce pas ce voyage en vain : je serai  
Passager sur un bateau, n'ayant moi-même ni nef  
320 Ni rameurs, puisque cela vous paraît plus avantageux. »

Ainsi dit-il, et d'un geste aisé retire sa main  
De celle de Contre-esprit. Les prétendants dans la maison  
Préparent le repas et lui adressent railleries  
Et injures. L'un de ces jeunes arrogants lui dit :

325 « Oui, certes, Combat-de-loin médite de nous tuer !  
Il ramènera des secours de Pylos la sablonneuse  
Ou bien de Sparte, puisqu'il le désire terriblement !

À moins qu'il ne veuille aller à Éphyra aux fertiles  
Terres, afin d'en rapporter des poisons mortels  
330 Qu'il versera dans nos cratères pour nous tuer tous ! »

Un autre de ces jeunes arrogants lui dit :

« Qui sait ? Une fois parti loin de ses proches, sur sa nef  
Creuse, peut-être mourra-t-il après avoir, tel Dévor,  
Erré ? Voilà qui accroîtrait encore notre fatigue :  
335 Il nous faudrait partager toute sa fortune, puis donner  
La maison à sa mère et à celui qu'elle épouserait ! »

Ainsi parlent-ils, et Combat-de-loin descend dans les hautes  
Et vastes réserves de son père, où s'amoncellent l'or,  
L'airain, des coffres pleins de linge, des huiles parfumées.  
340 Là se trouvent aussi des tonneaux de vin bien doux,  
Emplis d'un breuvage non mélangé, divin.  
Alignés le long du mur, ils sont pour Dévor, s'il rentre  
À la maison, après avoir enduré beaucoup de maux.  
La pièce est fermée par une porte à deux battants  
345 Étroitement ajustés. Nuit et jour une intendante  
Monte la garde, vigilante, sur tout cela :  
Fameuse, la fille de Visage, fils de Pisenor.  
Combat-de-loin l'appelle dans la réserve et lui dit :

« Miam, puise pour moi dans les amphores du vin doux,  
350 Du plus doux après celui que tu réserves au malheureux  
Que tu espères, Dévor né de Zeus, si jamais  
Il revient, réchappé du sort et de la mort.  
Remplis-en douze jarres et rebouche-les toutes.  
Verse de la farine dans des outres bien cousues :  
355 Vingt mesures de farine d'orge écrasée à la meule.  
Sois seule à le savoir. Prépare et rassemble tout cela.  
Car je viendrai le prendre ce soir, après que ma mère,  
Songeant à se coucher, sera montée dans sa chambre.  
Je m'en vais à Sparte et à Pylos la sablonneuse  
360 M'informer par ouï-dire du retour de mon cher père. »

Il dit, et Fameuse, sa nourrice chérie, pousse un cri,  
Et en pleurant lui adresse ces paroles ailées :

« Pourquoi enfin, mon cher enfant, t'es-tu mis un tel dessein  
Dans l'esprit ? Comment donc veux-tu aller sur tant de terres,  
365 Toi, notre unique bien-aimé ? Ton père est mort au loin,  
Dévor né de Zeus, quelque part chez un peuple étranger.  
Dès ton départ ils méditeront de mauvais coups,  
Des pièges pour te faire périr et se partager  
Tous tes biens. Reste plutôt auprès des tiens ! Il ne faut pas  
370 Que tu souffres ni que tu erres sur la stérile mer ! »

Ainsi lui répond à haute voix le sage Combat-De-Loin :

« Aie confiance, miam ! Je n'y vais pas sans le vouloir d'un dieu.  
Mais jure de n'en rien dire à ma mère bien-aimée  
Avant que ne soit passés onze ou douze jours,  
375 Si elle me réclame et apprend que j'ai pris mon envol ;  
Qu'elle ne déchire pas sa belle chair en pleurant ! »

Il dit, et la vieille femme jure par grand serment  
Au nom des dieux. Puis, une fois accompli le serment,  
Elle s'empresse de puiser le vin dans les amphores  
380 Et verse la farine dans des outres bien cousues.  
Combat-de-loin, allant au palais, se mêle aux prétendants.

Sur ce, Athéna aux yeux brillants de chouette conçoit  
Un autre plan. Sous les traits de Combat-De-Loin elle va  
Par la ville, parle à chaque homme qu'elle se concilie,  
385 Ordonne de se rassembler le soir sur une nef creuse.  
Puis elle demande à Noémon, fameux fils de Phronius,  
Une nef rapide, qu'il lui accorde de bon cœur.  
Le soleil plonge, toutes les rues s'emplissent d'ombre.  
Alors elle tire à la mer le navire rapide,  
390 Y plaçant tous les agrès que portent les nefs bien pontées.  
Puis elle l'arrête au bout du port et tous les vaillants  
Compagnons se rassemblent autour, pressés par la déesse.  
Ensuite Athéna aux yeux brillants de chouette conçoit  
Un autre plan. Elle file au palais du divin Dévor  
395 Et là, verse un doux sommeil sur les prétendants  
En train de boire. Ils chancellent, laissent tomber leurs coupes  
De leurs mains. Sans plus rester assis, ils s'en vont en ville  
Chercher le repos, le sommeil tombant sur leurs paupières.  
D'autre part, Athéna aux yeux brillants de chouette s'adresse  
400 À Combat-de-loin. L'ayant appelé hors de la maison,  
Elle dit, semblable à Mental par le corps et la voix :

« Combat-De-Loin, déjà tes compagnons aux belles guêtres  
Sont assis, penchés sur les rames, attendant ton signal.  
Allons ! Ne différons pas davantage le départ ! »

405 Ayant ainsi parlé, Pallas Athéna marche devant  
Rapidement. Et lui donc, marche dans la trace du dieu.  
Dès qu'ils sont arrivés près de la nef et de la mer,  
Ils trouvent sur le sable les compagnons chevelus.  
Alors Combat-de-loin à la force puissante leur dit :

410 « Allons, amis, apportons les provisions ! Elles sont toutes  
Rassemblées déjà dans la maison. Ma mère n'en sait rien,  
Les autres femmes non plus, à l'exception d'une seule. »

Sur ces mots il se met en chemin et eux l'accompagnent.  
Ils emportent toutes les provisions et les déposent  
415 Dans la nef bien pontée, comme l'a ordonné le cher  
Fils de Dévor. Combat-de-loin s'embarque, conduit  
Par Athéna qui s'assied à la poupe. À côté d'elle

S'assoit Combat-De-Loin. On délie alors les amarres,  
Les hommes montent à bord, se rangent sur les bancs.  
420 Athéna aux yeux brillants de chouette leur envoie un vent  
Fort favorable, un vif Zéphyr qui résonne sur la mer  
Lie-de-vin. Combat-de-loin, excitant ses compagnons,  
Ordonne de mettre la main aux agrès. Ils obéissent  
À sa voix, dressent le mât de sapin au creux du coursier,  
425 Le tiennent, le fixent, l'attachent avec des câbles,  
Hissent les voiles blanches par des lanières de bœuf  
Bien torsadées. Le vent gonfle le milieu de la voile,  
Autour de l'étrave la vague bouillonne à grand cri  
Le long de la nef qui va, accomplit sur les flots sa route.  
430 Une fois attaché le grément sur la nef vive et noire,  
Ils lèvent des cratères remplis à ras bord de vin,  
Versent des libations pour les dieux éternels,  
Et surtout pour la fille de Zeus aux yeux brillants de chouette.  
Toute la nuit, jusqu'à l'aurore, la nef trace son chemin.

### CHANT III

1 Le soleil s'élançe, quittant une splendide mer d'huile,  
Dans le toit d'airain du ciel, pour éclairer les immortels  
Et les humains mortels sur les terres fécondes.  
Ils arrivent à Pylos, la citadelle bien bâtie  
5 De Nélée. Sur la plage les gens offrent un sacrifice  
De taureaux tout noirs à l'ébranleur de terre aux cheveux sombres,  
Poséidon. Il y a neuf rangs de bancs, cinq cents hommes  
Par rang, et devant chaque rang neuf taureaux.  
Ils viennent de manger les entrailles et font brûler les cuisses  
10 Pour le dieu, quand les Ithaquiens abordent au rivage.  
Ils carguent les voiles de la nef bien proportionnée,  
Jettent l'ancre et débarquent. Combat-de-loin descend, suivant  
Athéna aux yeux brillants de chouette, qui parle en premier :

« Combat-de-loin, tu ne dois pas être timide, pas du tout :  
15 Car tu as navigué sur la mer pour te renseigner  
Sur ton père, savoir quelle terre le cache, quel sort  
Le poursuit. Allons droit chez Nestor, le dompteur de chevaux !  
Voyons quelle pensée il renferme dans sa poitrine.  
Supplie-le de te parler avec sincérité.  
20 Il ne mentira pas, car il est très réfléchi. »

Ainsi lui répond à haute voix le prudent Combat-De-Loin :

« Mental, comment irai-je ? Et comment l'aborderai-je ?  
Je n'ai pas l'expérience des sages discours  
Et un jeune homme n'ose pas questionner un ancien. »

25 Ainsi lui réplique Athéna aux yeux brillants de chouette :

« Combat-de-loin, d'une part tu y songeras dans ton cœur,  
Et d'autre part, un dieu t'inspirera, car tu n'es pas né  
Ni n'as été élevé, je pense, en dépit des dieux. »

Ayant ainsi parlé, Pallas Athéna va de l'avant  
30 Promptement. Et Combat-de-loin suit la trace du dieu.  
Ils arrivent au lieu où les Pyliens sont assemblés.  
Là sont Nestor et ses fils, et autour d'eux les compagnons  
Préparent le repas, grillant des viandes, en perçant d'autres.  
Dès qu'ils voient les étrangers, ils vont tous ensemble vers eux,  
35 Les attirent de la main, les exhortent à prendre place.  
Pisistrate, fils de Nestor, s'approche le premier,  
Les prend tous deux par la main et les fait asseoir au festin  
Sur des toisons moelleuses posées sur les sables marins,  
Auprès de son frère Thrasymède et de son père.  
40 Puis il leur donne des portions d'abats et leur verse

Du vin dans une coupe d'or. La levant, il salue  
Ainsi Pallas Athéna, fille de Zeus porteur d'égide :

« Ô étranger, prie maintenant le roi Poséidon :  
Car pour lui est le festin auquel vous venez vous asseoir.  
45 Après avoir fait les libations et prié dans les règles,  
Donne à ton ami la coupe de vin doux comme le miel,  
Qu'il en verse à son tour, car lui aussi, je pense, prie  
Les immortels : tous les hommes ont désir et besoin des dieux.  
Mais comme il est plus jeune, à peu près de mon âge,  
50 C'est d'abord à toi que je donne cette coupe. »

Sur ces mots, il lui met en mains la coupe de vin doux.  
La sagesse et la justesse de cet homme réjouissent  
Athéna, à qui il donne en premier la coupe d'or.  
Aussitôt avec force elle prie le roi Poséidon :

55 « Écoute, Poséidon qui tiens et enceins la terre,  
Ne refuse pas à ceux qui te prient l'accomplissement  
De leurs vœux. Mais tout d'abord glorifie Nestor et ses fils !  
Puis sois favorable à tous les autres habitants de Pylos,  
En récompense de cette magnifique hécatombe.  
60 Enfin, donne à Combat-de-loin et moi le retour, le but  
Qui nous fait voyager sur notre vive et noire nef. »

Ainsi dit-elle sa prière, qu'elle exauce elle-même.  
Puis elle passe à Combat-de-loin la belle double coupe  
À pied évasé, et le cher fils de Dévor prie de même.  
65 Quand les bons morceaux sont grillés et retirés du feu,  
On distribue les parts et on mange le glorieux festin.  
Dès qu'est contenté le désir de boire et de manger,  
Le cavalier Nestor, de Gérènos, prend la parole :

« Voici le moment parfait pour interroger nos hôtes,  
70 Leur demander qui ils sont, maintenant qu'ils sont rassasiés.  
Étrangers, qui êtes-vous ? D'où, par les routes mouillées,  
Naviguez-vous ? Est-ce pour une affaire ou errez-vous  
Vainement, en pillards égarés aux esprits agités,  
Apportant le malheur dans les pays où ils pénètrent ? »

75 Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin,  
Hardiment ; car Athéna a placé la hardiesse  
Dans son âme, pour qu'il s'informe sur son père parti  
Et gagne une noble renommée parmi les hommes.

« Ô Nestor, fils de Nélée, grande gloire des Achéens,  
80 Tu demandes d'où nous sommes. Eh bien je vais te le dire.  
C'est d'Ithaque, sous le mont Néios, que nous venons.  
Pour une affaire privée, non publique. Je m'explique :  
Je cherche à m'informer sur mon père à la gloire fameuse,  
Le divin Dévor à l'âme courageuse, qui, dit-on,  
85 Combattant avec toi, détruisit la ville de Troie.

De tous les autres qui guerroyèrent contre les Troyens,  
Nous savons où chacun a péri d'une triste mort.  
Mais de lui, le fils de Cronos laisse inconnue la mort.  
Non, nul ne peut dire clairement le lieu où il est mort,  
90 Ni s'il a été dompté sur terre par des ennemis,  
Ou bien en pleine mer par les flots d'Amphitrite.  
C'est pourquoi je viens à tes genoux te supplier,  
Si tu veux bien, de me dire quel fut son triste sort,  
Que tu l'aies vu de tes yeux ou que tu l'aies entendu dire  
95 Par un autre errant. Car sa mère l'enfanta misérable.  
N'adoucis pas les choses par pitié, pour me ménager,  
Mais dis-les moi exactement comme tu les as vues.  
Je t'en prie, si jamais mon père, le vaillant Dévor,  
A, par la parole ou l'action, mené à terme ses plans  
100 Dans le peuple de Troie, où vous avez souffert, Achéens,  
Souviens-t'en pour moi maintenant, et parle-moi vrai. »

Ainsi dit alors le cavalier Nestor de Gérénos :

« Ami, tu me rappelles les souffrances que dans ce peuple  
Nous avons endurées avec courage, fils indomptables  
105 Des Achéens, quand nous errions en bateau sur la mer sombre,  
En quête de butin, sous le commandement d'Achille,  
Ou encore quand dans la grande ville du roi Priam  
Nous combattions. Là périrent bien des meilleurs d'entre nous.  
Là gît le martial Ajax, et là aussi Achille,  
110 Et là Patrocle, qui savait guider comme les dieux,  
Et là mon cher fils, à la fois si fort et sans reproche,  
Antiloque, rapide à la course et au combat.  
Et nous avons souffert bien d'autres maux encore !  
Qui parmi les mortels pourrait les dire tous ?  
115 Si tu restais cinq ou six ans à m'interroger  
Sur les maux qu'endurèrent là-bas les divins Achéens,  
Tu repartirais avant, lassé, dans ta patrie.  
Neuf ans nous ourdîmes contre les Troyens de noirs desseins,  
Les cernant de maints pièges. Et le fils de Cronos en finit  
120 À peine. Là personne n'aurait voulu se proclamer  
Égal en intelligence au divin Dévor, bien plus  
Expert en tactiques diverses – ton père, s'il est vrai  
Que tu es né de lui ; mais à te regarder, le respect  
Me saisit. Car tu parles comme lui, et tu n'as pas l'air  
125 D'un si jeune homme, tant ton discours est semblable au sien.  
Quand nous étions là-bas, jamais le divin Dévor et moi  
Ne parlions différemment au conseil ou à l'agora,  
Nous y exprimant d'un seul cœur, par l'esprit et la sagesse,  
Afin que pour les Argiens tout se déroule pour le mieux.  
130 Après avoir détruit la ville escarpée de Priam,  
Nous avons repris nos bateaux, mais un dieu a dispersé  
Les Achéens : Zeus tramait dans son cœur un triste retour  
Pour les Argiens, car tous n'étaient pas réfléchis ni justes !  
Et beaucoup d'entre eux ont suivi la voie d'un sort désastreux,  
135 Par la funeste colère d'Athéna aux yeux brillants

Et au fort père qui mit la discorde chez les deux Atrides.  
Ces derniers convoquèrent à l'agora tous les Achéens,  
Sans raison, en dépit du bon ordre, au plonger du soleil.  
Les fils des Achéens s'y rendent alourdis par le vin  
140 Et tous deux expliquent pourquoi ils rassemblent le peuple.  
De là Ménélas exhorte tous les Achéens  
À songer au retour sur le vaste dos de la mer.  
Mais Agamemnon n'est pas du tout d'accord : lui veut  
Retenir le peuple pour faire de saintes hécatombes  
145 Afin de calmer la terrible colère d'Athéna.  
Puéril ! On n'est pas en mesure de convaincre les dieux  
Sur l'instant ! L'esprit des éternels ne tourne pas si vite.  
Debout, les deux échangent des paroles pénibles.  
Alors les Achéens aux belles guêtres bondissent,  
150 Et dans un prodigieux vacarme clament leur division.  
On passa une rude nuit, à s'exciter en pensée  
Les uns contre les autres. Zeus préparait notre malheur.  
Au point du jour nous tirons nos nef sur la vaste mer,  
Y chargeant nos biens et les femmes aux hanches ceinturées.  
155 Cependant la moitié des soldats se tient à distance,  
Restant auprès de l'Atride Agamemnon, leur berger.  
Nous qui avons embarqué, nous partons ; à toute vitesse  
On file : un dieu aplanit la mer aux énormes baleines.  
Arrivés à Ténédos, nous offrons des sacrifices  
160 Aux dieux, espérant le retour. Mais Zeus n'en veut pas encore.  
Funeste, il suscite à nouveau une mauvaise querelle.  
Certains remontent à bord, retournent leur nef en ramant  
Des deux côtés. Le sage Dévor aux ressources variées  
Les conduit vers l'Atride Agamemnon, pour l'assister.  
165 Quant à moi, ayant rassemblé les nef qui me suivent,  
Je m'enfuis, pressant les maux que nous réservent les dieux.  
Le martial fils de Tydée fait se lever ses compagnons  
Et fuit aussi. Plus tard, le blond Ménélas nous rejoint  
À Lesbos où nous délibérons sur notre long voyage :  
170 Passerons-nous au-dessus de la rocailleuse Chios,  
La laissant à notre gauche vers l'île de Psyrie,  
Ou bien au-dessous de Chios, près de Mimas battue des vents ?  
Nous demandons au dieu un signe ; il nous l'envoie,  
Nous révélant qu'il nous faut fendre par le milieu la mer  
175 Vers Eubée, afin d'échapper au plus vite au malheur.  
Un vent sifflant se lève, soufflant favorablement.  
À toute allure on file à travers les routes poissonneuses ;  
Dans la nuit on arrive à Géreste. Ayant traversé  
La grande mer, on brûle maintes cuisses de taureaux  
180 Pour Poséidon. Le quatrième jour, les compagnons  
De Diomède, dompteur de chevaux et fils de Tydée,  
Arrêtent en Argos leurs nef bien proportionnées.  
Moi je poursuis vers Pylos, et le vent que le dieu envoya  
Ne tombe pas. Ainsi suis-je arrivé, cher fils, sans savoir  
185 Lesquels des Achéens se sont sauvés, et lesquels sont morts.  
Mais tout ce que j'ai entendu dire en me reposant  
Dans mon palais, il est juste que je t'en fasse part ;

Je n'y manquerai pas. Les Myrmides à la lance furieuse  
Sont bien rentrés, dit-on, sous la conduite du glorieux fils  
190 Du magnanime Achille. Bien rentré aussi  
Philoctète, le fier fils de Péas. Et Idoménée  
A ramené en Crète tous ses compagnons réchappés  
De la guerre et de la mer. Pour l'Atride, vous avez su,  
Même en habitant loin, son retour, et la triste fin  
195 Qu'Égisthe lui trama – et qu'il paya misérablement.  
Comme il est bon qu'un homme laisse un fils après sa mort !  
Car celui-ci s'est vengé du meurtrier de son père,  
Du fourbe Égisthe qui avait assassiné son glorieux père !  
Et toi, ami, beau et grand comme je te vois,  
200 Sois vaillant, que les hommes du futur parlent bien de toi ! »

Ainsi répond à haute voix le sage Combat-De-Loin :

« Ô Nestor, fils de Nélée, grande gloire des Achéens,  
Certes, celui-là s'est bien vengé, et les Achéens  
Porteront loin dans le futur sa bonne renommée.  
205 Si seulement les dieux m'avaient revêtu d'autant de force,  
Que je fasse payer aux prétendants leurs pesants forfaits,  
Ces vaniteux, ces insolents qui machinent contre moi !  
Mais les dieux ne nous ont pas assigné ce bonheur,  
À mon père et à moi. Il ne me reste qu'à supporter. »

210 Ainsi réplique le cavalier Nestor, de Gêrènos :

« Ami, puisque tu en parles, tu m'en fais souvenir :  
On dit que, pour ta mère, de nombreux prétendants  
Contre ta volonté machinent le mal dans ton palais.  
Mais dis-moi : les subis-tu avec ton consentement,  
215 Ou bien des gens du peuple te haïssent-ils, à cause  
De quelque oracle ? Qui sait s'il ne reviendra pas punir  
Leur violence, soit seul, soit avec tous les Achéens ?  
Si Athéna aux yeux brillants de chouette voulait t'aimer  
Comme elle prit soin de l'illustre Dévor au milieu  
220 Du peuple des Troyens où nous, Achéens, avons souffert -  
Je n'ai jamais vu un dieu aimer si manifestement  
Que Pallas Athéna, manifestement à ses côtés -  
Si elle voulait t'aimer ainsi, se soucier de toi,  
Certains oublieraient leur désir de mariage ! »

225 Ainsi répond à haute voix le prudent Combat-de-loin :

« Vieillard, je ne crois pas que jamais se réaliseront  
Tes dires. Tu vois trop grand ! J'en suis stupéfait ! Espérer  
Cela, je ne le peux, même si les dieux le voulaient. »

Ainsi dit alors Athéna aux yeux brillants de chouette :

230 « Combat-de-loin, quelle parole a franchi la barrière  
De tes dents ? Un dieu, s'il veut, même de loin sauve aisément

Un homme. Moi j'aimerais mieux endurer beaucoup de maux  
Et rentrer à la maison, voir le jour du retour,  
Plutôt que de mourir en arrivant, comme Agamemnon,  
235 Tué par la fourberie d'Égisthe et de sa femme.  
Cependant la mort, égale pour tous, même les dieux  
Ne peuvent l'écarter de l'homme qu'ils chérissent,  
Quand le funeste sort l'a tiré et couché dans la mort. »

Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

240 « Mental, n'en parlons plus, quoique cela nous préoccupe.  
En vérité il ne reviendra plus, mais déjà  
Les immortels ont conçu sa mort et son noir destin.  
Maintenant je veux m'informer d'autre chose en questionnant  
Nestor, lui qui est plus que tous à la fois juste et sensé,  
245 Lui qui a régné, dit-on, sur trois générations d'hommes,  
Lui qui, à le voir, me paraît semblable à un immortel.  
Ô Nestor, fils de Nélée, dis-moi la vérité !  
Comment a péri le grand chef, l'Atride Agamemnon ?  
Où était Ménélas ? Quelle mort lui avait préparée  
250 Le fourbe Égisthe, qui tua un homme très supérieur ?  
Ménélas n'était-il pas en Argos, mais en train d'errer  
Quelque part parmi les hommes, pour qu'Égisthe ose tuer ? »

Ainsi parle alors le chevalier Nestor, de Gérénos :

« Eh bien oui, fils, je vais te dire toute la vérité.  
255 Tu as pressenti toi-même ce qui serait arrivé  
Si le blond Ménélas, au retour de Troie, avait trouvé  
Dans le palais de l'Atride Égisthe vivant ;  
On n'aurait jamais répandu de terre sur son cadavre,  
Les chiens et les oiseaux l'auraient déchiqueté, gisant  
260 Dans la plaine loin de la cité, et pas une Achéenne  
Ne l'eût pleuré : son crime, prémédité, était trop grand.  
Nous, nous étions là-bas, à livrer de nombreux combats ;  
Lui, tranquille à l'intérieur d'Argos où paissent les chevaux,  
Charmait de douces paroles la femme d'Agamemnon.  
265 D'abord la divine Clytemnestre a repoussé  
Cet acte indigne, conformément à son noble esprit ;  
Et se tenait auprès d'elle un aède à qui l'Atride,  
En partant pour Troie, avait bien demandé de la garder.  
Mais quand le sort assigné par les dieux l'eût domestiquée,  
270 Liée, alors l'aède fut déporté sur une île  
Déserte et abandonné là pour y devenir la proie  
Des oiseaux. Puis il la conduisit, voulant ce qu'il voulait,  
Dans sa maison. Il brûla maintes cuisses sur les autels  
Sacrés des dieux, suspendit maints ornements, tissus et or,  
275 Ayant accompli une grande action, inespérée.  
Pendant ce temps, revenant de Troie, nous naviguions ensemble,  
L'Atride et moi, avec l'un pour l'autre une même amitié.  
Mais en arrivant au Sounion, cap sacré des Athéniens,  
Apollon Brillant va au cybernète de Ménélas

280 Et lui porte de ses traits une mort douce et soudaine,  
Alors qu'il avait en mains le gouvernail de la nef  
Qui courait sur les eaux. C'était Phrontis, fils d'Onétor,  
Le meilleur cybernète entre les humains dans les tempêtes.  
Ménélas fit halte là, quoique pressé de poursuivre,  
285 Le temps d'enterrer son compagnon et de l'honorer.  
Mais quand, repartant à la course sur la mer lie-de-vin  
À bord de ses nefes creuses, il parvint au mont élevé  
Des Maléens, alors Zeus qui voit au loin lui prépara  
Un affreux voyage, faisant retentir des vents sifflants,  
290 Nourrissant des vagues énormes, telles des montagnes.  
La flotte est dispersée, il en pousse une partie en Crète,  
Où vivent les Cydoniens, sur les rives du Iardanos.  
Il y a là dans la mer une haute roche lisse,  
À l'extrémité de Gordyne, dans les eaux bleu sombre.  
295 Là le Notos fait monter de grandes vagues à gauche  
Du cap de Phaestos, et une petite pierre brise  
Les grandes vagues. C'est là qu'ils arrivent, les hommes,  
Fuyant avec peine la mort. Et les vagues brisent  
Leurs nefes sur les écueils. Mais cinq bateaux à la proue sombre  
300 Sont poussés vers l'Égypte, portés par le vent et l'eau.  
Tandis que Ménélas, amassant beaucoup de vivres et d'or,  
S'élançait avec ses nefes parmi des humains d'autres langues,  
Égisthe resté chez lui machinait ses perfidies.  
Sept ans durant il régna sur Mycènes riche en or,  
305 Ayant tué l'Atride et soumis le peuple à son joug.  
Mais la huitième année, pour son malheur, le divin Oreste,  
Revenant d'Athènes, tua l'assassin de son père,  
Le fourbe Égisthe, meurtrier de son illustre père.  
L'ayant tué, il donna aux Argiens le repas funèbre  
310 Pour son odieuse mère et pour le lâche Égisthe.  
Le même jour, revint Ménélas au vaillant cri de guerre,  
Chargé d'autant de richesses qu'en pouvaient porter ses nefes.  
Et toi, mon ami, n'erre pas plus longtemps loin de chez toi,  
Abandonnant tes biens dans ton palais à des hommes  
315 Ainsi arrogants, qu'ils n'y dévorent pas tous tes biens  
En festoyant, rendant ainsi ton voyage inutile.  
Pour ma part je te conseille vivement d'aller  
Chez Ménélas. Il vient de rentrer de l'étranger,  
De contrées dont nul parmi les hommes n'espère en son cœur  
320 Revenir, une fois égaré par les tempêtes  
Sur une mer si vaste que pas même les oiseaux  
Ne la passent dans l'année, tant elle est grande et terrible.  
Mais pars donc maintenant avec ta nef et tes compagnons.  
Si tu veux y aller à pied, voici un char, des chevaux,  
325 Voici aussi mes fils, qui te serviront de guides  
Jusqu'en la divine Sparte où est le blond Ménélas.  
Prie-le alors de te parler avec sincérité ;  
Il ne te mentira pas, car c'est un homme sensé. »

Ainsi dit-il. Et le soleil plonge, l'obscurité vient.  
330 Parmi eux, Athéna aux yeux de chouette prend la parole :

« Ô vieillard, tu as exposé les choses avec justesse.  
Allons, coupez donc les langues et mêlez le vin,  
Qu'à Poséidon et aux autres immortels nous fassions  
Les libations, puis songions à nous coucher ; car il est l'heure.  
335 Déjà la lumière disparaît sous les ténèbres ;  
Il ne faut rester assis au banquet des dieux, mais partir. »

Ainsi parle à haute voix la fille de Zeus ; ils l'écoutent.  
Des hérauts versent alors de l'eau sur les mains,  
Des garçons couronnent les cratères de vin  
340 Et pourvoient à la distribution des coupes pour tous.  
On jette ensuite les langues au feu, on se lève et verse  
Les libations. Cela fait, on boit selon son désir.  
Athéna et Combat-de-loin beau comme un dieu  
Veulent tous deux retourner sur leur nef creuse.  
345 Mais Nestor les en empêche en leur adressant ces paroles :

« Que Zeus et les autres dieux immortels me préservent  
De vous laisser partir de chez moi sur vos nefs rapides  
Comme si j'étais vraiment sans vêtement, un indigent  
Qui n'aurait dans sa maison ni tapis ni couvertures  
350 Pour pouvoir y dormir mollement, et lui, et ses hôtes.  
Mais le fait est que moi j'ai de beaux tapis et couvertures.  
Assurément non, jamais le cher fils du héros Dévor  
N'ira dormir sur le plancher d'un bateau tant que moi  
Je vivrai, et après moi je laisserai dans mon palais  
355 Mes enfants, qui recevront les étrangers qui y viendront. »

Ainsi lui répond la déesse, Athéna aux yeux de chouette :

« Tu as bien parlé, cher vieillard, et il convient  
Que Combat-de-loin t'obéisse : ce sera beaucoup mieux.  
Il va donc maintenant plutôt te suivre, afin de dormir  
360 Dans tes appartements. Moi je vais sur notre noire nef  
Rassurer nos compagnons et détailler les consignes.  
Car j'ai l'honneur d'être le plus âgé d'entre eux.  
Les hommes qui nous assistent par amitié sont plus jeunes,  
Tous ont à peu près l'âge de Combat-de-loin au grand cœur.  
365 Je m'en vais donc maintenant dormir dans notre nef creuse  
Et noire. Puis à l'aube j'irai chez les magnanimes  
Caucones, recouvrer une dette aussi ancienne  
Qu'importante. Quant à Combat-de-loin, puisqu'il est ton hôte,  
Envoie-le en char avec ton fils, et donne-lui  
370 Des chevaux, les plus lestes et les plus puissants que tu aies. »

Ayant ainsi parlé, Athéna aux yeux brillants s'en va,  
Sous l'aspect d'une orfraie. À cette vue, tous sont stupéfaits.  
Le vieillard, qui l'a vu de ses yeux, en est émerveillé.  
Appelant Combat-de-loin, il lui prend la main et lui dit :

375 « Ami, je ne crois pas que tu seras faible ni lâche,

Si, tout jeune que tu sois, les dieux te font ainsi escorte.  
De tous les habitants de l'Olympe, ce n'est autre  
Que la fille de Zeus, l'illustre native du Triton,  
Qui parmi les Argiens honora ton valeureux père.  
380 Reine, sois-nous favorable, donne-nous noble renom,  
À moi, à mes enfants et à ma vénérable femme !  
Et je te sacrifierai une génisse d'un an  
Au large front, indomptée, que l'homme n'a pas mise au joug.  
Je te l'offrirai, ayant versé sur ses cornes de l'or. »

385 Telle est sa prière, et Pallas Athéna l'exauce.  
Et le cavalier Nestor de Gérènos marche devant  
Ses fils et ses gendres jusqu'en sa belle maison.  
Et quand ils arrivent au très illustre palais du roi,  
Ils s'assoient à la suite sur les sièges et les trônes.  
390 Le vieillard mêle dans un cratère, pour les arrivants,  
Du vin délicieux, un onze ans d'âge qu'une intendante  
Vient d'ouvrir, en retirant le couvercle du vase.  
L'ayant mêlé dans le cratère, le vieillard accomplit  
Force libations et prières à Athéna, la fille  
395 De Zeus à l'égide. Les libations faites et le vin bu  
À loisir, chacun retourne chez soi se coucher,  
Et le cavalier Nestor de Gérènos envoie  
Combat-de-loin, le cher fils du divin Dévor,  
Dormir dans un lit ciselé, sous le portique sonore,  
400 Près de Pisistrate à la forte lance, chef des soldats,  
Seul de ses enfants, dans la maison, non encore marié.  
Quant à lui, il se couche au fond de sa haute demeure,  
Dans le lit que son épouse la reine a préparé.

Lorsque paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
405 Le cavalier Nestor de Gérènos saute du lit  
Et va s'asseoir dehors sur les pierres polies  
Qui se trouvent devant les portes élevées,  
Blanches, brillantes, comme huilées ; sur elles jadis  
S'asseyait Nélée, conseiller aussi sage que les dieux.  
410 Mais dompté par la mort, il était parti chez Hadès ;  
Et maintenant, siégeait là Nestor de Gérènos, gardien  
Des Achéens, sceptre en main. Autour de lui se rassemblent  
Ses fils, sortis de leurs chambres nuptiales : Échéphron,  
Stratios, Persée, Arètos, et aussi, beau comme un dieu,  
415 Thrasymède. En sixième vient le héros Pisistrate,  
Et ils lui amènent Combat-de-loin, semblable aux dieux.  
Le cavalier Nestor de Gérènos leur dit alors :

« Dépêchez-vous, mes chers enfants, d'accomplir mon souhait,  
Que je me concilie la première des dieux, Athéna,  
420 Qui s'est manifestée à moi pendant le festin du dieu.  
Que quelqu'un aille dans la plaine chercher une génisse,  
Et la ramène d'urgence, conduite par un bouvier ;  
Un autre, à la noire nef de Combat-de-loin au grand cœur,  
Et ramène tous ses compagnons en n'en laissant que deux ;

425 Qu'un autre aille chercher le fondeur d'or Laerkée,  
Afin qu'il répande l'or sur les cornes de la génisse.  
Quant à vous autres, restez rassemblés ici et dites  
Aux servantes de préparer dans l'illustre maison  
Un festin, d'apporter les sièges, le bois et l'eau claire. »

430 Ainsi parle-t-il, et tous s'empressent. La génisse arrive  
Du pré, les hommes de Combat-de-loin au grand cœur arrivent  
De leur nef rapide et bien proportionnée, le fondeur d'or  
Arrive, outils de cuivre en mains pour pratiquer son art,  
L'enclume, le marteau et la pince bien ouvragée  
435 Avec lesquels il travaille l'or. Puis arrive Athéna  
Pour recevoir l'offrande. Et le vieux cavalier Nestor  
Donne l'or. Alors le doreur, l'ayant travaillé, le verse  
Sur les cornes de la génisse, afin que la déesse  
À cette vue se réjouisse. Stratios et le divin  
440 Échéphron l'amènent par les cornes. Arètos arrive  
Des appartements avec l'eau dans un bassin fleuri  
Et dans l'autre main les grains d'orge en corbeille. Thrasymède  
Le belliqueux, hache tranchante en main, s'apprête à l'abattre.  
Persée tient le vase pour le sang ; et le vieux cavalier  
445 Nestor répand l'eau et l'orge, et priant ardemment Athéna,  
Commence par jeter dans le feu des poils de la tête.  
Aussitôt accomplies les prières et répandu l'orge,  
Le fils de Nestor, l'hypercourageux Thrasymède,  
S'avance et frappe. La hache sectionne les tendons  
450 Du cou, brise les forces de la génisse. Des cris  
Stridulés montent des filles, des brus, de la digne épouse  
De Nestor, Eurydice, aînée des filles de Clymène.  
On soulève ensuite la victime, on la tient au-dessus  
De la vaste terre ; et Pisistrate, chef des soldats,  
455 L'égorge. Un sang noir jaillit d'elle, la vie quitte ses os.  
Aussitôt on la découpe, vite on tranche les cuisses,  
Toujours selon le rite, et on les couvre de graisse  
Des deux côtés ; on place dessus d'autres morceaux crus.  
Le vieillard les brûle sur les éclats de bois, les arrose  
460 D'un vin couleur de feu. À ses côtés des jeunes tiennent  
Les broches à cinq branches. Une fois les cuisses rôties  
Et les entrailles mangées, on hache le reste, on l'embroche  
Et on le fait cuire sur des piques tenues en main.

Pendant ce temps, la belle Polycaste donne le bain  
465 À Combat-de-loin. La plus jeune des filles de Nestor,  
Fils de Nélée, le lave, le frotte d'huile onctueuse,  
Puis lui enfile une tunique et un beau manteau.  
Quand il sort du bain, il a l'allure des immortels.  
Puis il va s'asseoir près de Nestor, berger des peuples.  
470 Les viandes rôties en surface et retirées du feu,  
On s'assoit et on les mange ; de nobles hommes  
Se lèvent, versent le vin dans des coupes d'or.  
Après qu'on a bu et mangé selon son désir,  
Le cavalier Nestor de Gérénos prend la parole :

475 « Mes fils, donnez à Combat-de-loin et attelez au char  
Des chevaux à belle crinière, qu'il se mette en route ! »

Ainsi parle-t-il ; ils l'écoutent et obéissent de suite :  
Ils attellent promptement au char des chevaux rapides.  
L'intendante dépose dedans le pain et le vin,  
480 Et tout ce que mangent les royaux nourrissons de Zeus.  
Alors Combat-de-loin monte sur le magnifique char.  
À côté de lui le fils de Nestor, Pisistrate,  
Chef des soldats, monte aussi et prend les rênes en mains.  
Il fouette les chevaux, qui se déploient volontiers  
485 Dans la plaine, quittant la cité escarpée de Pylos.  
Tout le jour ils secouent le joug qui les tient de part et d'autre.  
Le soleil plonge et toutes les routes s'emplissent d'ombre  
Quand ils arrivent à Phères, au palais de Dioclée,  
Fils d'Ortiloque, lui-même enfant issu d'Alphée.  
490 Ils passent la nuit là, où il leur offre hospitalité.

Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Ils attellent les chevaux, montent sur le char bigarré,  
Sortent du vestibule et du portique sonore.  
On fouette les chevaux, qui se déploient volontiers.  
495 Allant par la plaine fertile, ils arrivent bientôt  
Au bout du voyage, tant les chevaux les emportent vite.  
Le soleil plonge, toutes les routes s'emplissent d'ombre.

## CHANT IV

Ils arrivent au fond du ravin de Lacédémone  
Et se rendent au palais de l'illustre Ménélas.  
Ils le trouvent offrant chez lui à de nombreux convives  
Un repas pour les noces de son fils et de sa fille  
5 Sans reproche, qu'il envoie au fils d'Achille, briseur  
De rangs ennemis. Jadis à Troie il l'avait promise  
D'un signe de tête, et les dieux maintenant les marient.  
Il la fait donc conduire avec des chars et des chevaux  
Dans la fameuse ville des Myrmidons, où il règne.  
10 Il marie aussi la fille du Spartiate Alector  
À son petit dernier, le vigoureux Grand-deuil,  
Né d'une esclave – car les dieux n'annonçaient plus d'enfant  
À Hélène après qu'elle avait eu son aimable fille,  
Hermione, semblable à la rayonnante Aphrodite.  
15 Ainsi festoient, dans la grande et haute maison,  
Les voisins et les parents de l'illustre Ménélas,  
Qui se rassasient ; parmi eux chante un divin aède,  
Jouant sur sa lyre tandis que deux danseurs, en rythme,  
Cabriolent et tournoient au milieu de l'assemblée.  
20 Et c'est devant les portes du palais que le héros  
Combat-de-loin et le splendide fils de Nestor arrêtent  
Leurs chevaux. Alors qu'il sort, le noble Étéonée,  
Diligent serviteur de l'illustre Ménélas, les voit,  
Et va par la maison les annoncer au berger des peuples,  
25 Lui adressant, debout près de lui, ces paroles ailées :

« Voici deux étrangers, ô Ménélas, nourrisson de Zeus,  
Deux hommes qui ont l'air d'être de la race du grand Zeus.  
Dis-moi, devons-nous dételer leurs chevaux rapides,  
Ou les envoyer ailleurs où ils seront accueillis ? »

30 Grandement indigné, le blond Ménélas lui répond :

« Jusque là tu n'étais pas insensé, Étéonée,  
Fils de Boéthos ; mais voilà que tu parles en enfant.  
N'avons-nous pas tous deux mangé maintes fois chez des hôtes  
Étrangers avant de revenir ici ? Que Zeus  
35 Nous préserve de la misère à l'avenir ! Dételle  
Les chevaux des hôtes, amène-les prendre part au festin. »

Il dit. Étéonée s'élance à travers la grande salle,  
Presse les autres diligents serviteurs de le suivre.  
Ils détachent du joug les chevaux couverts de sueur  
40 Puis vont les attacher aux mangeoires des écuries,  
Leur apportent de l'épeautre qu'ils mêlent à l'orge blanche,  
Appuient ensuite le char contre un mur tout brillant,

Et font entrer les hôtes dans la divine maison  
Du roi nourrisson de Zeus. En la voyant, ils s'émerveillent :  
45 C'était comme si l'éclat du soleil ou de la lune  
Tombait de la haute maison de l'illustre Ménélas.  
Après l'avoir contemplée à en rassasier leurs yeux,  
Ils entrent dans les baignoires bien polies pour s'y laver.  
Des servantes leur donnent le bain et les frottent d'huile,  
50 Puis leur enfilent des tuniques et d'épais manteaux de laine.  
Ils s'assoient sur des trônes auprès de l'illustre Ménélas.  
Une servante s'avance, apportant l'eau dans une belle  
Aiguière d'or, la verse dans un bassin d'argent,  
Qu'ils se lavent les mains, puis étend une table polie  
55 Devant eux. La digne intendante leur apporte le pain  
Et maintes nourritures qu'elle offre libéralement  
De ses provisions. Le découpeur leur présente des viandes  
Diverses et place devant eux des coupes d'or.  
Les saluant de la main, le blond Ménélas leur dit :

60 « Prenez à manger et régalez-vous ! Quand nous aurons  
Terminé ce repas, nous vous demanderons qui vous êtes.  
Sans doute la lignée de vos aïeux n'est pas éteinte  
Et vous êtes issus de rois porte-sceptre, nourris par Zeus :  
Les hommes sans noblesse n'engendrent pas de tels enfants. »

65 Il dit, et place devant eux le dos de bœuf gras rôti  
Dont on lui a fait l'honneur et qu'il leur offre de ses mains.  
Sans hésiter ils portent la main sur les mets présentés.  
Une fois qu'on a bu et mangé selon son désir,  
Combat-de-loin adresse la parole au fils de Nestor,  
70 En penchant la tête pour n'être pas entendu des autres :

« Contemple, fils de Nestor, ami cher à mon cœur,  
L'éclat de l'airain dans ce palais retentissant,  
Et celui de l'or, de l'argent, de l'ivoire.  
Ne croirait-on pas voir la demeure de Zeus Olympien,  
75 Face à tant d'ineffable ? J'en suis tout saisi de respect ! »

Ayant compris ce qu'il a dit, le blond Ménélas  
Leur répond à haute voix par ces paroles ailées :

« Chers enfants, nul mortel ne peut rivaliser avec Zeus !  
Car ses demeures et ses richesses sont immortelles.  
80 Pour les richesses, des hommes rivalisent avec moi,  
Ou non. J'ai tant souffert et tant erré pour les rapporter  
Sur mes navires, et la huitième année, je suis rentré.  
J'ai voyagé çà et là, à Chypre, en Phénicie,  
En Égypte, jusque chez les Éthiopiens, les Sidoniens,  
85 Les Érembes, en Libye où les agneaux ont déjà des cornes,  
Car les brebis y mettent bas trois fois par an.  
Là ni le maître ni le berger ne viennent à manquer  
De fromages ni de viandes, ni de lait doux ;  
Au contraire ils disposent toujours d'un lait intarissable.

90 Tandis que moi je voyageais ainsi, amassant  
Maintes richesses, un autre, en cachette, assassinait mon frère  
Par surprise, aidé par la ruse d'une épouse perdue.  
C'est pourquoi je règne sans joie sur ces richesses.  
Vos pères, quels qu'ils soient, ont dû vous en parler,  
95 Car j'ai énormément souffert, j'ai perdu une maison  
Très bonne à habiter, et avec elle mille biens.  
Mieux vaudrait que je vive ici avec le tiers de ces biens  
Et que soient toujours de ce monde ces hommes qui sont morts  
Dans la vaste Troie, loin d'Argos où paissent les chevaux.  
100 En tout cas je les pleure tous et souvent je reste assis  
Dans notre palais, affligé ; tantôt me rassasiant  
Des gémissements de mon cœur, tantôt les apaisant ;  
Car on se dégoûte vite de la glaciale plainte.  
Certes affligé, je ne les pleure pourtant pas tous autant  
105 Qu'un seul, dont le souvenir me rend odieux le sommeil  
Et la nourriture : nul des Achéens n'a peiné  
Autant qu'a peiné et enduré Dévor. Notre sort,  
Le voilà : à lui les soucis, à moi l'incessant chagrin  
À son sujet. Depuis si longtemps il est absent. Est-il  
110 Vivant ou mort, nous l'ignorons. Le vieux Tresseur-de-peuple  
Le pleure, et la trameuse Tiredelle, et Combat-de-loin,  
Qu'il a laissé tout-petit encore dans sa maison. »

Ainsi dit-il, et Combat-de-loin a envie de pleurer.  
En entendant parler de son père, il jette des larmes  
115 De ses paupières jusque par terre. Il couvre à deux mains  
Ses yeux de son manteau de pourpre. Alors Ménélas comprend.  
Et il se demande en son esprit et en son cœur  
S'il va le laisser évoquer de lui-même son père  
Ou s'il va l'interroger d'abord, pour scruter chaque chose.  
120 Tandis qu'il délibère ainsi en son esprit et son cœur,  
Hélène, semblable à Artémis aux flèches d'or,  
Sort de sa chambre parfumée, au plafond élevé.  
Aussitôt Adraste lui avance un siège ouvragé,  
Alcippe lui apporte un tapis de laine moelleuse,  
125 Et Phylo une corbeille d'argent que lui a donnée  
Alcandre, femme de Polybe, qui habite à Thèbes,  
En Égypte, où les palais regorgent de richesses.  
De son côté, Polybe avait offert à Ménélas  
Deux baignoires d'argent, deux trépieds et dix talents d'or.  
130 Sa femme, elle, envoya à Hélène de splendides dons :  
Une quenouille d'or, et cette corbeille d'argent  
Montée sur roulettes et avec des bords dorés.  
La servante Phylo la lui apporte donc,  
Pleine de fil préparé ; par-dessus est étendue  
135 La quenouille chargée de laine d'un violet sombre.  
Hélène s'assoit sur le siège, les pieds sur une marche,  
Et aussitôt pose à son époux ces questions :

« Ménélas, nourrisson de Zeus, ces hommes arrivés  
Dans notre maison, sait-on qui ils s'honorent d'être ?

140 Mentirai-je ou dirai-je la vérité ? Mon cœur m'y pousse.  
Car jamais je n'ai vu une telle ressemblance,  
Ni d'un homme, ni d'une femme – j'en suis stupéfaite –  
Qu'il ne m'en apparait entre ce jeune étranger  
Et le fils de Dévor au grand cœur, Combat-de-loin, qu'il laissa,  
145 Nouveau-né, chez lui, quand par mon impudeur les Achéens  
Partirent porter à Troie une guerre audacieuse. »

Prenant la parole à son tour, le blond Ménélas lui dit :

« Moi aussi, femme, j'ai la même impression que toi :  
Ce sont bien là les pieds de Dévor, et aussi ses mains,  
150 Les regards qu'il lance, et ses longs cheveux sur sa tête.  
Et puis à l'instant, quand je me suis souvenu de Dévor,  
Quand j'ai parlé de tous les maux qu'il a endurés  
Pour moi, il a versé sous ses sourcils des larmes amères  
Et il a relevé son manteau de pourpre sur ses yeux. »

155 Le fils de Nestor, Pisistrate, lui répond alors :

« Ménélas, Atride nourrisson de Zeus, chef des peuples,  
Voici bien le fils de Dévor, comme tu l'as dit ;  
Mais il est réservé, et venant pour la première fois,  
Son cœur s'indignerait s'il voulait briller en parlant  
160 Devant toi, dont la voix nous charme comme celle d'un dieu.  
Le cavalier Nestor de Gérènos m'a envoyé  
Pour l'accompagner, car il désirait te voir  
Et que tu lui donnes un conseil, ou suggères une action.  
Un enfant dont le père est parti a beaucoup à souffrir  
165 Dans sa maison, lorsqu'il n'a pas d'autres défenseurs.  
C'est la situation de Combat-de-loin : il n'est personne  
Parmi le peuple pour le protéger des plus grands maux. »

Prenant la parole à son tour, le blond Ménélas répond :

« Ô pépin ! il est donc bien venu chez moi, le fils du cher  
170 Héros, lui qui pour moi a enduré tant d'épreuves !  
Lui à qui je voulais manifester mon amitié  
Plus qu'aux autres Argiens, si Zeus Olympien, qui voit au loin,  
Nous avait fait revenir par la mer sur nos nefes rapides !  
Alors je lui aurais édifié en Argos une ville  
175 Et un palais, qu'il y transfère d'Ithaque ses biens,  
Son fils et tout son peuple. J'aurais dépeuplé une ville  
Des alentours qui sont sous mon commandement,  
Et nous nous y serions bien souvent retrouvés.  
Rien n'aurait entamé notre amitié ni notre joie,  
180 Avant que le noir nuage de la mort nous enveloppe !  
Mais il a fallu qu'un dieu, par jalousie, rende  
Impossible le retour de ce malheureux, de lui seul ! »

Ainsi parle-t-il, et tout le monde a envie de pleurer.  
Et pleure en effet l'Argienne Héléne, née de Zeus,

185 Pleurent aussi Combat-de-loin, et l'Atride Ménélas,  
Et même les yeux du fils de Nestor ne sont pas sans larmes.  
Car il se rappelle en son cœur l'irréprochable Antiloque,  
Tué par l'illustre fils de l'éclatante Aurore.  
À ce souvenir, il prononce ces paroles ailées :

190 « Atride, le vieux Nestor te considérait comme un sage  
Entre les mortels, quand nous faisons mention de toi  
Dans notre palais, nous interrogeant les uns les autres.  
Et maintenant, s'il se peut, fie-toi à moi ; car voir des larmes  
Couler après le repas ne me plaît pas. Que vienne Aurore,  
195 Née du matin ! Je ne m'indignerai nullement  
Qu'on pleure qui a trouvé la mort, couché par le sort.  
Le seul hommage à rendre aux infortunés mortels  
Est de couper nos cheveux et laisser couler nos larmes  
Sur nos visages. Moi-même j'ai perdu un frère,  
200 Pas le moins vaillant des Argiens, tu dois le savoir ;  
Moi je ne l'ai rencontré ni vu, mais on dit qu'Antiloque  
L'emportait sur tous, à la course comme au combat. »

Prenant la parole à son tour, le blond Ménélas répond :

« Ami, tu as parlé en tout comme un homme sensé,  
205 Et même plus âgé, aurait parlé et agi.  
Avec un tel père, tu parles toi aussi sagement.  
Il est aisé de reconnaître l'enfant d'un homme  
Auquel le fils de Cronos a filé heureux mariage  
Et descendance, comme Nestor à qui il a donné  
210 De vivre jour après jour une vieillesse prospère  
Dans son palais, avec des fils sages et qui excellent  
À la lance. Laissons là les pleurs que nous avons fait naître  
Et songeons de nouveau au repas : que l'eau sur nos mains  
Soit versée ! Demain dès l'aube Combat-de-loin et moi  
215 Nous parlerons, nous échangerons les uns avec les autres. »

Il dit. Aussitôt Asphalion, l'un des prompts serviteurs  
De l'illustre Ménélas verse de l'eau sur leurs mains.  
Et tous portent la main sur les mets placés devant eux.  
C'est alors qu'Hélène, fille de Zeus, a une idée :  
220 Soudain elle verse dans le vin qu'ils boivent un pharmaque,  
Un népenthès, un calmant qui fait oublier tous les maux.  
Celui qui en boit, mêlé au vin dans un cratère,  
De tout le jour ne laisse couler ses larmes sur ses joues,  
Même si son père et sa mère venaient de mourir,  
225 Même si devant lui son frère ou son fils bien-aimé  
Se faisaient tuer par l'épée sous ses propres yeux.  
Tels sont les pharmaques que possède la fille de Zeus,  
Ingénieux, efficaces, que lui donna Polydompteuse,  
L'épouse de Thôn, en Égypte où les terres sont fécondes  
230 En maints pharmaques mêlés, bienfaisants ou malfaisants.  
Là-bas chaque humain est apte à exercer la médecine,  
Car tous sont issus de Péon, guérisseur des dieux.

Après avoir fait le mélange et donné l'ordre  
De verser le vin, elle prend la parole à son tour :

235 « Atride Ménélas, nourrisson de Zeus, et vous,  
Enfants de nobles héros, certes le dieu, Zeus,  
Donne à l'un ou à l'autre le bien ou le mal : il peut tout.  
Pour l'instant partagez ce repas, assis dans le palais,  
Et goûtez aux récits. Je vais vous conter une histoire.  
240 Je ne vais pas dire ni énumérer tous les combats  
De Dévor à l'âme courageuse, mais un seul haut fait  
Qu'accomplit et endura ce solide héros  
Dans le peuple des Troyens où vous avez tant souffert,  
Achéens. Après s'être infligé de misérables coups,  
245 Il revêtit de vils haillons, et semblable à un esclave,  
Il s'enfonça dans la ville aux larges rues des ennemis.  
Ainsi déguisé il avait l'air d'un autre – d'un mendiant,  
Et non du héros arrivé sur les nefs des Achéens.  
Sous cet aspect il s'enfonce dans Troie, et tous ignorent  
250 Qui il est ; je suis la seule, moi, à le reconnaître  
Et à l'interroger. Lui, avec ruse, il esquivé.  
Mais une fois que je l'ai baigné et frotté d'huile,  
Que j'ai mis des vêtements sur ses épaules et juré  
Par grand serment de ne pas révéler Dévor aux Troyens  
255 Avant son retour aux nefs rapides et à son campement,  
Alors il m'explique tous les projets des Achéens.  
Après avoir tué maints Troyens de son épée tranchante,  
Il retourne auprès des Argiens avec maints renseignements.  
Les Troyennes poussent des cris perçants ; mais dans mon cœur  
260 Je me réjouis, car déjà mon cœur est retourné  
Au désir de rentrer chez moi, déplorant la faute  
Où m'a conduite Aphrodite, l'Écumeuse, en me faisant  
Quitter ma patrie, ma maison, mon enfant, mon époux  
Auquel rien ne manque, ni en esprit ni en beauté. »

265 Prenant la parole à son tour, le blond Ménélas répond :

« Oui, tout ce que tu viens de dire, femme, est juste.  
J'ai appris à connaître la volonté et l'esprit  
De nombreux héros, j'ai beaucoup voyagé sur la terre ;  
Mais jamais de mes propres yeux je n'ai vu personne  
270 Qui soit en son cœur tel que Dévor à l'âme courageuse.  
Ainsi ce que cet homme fort a eu l'audace de faire  
Avec le cheval de bois dans lequel nous tous, les meilleurs  
Argiens, entrâmes à Troie porter le massacre et la mort.  
Alors tu es venue là, sans doute poussée  
275 Par un dieu qui voulait accorder la gloire aux Troyens.  
Et Déiphobe, semblable à un dieu, te suivait.  
Trois fois tu fais le tour de l'engin creux en le tâtant,  
Et tu appelles par leur nom les plus fameux Danaens,  
En imitant la voix de l'épouse de chaque Argien.  
280 Assis parmi eux, moi-même, le fils de Tydée  
Et le divin Dévor, nous t'entendons appeler.

Le fils de Tydée et moi sommes prêts à nous élancer,  
Soit pour sortir, soit pour, de l'intérieur, répondre aussitôt.  
Mais Dévor nous retient, malgré notre désir.

285 Tous les autres fils des Achéens restent silencieux.  
Seul Anticlos veut t'adresser la parole en retour.  
Mais Dévor presse longuement de ses mains puissantes  
Sa grande bouche, sauvant ainsi tous les Achéens,  
Jusqu'au moment où Pallas Athéna t'emmène au loin. »

290 Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Atride Ménélas, nourrisson de Zeus, chef des peuples,  
Voilà qui est si triste : il n'a pas pour autant échappé  
À la male mort, aurait-il eu en lui un cœur de fer !  
Mais allons ! Conduis-nous vers nos lits, afin que, de là,  
295 Nous nous endormions et jouissions du doux sommeil. »

Il dit. L'Argienne Hélène ordonne aux servantes d'installer  
Sous le portique des lits, de jeter par-dessus  
De belles couvertures de pourpre, d'étendre dessus  
Des tapis, et de les recouvrir d'épais et chauds lainages.  
300 Elles sortent du palais, une torche dans les mains,  
Et préparent les lits ; un héraut y conduit les hôtes.  
Là donc, sous le portique de la maison, dorment  
Le noble Combat-de-loin et l'illustre fils de Nestor.  
L'Atride se couche au fond de sa haute maison ; s'étend  
305 Près de lui Hélène à la longue robe, divine femme.

Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Ménélas au vaillant cri de guerre se lève du lit,  
Enfile ses vêtements, pend à son épaule une épée  
Pointue, attache à ses pieds brillants ses belles sandales,  
310 Et semblable à un dieu, sort de la chambre nuptiale.  
S'asseyant près de Combat-de-loin, il prend la parole :

« Noble Combat-de-loin, quelle nécessité t'a conduit  
Dans la divine Sparte, sur le vaste dos de la mer ?  
Une affaire publique, ou bien privée ? Parle-moi vrai. »

315 Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Atride Ménélas, nourrisson de Zeus, chef des peuples,  
Je suis venu te demander des nouvelles de mon père.  
Ma maison est dévorée, mes riches travaux sont ruinés,  
Ma demeure est pleine d'hommes malveillants qui sans cesse  
320 Égorgent mes brebis et mes bœufs aux cornes torsadées.  
Ce sont les prétendants de ma mère, arrogants sans mesure.  
C'est pourquoi je m'approche maintenant de tes genoux,  
Afin que tu veuilles bien me dire son triste sort,  
Que tu l'aies vu de tes yeux ou que tu l'aies entendu dire  
325 Par un autre errant. Car sa mère l'enfanta misérable.  
N'adoucis pas les choses par pitié, pour me ménager,

Mais dis-les moi exactement comme tu les as vues.  
Je t'en prie, si jamais mon père, le vaillant Dévor,  
A, par la parole ou l'action, mené à terme ses plans  
330 Dans le peuple de Troie, où vous avez souffert, Achéens,  
Souviens-t'en pour moi maintenant, et parle-moi vrai. »

Fortement indigné, le blond Ménélas lui réplique :

« Pétard ! c'est dans le lit d'un homme des plus courageux  
Que veulent se coucher ceux-là qui ne sont que des lâches.  
335 Mais comme le lion vigoureux, lorsque dans sa tanière  
La biche a couché ses faons nouveau-nés, qui têtent encore,  
Pour chercher des vallons herbeux et des flancs de montagnes  
Boisés où paître, comme ce lion, à son retour, d'un coup  
De patte fait aux deux petits à la fois un sort affreux,  
340 De même Dévor leur portera-t-il un sort affreux.  
Zeus père, Athéna, Apollon, puisse-t-il, tel qu'un jour,  
Dans Lesbos bien bâtie, se levant après une querelle  
Contre Philomélède, il le renversa d'un bras puissant,  
À la grande joie de tous les Achéens, puisse-t-il,  
345 Dévor, renverser pareillement tous les prétendants.  
Pour tous alors, prompte mort et noces amères !  
Quant à répondre à tes questions et à ta prière, oui,  
Je te parlerai sans faute ni détour, sans te tromper,  
Et ce que m'a dit l'infaillible vieillard de la mer,  
350 Je n'en ferai pas mystère, je ne te cacherais rien.  
En Égypte, malgré mon désir de retour, les dieux  
Me retenaient : je n'avais pas accompli les hécatombes,  
Or les dieux veulent qu'on se souvienne de leurs prescriptions.  
Il y a dans la mer fortement agitée,  
355 En face de l'Égypte, une île appelée Phare,  
À une journée de trajet à bord d'une nef creuse  
Poussée à la poupe par un vent favorable et sifflant ;  
Là se trouve un bon port, d'où les nefes bien proportionnées  
Sont lancées à la mer, une fois puisée l'eau profonde  
360 Pour le voyage. Là les dieux me retinrent vingt jours,  
Sans que jamais ne se lèvent les vents marins soufflants  
Qui poussent les vaisseaux sur le vaste dos de la mer.  
Tous les vivres, et la force des hommes, auraient été ruinés  
Si l'une des déesses, apitoyée, ne m'avait sauvé :  
365 Idothée, fille du puissant Protée, le vieux de la mer,  
Car j'avais vivement bouleversé son cœur.  
Elle vint à moi qui errais tristement, à l'écart des compagnons ;  
Eux sans cesse faisaient le tour de l'île, pour pêcher  
Avec des hameçons crochus, le ventre usé par la faim.  
370 Elle se tient près de moi et prenant la parole, me dit :

« Es-tu sot, étranger, ou à tel point irréfléchi ?  
Ou renonces-tu de ton plein gré, jouis-tu de souffrir ?  
À rester enfermé dans une île, sans pouvoir trouver  
Une issue, alors que le cœur de tes compagnons s'épuise ! »

375 Ainsi parla-t-elle, et moi je lui répliquai ces mots :

« Sur ce je te dirai, qui que tu sois entre les déesses,  
Que je ne suis pas arrêté de mon plein gré ; sans doute ai-je  
Fauté envers les immortels, habitants du vaste ciel.  
Dis-moi donc plutôt, puisque les dieux savent tout,  
380 Lequel des immortels m'entrave et barre mon chemin,  
Et comment je repartirai sur la mer poissonneuse. »

Ainsi parlai-je ; aussitôt l'illustre déesse répond :

« Eh bien, étranger, je vais te parler très franchement.  
Ici va et vient l'infailible vieillard de la mer,  
385 L'immortel Protée d'Égypte, qui connaît de la mer  
Toutes les profondeurs, serviteur de Poséidon.  
On dit qu'il est mon père et qu'il m'a enfantée.  
Si tu peux tendre une embuscade et te saisir de lui,  
Il te dira la route, la longueur du voyage,  
390 Et comment retourner sur la mer poissonneuse.  
Et si tu le veux, nourrisson de Zeus, il te dira  
Ce qui s'est passé de bon et de mauvais dans ton palais  
Depuis que tu as pris ta longue et difficile route. »

Ainsi parla-t-elle, et moi je lui répliquai ces mots :

395 « Alors explique-moi toi-même quelle embuscade tendre  
Au divin vieux : que, prévoyant et instruit, il ne m'échappe.  
Car il est difficile à un mortel de dompter un dieu. »

Ainsi parlai-je ; aussitôt l'illustre déesse répond :

« Eh bien, étranger, je vais te parler très franchement.  
400 Lorsque le soleil a parcouru la moitié du ciel,  
Alors l'infailible vieux de la mer sort de la vague  
Au souffle du Zéphyr, enveloppé d'un noir frisson ;  
Et il va se coucher dans les grottes creusées ;  
Autour de lui les phoques, nés de la belle Halosydne,  
405 S'assemblent en foule et dorment, sortis de la mer brillante,  
Exhalant l'âcre odeur des grandes profondeurs marines.  
Là je te conduirai, au moment où paraîtra Aurore,  
Puis je vous mettrai en embuscade ; toi, choisis bien  
Trois compagnons, les meilleurs sur tes nefes aux bancs solides.  
410 Maintenant je vais te dire tous les mauvais tours du vieux.  
D'abord, il compte les phoques et les passe en revue.  
Puis, après les avoir tous recomptés et examinés,  
Il se couche au milieu d'eux, tel un berger au milieu  
D'un troupeau de brebis. Dès que vous le verrez endormi,  
415 Soyez aussitôt tout à votre force, votre puissance,  
Et maintenez-le sur place, tout ardent, impétueux  
Et agité qu'il soit. Il essaiera de se transformer  
En tout ce qui rampe sur la terre, en eau, en feu brûlant ;  
Vous, maintenez-le fermement, étreignez-le plus fort,

420 Mais quand viendra le moment où il posera des questions,  
Redevenu tel que vous l'aurez vu quand il dormait,  
Alors n'use plus de violence, héros, lâche le vieillard  
Et demande-lui quel est le dieu qui te nuit  
Et comment retourner chez toi sur la mer poissonneuse. »

425 Ayant ainsi parlé, elle plongea sur la mer houleuse.  
Quant à moi, j'allai à mes vaisseaux, arrêtés sur les sables  
Du rivage. Et dans mon cœur roulaient maints mouvements.  
Mais quand je fus arrivé à mon vaisseau et à la mer,  
On prépara le repas, puis vint la nuit d'ambroisie.  
430 Alors nous nous couchâmes là où la mer se brise.  
Dès que parut, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
J'allai par les dunes de la mer à la vaste avenue,  
En priant ardemment les dieux. J'emmenai avec moi  
Trois compagnons, en qui je me fais le plus pour toute action.  
435 Cependant, ayant plongé sous le sein de la vaste mer,  
La déesse en avait rapporté quatre peaux de phoques  
Fraîchement écorchés, pour tendre un piège à son père.  
Elle avait creusé des lits dans les sables marins  
Et nous attendait, assise ; nous arrivons tout près d'elle ;  
440 Elle nous couche en ligne, et jette sur chacun une peau.  
Moment le plus affreux de l'embuscade ! Car l'odeur  
Épouvantable des phoques nourris de la mer  
Nous affecte terriblement : qui peut coucher près d'un monstre  
Marin ? Elle nous en sauve en inventant un bon remède :  
445 Elle met sous nos narines l'ambroisie qu'elle apporte  
Et dont le si doux parfum anéantit l'odeur du monstre.  
Toute la matinée nous attendons, le cœur patient.  
Enfin les phoques, en foule, sortent de la mer, puis  
Vont se coucher, alignés, où se brise la mer.  
450 À midi le vieillard sort des vagues, trouve les phoques  
Bien nourris, les passe en revue et en fait le compte.  
Les premiers monstres qu'il compte, c'est nous, sans se douter  
En son cœur de la ruse. Puis il s'étend lui aussi.  
Nous, nous nous élançons en criant, l'enserrons de nos mains.  
455 Mais le vieux n'a pas oublié ses ruses artificieuses :  
Tout d'abord il se change en lion à la belle crinière,  
Puis en dragon, puis en panthère, puis en grand sanglier ;  
Et il se change en eau qui coule, en arbre au feuillage altier ;  
Mais nous, nous le tenons fermement, le cœur patient.  
460 Quand le vieux, qui s'y connaît en mauvais tours, en a assez,  
Alors il m'adresse la parole, pour m'interroger :

« Qui donc parmi les dieux, fils d'Atrée, t'a enseigné  
Comment me prendre de force en embuscade ? Que veux-tu ? »

Ainsi dit-il, et moi je lui réplique par ces paroles :

465 « Tu le sais, vieillard. Pourquoi feinter en me le demandant ?  
Tu sais que depuis longtemps je suis retenu sur cette île,  
Que je ne peux trouver une issue et que mon cœur s'épuise.

Mais dis-moi plutôt, puisque les dieux savent tout,  
Lequel des immortels m'entrave et ligote mon chemin,  
470 Et comment je pourrai retourner sur la mer poissonneuse. »

Ainsi parlai-je, et lui, aussitôt, me répondit ces mots :

« Avant tout, tu aurais dû faire monter vers Zeus  
Et autres dieux de beaux sacrifices, pour rapidement  
Naviguer jusqu'en ta patrie sur la mer lie-de-vin.  
475 Ton destin n'est pas de revoir tes amis, ni de rentrer  
Dans ta maison bien bâtie et sur la terre de tes pères  
Avant qu'à l'eau de l'Égyptos, fleuve tombé de Zeus,  
Tu ne sois allé, pour offrir de saintes hécatombes  
Aux dieux immortels qui habitent le vaste ciel.  
480 Alors les dieux pourront te donner le chemin que tu veux. »

Ainsi parla-t-il, et mon cœur se brisa de douleur,  
Parce qu'il m'ordonnait d'aller sur la mer brumeuse  
Jusqu'en Égypte, un long et pénible voyage.  
Cependant je lui répondis par ces paroles :

485 « J'accomplirai cela, vieillard, comme tu le veux.  
Mais dis-moi, expose-moi les faits en toute franchise :  
Sont-ils rentrés sains et saufs sur leurs nef, tous les Achéens  
Que Nestor et moi avons laissés en quittant Troie,  
Ou quelqu'un est-il mort d'une cruelle mort sur sa nef,  
490 Ou dans les bras d'amis, après la laborieuse guerre ? »

Ainsi parlai-je, et il me répondit aussitôt :

« Atride, que me demandes-tu ? Non, mieux vaut pas  
Que tu saches ce qu'il y a dans mon esprit, car je crois  
Que tu ne seras pas sans pleurer, quand tu auras tout appris.  
495 Nombre d'entre eux ont été domptés, et beaucoup sont restés ;  
Seuls deux chefs des Achéens à la cuirasse d'airain  
Sont morts en rentrant ; pour les morts au combat, tu étais là.  
Un seul est encore arrêté vivant par la vaste mer.  
Ajax avec son navire aux longues rames a péri.  
500 D'abord Poséidon l'avait poussé vers Gyra  
Et ses grands rochers, et l'avait sauvé de la mer.  
Il eût échappé à la mort, quoique haï d'Athéna,  
S'il ne s'était vanté, par orgueil et grand aveuglement,  
D'avoir malgré les dieux échappé au grand gouffre marin.  
505 Poséidon l'entend clamer cette vaniteuse parole.  
À l'instant, saisissant son trident de ses robustes mains,  
Il en frappe le rocher de Gyra, et il le fend.  
Une partie reste en place, l'autre, sur laquelle Ajax  
Se tenait quand il parla follement, tombe à la mer,  
510 Et la mer inextricable, se soulevant, l'aspire.  
C'est ainsi qu'il meurt, là, après avoir bu l'eau salée.  
Quand à ton frère, il put échapper à la mort et fuir  
Sur ses nef creuses : la vénérable Héra le sauva.

Mais alors qu'il allait arriver au mont escarpé  
515 Des Maléens, un ouragan le saisit, l'enleva  
Et l'emporta, tout gémissant, sur la mer poissonneuse  
Jusqu'aux confins des terres où habitait autrefois  
Thyeste, et où habitait maintenant son fils Égisthe.  
Mais lorsque, de là, il se voit de retour sain et sauf,  
520 Les dieux ayant tourné le vent dans le sens de chez lui,  
Alors, en joie, il met le pied sur la terre de ses pères,  
Touche, embrasse le sol de sa patrie ; et de chaudes larmes  
Tombent à profusion de lui, au bonheur de voir sa terre.  
Mais, d'un surplomb, le voit une sentinelle, placée là  
525 Par le perfide Égisthe, moyennant un salaire  
De deux talents d'or ; depuis un an elle monte la garde  
Pour qu'il n'entre pas : on n'oublie pas sa force impétueuse.  
Elle court au palais l'annoncer au berger des peuples.  
Aussitôt Égisthe conçoit un fourbe artifice.  
530 Il choisit dans le peuple vingt des plus vaillants hommes,  
Les met en embuscade ; d'un autre côté il ordonne  
D'apprêter un repas, puis va, avec chars et chevaux,  
Et machinant un coup indigne, inviter Agamemnon,  
Berger des peuples. Il le conduit, ignorant son sort,  
535 Et le tue à table, comme on tue un bœuf à l'étable.  
Aucun des compagnons de l'Atride n'est laissé en vie,  
Ni même ceux d'Égisthe ; tous sont tués dans le palais. »

Ainsi parla-t-il, et mon cœur alors se brisa ;  
Je pleurai, assis dans les sables de la mer, et mon cœur  
540 Ne voulait plus vivre ni voir la lumière du soleil.  
Quand je fus las de pleurer et de me rouler par terre,  
L'infailible vieillard de la mer m'adressa ces paroles :

« Fils d'Atrée, ne persiste pas plus longtemps à pleurer,  
Car nous n'y trouvons nul remède ; entreprends vite,  
545 Plutôt, de rentrer dans ta patrie ; tu y rencontreras  
L'assassin vivant, à moins qu'Oreste ne t'ait devancé  
En le tuant, et que tu assistes à ses funérailles. »

À ces mots, je me sentis brave en mon cœur et mon âme,  
Et bien qu'affligé je me sentis guéri dans ma poitrine  
550 Et je lui dis à haute voix ces paroles ailées :

« Je sais donc pour ceux-ci ; mais nomme le troisième homme,  
Celui que, toujours vivant, ou bien mort, la vaste mer garde.  
Dussè-je en être affligé, je veux être informé. »

Ainsi dis-je, et aussitôt il me répond par ces mots :

555 « C'est le fils de Tresseur-de-peuple, qui habite en Ithaque ;  
Je l'ai vu dans une île verser d'abondantes larmes  
Au palais de la nymphe Cacheuse, qui le retient  
Par force : il ne peut rentrer dans la terre de ses pères,  
Car il n'a ni vaisseaux à rames ni compagnons

560 Pour le renvoyer sur le vaste dos de la mer.  
Mais pour toi, Ménélas, nourrisson de Zeus, le vœu des dieux  
N'est pas que tu meures en Argos où paissent les chevaux ;  
C'est dans la plaine Élysée, aux confins de la terre,  
Que t'enverront les immortels, chez le blond Radamanthe,  
565 Là où la vie devient la plus facile pour les humains :  
Pas de neige, pas de longs hivers ni de pluies d'orage,  
Mais toujours le son harmonieux du Zéphyr qui souffle,  
Montant de l'Océan pour rafraîchir les humains ;  
Puisque tu as Hélène et que tu es le gendre de Zeus. »

570 Sur ces mots, le vieillard plonge dans la mer houleuse.  
Moi, j'allai alors vers les nefes avec mes compagnons  
Pareils à des dieux. Et dans mon cœur roulait maint mouvement.  
Une fois arrivés au vaisseau et à la mer,  
On prépara le repas ; puis vint la nuit d'ambrosie.  
575 Alors nous nous sommes couchés là où la mer se brise.  
Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Nous, d'abord, nous lançons nos vaisseaux à la mer divine,  
Dressons mâts et voiles dans nos nefes bien équilibrées.  
Les hommes embarqués s'installent sur les bancs  
580 Puis, assis en rangs, frappent de leurs rames la mer brillante.  
Et de nouveau à l'Égyptos, fleuve tombé de Zeus,  
Je pousse mes nefes, et fais des hécatombes parfaites.  
Après avoir fléchi la colère des dieux éternels,  
J'élève un tertre en sépulture pour Agamemnon,  
585 Que sa gloire ne s'éteigne pas. Cela fait, je pars,  
Et les immortels me donnent un bon vent, qui vite me porte  
Dans ma patrie. Mais maintenant, reste dans mon palais,  
Combat-de-loin, jusqu'au onzième ou douzième jour ;  
Alors je te renverrai comme il faut, avec de splendides  
590 Présents, trois chevaux et un char bien ouvragé ; et puis  
Je te donnerai une belle coupe, afin qu'en versant  
Les libations aux dieux, tu te souviennes toujours de moi. »

Le sage Combat-de-loin lui fait cette réponse :

« Atride, ne me retiens pas plus longtemps ici.  
595 Je resterais bien toute une année auprès de toi  
Sans être pris de nostalgie pour ma maison, mes parents ;  
Tant je me régale à t'entendre raconter tes histoires.  
Mais déjà mes compagnons s'inquiètent dans la divine  
Pylos, alors que toi, tu me retiens longtemps ici.  
600 Des présents que tu m'offres, qu'un souvenir suffise.  
Je n'emmènerai pas tes chevaux à Ithaque,  
Je te les laisserai ici en parure ; car tu règnes  
Sur une vaste plaine, où abondent lotus et souchet,  
Blé, épeautre, et aussi l'orge blanche qui pousse.  
605 En Ithaque, pas de larges espaces pour courir,  
Ni de prairies. Des pâturages qui plaisent mieux aux chèvres  
Qu'aux chevaux. Nulle île inclinée sur la mer n'est propice  
Aux chevaux ni aux prairies ; Ithaque moins que toute autre. »

Ainsi dit-il, et Ménélas au vaillant cri de guerre  
610 Sourit, et lui prenant la main, lui adresse ces mots :

« Mon enfant, tu es d'un noble sang, comme on l'entend.  
Je changerai donc, moi, ces cadeaux, puisque je le peux.  
Et de tous les objets qui se trouvent dans ma maison,  
Je te donnerai le plus beau, le plus inestimable ;  
615 Je te donnerai un cratère façonné avec art,  
Tout en argent, et dont les bords sont ornés d'or,  
Ouvrage d'Héphaïstos. Je le reçus du héros Phédime,  
Roi des Sidoniens, quand sa maison m'abrita  
Pendant mon retour ; et je veux maintenant te le donner. »

620 Tandis qu'ils échangent l'un avec l'autre ces paroles,  
Les convives entrent dans la maison du divin roi.  
Ils apportent les brebis, et le vin bon pour l'homme ;  
Leurs épouses aux belles mantilles envoient le pain.  
Ainsi prépare-t-on le repas dans le palais.

625 Cependant, devant le palais de Dévor, les prétendants  
S'amusaient à lancer disques et javelots  
Sur le sol ferme où d'habitude ils exercent leur hubris.  
Assis là, Contre-esprit et Combat-loin beau comme un dieu,  
Chefs des prétendants, et les dépassant tous en valeur.  
630 Noémon, fils de Phronios, s'approche alors d'eux  
Et interroge Contre-esprit en lui parlant ainsi :

« Contre-esprit, sait-on en réalité, oui ou non,  
Quand Combat-de-loin reviendra de Pylos la sablonneuse ?  
Il est parti avec ma nef, et moi j'en ai besoin  
635 Pour faire la traversée jusqu'en la vaste Élide, où j'ai  
Douze juments, et sous elles leurs mulets infatigables,  
Indomptés ; je voudrais en ramener un pour le dresser. »

Ainsi parle-t-il, et ils sont stupéfaits, ne sachant pas  
Qu'il était parti pour Pylos, chez Nélée, mais le croyant  
640 Allé aux champs voir ses brebis ou son porcher.  
Contre-esprit, fils d'Eupithée, lui répond alors :

« Dis-moi la vérité, quand est-il parti, avec qui ?  
Avec des jeunes gens choisis en Ithaque, ou bien  
Des mercenaires ou des esclaves ? Il se peut qu'il l'ait fait.  
645 Mais dis-moi encore franchement, que je sache bien,  
T'a-t-il pris ta noire nef contre ton gré, par la force,  
Ou la lui as-tu donnée parce qu'il te l'a demandée ? »

Noémon, fils de Phronios, lui répond à haute voix :

« Je l'ai donnée de mon plein gré. Qui n'en ferait autant,  
650 Quand un homme qui a un tel souci dans le cœur  
L'en prie ? Difficile alors de refuser un service.

Quant aux jeunes hommes qui l'ont suivi, ils sont du peuple,  
Et des meilleurs parmi nous ; comme chef, j'ai vu s'embarquer  
Mental, ou un dieu qui avait pris son apparence.

655 Ce qui m'étonne, c'est que j'ai vu ici, hier à l'aube,  
Le divin Mental, qui est pourtant parti pour Pylos ! »

Sur ces paroles, il retourne à la maison de son père,  
Tandis que tous deux s'irritent dans leur cœur orgueilleux.  
Les prétendants, cessant leurs jeux, se rassemblent et s'assoient.  
660 De sombre humeur, Contre-esprit, fils d'Eupithée, leur parle.  
Une grande colère remplit son cœur et l'aveugle,  
Ses deux yeux brillent comme s'ils lançaient des flammes :

« Ô pétard ! voilà l'exploit arrogant réalisé  
Par Combat-de-loin, ce voyage ! Il ne le ferait pas,  
665 Disait-on pourtant. Malgré nous tous un gamin s'en va  
En tirant une nef à flot, avec les meilleurs du peuple !  
Et ce n'est que le début du mal. Puisse plutôt Zeus  
Ruiner sa vie, avant qu'il n'atteigne sa pleine mesure.  
Mais allons, donnez-moi une nef rapide et vingt hommes,  
670 Que j'aie me mettre en embuscade et le guetter  
Au détroit entre Ithaque et Samos la rocailleuse,  
Et que son voyage pour son père tourne très mal. »

Ainsi parle-t-il, et tous l'approuvent et l'encouragent.  
Puis ils se lèvent tous et vont dans la maison de Dévor.  
675 Dès lors Tiredelle n'est pas longtemps sans entendre  
Parler de ce que les prétendants machinent dans leur tête ;  
Elle l'apprend du héraut Médon, qui les a entendus,  
Alors qu'il était hors de la cour, y ourdir leur plan.  
Il traverse la maison pour informer Tiredelle ;  
680 Quand il franchit son seuil, elle lui dit à haute voix :

« Héraut, pourquoi les brillants prétendants t'envoient-ils ?  
Est-ce pour dire aux serviteurs du divin Dévor  
D'interrompre leurs travaux pour préparer un repas ?  
Qu'ils cessent de prétendre à ma main et de se rassembler,  
685 Que ce soit leur dernier, leur ultime repas ici !  
À vous réunir si souvent, vous dilapidez les biens,  
Les richesses du sage Combat-de-loin ! N'avez-vous pas  
Entendu vos pères dire, quand vous étiez enfants,  
Ce que fut Dévor parmi vos parents, lui qui jamais  
690 Ne commit d'abus, ni en actes ni en paroles  
Dans le peuple, comme le font souvent les rois divins ?  
Ils détestent tels mortels, ils aiment tels autres.  
Lui ne fut absolument jamais inique envers un homme.  
Mais vous, votre âme se dévoile dans vos actes indignes,  
695 Vous n'avez nulle gratitude pour les bienfaits reçus. »

Médon, se montrant sage, lui répond alors :

« Si seulement, reine, il n'y avait pas pire que cela !

Mais c'est autre chose de plus grave et de plus terrible  
Que les prétendants méditent – veuille Zeus l'empêcher !  
700 Ils sont impatients de tuer Combat-de-loin au tranchant  
De l'épée dès son retour ; car il est parti s'informer  
De son père en la sainte Pylos et la divine Sparte. »

À ces mots, elle sent défaillir ses genoux et son cœur,  
Et ne peut prononcer une parole ; ses deux yeux  
705 Se remplissent de larmes, sa pleine voix se brise.  
Longtemps après, elle lui adresse cette réponse :

« Héraut, pourquoi mon enfant est-il parti ? Il n'y avait  
Nul besoin qu'il embarque sur une des nefes rapides,  
De ces chevaux de mer sur lesquels les hommes traversent  
710 Les plaines mouillées. Veut-il que le monde oublie son nom ? »

Médon, se montrant sage, lui répond alors :

« Je ne sais si c'est un dieu qui l'a fait se lever  
Ou si c'est son cœur qui l'a poussé à partir pour Pylos  
S'informer sur le retour de son père ou sur sa mort. »

715 Ayant ainsi parlé, il sort de la maison de Dévor.  
Elle, une douleur mortelle l'enveloppe, elle n'a plus  
La force de s'asseoir sur un des nombreux sièges  
De la maison ; elle s'assoit sur le seuil de sa chambre  
Qui a coûté tant de peine, en pleurant misérablement.  
720 Et autour d'elle gémissent toutes les servantes,  
Jeunes et vieilles. Tiredelle leur dit en sanglotant :

« Écoutez, amies ! L'Olympien m'a accablée de peines  
Entre toutes les femmes qui sont nées et ont grandi  
Avec moi. D'abord j'ai perdu mon noble époux, cœur de lion,  
725 Qui l'emporte en toutes qualités sur les Danaens,  
Un homme bon, au large renom en Grèce et en Argos.  
Et maintenant c'est mon fils chéri qu'enlèvent les tempêtes,  
Obscurément, hors du palais, sans que j'aie su qu'il partait.  
Malheureuses, aucune de vous ne s'est déterminée  
730 À me faire sortir du lit, sachant ce qu'il en était,  
Quand il partit à bord d'une noire nef creuse.  
Si j'avais appris qu'il allait se lancer dans ce voyage,  
Soit il serait resté, malgré son impatience,  
Soit il m'aurait laissée morte dans le palais.  
735 Mais que l'une de vous appelle vite le vieux Dolios,  
L'esclave que mon père me donna quand je vins ici  
Et qui garde mon verger plein d'arbres, afin que vite il aille  
Auprès de Tresseur-de-peuple et lui explique tout.  
Peut-être concevra-t-il en son esprit une tactique  
740 Et sortira-t-il pour se plaindre auprès de ces gens qui veulent  
Anéantir sa lignée et celle du divin Dévor. »

La chère nourrice Fameuse lui répond aussitôt :

« Chère petite, tue-moi sans pitié d'un coup d'épée,  
Ou garde-moi au palais : je ne vais rien te cacher.  
745 Je savais tout, et je lui ai fourni tout ce qu'il voulait,  
Le pain et le vin doux ; il m'a fait prêter un grand serment  
De ne rien te dire avant le douzième jour,  
Sauf si tu le réclamais ou avais appris son départ,  
Pour que tu ne déchires pas ton beau visage en pleurant.  
750 Prends plutôt un bain, mets des vêtements propres sur ta peau,  
Monte avec les femmes dans tes appartement élevés,  
Et prie Athéna, fille de Zeus porteur d'égide ;  
Car c'est elle qui, plus tard, pourra le sauver de la mort.  
Mais n'inflige pas de peine à un vieillard ; je ne crois pas  
755 Que la lignée d'Arkésios soit haïe des dieux bienheureux ;  
Il y en aura encore un pour prendre la suite,  
Posséder ce haut palais, et loin devant, ces champs fertiles. »

Ainsi parle-t-elle, et elle endort ses gémissements,  
Arrête les larmes de ses yeux. Elle va prendre un bain,  
760 Met des vêtements propres, monte avec les femmes à l'étage,  
Met l'orge sacrée dans un panier et prie Athéna :

« Exauce-moi, Invincible, fille de Zeus à l'égide,  
Si jamais Dévor aux mille sagesses en son palais  
Brûla pour toi de grasses cuisses de bœuf ou de brebis,  
765 Souviens-t'en maintenant et sauve mon fils chéri,  
Éloigne de nous le mal des prétendants arrogants ! »

Ainsi implore-t-elle en criant ; la déesse l'exauce.  
À grand bruit les prétendants s'assemblent dans la salle sombre ;  
Et là, l'un de ces jeunes arrogants se met à dire :

770 « Certes la reine aux mille prétendants prépare nos noces,  
Ignorant que se prépare le meurtre de son fils ! »

Ainsi parlent-ils, ignorant en fait ce qui se prépare.  
Contre-esprit alors s'adresse à eux et leur dit :

« Démons ! Évitez, tous pareils, ces discours orgueilleux,  
775 Que quelqu'un n'aille pas les rapporter au palais !  
Mais allons, levons-nous en silence pour exécuter  
Le projet que nous avons tous fomenté dans nos esprits. »

Sur ces paroles, il choisit les vingt meilleurs hommes,  
Et ils vont à leur nef creuse, sur le sable en bord de mer.  
780 Ils tirent d'abord le navire dans les eaux profondes,  
Puis dressent les mâts et les voiles de la noire nef,  
Disposent les rames dans les courroies de cuir,  
Font tout comme il convient, et déploient les voiles blanches ;  
Des serviteurs pleins d'ardeur leur apportent des armes.  
785 Puis ils jettent l'ancre en pleine mer et débarquent ;  
Ils prennent leur repas là, attendant que le soir tombe.

Cependant, à l'étage, la trameuse Tiredelle  
Reste sans manger, sans toucher nourriture ni boisson,  
À se demander si son fils sans reproche serait  
790 Exempté de la mort ou dompté par les fats prétendants.  
Autant s'inquiète un lion au milieu d'un groupe d'hommes,  
Plein de crainte, se voyant pris dans le cercle du piège,  
Autant son esprit s'agite ; puis vient le sommeil profond.  
Elle s'endort, couchée sur le dos, toute détendue.  
795 Alors Athéna aux yeux brillants de chouette a une autre  
Idée : elle crée une image semblable par l'allure  
À une femme, Vaillante, fille d'Icare au grand cœur,  
Qu'avait épousée Eumèlos, qui habitait à Phère.  
Et elle l'envoie dans la maison du divin Dévor  
800 Pour apaiser les lamentations, les gémissements,  
Les plaintes, les larmes et les pleurs de Tiredelle.  
Elle entre dans la chambre par la courroie du verrou,  
Se poste au-dessus de sa tête et lui tient ce discours :

« Tu dors, Tiredelle, le cœur triste et inquiet ?  
805 Les dieux, qui vivent agréablement, ne veulent pas  
Que tu pleures ni que tu sois affligée ; ton enfant  
Reviendra bientôt ; car il n'est pas coupable envers les dieux. »

Et la trameuse Tiredelle lui répond,  
Très doucement endormie aux portes du rêve :

810 « Pourquoi, sœur, es-tu venue ici ? Jamais auparavant  
Tu ne m'as visitée, tant est loin la maison où tu vis ;  
Tu me demandes d'apaiser les plaintes et les pleurs  
Abondants qui tourmentent mon âme et mon cœur,  
Mais d'abord j'ai perdu un noble époux, un cœur de lion,  
815 Qui l'emportait sur les Danaens en toutes qualités,  
Un homme bon, au large renom en Grèce et en Argos ;  
Et maintenant mon fils chéri est parti sur une nef  
Creuse – un enfant, qui ne sait ni œuvrer ni parler en public.  
Je pleure plus encore pour lui que pour mon époux,  
820 Je tremble pour lui, j'ai peur qu'il n'ait à souffrir,  
Soit dans le peuple où il est allé, soit sur la mer ;  
Car beaucoup de malveillants machinent contre lui  
Et veulent le tuer avant son retour dans la patrie. »

L'évanescence image lui répond par ces mots :

825 « Courage, ne laisse pas la peur envahir ton cœur !  
Car il est parti avec une guide que les autres  
Hommes aimeraient avoir avec eux : elle peut tout,  
C'est Pallas Athéna ; elle compatit à ta douleur  
Et m'envoie maintenant à toi pour te le dire. »

830 Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Si tu es bien un dieu, ou si tu transmets la voix d'un dieu,  
Dis-moi donc ce qu'il en est de mon malheureux époux,  
S'il est encore vivant, s'il voit la lumière du soleil,  
Ou s'il est déjà mort et dans les demeures d'Hadès. »

835 L'évanescence image lui répond par ces mots :

« Je ne peux rien t'apprendre de clair à son propos,  
S'il est vivant ou mort ; il est mal de parler vainement. »

Sur ces mots, elle s'évanouit au souffle des vents  
À partir du verrou. Alors la fille d'Icare  
840 Sort du sommeil ; et son cœur est délivré du mal  
Par ce rêve visionnaire envoyé dans la nuit profonde.

Embarqués, les prétendants voguent sur les voies mouillées,  
L'esprit poussé à jeter dans la mort Combat-de-loin.  
Il y a au milieu de la mer une île rocheuse,  
845 À mi-chemin entre Ithaque et Samos la rocailleuse,  
Astéris, pas bien grande, avec un port à double rade.  
Là s'arrêtent et attendent les Achéens embusqués.

## CHANT V

Aurore se leva du lit du splendide Triton,  
Pour apporter la lumière aux immortels et aux mortels.  
Et les dieux s'assirent pour l'assemblée, avec parmi eux  
Zeus qui résonne en haut du ciel, puissance majeure.  
5 Athéna leur raconte les maintes peines de Dévor,  
À qui elle pense encor, inquiète qu'il soit chez la nymphe.

« Zeus père, et vous autres dieux bienheureux et immortels,  
Qu'aucun roi porteur de sceptre ne soit désormais bon,  
Aimable et bienveillant, que son cœur n'incline à la mesure,  
10 Qu'il soit plutôt pénible, qu'il agisse en criminel,  
Puisque nul ne se rappelle le divin Dévor  
Dans ce peuple sur lequel il régna doux comme un père !  
Le voilà qui souffre violemment, immobilisé  
Sur une île, dans les demeures de la nymphe Cacheuse  
15 Qui le retient de force ; il ne peut pas rentrer sur la terre  
De la patrie, n'ayant ni nef à rames ni compagnons  
Pour le conduire sur le vaste dos de la mer.  
Maintenant on veut tuer, dès son retour chez lui,  
Son fils bien-aimé, parti s'informer de son père  
20 Dans la sainte Pylos et la divine Sparte. »

Ainsi lui répond Zeus rassembleur de nuages :

« Mon enfant, quelle parole sort d'entre tes dents ?  
N'as-tu pas toi-même élaboré un projet  
Afin qu'à son retour Dévor se venge d'eux ?  
25 Quant à Combat-de-loin, guide-le avec art – tu le peux -,  
Qu'il rentre bien sain et sauf dans la terre de ses pères,  
Et que les prétendants fassent demi-tour sur leur nef. »

Sur ce, il s'adresse ainsi à Hermès, son cher fils :

« Hermès, toi qui, par ailleurs, est notre messager,  
30 Va dire à la nymphe aux belles boucles notre irrévocable  
Volonté que Dévor à l'âme courageuse retourne  
Chez lui, sans qu'aucun dieu ni aucun homme ne le guide.  
Mais sur un radeau aux nombreux clous, péniblement,  
Il parviendra le vingtième jour dans Schérie la fertile,  
35 Terre des Phéaciens, peuple proche parent des dieux,  
Lesquels l'honoreront de tout cœur comme un dieu,  
Le conduiront dans une nef jusqu'en sa chère patrie,  
Lui donneront airain, or, et quantité de vêtements,  
Plus que Dévor n'en eût jamais rapporté de Troie  
40 S'il en fût rentré sans souci, avec sa part de butin.  
Car son destin est de revoir ses amis, de retourner  
Dans sa haute maison et dans la terre de sa patrie. »

Il dit ; le messenger à l'agile lumière obéit.  
Aussitôt il attache à ses pieds de belles sandales,  
45 Divines et dorées, qui le portent sur les eaux  
Et sur la terre immense comme le souffle du vent.  
Il prend la baguette magique avec laquelle, à son gré,  
Il endort les yeux des hommes ou au contraire les éveille.  
Badine en main, le puissant messenger s'envole.  
50 Survolant la Piérie, du haut des airs il fond sur la mer ;  
Il rase les vagues, semblable à la mouette  
Qui dans les effrayants creux des lames de la mer stérile  
Chasse le poisson, mouillant ses ailes drues dans l'eau salée :  
Semblable à elle, Hermès est porté sur les vagues sans nombre.  
55 Mais une fois arrivé à l'île lointaine,  
Il sort de la mer violette et marche sur la terre ferme  
Jusqu'à la grotte spacieuse où habite la nymphe  
Aux belles boucles ; et il la trouve à l'intérieur.  
Un grand feu brûle sur le foyer, et l'odeur du cèdre  
60 Et du tuya facile à fendre se répand au loin  
Dans toute l'île. Là, au fond, de sa belle voix chante  
La nymphe, en train de tisser avec une navette d'or.  
Une forêt luxuriante a poussé autour de la grotte,  
D'aunes, de peupliers noirs, de cyprès odoriférants.  
65 Là viennent nicher des oiseaux aux longues ailes,  
Chouettes aux grands yeux, faucons, corneilles marines  
À longue langue, qui vaquent aux affaires de la mer.  
Et se tend, autour de la grotte creuse, une vigne  
Dans toute sa force, surabondante de grappes.  
70 Quatre sources d'eau claire coulent à la suite,  
Tantôt se rejoignant, tantôt s'éloignant l'une de l'autre.  
Autour, de molles prairies de violettes et de persil  
Verdoient. Même un immortel, en venant là, serait  
Émerveillé et réjoui dans son cœur à ce spectacle.  
75 L'agile et brillant messenger se tient là et admire.  
Puis, quand il a contemplé tout cela dans son âme,  
Il entre dans la spacieuse grotte. En le voyant de face,  
Cacheuse, déesse entre les déesses, le reconnaît.  
Car les dieux immortels ne viennent pas en inconnus  
80 Les uns aux autres, si éloignées soient leurs habitations.  
Mais il ne trouve pas Dévor au grand cœur à l'intérieur,  
Car il est pendant ce temps assis sur le rivage abrupt  
Et pleure, le cœur brisé de sanglots et de douleur.  
Les yeux fixés sur la mer stérile, il gémit, en larmes.  
85 Cacheuse, déesse entre les déesses, interroge Hermès,  
Après l'avoir fait asseoir sur un trône tout brillant :

« Dis-moi, Hermès à la baguette d'or, vénérable et cher,  
Qu'est-ce qui t'amène ? Je ne t'ai jamais vu ici avant.  
Dis ce que tu as dans l'esprit ; mon cœur m'incite à le faire,  
90 Si je le peux et si ton vœu est réalisable.  
Mais suis-moi d'abord, que je t'offre l'hospitalité. »

Ayant ainsi parlé, la déesse dispose une table  
Couverte d'ambrosie et mêle le rouge nectar.  
Le messager à l'agile lumière mange et boit.  
95 Après avoir pris son repas et raffermi son cœur,  
À son tour il s'adresse à elle avec ces paroles :

« Tu me demandes, déesse, pourquoi un dieu est venu ?  
Je te parlerai franchement, puisque tu m'y exhortes ;  
C'est Zeus qui m'a envoyé ici, contre ma volonté –  
100 Qui, de son plein gré, courrait à travers tant d'eau salée,  
D'immensité ? Dans les parages, pas une cité  
Où les mortels offrent aux dieux des hécatombes choisies.  
Mais un autre dieu ne peut absolument pas esquiver  
Ni annuler ce que Zeus porteur d'égide a dans l'esprit.  
105 Il dit que se trouve ici le plus pitoyable de tous  
Les héros qui luttaient autour de la ville de Priam,  
Neuf ans durant, et la dixième, après l'avoir pillée,  
Rentrèrent chez eux ; mais lors du retour ils offensèrent  
Athéna, qui leur envoya mauvais vent et grosses vagues.  
110 Alors tous les autres vaillants compagnons périrent,  
Et lui, le vent et la vague l'emportèrent ici.  
Maintenant, il t'ordonne de le renvoyer au plus vite ;  
Car son destin n'est pas de mourir loin des siens  
Mais au contraire de revoir ses amis, de rentrer  
115 Dans sa haute maison et dans la terre de sa patrie. »

À ces mots, Cacheuse, déesse entre les déesses,  
Frémit. À haute voix elle dit ces paroles ailées :

« Funestes êtes-vous, dieux, grandement jaloux des autres !  
Vous enviez les déesses qui couchent ouvertement  
120 Avec les hommes dont il leur plaît de faire leur époux.  
Ainsi, quand Aurore aux doigts de roses prit pour elle Orion,  
Aussitôt, vous les dieux qui vivez agréablement,  
Par jalousie avez envoyé en Ortygie la chaste  
Artémis au trône d'or le tuer de ses douches flèches.  
125 Ainsi, quand Déméter aux belles boucles, suivant son cœur,  
S'unit d'amour à Jasion, couchant sur une terre  
Par trois fois nouvellement labourée : Zeus l'ayant appris,  
Il abattit Jasion de sa foudre éclatante.  
Ainsi maintenant vous m'enviez, dieux, parce qu'un homme mortel  
130 Est près de moi. Mais c'est moi qui l'ai sauvé, grimpé seul  
Sur sa quille, après que Zeus avait frappé sa nef rapide  
De sa foudre éclatante au milieu de la mer lie-de-vin.  
Car alors tous ses autres nobles compagnons avaient péri,  
Mais lui le vent l'avait porté, la vague approché d'ici.  
135 Et moi je l'aimais, je le nourrissais, et j'avais pensé  
Le garder immortel et jeune pour toujours.  
Mais puisqu'un autre dieu ne peut vraiment pas esquiver  
Ni annuler ce que Zeus porteur d'égide a dans l'esprit,  
Qu'il s'en aille errer, si on l'y pousse et si on l'ordonne,  
140 Sur la mer stérile ; mais ce n'est pas moi qui l'enverrai,

Car je n'ai ni vaisseau à rames ni compagnons  
Pour le conduire sur le vaste dos de la mer.  
Mais je lui apprendrai volontiers, sans rien lui cacher,  
Comment rentrer sain et sauf dans la terre de sa patrie. »

145 Ainsi lui répond le messenger à l'agile lumière :

« Renvoie-le maintenant, et crains la colère de Zeus,  
Ne suscite pas son ressentiment à l'avenir. »

Sur ces mots, le puissant messenger rapide s'en va.  
Et la souveraine nymphe va vers Dévor au grand cœur,  
150 Puisqu'elle a entendu les commandements de Zeus.  
Elle le trouve assis sur le rivage ; ses deux yeux  
Ne tarissent toujours pas de larmes : il passe le doux temps  
À pleurer sur son retour, car la nymphe ne lui plaît plus.  
Par nécessité, il dort pourtant la nuit dans la grotte  
155 Creuse ; lui ne le voulant pas, elle le voulant.  
Mais le jour, assis sur les rochers au bord de la mer,  
Il pleure, il gémit, il souffre, le cœur déchiré,  
Regardant fixement la mer stérile en versant des larmes.  
Se tenant auprès de lui, la déesse entre les déesses lui dit :

160 « Malheureux, ne pleure plus ici, je t'en prie, ne perds plus  
Ta vie : je suis toute disposée à t'envoyer chez toi.  
Sers-toi donc de longs troncs, ajuste-les avec l'airain,  
Fais-en un grand radeau ; puis fixe dessus un plancher  
Élevé, afin qu'il te porte sur la mer obscure.  
165 Ensuite moi j'y mettrai le pain, l'eau et le vin rouge  
Qui réjouit le cœur, afin de repousser la faim,  
Et je te couvrirai de vêtements ; je t'enverrai  
Un bon vent arrière, pour que tu rentres sain et sauf  
Dans ta patrie, si les dieux qui habitent le vaste ciel  
170 Le veulent, eux qui l'emportent sur moi en esprit et en force. »

À ces mots, le divin Dévor, qui a beaucoup souffert,  
Frissonne, et lui dit à haute voix ces paroles ailées :

« Tu médites autres chose, déesse, que mon retour,  
Si tu m'exhortes à traverser sur un radeau l'abîme  
175 De la mer, effrayant et pénible, que les nefs rapides,  
Équilibrées, ne traversent pas, même honorées du souffle  
De Zeus. Quoi que tu en dises, moi je n'embarquerai pas  
Sur un radeau si, déesse, tu n'acceptes de jurer  
Grand serment de ne pas me vouloir du malheur et du mal. »

180 À ces mots, Cacheuse, déesse entre les déesses,  
Sourit, lui prend la main et lui répond ainsi :

« Certes tu es injuste, mais loin d'être sot,  
Pour me tenir ouvertement un tel discours !  
Qu'en soient témoins la terre, et le vaste ciel en haut,

185 Et l'eau du Styx qui s'écoule vers le bas – par le plus grand,  
Le plus terrible serment qui soit pour les dieux bienheureux,  
Non, je ne te veux pas de mal ni de malheur.  
Mais ce que je pense et t'expliquerai, pour moi-même  
J'y songerais, si j'étais en telle nécessité.  
190 Parce que mon esprit est juste, et que dans ma poitrine  
Mon cœur n'est pas de fer, il est compatissant. »

Sur ces mots, la déesse entre les déesses s'en va  
Rapidement ; et lui suit les traces du dieu.  
Le dieu et l'homme arrivent dans la grotte creuse ;  
195 Ce dernier s'assoit sur le trône d'où s'est levé Hermès,  
Et la nymphe place devant lui des nourritures,  
De celles que les hommes mortels mangent et boivent ;  
Elle-même s'assoit en face du divin Dévor,  
Ses servantes plaçant devant elle ambroisie et nectar.  
200 Ils portent la main aux mets préparés placés devant eux.  
Après qu'ils ont bu et mangé selon leur désir,  
Cacheuse, déesse entre les déesses, dit alors :

« Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Tu veux donc à présent retourner dans ta maison,  
205 Dans ta chère patrie ? Quoiqu'il en soit, réjouis-toi !  
Mais si tu pouvais mesurer dans ton âme le sort  
Qui t'attend avant que tu n'arrives dans ta patrie,  
Tu resterais ici avec moi à garder la maison,  
Et tu serais immortel, bien que tu désires revoir  
210 Ta femme pour qui tu soupirez tout le temps, chaque jour.  
Certes je me flatte de ne pas lui être inférieure,  
Ni de stature ni de prestance, car les mortelles  
Ne peuvent concurrencer en beauté les immortelles. »

Le très sage Dévor lui répond par ces mots :

215 « Vénérable déesse, ne te fâche pas contre moi.  
Je sais parfaitement que la trameuse Tiredelle  
Est d'apparence inférieure à toi, en taille et en beauté.  
C'est une mortelle, et toi une immortelle à jamais jeune.  
Et pourtant je veux et je désire tous les jours  
220 Rentrer chez moi et connaître le jour du retour.  
Si quelque dieu me fait naufrager sur la mer lie-de-vin,  
J'endurerai, ayant dans la poitrine un cœur patient ;  
Car j'ai déjà souffert beaucoup de maux et supporté  
Beaucoup dans les flots et la guerre ; advienne le reste ! »

225 Ainsi dit-il, et le soleil plonge, le soir arrive.  
Et ils s'en vont alors au fond de la grotte creuse  
Goûter l'amour, reposant l'un à côté de l'autre.

Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Dévor aussitôt revêt sa tunique et son manteau,  
230 La nymphe s'enveloppe d'un long voile blanc, éclatant,

Fin et gracieux, jette autour de ses hanches une belle  
Ceinture dorée, ajuste le voile sur sa tête.  
Puis elle s'occupe du départ de Dévor au grand cœur,  
Lui donne une grande hache qui tient bien dans les mains,  
235 En airain, à double tranchant bien aiguisé, montée  
Sur un très beau manche en olivier, solidement fixé ;  
Elle lui donne ensuite une doloire bien polie ;  
Puis elle le conduit au bout de l'île, où de grands arbres  
Ont poussé : des aunes, des peupliers, des pins jusqu'au ciel,  
240 Depuis longtemps brûlés, desséchés, bien légers pour flotter.  
Et après l'avoir conduit là où poussent ces grands arbres,  
Cacheuse, déesse entre les déesses, rentre chez elle.  
Lui, coupe le bois ; il finit le travail rapidement.  
Il abat vingt arbres, qu'il taille ensuite avec l'airain,  
245 Les polit habilement et les aligne au cordeau.  
Sur ce, Cacheuse, déesse entre les déesses, apporte  
Des tarières ; il fore alors les bois, les ajuste ensemble,  
En y enfonçant des chevilles et des clous.  
Aussi grand que la base circulaire d'un vaste  
250 Vaisseau de transport, faite par un bon charpentier :  
Tel est le large radeau que se fabrique Dévor.  
Puis il fixe un pont : ajuste de nombreux montants,  
Le construit, et donc le termine avec de grandes planches.  
Ensuite il fait un mât, qu'il équipe d'une antenne.  
255 En outre, il fabrique un gouvernail, pour se diriger.  
Il garnit de claies d'osier serrées tout le tour du radeau,  
Pour l'abriter des flots ; il le leste avec beaucoup de bois.  
Sur ce, Cacheuse, déesse entre les déesses, apporte  
De quoi faire les voiles ; il les fabrique avec art aussi.  
260 Il attache les câbles au radeau, les cordages à l'antenne ;  
Puis, avec des leviers, il le tire à la divine mer.  
Le quatrième jour, tout est achevé ; le cinquième,  
La déesse Cacheuse le renvoie de l'île, après  
L'avoir baigné et couvert de vêtements parfumés.  
265 Puis la déesse place dans le radeau deux outres,  
L'une de vin sombre, l'autre, plus grande, d'eau,  
Et une besace pleine de bonnes nourritures.  
Alors elle envoie un vent bien favorable et doux.  
Plein de joie, le divin Dévor déploie les voiles au vent.  
270 Assis à la barre, il trace droit devant, habilement,  
Et sans que le sommeil ne fasse tomber ses paupières.  
Longtemps il contemple les Pléiades, et le Bouvier qui plonge,  
Et la Grande Ourse, qu'on surnomme aussi le Chariot,  
Qui tourne sur elle-même en épiant Orion,  
275 La seule à ne pas se baigner dans l'Océan.  
Cacheuse, déesse entre les déesses, lui a dit  
De traverser la mer en gardant l'Ourse à main gauche.  
Pendant dix-sept jours, il navigue à travers la mer,  
Et le dix-huitième, apparaissent les montagnes sombres  
280 De la terre des Phéaciens, qui se rapprochent de lui ;  
On dirait un bouclier sur la mer brumeuse.

Or, rentrant d'Éthiopie, le puissant ébranleur de la terre,  
De loin, des monts Solymes, voit Dévor en train de voguer  
Sur la mer. Alors il est fort irrité dans son cœur,  
285 Et secouant la tête, il se dit à part lui :

« Ô pépin ! les immortels ont gravement changé les choses  
Pour Dévor, pendant que j'étais chez les Éthiopiens.  
Et le voilà tout près de la terre des Phéaciens,  
Là où il doit échapper à ses terribles épreuves.  
290 Mais je le dis, je vais le harceler de misères, à fond ! »

En parlant il assemble les nuages, agite la mer,  
Son trident à la main ; il excite toutes les tempêtes  
De tous les vents, cache en même temps sous les nuées  
La terre et la mer ; la nuit se jette du haut du ciel,  
295 L'Eurus, le Notus, le violent Zéphyr se précipitent  
Ensemble, et Borée fils d'Éther, roulant d'énormes vagues.  
Alors Dévor sent défaillir ses genoux et son cœur ;  
Affligé, il parle ainsi en son âme courageuse :

« Malheureux que je suis, que va-t-il m'arriver enfin ?  
300 Je le crains, tout ce que m'a dit la déesse était vrai,  
Quand elle m'a dit que sur la mer, avant d'arriver dans ma patrie,  
Je souffrirais en naviguant : tout s'accomplit maintenant.  
De quels nuages Zeus enveloppe le vaste ciel !  
Il agite la mer, tous les vents tempétueux  
305 Sont déchaînés. À coup sûr, voici pour moi la mort.  
Trois et quatre fois heureux les Danaens qui sont morts  
Dans la vaste Troie, en apportant la joie aux Atrides.  
Moi j'aurais préféré être tué, subir la mort  
Le jour où les Troyens en nombre lancèrent sur moi  
310 Leurs javelots de bronze, autour du cadavre d'Achille.  
J'aurais eu des funérailles, j'aurais été glorifié !  
Maintenant, c'est une mort misérable qui m'attend. »

Alors qu'il parle, arrive une énorme vague, qui s'abat  
Sur lui de toute sa hauteur effrayante, et retourne le radeau.  
315 Il tombe, éjecté loin du radeau, et le gouvernail  
Lui échappe des mains ; le mât se brise par le milieu,  
Sous la terrible tempête des vents emmêlés,  
La voile et l'antenne sont emportées loin dans la mer.  
Dévor reste sous l'eau longtemps, sans pouvoir  
320 Remonter rapidement, sous l'assaut de la forte houle.  
Les vêtements que lui a donnés la déesse Cacheuse  
L'alourdissent. Enfin il ressurgit, éjecte par la bouche  
L'eau de mer amère, qui dégouline aussi de sa tête.  
Malgré l'épuisement, il n'oublie pas son radeau  
325 Mais le poursuivant dans les vagues il le rattrape  
Et s'assoit au milieu pour éviter une fin mortelle.  
Les grandes vagues l'emportent çà et là sur le courant.  
Comme, à travers la plaine, Borée, à la fin de l'été,  
Ballotte des chardons accrochés les uns aux autres,

330 De même à travers la mer les vents l'emportent çà et là,  
Tantôt le Notus le jetant au Borée pour qu'il l'enlève,  
Tantôt l'Eurus le cédant au Zéphyr pour qu'il le poursuive.  
Or Ino aux belles chevilles, fille de Cadmos, le voit.  
Elle fut jadis une mortelle à voix humaine,  
335 Leucothée ; maintenant elle est en haute mer, honorée  
Avec les dieux. Elle a pitié de Dévor, errant, souffrant.  
Pareille à la mouette, elle surgit de l'eau en volant,  
S'assoit sur le radeau aux nombreux clous et dit ces mots :

« Malheureux, pourquoi Poséidon, l'ébranleur de la terre,  
340 Est-il si affreusement irrité contre toi,  
Qu'il te cause tant de maux ? Non, il ne te tuera pas,  
Quoiqu'il en ait fort envie. Fais comme je vais te dire,  
Car tu ne sembles pas avoir perdu la raison.  
Ôte tes habits, laisse les vents emporter ton radeau,  
345 Nage avec force jusqu'à la terre des Phéaciens  
Où t'attend ton salut ! Voici un voile divin à tendre  
Sous ton sternum : n'aie plus peur de souffrir ni de mourir.  
Et quand tu toucheras de tes mains la terre ferme,  
Enlève-le et jette-le dans la mer lie-de-vin,  
350 Très loin de la rive ; toi-même alors, détourne-toi. »

Sur ces mots, la déesse lui donne le voile,  
Puis elle plonge à nouveau dans la mer houleuse,  
Pareille à une mouette ; une vague noire la cache.  
Alors le divin Dévor aux mille épreuves s'inquiète  
355 Et affligé, se dit dans son cœur courageux :

« Pauvre de moi, un dieu n'est-il pas en train de me tisser  
Un piège, en me demandant de sortir de mon radeau ?  
Je ne m'y fierai pas du tout, car la terre que j'ai vue  
De mes yeux, mon refuge dit-on, est encore loin.  
360 Ce que je vais faire plutôt conviendra beaucoup mieux :  
Tant que les troncs resteront emboîtés par leurs jointures,  
Je resterai dessus et prendrai mon mal en patience ;  
Mais quand le radeau sera ébranlé par une vague,  
Je nagerai, puisque je n'aurai rien de mieux à faire. »

365 Comme il agitait cela en son esprit et en son cœur,  
Poséidon, l'ébranleur de la terre, lève sur lui  
Une énorme vague, effroyable, lourde, déferlante,  
Qui s'écroule sur lui. De même qu'un vent violent secoue  
Un tas de paille sèche et le disperse çà et là,  
370 Ainsi disperse-t-il les grands troncs du radeau. Dévor  
Enfourche alors un tronc, le dirige comme un cheval,  
Quitte les vêtements donnés par la divine Cacheuse.  
Aussitôt il tend le voile sacré sous son sternum  
Et se précipite dans la mer, bras écartés,  
375 Impatient de nager. Le puissant ébranleur de la terre  
Le voit, et, hochant la tête, se dit dans son cœur :

« Erre donc maintenant, tout souffrant, au fond de la mer,  
Voir si tu t'y mêles aux hommes nourrissons de Zeus !  
Même ainsi, je crois, tu ne te plaindras pas des pires maux. »

380 Sur ces mots, il fouette ses chevaux à belle crinière,  
Et arrive à Aïgas, où sont ses illustres demeures.  
Alors Athéna, fille de Zeus, conçoit un autre plan.  
Elle ferme la route à tous les autres vents,  
Leur ordonne de se calmer et de se coucher.  
385 Puis elle fait lever un vif Borée, brise les vagues,  
Que puisse se mêler aux Phéaciens amateurs de rames  
Le divin Dévor, réchappé de la mort et du sort.  
Et là, deux nuits et deux jours durant, il est ballotté  
Par le puissant flot, pressentant fort dans son cœur la mort.  
390 Mais quand Aurore aux belles boucles fait le troisième jour,  
Alors le vent se calme, et vient un temps paisible  
Et serein ; et il voit, toute proche, la terre  
Sur laquelle il jette un regard perçant, du haut d'une vague.  
Comme des enfants voient avec joie leur père vivant,  
395 Qui jusque là gisait en proie à de grandes souffrances,  
Longtemps affaibli, maltraité par un odieux démon,  
Comme avec joie ils voient les dieux le délivrer du mal,  
Ainsi Dévor voit, joyeux, la terre et la forêt,  
Et nage avec ardeur, pour prendre pied sur la terre ferme.  
400 Mais quand il n'en est plus qu'à une portée de voix,  
Il entend le bruit sourd de la mer frappant contre un écueil ;  
Une vague gronde contre la terre ferme  
Dans un terrible mugissement, tout est couvert d'écume ;  
Il n'y a pas de port pour abriter les nef, ni de rade.  
405 Rien que des escarpements, des rochers, des écueils, des pics ;  
Alors Dévor sent défaillir ses genoux et son cœur,  
Et affligé, se dit dans son âme courageuse :

« Ah oui, après que Zeus m'a donné de voir cette terre  
Inespérée, et que j'ai fendu, traversé l'abîme,  
410 Il n'y a nul moyen de quitter la mer grise d'écume !  
Hors d'elle ce ne sont que rochers hérissés, entourés  
De vagues grondantes et mugissantes, pierres lisses  
Qui surgissent, mer profonde, et nul lieu où poser les pieds,  
Se dresser sur ses deux jambes et échapper au pire.  
415 Si j'essaie d'en sortir, j'ai peur qu'une lame ne m'attrape,  
Me jette contre la roche ; mon assaut serait vain.  
Si je nage le long des côtes pour tenter de trouver  
Un rivage à l'abri, une rade battue de côté  
Par les flots, je crains qu'une tempête ne m'entraîne  
420 De nouveau dans la mer poissonneuse, tout gémissant,  
Ou qu'un démon ne lance sur moi un grand monstre marin,  
L'un de ceux, nombreux, que nourrit l'illustre Amphitrite :  
Je sais combien l'illustre ébranleur de la terre m'en veut. »

Tandis qu'il remue cela dans son esprit et son cœur,  
425 Une grande vague l'emporte sur l'âpre rivage.

Là il se serait déchiré la peau et brisé les os,  
Si Athéna aux yeux de chouette ne l'avait inspiré :  
Il s'élançait, saisit à deux mains le rocher,  
S'y agrippe en gémissant jusqu'à ce que la grande vague  
430 S'écoule. Il y échappe ainsi. Mais à son retour le flux  
Se rue sur lui, le frappe et l'emporte loin dans la mer.  
Comme lorsque, arraché à son abri, le poulpe  
Emporte du gravier dans les suçoirs de ses tentacules,  
Ainsi sur le rocher s'arrache la peau de ses mains  
435 Téméraires ; puis une grande vague le cache.  
Là, malgré son destin, le pauvre Dévor périrait  
Sans la sagesse que lui donne Athéna aux yeux de chouette.  
Il émerge de la vague qui mugit vers le rivage,  
Nage le long de la côte, regardant la terre,  
440 Voir s'il trouve au bord de l'eau quelque abri contre la mer.  
Et voilà qu'en nageant il arrive à l'embouchure  
D'un fleuve aux belles eaux ; le lieu est excellent,  
Sans rochers, et offrant un refuge contre le vent ;  
Ayant examiné le cours, il le prie du fond du cœur :

445 « Écoute-moi, roi, qui que tu sois : je viens t'invoquer  
De mille prières, fuyant hors de la mer la colère  
De Poséidon. Digne de respect, même pour les dieux  
Immortels, est l'homme qui a tant erré, et comme moi,  
Qui vient à tes genoux après avoir beaucoup souffert.  
450 Aie pitié de moi, roi. Je viens à toi en suppliant. »

Il dit, et le fleuve aussitôt calme son flux, arrête  
La vague, apaise la mer devant lui, et le sauve  
Dans son estuaire. Alors les genoux et les mains robustes  
De Dévor flanchent. Sa force est domptée par la mer.  
455 Sa peau est tout enflée, l'eau de mer coule abondamment  
De sa bouche et de son nez. Hors d'haleine et sans voix,  
Il gît épuisé, gagné par une affreuse fatigue.  
Mais dès qu'il reprend son souffle et rassemble ses esprits,  
Alors il se défait du voile de la déesse  
460 Et le rejette dans l'estuaire inondé d'eau de mer ;  
Le flux d'une grande vague le remporte, et Ino  
Le reçoit aussitôt de ses mains. Se retirant du fleuve,  
Il se couche sous les joncs, baise la terre fertile.  
Et dans sa peine, il dit à son âme courageuse :

465 « Ah oui, quelle épreuve ? que va-t-il encore m'arriver ?  
Si je veille toute une nuit pénible au bord du fleuve,  
La mauvaise gelée et la fraîche rosée pourraient  
M'achever, dans l'état d'épuisement de mon cœur.  
Les fleuves exhalent toujours un air glacial à l'aube.  
470 Si je monte la pente vers l'épais bois ombragé  
Et passe la nuit dans les buissons drus, si la fatigue  
Et le froid me lâchent et que je m'endors d'un doux sommeil,  
Je crains de devenir la proie des bêtes sauvages. »

Ainsi réfléchit-il à ce qu'il vaut mieux faire.  
475 Et il s'en va dans le bois qui se trouve près de l'eau,  
Au milieu d'un espace dégagé ; puis il se glisse  
Sous deux oliviers poussés ensemble, dont un sauvage.  
Jamais n'y souffle la force des vents humides  
Ni le soleil brillant n'y jette ses rayons,  
480 Ni la pluie transperçante ne passe à travers ;  
Tant ils ont poussé serrés, entrelacés. Dessous, Dévor  
Se délasse ; puis vite amoncelle des feuilles et se fait  
De ses mains une large couche. Il y a une si folle  
Abondance de feuilles que deux ou trois hommes pourraient  
485 S'y abriter en hiver, même par les temps les plus rudes.  
À cette vue, le divin Dévor aux mille épreuves  
Se réjouit, puis se couche au milieu de cette abondance  
Répandue. Comme on enfouit un tison dans la cendre noire  
Au bout d'un champ sans voisinage, pour sauvegarder  
490 La semence du feu, n'avoir pas à l'allumer ailleurs,  
Ainsi Dévor se cache dans les feuilles ; et Athéna  
Verse le sommeil sur ses yeux, afin de vite apaiser  
La fatigue de ses peines, en enveloppant ses paupières.

## CHANT VI

Ainsi dort le divin Dévor aux mille épreuves, là,  
Dompté par la fatigue et le sommeil. Alors Athéna  
S'en va dans le pays et la ville des Phéaciens,  
Qui jadis habitèrent dans la spacieuse Hypérie,  
5 Près des Roule-l'œil, des hommes pleins d'arrogance  
Et qui leur faisaient du mal parce qu'ils étaient plus forts.  
Nausithoos pareil aux dieux les avait sortis du lieu  
Et installés à Schérie, loin des hommes industriels.  
Il entoura la cité d'un mur, bâtit des maisons,  
10 Fit des temples pour les dieux et partagea les terres.  
Mais dompté par la mort, il s'en fut chez Hadès ;  
Depuis, règne Esprit-puissant, esprit instruit par les dieux.  
Dans sa maison arrive Athéna, déesse aux yeux de chouette,  
Méditant le retour de Dévor à l'âme courageuse.  
15 Elle va dans la chambre travaillée avec grand art  
Où dort une jeune fille pareille à une immortelle  
En taille et en beauté, fille d'Esprit-puissant au grand cœur.  
Deux servantes, belles comme les Grâces, sont installées  
Devant chaque pilier ; la porte brillante est fermée.  
20 Tel un souffle de vent, Athéna s'élance vers le lit  
De la jeune fille et se tient au-dessus de sa tête.  
Semblable à la fille de Dymas aux fameux vaisseaux,  
Du même âge qu'elle et sa meilleure amie, elle lui parle.  
Sous cet aspect donc, Athéna aux yeux de chouette lui dit :

25 « Phare-des-nefs, comment ta mère a-t-elle pu t'engendrer  
Si négligente? Tes beaux vêtements traînent en désordre,  
Alors que ton mariage approche et qu'il te faudra mettre  
Les plus beaux, et en donner à ceux qui te conduiront.  
C'est ainsi que monte parmi les humains la renommée  
30 Heureuse qui réjouit le père et la digne mère.  
Allons laver le linge, dès que l'aurore paraîtra.  
Moi je viendrai t'aider, afin que le travail soit vite  
Accompli, car tu ne seras plus longtemps vierge ;  
Déjà cherchent à t'épouser les meilleurs du peuple  
35 De tous les Phéaciens, car tu es noble toi aussi.  
Presse donc ton illustre père, dès l'aurore,  
De faire apprêter mules et chariots, pour emporter  
Les ceintures, les tuniques et les brillants vêtements.  
Il vaut bien mieux pour toi y aller ainsi plutôt qu'à pied,  
40 Car les lavoirs sont fort éloignés de la ville. »

Sur ces mots, Athéna aux yeux brillants de chouette remonte  
Sur l'Olympe, où est toujours, dit-on, l'inébranlable siège  
Des dieux. Ni agité par le vent, ni jamais mouillé  
Par la pluie, ni approché par la neige, mais où un air  
45 Très pur se déploie, non voilé, où court un éclat blanc.  
Là se réjouissent tous les jours les dieux bienheureux.

Là va Celle aux yeux brillants, ayant instruit la jeune fille.  
À l'instant arrive Aurore au beau trône, qui réveille  
Phare-des-nefs à la belle tunique ; émerveillée  
50 De son rêve, elle traverse la maison pour l'annoncer  
À ses parents, ses père et mère qu'elle trouve dedans.  
Elle, est assise près du foyer avec des servantes,  
Tournant à la quenouille le fil teint de pourpre de mer ;  
Lui, devant la porte, part rejoindre les illustres rois  
55 Pour l'assemblée où l'appellent les nobles Phéaciens.  
S'approchant alors de son père, elle lui dit :

« Cher papa, ne me ferais-tu pas préparer un chariot  
Élevé, avec de bonnes roues, pour que j'apporte, plonge  
Et lave dans le fleuve les vêtements sales qui traînent ?  
60 Il convient que, toi qui sièges au conseil dans les premiers,  
Tu portes des vêtements propres. Et puis tu as cinq fils  
À la maison. Deux sont mariés, trois sont des jeunes hommes  
Encore en train de grandir. Et ils veulent toujours  
Porter des vêtements fraîchement lavés pour aller  
65 Là où l'on danse ; c'est à moi qu'il convient d'y penser. »

Ainsi parle-t-elle, n'osant évoquer devant son père  
Un mariage florissant ; mais il comprend tout et répond :

« Je ne te refuse ni les mulets, enfant, ni le reste.  
Va ; mes serviteurs te prépareront un char élevé,  
70 Aux bonnes roues, et équipé en hauteur pour le transport. »

Sur ces mots, il donne un ordre aux serviteurs, qui s'empressent.  
Ils sortent un chariot à mulets, aux bonnes roues,  
Et l'apprêtent ; amènent les mulets, et les y attellent.  
La jeune fille apporte de la chambre les vêtements  
75 Chatoyants et les dépose dans le chariot bien poli.  
Sa mère met dans un panier toutes sortes de bonnes  
Nourritures, des viandes et du vin qu'elle verse  
Dans une outre en peau de chèvre. La jeune fille monte  
Sur le chariot ; sa mère lui donne de l'huile fluide  
80 Dans une fiole d'or, pour se laver avec les servantes.  
Phare-des-nefs prend le fouet et les rênes brillantes,  
Elle fouette les mules qui s'élancent à grands braiments,  
Impétueusement tendues, emportant les vêtements  
Et elle, non seule mais accompagnée d'autres femmes.  
85 Quand elles arrivent au magnifique courant du fleuve,  
Où se trouvent les lavoirs intarissables, où coule  
Abondamment une belle eau parfaite pour nettoyer  
Le linge sale, elles détachent les mules du chariot.  
Puis elles les poussent vers les remous de la rivière,  
90 Pour qu'elles broutent l'herbe tendre. Elles prennent dans leurs mains  
Les vêtements du chariot, les emportent dans l'eau noire,  
Les foulent aux pieds dans les trous en rivalisant d'ardeur.  
Quand elles ont lavé et enlevé toutes les souillures,  
Elles étendent les habits sur la plage au bord de l'eau,

95 Alignés dans un coin où la mer a lavé les galets.  
Après s'être baignées et enduites d'huile fluide,  
Elles prennent leur repas sur la dune au bord du fleuve,  
En attendant que les rayons du soleil sèchent le linge.  
Une fois apaisée leur faim, les servantes et elle  
100 Jouent à la balle, ayant jeté leur voile à terre.  
Entre elles, Phare-des-nefs aux bras blancs préside aux chants.  
Telle Artémis lançant des traits à travers les montagnes,  
Tantôt sur le haut Taygète, tantôt sur l'Érymanthe,  
Se réjouit des sangliers et des cerfs rapides –  
105 Avec elle jouent les nymphes agrestes, filles de Zeus  
Porteur d'égide, et Léo se réjouit dans son cœur  
Car sa fille, par la tête ou le front, les surpasse toutes,  
Aisément reconnaissable, bien que toutes soient belles –  
Ainsi se distingue entre ses suivantes la jeune vierge.  
110 Mais au moment où il faut retourner à la maison,  
Une fois les mules attelées et pliés les beaux habits,  
Athéna aux yeux brillants de chouette invente un autre plan  
Pour que Dévor se réveille, voie la vierge aux beaux yeux,  
Et qu'elle le conduise dans la cité des Phéaciens.  
115 Alors la princesse lance la balle à une servante,  
Qui la manque, et l'envoie dans un profond tourbillon d'eau.  
Elles poussent de grands cris ; le divin Dévor s'éveille,  
Et s'asseyant, se demande en son âme et son cœur :

« Pauvre de moi, dans quel pays de mortels suis-je arrivé ?  
120 Seraient-ce des gens violents, cruels et malhonnêtes,  
Ou bien hospitaliers, et d'esprit respectueux des dieux ?  
On dirait que s'approchent des cris de jeunes femmes ;  
Des nymphes qui occupent les hautes cimes des montagnes,  
Les sources des fleuves et les productives prairies.  
125 Ou suis-je près d'êtres humains qui parlent à haute voix ?  
Eh bien, allons voir ça par nous-même et nous le saurons. »

Sur ces mots, le divin Dévor se glisse hors du taillis,  
De sa forte main brise une jeune branche de bois dru,  
Feuillue, pour ne pas exposer son membre à la lumière.  
130 Il s'avance, tel un lion nourri dans les montagnes  
Qui, confiant dans sa force, poursuit sous la pluie et le vent,  
Les yeux brillants, les bœufs, les brebis et les cerfs sauvages,  
Et pressé par la faim, entreprend aussi de s'introduire  
Dans l'enclos étroitement fermé du petit bétail ;  
135 Ainsi Dévor entreprend de se mêler aux jeunes filles  
Aux belles boucles, quoique tout nu ; car il le faut.  
Effroyable il leur apparaît, abîmé par l'eau de mer,  
Et elles s'éparpillent en courant sur les hauteurs  
Du rivage. Seule reste la fille d'Esprit-puissant.  
140 Car Athéna met dans son cœur le courage, et de ses jambes  
Ôte la peur. Et elle se poste en face de lui.  
Dévor réfléchit : va-t-il embrasser les genoux  
De la vierge aux beaux yeux, ou plutôt lui parler de loin  
En la priant avec douceur de le conduire à la ville

145 Et de lui donner des vêtements ? À la réflexion,  
Il lui paraît préférable de la prier de loin,  
Par des paroles douces, pour ne pas irriter son cœur  
En prenant ses genoux. Il lui dit alors habilement :

« J’embrasse tes genoux, reine ; es-tu dieu ou mortel ?  
150 Si tu es dieu, de ceux qui habitent le vaste ciel,  
C’est Artémis, selon moi, la fille du grand Zeus,  
Dont tu sembles parente par la taille et la prestance ;  
Si tu es l’un des mortels qui habitent sur la terre,  
Trois fois heureux sont ton père et ta vénérable mère,  
155 Trois fois heureux tes frères ; leur cœur doit toujours être  
Réjoui et réchauffé grâce à toi, quand ils regardent  
Entrer dans le chœur et la danse une telle jeune pousse.  
Mais de tous, le plus éminemment heureux sera celui  
Qui, chargé de présents, te conduira dans sa maison.  
160 Car jamais de mes yeux je n’ai vu mortel qui te ressemble,  
Ni homme, ni femme ; à ta vue, une crainte religieuse  
Me prend. À Délos, jadis, près de l’autel d’Apollon,  
J’ai contemplé un tel jeune plant de palmier qui montait.  
Car j’étais allé là, et beaucoup de gens avec moi,  
165 Lors de ce voyage qui devait me causer bien des maux.  
Comme, à sa vue, je fus saisi de stupeur en mon cœur,  
Longtemps : comment un tel arbre avait-il pu sortir de terre ?  
De même devant toi, femme, je suis admiratif  
Et stupéfait, et plein de peur d’embrasser tes genoux.  
170 Une douleur pénible me gagne. Hier, après vingt jours,  
J’ai pu fuir la mer lie-de-vin ; la houle et les tempêtes  
Violentes m’ont porté depuis l’île d’Ogygie. Le sort  
M’a jeté ici pour que je souffre encore, car sans doute  
Je n’en ai pas fini avec les maux que m’envoient les dieux.  
175 Mais, reine, aie pitié de moi ; car après tant de fatigues,  
C’est toi la première que je supplie, ne connaissant  
Nul autre humain habitant cette ville et cette terre.  
Montre-moi la cité, donne-moi une loque à jeter  
Sur moi, si tu as ici des tissus pour envelopper.  
180 Et que les dieux te donnent tout ce que ton cœur désire,  
Un homme et une maison, escortés de la précieuse  
Concorde ! Car il n’est rien de plus fort ni de meilleur  
Que l’accord de pensée entre l’homme et la femme qui tiennent  
La maison. Voilà qui peine fort les ennemis,  
185 Réjouit les amis, et surtout, fait leur propre bonheur. »

Phare-des-nefs aux bras blancs lui dit alors en retour :

« Étranger, tu ne me sembles ni mauvais ni insensé ;  
Zeus olympien distribue lui-même aux hommes le bonheur,  
Aux bons et aux mauvais, à chacun, comme il lui plaît :  
190 Et ce qu’il t’a donné, tu dois l’assumer, quoi qu’il en soit.  
Mais maintenant que tu viens dans notre ville et notre terre  
Tu ne manqueras ni de vêtements ni d’autre chose,  
Comme il convient pour l’éprouvé qui vient à notre rencontre.

Je t'indiquerai la ville et te donnerai le nom  
195 De ce peuple : les Phéaciens, qui ont la ville et la terre.  
Et moi je suis la fille d'Esprit-puissant au grand cœur,  
Qui a force et puissance parmi les Phéaciens. »

Sur ce, elle ordonne à ses servantes aux belles boucles :

« Restez là, servantes ; où fuyez-vous à la vue d'un homme ?  
200 Prétendriez-vous qu'il est l'un de nos ennemis ?  
Il n'est pas de mortel redoutable, et il n'en naîtra pas,  
Qui viendra sur la terre des hommes de Phéacie  
Porter le combat ; car ils sont très chers aux immortels.  
Nous habitons loin sur la mer fortement agitée,  
205 Au bout du monde, et nul autre mortel ne se mêle à nous.  
Mais celui-ci est un malheureux errant arrivé là,  
Dont il nous faut prendre soin, car c'est de Zeus que sont  
Tous les étrangers et les mendiants, et un humble don  
Leur est cher. Allons, servantes, donnez-lui à manger  
210 Et à boire, et baignez-le dans le fleuve, à l'abri du vent. »

À ces mots, elles s'arrêtent et, mutuellement,  
S'encouragent ; puis elles emmènent Dévor à l'abri,  
Comme l'ordonne Phare-des-nefs, fille d'Esprit-puissant  
Au grand cœur. Elles placent près de lui des vêtements,  
215 Tunique et manteau, l'huile fluide dans la fiole d'or,  
Et l'exhortent à se baigner dans le courant du fleuve.  
Alors le divin Dévor s'adresse ainsi aux servantes :

« Servantes, restez à l'écart pendant que je vais moi-même  
Laver mes épaules de l'eau de mer, puis me frotter d'huile.  
220 Car il y a longtemps que ma peau n'a pas été huilée.  
Je ne saurais donc me baigner devant vous : j'aurais honte  
En effet d'aller nu près de jeunes filles aux belles boucles. »

Il dit ; elles s'éloignent, le disent à la jeune fille.  
Alors le divin Dévor lave au courant du fleuve  
225 L'eau de mer qui couvre son dos et ses larges épaules,  
Et l'écume de la mer stérile accrochée à sa tête.  
Après s'être entièrement lavé et frotté d'huile,  
Il met les habits que lui a fournis la vierge indomptée.  
Alors Athéna, née de Zeus, le fait apparaître  
230 Plus grand, plus fort, et de sa tête fait descendre  
Sa chevelure frisée, pareille à la fleur d'hyacinthe.  
Comme un homme habile, instruit par Héphaïstos et Pallas  
Athéna, répand de l'or tout autour de l'argent  
Et réalise ainsi des œuvres admirables,  
235 Sur sa tête et ses épaules elle répand la grâce.  
Puis il va s'asseoir à l'écart sur le sable au bord de l'eau,  
Resplendissant de beauté et de grâce. Et la jeune fille  
Le contemple. Puis elle dit à ses servantes bouclées :

« Écoutez-moi, suivantes aux bras blancs, pendant que je parle.

240 Ce n'est pas contre le gré de tous les dieux de l'Olympe  
Que cet homme est venu se mêler aux divins Phéaciens ;  
D'abord, il est vrai, il m'a eu l'air d'être un misérable,  
Et le voilà pareil aux dieux, habitants du vaste ciel !  
Ah, si un tel homme pouvait être appelé mon époux,  
245 En habitant ici, et qu'il lui plaise d'y rester !  
Donnez donc à l'étranger, servantes, à manger et à boire. »

Ainsi dit-elle ; elles écoutent bien et obéissent,  
Et placent donc devant Dévor à manger et à boire.  
Le divin Dévor aux mille épreuves boit et mange  
250 Avidement. Car il était à jeun depuis longtemps.  
Mais Phare-des-nefs aux bras blancs pense à autre chose.  
Elle met les vêtements pliés sur le beau chariot,  
Attelle les mules aux robustes sabots, et y monte.  
Puis elle exhorte Dévor en lui adressant ces mots :

255 « Lève-toi maintenant, étranger, allons à la ville,  
Que je te conduise à la maison de mon sage père,  
Où, je t'assure, tu verras les meilleurs des Phéaciens.  
Tu ne m'as pas l'air insensé, voilà donc ce qu'il faut faire :  
Tant que nous traverserons les champs cultivés par les hommes,  
260 Va promptement avec les servantes à la suite des mules  
Et du chariot. Moi je montrerai le chemin.  
Quand nous entrerons dans la ville, qu'entourent de hauts  
Remparts, tu verras de chaque côté de la cité  
Un port d'étroit accès où sont tirées à terre les nefs  
265 À la forme enroulée, avec pour chacune un hangar.  
Là, autour du beau temple de Poséidon, l'agora  
Pavée de pierres tirées et enfouies dans la terre.  
Et là on prend soin des agrès des noires nefs,  
Cordages et voiles, et on aiguise les rames.  
270 Car les Phéaciens ne se soucient ni d'arcs ni de carquois,  
Mais plutôt de mâts, de rames et de vaisseaux  
À bord desquels ils traversent joyeux la mer brillante.  
J'évite qu'ils ne médisent, et que par derrière, ils ne blâment.  
Car il y a des gens fort arrogants parmi le peuple.  
275 En nous rencontrant, un très méchant ne dirait-il pas :  
« Qui est ce bel et grand étranger qui suit Phare-des-nefs ?  
Où l'a-t-elle trouvé ? Serait-ce un futur mari pour elle ?  
N'a-t-elle pas pris soin d'un errant venu en naviguant  
D'un lointain pays, puisque nous n'avons pas de voisins ?  
280 Ou bien le dieu mille fois désiré dans ses prières  
Est descendu du ciel, et elle le veut pour tous les jours.  
Elle a mieux fait d'aller chercher elle-même un époux  
Ailleurs : car elle traite avec dédain les Phéaciens  
De chez nous, qui nombreux et nobles, voudraient l'épouser. »  
285 Voilà ce qu'ils diraient, et il en résulterait une honte  
Pour moi. Je m'indignerais si une autre agissait ainsi  
Contre le gré de ses père et mère encore vivants,  
Se mêlant aux hommes avant d'être publiquement mariée.  
Étranger, écoute-moi tout de suite, afin de vite

290 Pouvoir repartir et faire bon retour grâce à mon père.  
Tu trouveras près du chemin un beau bois de peupliers  
Consacré à Athéna. Là coule une source dans un pré.  
C'est là que sont le champ et le jardin fleuri de mon père,  
À distance d'une portée de voix de la ville.  
295 Reste assis là le temps que nous soyons arrivées  
Dans la ville et entrées dans la maison de mon père.  
Quand tu estimeras que nous aurons atteint la maison,  
Rends-toi dans la cité des Phéaciens et demande  
Où est la maison de mon père, Esprit-puissant au grand cœur.  
300 Elle est facile à reconnaître, même un petit enfant  
T'y conduirait ; car de toutes les maisons des Phéaciens,  
Aucune n'est comparable au palais d'Esprit-puissant,  
Le héros. Mais quand tu seras dans la maison et la cour,  
Traverse vite la grande salle pour arriver  
305 Jusqu'à ma mère ; elle est assise au foyer, à la lumière  
Du feu, inclinée contre une colonne et tournant le fil  
Teint de pourpre de mer, merveilleux à voir ; ses servantes  
Se tiennent derrière ; là, près d'elle, appuyé sur son trône,  
Mon père se délasse et boit du vin, tel un immortel.  
310 Passe devant lui, et saisis dans tes mains les genoux  
De ma mère, afin de vite voir le jour du retour,  
Joyeusement, même si tu es très loin de chez toi.  
Car si elle te prend en amitié dans son cœur,  
Tu peux espérer revoir bientôt tes proches et rentrer  
315 Dans ton palais bien construit et la terre de ta patrie. »

Sur ces mots, d'un coup de fouet brillant, elle cingle  
Les mules. Très vite elles quittent le courant du fleuve.  
Elles s'élancent au galop, allongeant leur foulée.  
Elle tire fort sur les rênes, afin que les servantes  
320 Et Dévor puissent suivre à pied, puis use du fouet  
Avec bon sens. Le soleil plonge quand ils arrivent  
Au fameux bois d'Athéna, où s'arrête le divin Dévor.  
Aussitôt il prie ainsi la fille du grand Zeus :

« Écoute-moi, fille de Zeus porte-égide, toi l'Invincible !  
325 Entends-moi maintenant, toi qui jadis ne m'entendis pas,  
Quand me brisa, me ruina l'illustre ébranleur de la terre.  
Fais que les Phéaciens aient pour moi amitié et pitié ! »

Ainsi priait-il, et Pallas Athéna l'écoutait,  
Mais sans lui apparaître, par respect pour le frère  
330 De son père ; et le dieu resta violemment furieux  
Contre Dévor, jusqu'à ce qu'il eut regagné sa terre.

## CHANT VII

Ainsi donc priait là le divin Dévor aux mille épreuves,  
Tandis que la vigueur des mules emportait la jeune fille  
Vers la ville. Arrivant à l'illustre maison de son père,  
Elle s'arrête devant les portes et ses frères l'entourent,  
5 Semblables à des immortels ; ils détellent du chariot  
Les mules et transportent les vêtements à l'intérieur.  
Elle, elle va dans sa chambre. Une vieille femme d'Épire,  
La chambrière Règne-au-loin, amenée jadis d'Épire  
Dans des nefs à la forme enroulée, allume le feu.  
10 Elle avait été offerte en présent à Esprit-puissant,  
Qui règne sur tous les Phéaciens et que le peuple écoute  
Comme un dieu ; elle avait nourri Phare-des-nefs aux bras blancs  
Au palais ; elle allume le feu, prépare le repas.  
Cependant Dévor se lève pour aller à la ville.  
15 Athéna, qui le porte en son cœur, répand autour de lui  
Une brume, afin que les magnanimes Phéaciens,  
En le rencontrant, ne le raillent ni ne l'interrogent.  
Mais quand il est sur le point d'entrer dans l'agréable ville,  
La déesse, Athéna aux yeux brillants, vient à sa rencontre  
20 Sous les traits d'une jeune vierge portant une cruche.  
Elle se tient face à lui ; le divin Dévor lui dit :

« Enfant, ne pourrais-tu me conduire au palais du héros  
Esprit-puissant, qui règne parmi les humains d'ici ?  
Je suis un étranger qui a beaucoup souffert, et je viens  
25 D'une terre lointaine, et je ne connais personne  
De ceux qui possèdent cette ville et cette terre. »

Ainsi lui répond la déesse, Athéna aux yeux de chouette :

« Oui, je vais te montrer, père étranger, la maison  
Que tu demandes : mon parfait père habite à côté.  
30 Mais allons en silence, et moi je montrerai le chemin ;  
Ne regarde personne, n'interroge personne,  
Car ici on ne soutient pas du tout les étrangers,  
On n'accueille pas aimablement celui qui vient d'ailleurs.  
Les gens se fient à leurs navires rapides et agiles  
35 Pour éprouver l'abîme, et l'ébranleur de la terre  
Leur a donné des nefs vives comme l'aile ou l'esprit. »

Ayant ainsi parlé, Pallas Athéna le conduit  
Rapidement ; et lui, marche dans les traces du dieu.  
Les fameux marins phéaciens ne l'aperçoivent pas  
40 Quand il descend en ville parmi eux ; car Athéna  
Aux belles boucles, terrible dieu, avait répandu

Sur lui une brume magique, par amitié pour lui.  
Et Dévor admire les ports, les nefS bien équilibrées,  
L'agora des héros, les grandes et hautes murailles  
45 Renforcées de pieux en rangs serrés, admirables à voir.  
Et lorsqu'ils arrivent à la fameuse maison du roi,  
Ainsi parle la déesse, Athéna aux yeux brillants :

« Voici, père étranger, la maison que tu m'as demandé  
De t'indiquer : tu y trouveras les rois nourris de Zeus  
50 En train d'y prendre leur repas ; entre dedans, le cœur  
Sans peur ; car un homme résolu réussit mieux  
Toutes actions, même s'il vient de quelque part ailleurs.  
Rencontre d'abord la reine dans ses appartements.  
Elle s'appelle Orante, la bien-nommée, et ses ancêtres  
55 Sont les mêmes que ceux dont est issu le roi Esprit-puissant.  
D'abord Nausithoos est né de Poséidon,  
L'ébranleur de la terre, et de Péribée, la plus belle  
Des femmes et la plus jeune fille du fier Eurymédon,  
Qui autrefois régna sur les orgueilleux Géants.  
60 Mais il causa la perte de ce peuple impie, et la sienne.  
Poséidon s'unit à elle, et naquit un enfant,  
Nausithoos au grand cœur, qui régna sur les Phéaciens.  
Nausithoos eut pour fils Esprit-puissant et Rhexénor,  
Qui était encore sans fils quand le frappa Apollon  
65 À l'arc d'argent, laissant dans son palais une seule enfant,  
Orante. Esprit-puissant en fit alors son épouse,  
Qu'il honore comme sur terre n'est honorée aucune  
Autre maîtresse de maison soumise à la loi des hommes.  
Ainsi est-elle tenue en estime de tout cœur,  
70 Par ses enfants aussi bien que par Esprit-puissant lui-même,  
Et par le peuple qui la considère comme un dieu  
Et la salue en paroles, quand elle va par la ville.  
Elle ne manque ni d'intelligence ni de courage,  
Et par son bon esprit délie les querelles des hommes.  
75 Alors si elle te prend en amitié dans son cœur,  
Tu peux espérer revoir bientôt tes proches et rentrer  
Dans ta maison au plafond élevé et dans ta patrie. »

Sur ces mots, Athéna aux yeux brillants de chouette s'élançe  
Sur la mer stérile, quitte l'agréable Schérie,  
80 S'en va à Marathon et dans Athènes aux larges rues,  
Pénètre dans la maison fermée d'Érechtée ; Dévor,  
De son côté, va vers l'illustre maison d'Esprit-puissant.  
Il s'arrête, le cœur agité, avant de franchir  
Le seuil d'airain. Comme celle du soleil et de la lune,  
85 La lumière descend des hauts plafonds d'Esprit-puissant  
Au grand cœur. D'airain sont les murs qui courent de part et d'autre  
De l'entrée jusqu'au fond, couronnés d'émail bleu ;  
D'or sont les portes qui ferment la solide maison ;  
Des piliers d'argent sont fixés sur le seuil d'airain ;  
90 D'argent est le linteau des portes, d'or est l'anneau.  
D'or et d'argent sont, de chaque côté, les chiens

Qu'Héphaïstos a façonnés de son art ingénieux  
Pour garder la maison d'Esprit-puissant au grand cœur,  
Chiens immortels et qui ne vieilliront jamais.  
95 Des trônes sont appuyés le long des murs de part et d'autre,  
Du seuil jusqu'au fond, sur lesquels ont été jetés  
De délicats tissus bien filés, ouvrages des femmes.  
C'est ici que s'assoient les chefs des Phéaciens  
Pour boire et pour manger, vivant dans l'abondance.  
100 De jeunes garçons en or se tiennent sur des piédestaux  
Bien bâtis, tenant dans leurs mains des torches allumées  
Pour, la nuit, éclairer les convives dans la salle.  
Des cinquante femmes qui servent dans la maison,  
Les unes broient à la meule le grain vert clair,  
105 Les autres tissent et font tourner la quenouille,  
Qui s'agite comme les feuilles du peuplier.  
Des toiles fines bien tressées coule une huile fluide.  
Autant les Phéaciens sont parmi tous les hommes habiles  
À naviguer en mer sur leurs nef's rapides, autant leurs femmes  
110 Le sont dans l'art de tisser, car Athéna leur a donné  
L'intelligence du très beau travail et un noble esprit.  
Hors de la cour, près des portes, il y a un grand verger  
De quatre arpents ; une clôture en fait le tour.  
Là poussent avec vigueur de grands arbres luxuriants,  
115 Des poiriers, des grenadiers, des pommiers aux fruits brillants,  
Des figuiers aux fruits doux, des oliviers aux fruits abondants.  
Jamais ne se perdent ni ne manquent leurs fruits,  
Ni l'hiver ni l'été, toute l'année ; mais toujours  
Zéphyr de son souffle les fait soit pousser, soit mûrir.  
120 Et ils donnent et mûrissent poire sur poire,  
Pomme sur pomme, grappe sur grappe, figue sur figue.  
Là s'enracine un vignoble débordant de fruits,  
Avec d'une part un espace plane, aire de séchage  
Des grains au soleil, tandis que d'autre part on vendange  
125 Et on foule le raisin ; devant, des ceps encore verts  
Perdent leurs fleurs, d'autres commencent à mûrir.  
Là, le long du dernier rang, s'ordonnent des plates-bandes  
De toutes plantations, constamment brillantes de joie.  
Il y a là deux sources, dont l'une s'écoule à travers  
130 Le jardin, et l'autre s'en va sous le seuil de la cour,  
Près de la haute maison, où les citoyens puisent l'eau.  
Tels sont, chez Esprit-puissant, les éblouissants dons des dieux.  
Là, debout, le divin Dévor aux mille épreuves contemple.  
Et après avoir bien contemplé tout cela dans son cœur,  
135 Il franchit promptement le seuil et entre dans la maison.  
Il trouve les conseillers et les chefs des Phéaciens  
Versant des libations au bien-voyant messenger rapide,  
En dernière offrande avant de songer à aller dormir.  
Le divin Dévor aux mille épreuves traverse la salle,  
140 Invisible dans la brume dont l'entoure Athéna,  
Jusqu'à rejoindre Orante et le roi Esprit-puissant.  
Quand Dévor saisit dans ses mains les genoux d'Orante,  
La nuée d'origine divine retombe de lui.

Tous restent sans voix, en voyant l'homme dans la maison.

145 À cette vue, ils sont stupéfaits ; Dévor, lui, prie :

« Orante, fille de Rhexénor semblable à un dieu,  
Je viens très éprouvé à tes genoux, à ton époux  
Et à vos convives ; que les dieux vous donnent de vivre  
Dans le bonheur ! Que chacun de vous transmette à ses enfants  
150 Les richesses de son palais et les honneurs accordés  
Par le peuple ! Mais aidez-moi à rentrer dans ma patrie,  
Très vite, car je souffre depuis longtemps loin de mes proches. »

Sur ces mots, il s'assoit au bord du foyer, dans la cendre,  
Près du feu. Tous, alors, restent un long moment silencieux.

155 Enfin le vieux héros Échéneós prend la parole.  
C'est le plus âgé des Phéaciens, et il excelle  
En discours, sachant beaucoup de choses anciennes.  
Dans un bon esprit, il s'adresse ainsi à l'assemblée :

« Esprit-puissant, il n'est vraiment pas bien ni convenable  
160 Qu'un hôte soit par terre, assis dans les cendres du foyer.  
Ceux-ci retiennent leur parole en attendant la tienne.  
Allons ! Fais lever et asseoir ton hôte sur un trône  
Clouté d'argent, et dis aux hérauts de verser le vin,  
Que nous fassions des libations à Zeus rassasieur de foudre,  
165 Qui accompagne les suppliants respectueux.  
Que, des provisions, l'intendante fasse un repas pour l'hôte. »

Dès que son âme sainte entend cela, Esprit-puissant,  
Prenant la main du sage et ingénieux Dévor,  
Le fait se lever du foyer et l'installe sur un trône  
170 Brillant, d'où s'est levé le vaillant Laodamas, son fils  
Très bien-aimé, qui était assis à ses côtés.  
Une servante, apportant dans une belle aiguière d'or  
L'eau pour les mains, la verse au-dessus d'un bassin d'argent,  
Puis elle dresse devant lui une table polie.  
175 La vénérable intendante apporte et présente le pain,  
Et de nombreux mets qu'elle offre avec libéralité.  
Alors boit et mange le divin Dévor aux mille épreuves.  
Le puissant Esprit-puissant dit ensuite au héraut :

« Esprit-de-mer, mêle le vin dans le cratère et sers-le  
180 À tous dans la maison, que nous versions des libations  
À Zeus rassasieur de foudre, accompagnant des suppliants. »

Il dit. Esprit-de-mer mêle le vin doux comme le miel,  
Puis distribue les coupes à tous, après y avoir versé  
La part du dieu. Après qu'ils ont fait les libations et bu  
185 Selon leur désir, Esprit-puissant s'adresse ainsi à eux :

« Écoutez, chefs et conseillers phéaciens, que je vous dise  
Ce que mon cœur me commande dans ma poitrine.  
Maintenant que nous avons dîné, allez dormir chez vous.

Au point du jour nous convoquerons la plupart des anciens,  
190 Puis accueillerons en hôte l'étranger dans mon palais,  
Offrirons de beaux sacrifices aux dieux, et songerons  
À reconduire l'étranger, que sans peine et sans chagrin  
Il arrive, accompagné par nous, dans sa patrie,  
Qu'il se réjouisse vite, si loin habite-t-il ;  
195 Que dans l'intervalle il ne souffre ni maux ni épreuves  
Avant qu'il n'ait atteint sa terre ; une fois là-bas  
Il se soumettra à ce que les pesantes Fileuses  
On filé pour lui, le jour où sa mère l'engendra.  
Mais s'il est l'un des immortels descendu du ciel,  
200 Alors les dieux auront sans doute tramé autre chose.  
Toujours jusqu'ici les dieux se sont manifestés à nous  
Quand nous leur avons offert de somptueuses hécatombes,  
Et ont festoyé parmi nous, assis parmi nous.  
Et si l'un de nous, voyageant seul, en rencontre en chemin,  
205 Ils ne se masquent pas, puisque nous sommes proches d'eux,  
Comme les Roule-l'œil et le peuple rustre des Géants. »

Ainsi lui répond alors Dévor aux mille sagesses :

« Esprit-puissant, aie autre chose en tête : je ne suis pas  
Semblable aux immortels qui habitent le vaste ciel,  
210 Ni de corps, ni de nature, mais bien aux mortels mortels.  
Ceux que vous connaissez comme les plus infortunés  
Des hommes, c'est à eux que je ressemble, dans mes souffrances.  
Moi je pourrais même raconter beaucoup de maux  
Que j'ai endurés de par la volonté des dieux.  
215 Mais permets que je dîne, malgré ma tristesse ;  
Car rien n'est plus odieux que l'impudent estomac  
Qui nous pousse à nous le rappeler, par nécessité,  
Même grandement accablés et la douleur au cœur ;  
Ainsi, moi qui ai la douleur au cœur, toujours il me pousse  
220 À manger et à boire, et me fait oublier  
Tout ce que j'ai souffert, et m'ordonne de le remplir.  
Mais vous, pressez-vous, dès que l'aurore paraîtra,  
De me faire toucher le sol de ma patrie, malheureux  
Que je suis, si éprouvé ; que la vie me quitte quand j'aurai  
225 Revu mes terres, ma maisonnée et ma haute demeure. »

Il dit, et tous l'approuvent, veulent qu'on raccompagne  
L'étranger qui a parlé selon la juste part des choses.  
Quand ils ont fait les libations et bu selon leur désir,  
Ils s'en vont se coucher, chacun dans sa maison.  
230 Mais le divin Dévor, lui, reste dans la grande salle.  
Près de lui sont assis Orante et Esprit-puissant  
Pareil à un dieu ; les servantes débarrassent la table.  
Alors Orante aux bras blancs prend la parole en premier ;  
Car elle a reconnu le manteau, la tunique, les beaux  
235 Vêtements qu'elle avait faits elle-même avec les servantes.  
Et elle lui adresse ces paroles ailées :

« Étranger, je serai la première à t'interroger.  
De quel peuple viens-tu ? Qui t'a donné ces vêtements ?  
Ne dis-tu pas être arrivé là en errant sur la mer ? »

240 Et Dévor aux mille sagesses lui fait cette réponse :

« Il me serait difficile, reine, de raconter  
Par le détail mes peines, tant les cieux m'en donnèrent.  
Mais je vais répondre à ce que tu demandes et veux savoir.  
Loin d'ici dans la mer se trouve une île, Ogygie.  
245 Là habite la fille d'Atlas, la trompeuse Cacheuse  
Aux belles boucles, redoutable dieu ; à elle nul  
Ne se mêle, ni des dieux, ni des humains mortels.  
Moi seul, infortuné, suppliant, y fus conduit  
Quand Zeus de sa foudre éclatante fendit  
250 Par le milieu ma nef rapide, roulant sur la mer  
Lie-de-vin. Tous mes vaillants compagnons alors moururent,  
Mais moi, ayant saisi dans mes bras la quille de ma nef  
À la forme enroulée, je fus porté, neuf jours durant.  
Le dixième, par nuit noire, les dieux m'ont poussé dans l'île  
255 D'Ogygie où vit Cacheuse aux belles boucles, redoutable  
Dieu, qui m'a recueilli avec sollicitude, aimé,  
Nourri, et promis de me rendre immortel et toujours jeune.  
Mais elle ne convainquit pas mon cœur dans ma poitrine.  
Je restai là sans bouger sept ans, sans cesse pleurant  
260 Sur les habits d'immortel que m'avait donnés Cacheuse.  
Mais quand, le temps passant, vint la huitième année,  
Elle m'incita à repartir, pressée par un message  
De Zeus, ou bien ayant elle-même changé d'avis.  
Elle me renvoya sur un radeau aux mille liens,  
265 Me fit force dons, pain et vin doux, me vêtit d'habits  
D'immortel, puis m'envoya un vent doux et favorable.  
Dix-sept jours durant j'ai navigué à travers la mer,  
Et le dix-huitième apparurent les montagnes ombreuses  
De votre terre, et mon cœur se réjouit, le malheureux !  
270 Car je devais rencontrer encore bien des misères  
Envoyées par Poséidon, l'ébranleur de la terre ;  
Il poussa contre moi des vents qui me barrèrent la route,  
Puis souleva une mer indicible ; une forte vague  
M'emporta, tout gémissant, hors de mon radeau,  
275 Que la tempête brisa et dispersa ; alors moi  
Je nageai, fendant le gouffre, jusqu'à ce que m'approchent  
De votre terre, en me portant, le vent et l'eau.  
Près d'aborder, la vague me jeta sur la terre ferme,  
Me lança contre un grand rocher, dans un endroit funeste ;  
280 Mais me soulevant de nouveau à la nage, j'arrivai  
Au fleuve, qui me parut être le meilleur endroit,  
Sans aspérités ni rochers, et à l'abri du vent.  
Rassemblant mon courage, je me jetai là ; et la nuit  
D'ambrosie vint. Moi, à l'écart du fleuve tombé de Zeus,  
285 J'allai m'endormir dans un buisson, enfoui dans les feuilles.  
Le dieu versa sur moi un sommeil infiniment profond.

C'est là, dans les feuilles, et le cœur plein d'inquiétude,  
Que je dormis toute la nuit, à l'aube et après midi.  
Le soleil déclinait quand je remontai du doux sommeil.  
290 Je vis alors sur la plage, qui jouaient, les servantes  
De ta fille, semblable parmi elles à une déesse.  
Je l'implorai ; et elle ne manqua ni de courage  
Ni d'intelligence, plus qu'on n'espère en trouver  
Chez les jeunes, qui agissent souvent en écervelés.  
295 Elle m'offrit avec largesse du pain et du vin  
Couleur de feu, me fit baigner dans le fleuve et me donna  
Des habits. Malgré ma peine, je te dis la vérité. »

Esprit-puissant, prenant la parole à son tour, lui dit :

« Étranger, il est un devoir auquel n'a pas pensé  
300 Mon enfant, c'est de te ramener avec ses servantes  
Dans notre maison, puisque tu l'as implorée la première. »

Ainsi lui répond alors Dévor aux mille sagesses :

« Héros, ne blâme pas, à cause de moi, la jeune fille  
Sans reproche : elle m'a dit de la suivre avec les servantes  
305 Mais moi je n'ai pas voulu, par peur du discrédit,  
En qu'en me voyant tu ne t'irrites en ton cœur.  
Car nous sommes jaloux, nous, humains, sur cette terre. »

Esprit-puissant lui répond alors par ces mots :

« Étranger, mon cœur dans ma poitrine ne s'irrite pas  
310 Ainsi vainement ; en tout, la mesure vaut mieux.  
Si le voulaient Zeus le père, Athéna et Apollon,  
Étant tel que tu es, toi qui penses comme moi,  
Tu aurais mon enfant et serais appelé mon gendre,  
Demeurant ici ; je te donnerais une maison  
315 Et des biens, si tu voulais rester ; mais aucun Phéacien  
Ne te retiendra contre ton gré – Zeus père n'aimerait pas !  
Je vais déterminer ton départ, sache-le bien,  
Dès demain ; jusque là, dors, dompté par le sommeil,  
Et on te conduira sur la mer calme jusqu'en ta patrie  
320 Et ta maison, où que ce soit qu'il te plaise d'aller,  
Même si c'était encore bien plus loin que l'Eubée,  
Île située à une grande distance, aux dires  
Des hommes de chez nous qui l'ont vue quand ils emmenèrent  
Le blond Radamanthe voir Tityos, fils de Gaïa.  
325 Même un tel voyage, ils l'accomplirent sans fatigue,  
Et ils furent de retour chez eux dans la journée.  
Tu verras toi-même combien nos jeunes hommes excellent  
À faire jaillir l'eau de la mer avec la rame. »

À ces mots, le divin Dévor aux mille épreuves, en joie,  
330 Élève la voix pour prononcer cette prière :

« Zeus père, plaise aux dieux que tout ce qu'a dit Esprit-Puissant  
S'accomplisse ! Il aurait sur la terre féconde une gloire  
Inextinguible, et moi je rentrerais dans ma patrie. »

Ainsi se parlent-ils ouvertement l'un à l'autre.  
335 Cependant Orante aux bras blancs demande aux servantes  
D'installer un lit sous le portique, de mettre dessus  
De belles couvertures de pourpre, d'étendre sur elles  
Des tapis, et de mettre sur le tout d'épais lainages.  
Elles sortent de la grande salle, un flambeau dans la main.  
340 Après avoir installé à la hâte un lit épais,  
Elles se présentent près de Dévor et l'exhortent ainsi :

« Lève-toi et viens te coucher, étranger ; ton lit est fait. »

Elles disent, et lui va avec joie s'étendre sur sa couche.  
Ainsi dort là le divin Dévor aux mille épreuves,  
345 Dans un lit ajouré, sous le portique retentissant.  
Et Esprit-puissant s'étend au fond de sa haute maison  
Près de la femme, la reine, qui partage sa couche.

## CHANT VIII

Lorsque paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Se lève de son lit le cœur puissant d'Esprit-puissant,  
Et se lève, né de Zeus, le destructeur de villes Dévor.  
Le cœur puissant d'Esprit-puissant les conduit à l'agora  
5 Des Phéaciens, construite près de leurs vaisseaux.  
Arrivés là, ils s'assoient côte à côte sur les pierres  
Polies. Cependant Pallas Athéna va par la ville,  
Sous l'apparence d'un héraut du sage Esprit-puissant,  
Avec dans l'esprit le retour de Dévor au grand cœur,  
10 Et s'adresse ainsi à chaque homme qu'elle rencontre :

« Rendez-vous, chefs et conseillers des Phéaciens,  
À l'agora, afin de vous informer sur l'étranger  
Arrivé hier dans la maison du sage Esprit-puissant  
Après avoir erré sur la mer, et qui ressemble aux dieux. »

15 Parlant ainsi, elle excite l'âme et le cœur de chacun.  
Rapidement l'agora se remplit de mortels  
Qui se rassemblent et s'assoient ; nombreux sont ceux qui contemplent,  
Admirent le sage fils de Tresseur-de-peuple : Athéna  
Répand sur sa tête et ses épaules une divine grâce,  
20 Elle le fait paraître plus grand et plus puissant,  
Pour qu'il devienne à tous les Phéaciens cher, et aussi  
Redoutable et vénérable, et qu'il réussisse  
Toutes les épreuves dans lesquelles ils l'engageront.  
Une fois qu'ils sont tous arrivés et rassemblés,  
25 Esprit-puissant prend la parole et leur déclare :

« Écoutez, chefs et conseillers des Phéaciens,  
Ce que mon cœur me commande dans ma poitrine.  
Cet étranger, dont j'ignore qui il est, est un errant  
Venu chez moi des peuples du levant ou du couchant ;  
30 Il prie qu'on le raccompagne chez lui, qu'on l'en assure.  
Nous, comme de coutume, empressons-nous de le ramener  
Car jamais nul autre, venu dans ma maison, ne reste  
Longtemps à pleurer pour qu'on le raccompagne.  
Allons ! Tirez dans la mer divine une noire nef  
35 Qui n'a jamais servi, et choisissez parmi le peuple  
Cinquante-deux jeunes hommes, réputés les meilleurs.  
Une fois bien attachées aux bancs des rameurs les rames,  
Débarquez ; puis venez vite dans notre demeure  
Préparer le bon repas que je veux offrir à tous.  
40 Voilà ce qu'ont à faire les jeunes gens ; quant à vous autres,  
Rois porteurs de sceptre, venez dans ma belle maison

Accueillir l'étranger en ami dans la grande salle ;  
Que nul ne refuse. Et qu'on appelle le divin aède  
Recueille-peuple, auquel le dieu, entre tous les aèdes,  
45 A donné de charmer, quand son cœur le pousse à chanter. »

Sur ces mots, il les conduit, et les porteurs de sceptre  
Le suivent. Et le héraut va chercher le divin aède.  
Les cinquante-deux jeunes hommes qui ont été choisis  
S'en vont, comme il l'a demandé, au bord de la mer stérile.  
50 Une fois arrivés à la mer et sur le vaisseau,  
Ils tirent la noire nef dans les eaux profondes,  
Et dans cette noire nef placent le mât et les voiles,  
Disposent les rames dans les courroies de cuir,  
Font tout selon le bon ordre, et déploient les blanches voiles.  
55 Puis ils jettent l'ancre en haute mer ; après quoi ils s'en vont  
Dans la grande maison du sage Esprit-puissant. Les portiques,  
Les cours, les salles, sont déjà remplies d'homme réunis  
En grand nombre, jeunes comme vieux. Esprit-puissant  
A fait immoler pour eux tous douze brebis,  
60 Huit porcs aux dents blanches, deux bœufs aux pieds qui tournent ;  
On les écorche, les apprête, on prépare un bon repas.  
Le héraut vient, guidant le fidèle aède, entre tous  
Aimé de la muse, qui lui fit don du bien et du mal :  
Le privant de ses yeux, lui donnant le doux art du chant.  
65 Esprit-de-mer place alors un trône clouté d'argent  
Au milieu des convives, contre une haute colonne.  
Le héraut suspend à un clou une lyre harmonieuse  
Au-dessus de sa tête et lui montre comment la saisir.  
Il met devant lui, sur une belle table, une corbeille  
70 Et une coupe de vin pour boire selon sa soif.  
Tous alors portent la main sur les mets placés devant eux.  
Après qu'ils ont bu et mangé selon leur désir,  
La muse mène l'aède à chanter les exploits des héros,  
D'un récit dont la gloire est déjà montée au vaste ciel,  
75 La querelle de Dévor et d'Achille, fils de Pélée :  
Comment ils se disputèrent au cours d'un festin des dieux,  
Avec des paroles terribles, tandis qu'Agamemnon,  
Chef de l'armée, se réjouissait en son cœur que s'insultent  
Les meilleurs des Achéens : Phébus Apollon l'avait prédit  
80 Par la sainte Pythie, quand il avait franchi le seuil  
De pierre pour le consulter. Allaient rouler alors  
Les maux, pour Troyens et Danaens, le grand Zeus le voulant.  
Voilà ce que chante l'illustre aède ; alors Dévor,  
Prenant dans ses mains puissantes son grand manteau de pourpre,  
85 S'en couvre la tête et cache son beau visage : il a honte,  
Face aux Phéaciens, des larmes qui tombent sous ses sourcils.  
Chaque fois que le divin aède cesse de chanter,  
Il essuie ses larmes, retire sa tête du manteau,  
Prend une double coupe et fait des libations aux dieux.  
90 Et dès que l'aède recommence à chanter, pressé  
Par les meilleurs des Phéaciens, qui goûtent son récit,  
Dévor aussitôt se cache la tête pour gémir.

Ainsi cache-t-il à tous les autres les larmes qu'il verse,  
Sauf à Esprit-puissant qui s'en aperçoit et comprend,  
95 Se trouvant près de lui et l'entendant lourdement gémir.  
Aussitôt il dit aux Phéaciens amateurs de rame :

« Écoutez, chefs et conseillers des Phéaciens ;  
Déjà nous sommes rassasiés du festin, et notre cœur,  
De la lyre qui va avec tout abondant festin.  
100 Sortons maintenant, et allons nous mesurer aux jeux  
Divers, afin que l'étranger, de retour chez lui, dise  
À ses amis combien nous surpassons tout le monde  
Au pugilat, à la lutte, au saut et à la course à pied. »

Sur ces mots, il part devant, et tous vont à sa suite.  
105 Le héraut suspend à un clou la lyre mélodieuse  
Et prenant la main de Recueille-peuple, le conduit  
Hors de la grand-salle, par le même chemin qu'ont pris  
Tous les meilleurs Phéaciens pour aller admirer les jeux.  
Ils s'en vont à l'agora, suivis d'une foule innombrable.  
110 Beaucoup de jeunes gens virils se tiennent là, debout.  
Se lèvent ainsi Acronéos, Ocyalos, Élatreus,  
Nauteus, Prymnus, Anchialos et Éretmeus,  
Pontus, Proreus, Thoon et Anabésineos,  
Amphialos, fils de Polynéos, fils de Tecton,  
115 Et Euryalos, funeste aux mortels à l'égal d'Arès,  
Naubolidès, par la stature et la beauté le meilleur  
De tous les Phéaciens après Laodamas.  
Présents aussi, trois fils du sans reproche Esprit-puissant :  
Laodamas, Alios et le divin Klytonéos.  
120 Ils commencent par une épreuve de course à pied.  
De la borne, la piste s'étend devant eux ; tous ensemble  
Ils s'envolent à toute vitesse, soulevant la poussière.  
Le meilleur est de loin l'impeccable Klytonéos.  
D'autant que parcourent deux mules dans un champ labouré,  
125 Il les dépasse à l'arrivée, les laissant en arrière.  
Vient l'épreuve de la pénible lutte à mains nues.  
Là c'est Euryalos qui l'emporte sur tous les meilleurs.  
Au saut, c'est Amphialos qui est supérieur à tous.  
Au disque, c'est nettement Eulatreus le plus fort.  
130 Au pugilat, Laodamas, le bon fils d'Esprit-puissant.  
Lorsque tous se sont réjouis le cœur aux jeux,  
Ainsi leur parle Laodamas, fils d'Esprit-puissant :

« Allez, amis, demandons à l'étranger s'il connaît  
Un jeu et s'y est entraîné. Il est taillé pour :  
135 Ses proportions, ses jambes, ses mains, son torse, son cou  
Montrent grande force et puissance ; et la jeunesse  
Ne lui manque pas, mais de nombreux maux l'ont broyé.  
Et je pense qu'il n'est rien de pire que la mer  
Pour briser un homme, aussi solide qu'il soit. »

140 Euryalos alors lui répond à haute voix :

« Laodamas, tu as excellemment parlé.  
Appelle-le, et trouve les mots pour le convaincre. »

Dès qu'il entend cela, le bon fils d'Esprit-puissant  
S'avance au milieu de l'assemblée et dit à Dévor :

145 « Allez, à toi maintenant, père étranger, de t'essayer  
Aux jeux auxquels tu t'es exercé ; tu as l'air d'en connaître !  
Car il n'est de plus grande gloire pour un homme que celle  
Qui se fait avec les pieds et avec les mains.  
Allez, viens, et disperse les soucis de ton cœur.  
150 Ton départ ne va plus tarder, en ce moment-même  
La nef est tirée à la mer et les compagnons sont prêts. »

Ainsi lui répond Dévor aux mille sagesses :

« Laodamas, pourquoi vous moquez-vous, à m'exhorter ?  
J'ai bien d'autres soucis en tête que les jeux,  
155 Moi qui jusqu'ici ait tant souffert et tant supporté,  
Et qui n'ai maintenant dans votre assemblée que le vif  
Désir du retour, implorant le roi et tout le peuple. »

Euryalos, alors, répond en l'insultant ouvertement :

« Décidément non, étranger, tu n'as pas l'air d'un homme  
160 Habile aux jeux nombreux que pratiquent les hommes,  
Mais plutôt d'un de ceux qui fréquentent ces fameux navires,  
D'un chef de matelots qui s'occupent de trafics,  
Ne pense qu'à la cargaison et veille aux marchandises,  
Avide au gain ; non, tu n'as pas l'air d'un athlète. »

165 L'avisé Dévor le regarde en-dessous et lui dit :

« Étranger, tu ne parles pas bien. On dirait un dément.  
C'est ainsi, les dieux n'accordent pas les mêmes dons à tous  
Les hommes, ni pour le physique, ni pour l'intelligence,  
Ni pour l'éloquence. Tel homme est d'apparence chétive,  
170 Mais le dieu l'a couronné d'un beau parler, et le voyant,  
On est charmé ; il inspire confiance, s'exprimant  
Avec un doux respect ; il se distingue dans la masse,  
Et quand il monte en ville, on le regarde comme un dieu.  
Tel autre est en beauté semblable aux immortels,  
175 Mais nulle grâce ne vient couronner ses paroles ;  
Toi, par exemple, tu es d'une beauté remarquable,  
Même un dieu ne t'aurait pas fait autrement. Mais tu es vain  
D'esprit. Tu as levé mon cœur dans ma poitrine en parlant  
Contre le bon ordre. Non je ne suis pas ignare aux jeux,  
180 Comme tu le dis ; je pense avoir été dans les premiers,  
Tout le temps où j'ai pu me fier à ma jeunesse et mes bras.  
Maintenant je suis accablé de maux et de douleurs.  
J'ai beaucoup enduré des hommes, des guerres, et traversé

Les flots pénibles. Et malgré tout, je vais tenter les jeux.  
185 Car tes paroles m'ont mordu le cœur, tu m'as provoqué. »

Encore en manteau il s'élance, saisit un disque  
Plus grand, plus lourd, plus gros – et pas seulement un peu,  
Que celui avec lequel les Phéaciens ont concouru.  
Il le fait tourner, le lance de sa robuste main ;  
190 La pierre vrombit ; frappés d'épouvante, les Phéaciens  
Aux longues rames, hommes fameux pour leurs vaisseaux,  
En foule sous le jet de pierre se jettent contre terre.  
Elle vole au-dessus de toutes les marques, à toute allure.  
Athéna, sous l'aspect d'un homme, pose la marque et dit :

195 « Même un aveugle, ô étranger, distinguerait ta marque,  
En tâtonnant, car on ne peut la confondre avec la troupe,  
Tant elle la devance ; sois tranquille en ce combat :  
Nul Phéacien n'atteindra ni ne dépassera ce point. »

À ces mots, Dévor aux mille épreuves se réjouit,  
200 Heureux de voir un compagnon aimable dans l'assemblée.  
Il dit alors aux Phéaciens, sur un ton plus léger :

« Maintenant, lancez jusque là, les jeunes ! Aussitôt  
Après, j'en lancerai un autre, encore plus loin, je pense.  
Qui veut me défier ? Si quelqu'un en a le courage,  
205 Qu'il s'y essaie ! puisque vous m'avez fort irrité.  
Pugilat, lutte, course, je ne refuse personne  
De tous les Phéaciens, à l'exception de Laodamas.  
Car lui, il est mon hôte. Qui se battrait contre un ami ?  
Insensé, vain et de nulle valeur se rend l'homme  
210 Qui porte la querelle et défie aux jeux l'hôte qui l'accueille  
En pays étranger ; il se mutile lui-même en tout.  
Pour les autres, je n'en refuse ni ne néglige aucun,  
Je veux au contraire les connaître et les affronter.  
Aux divers jeux des hommes, je ne suis pas mauvais du tout,  
215 Et je suis expert au maniement de l'arc bien poli ;  
Je suis le premier à atteindre un homme de mes flèches  
Dans une foule d'ennemis, même si de très nombreux  
Compagnons l'entourent et le couvrent en tirant à l'arc.  
Seul Philoctète l'emportait sur moi au tir  
220 Dans le peuple de Troie où nous combattions, Achéens.  
Mais je le dis, je l'emporte sur absolument tous  
Les mortels qui sont maintenant sur terre, mangeant le pain.  
Mais je ne voudrais pas rivaliser avec les super  
Héros, comme Héraclès ou Eurytos d'Échalie,  
225 Qui rivalisaient à l'arc même avec les immortels -  
Ce qui valut au grand Eurytos une prompte mort,  
Et de ne pas rentrer vieillir chez lui : car Apollon  
Le tua, irrité qu'il l'ait provoqué au tir à l'arc.  
Au javelot, je lance aussi loin que tout autre une flèche.  
230 À la course seulement, je crains qu'un des Phéaciens  
Ne me dépasse, les flots m'ayant fort lamentablement

Dompté tant de fois, car je n'avais pas toujours à manger  
Sur mon vaisseau, ce qui fait que mes jambes ont fondu. »

Ainsi parle-t-il, et tous restent muets, en silence.

235 Seul Esprit-puissant lui répond, par ces paroles :

« Mon hôte, ce que tu dis devant nous n'est pas malveillant.

Tu voulais faire la preuve de ta valeur, qui te suit,

Irrité que cet homme soit venu dans l'assemblée

T'insulter, alors qu'aucun mortel n'outrage ton mérite,

240 S'il a appris à parler dans un esprit de justesse.

Mais écoute maintenant ma parole, pour la redire

À un autre héros, quand tu donneras un repas

Chez toi, auprès de ton épouse et de tes enfants,

En te souvenant de nos mérites, et quels hauts-faits

245 Zeus nous fait accomplir, depuis nos pères jusqu'à nos jours.

Nous ne sommes pas parfaits au pugilat ni à la lutte,

Mais sommes rapides à la course, et les meilleurs marins.

Et toujours nous aimons le festin, la cithare et les chœurs,

Les habits frais changés, les bains chauds et les plaisirs du lit.

250 Mais allons ! Vous, les meilleurs danseurs des Phéaciens,

Jouez et dansez, que l'étranger dise à ses amis,

Une fois de retour chez lui, combien nous surpassons

Les autres en navigation, en course, en danse et en chant !

Et qu'on apporte vite à Recueille-peuple la lyre

255 Harmonieuse, qui est restée dans notre maison. »

Ainsi parle Esprit-puissant pareil au dieu, et un héraut

Se lève et prend la lyre creuse dans la maison du roi.

Neuf arbitres instaurés par tout le peuple se lèvent,

Et s'occupent de préparer chaque chose dans l'arène,

260 Aplanissent l'espace, dégagent le terrain.

Le héraut s'approche, apportant la lyre harmonieuse

À Recueille-peuple qui se place au centre ; autour de lui,

De jeunes adolescents, habiles à la danse,

Frappent de leurs pieds l'espace sacré. Et Dévor, voyant

265 Vibrer la lumière en leurs pieds, s'émerveille en son cœur.

Puis sur sa lyre l'aède se lance dans le beau chant

Sur les amours d'Arès et d'Aphrodite à belle couronne :

Comment, d'abord, ils s'unirent dans la maison d'Héphaïstos,

En secret, Arès, après bien des dons, déshonorant la couche

270 Du puissant Héphaïstos ; mais soudain le Soleil rapporta

La nouvelle, les ayant vus se mélanger d'amour.

Quand il a entendu ce récit douloureux, Héphaïstos

S'en va dans sa forge machiner dans sa tête un mauvais

Coup. Il met sur le billot une grande enclume, et frappe

275 Des chaînes indestructibles, indénouables, pour coincer

Là les amants. Une fois le piège fabriqué, furieux

Contre Arès, il va dans la chambre où se trouve son lit.

Il fait tomber ses chaînes tout autour des pieds du lit,

Il en fait pendre beaucoup du plafond, comme une toile

280 D'araignée que personne ne peut voir, pas même les dieux

Bienheureux ; car il a œuvré dans la dissimulation.  
Une fois qu'il a répandu le piège autour de son lit,  
Il feint de partir à Lemnos, forteresse bien construite,  
Une terre qui lui est chère entre toutes les autres.  
285 Arès aux rênes d'or ne le surveillait pas en vain :  
Quand il voit s'éloigner l'illustre artisan Héphaïstos,  
Il part pour la maison du très renommé Héphaïstos,  
Ne se tenant plus d'amour pour Cythère à belle couronne.  
Elle était assise, revenant de chez son père,  
290 Le puissant fils de Cronos. Entrant dans la maison,  
Il se greffe à sa main et la salue par ces paroles :

« Viens, chérie, allons au lit nous rassasier d'amour !  
Héphaïstos n'est plus dans le pays, il vient de partir  
Pour Lemnos, chez les Sintiens à la langue sauvage. »

295 Il dit, et elle accueille avec joie l'idée d'aller au lit.  
Ils s'en vont se coucher, au milieu des chaînes fabriquées  
Et répandues par les très industriels Héphaïstos :  
Impossible de bouger les membres ou de se lever.  
Ils comprennent alors qu'il n'y a plus moyen d'échapper.  
300 Aussitôt rapplique l'illustre aux-deux-bras-robustes,  
Qui a fait demi-tour avant d'arriver à Lemnos.  
Car le Soleil, qui espionnait, lui a tout rapporté.  
Il revient donc dans sa maison, le cœur lourd ;  
S'arrête sur le seuil, pris d'une colère sauvage,  
305 Pousse un cri terrible, et hurle vers tous les dieux :

« Zeus père, et vous autres dieux bienheureux et éternels,  
Venez, venez voir la chose risible et intolérable !  
Parce que je suis boiteux, la fille de Zeus, Aphrodite,  
Toujours me déshonore ! Elle aime le funeste Arès  
310 Parce qu'il est beau et a deux jambes égales, alors que moi  
Je suis infirme ; mais ce n'est pas de ma faute,  
C'est celle de mes parents, qui n'auraient pas dû m'engendrer.  
Regardez, ils sont allés se coucher pour l'amour  
Dans mon lit, et moi, en voyant ça, je suis mortifié.  
315 Mais je ne pense pas qu'ils veuillent rester ainsi couchés,  
Même un peu, malgré tout leur amour ! L'envie de s'allonger  
Ensemble va vite leur passer ; mais mon piège, mes chaînes,  
Vont les retenir de force jusqu'à ce que son père  
M'ait rendu tous les cadeaux que j'ai faits pour cette impudente ;  
320 Car sa fille est belle, mais elle n'a pas de freins ! »

À ces mots, les dieux se rassemblent dans la maison d'airain.  
Arrive Poséidon qui-enceint-la-terre, arrive  
Hermès le bienfaisant, et Apollon au long jet d'arc,  
Le roi. Seules les déesses restent chacune chez elle,  
325 Par pudeur. Les dieux dispensateurs de biens sont sur le seuil,  
Debout. Et parmi eux, les bienheureux, éclate un rire  
Inextinguible, à la vue du truc de l'habile Héphaïstos.  
Se regardant l'un l'autre, ils se disent entre eux :

« Pas d'honneur aux mauvaises actions ! Le lent atteint le vif,  
330 Comme maintenant Héphaïstos qui est lent a pris Arès  
Qui est le plus rapide des dieux demeurant sur l'Olympe,  
Grâce à ses artifices : Arès paie le prix de l'adultère. »

Ainsi discutaient-ils de cela les uns avec les autres.  
Le puissant Apollon, fils de Zeus, dit à Hermès :

335 « Hermès, fils de Zeus, messenger, dispensateur de biens,  
Ne voudrais-tu pas que de puissantes chaînes t'étreignent  
Pour pouvoir être couché auprès d'Aphrodite dorée ? »

Ainsi lui répond le messenger à l'agile lumière :

« Si cela pouvait arriver, puissant archer Apollon !  
340 Qu'on m'entoure de trois fois plus de chaînes inextricables,  
Et que tous les dieux et toutes les déesses le voient,  
Pourvu que je couche, moi, auprès d'Aphrodite dorée ! »

Ainsi dit-il, et les dieux immortels éclatent de rire.  
Sauf Poséidon, qui ne rit pas mais prie sans cesse  
345 Héphaïstos l'illustre artisan de délivrer Arès.  
Il l'interpelle par ces paroles ailées :

« Libère-le ! Moi, je te le promets, comme tu l'exiges,  
Il paiera ce qu'il faut devant les dieux immortels. »

Ainsi lui répond l'illustre aux-deux-bras-robustes :

350 « Ne me demande pas ça, Poséidon embrasse-terre.  
Cautions des misérables, misérables cautions !  
Comment, moi, t'attacherai-je devant les dieux immortels,  
Si Arès s'en va, libéré de sa dette et de mes chaînes ? »

Ainsi lui répond Poséidon, l'ébranleur de la terre :

355 « Héphaïstos, si, une fois délivré, Arès s'enfuit  
Sans payer sa dette, c'est moi qui te la paierai. »

Ainsi lui réplique l'illustre aux deux bras robustes :

« Il ne se peut ni ne convient de repousser ta parole. »

Sur ces mots, la force d'Héphaïstos relâche les chaînes.  
360 Dès qu'ils sont déliés de leurs fers, ils partent vivement,  
S'élançant à l'instant ; Arès s'en allant pour la Thrace,  
Et Aphrodite qui aime à sourire rejoignant Chypre,  
À Paphos où elle a bois sacré et autel parfumé.  
Là les Grâces la baignent, l'enduisent d'huile d'ambroisie  
365 Comme celle qui brille sur les dieux toujours vivants,  
Puis lui mettent de beaux vêtements, merveilleux à voir.

Voici ce que chante l'illustre aède ; et Dévor  
Prend plaisir dans son cœur à l'entendre, comme les autres  
Phéaciens aux longues rames, fameux par leurs vaisseaux.  
370 Esprit-puissant demande à Halios et à Laodamas  
De danser seuls, car nul ne peut rivaliser avec eux.  
Après avoir pris dans leurs mains un beau ballon  
De pourpre, qu'a fait pour eux l'habile Polybos,  
L'un des deux le lance vers les nuages sombres,  
375 Se courbant en arrière, l'autre, s'élevant hors de terre,  
Le saisit au vol aisément, et reprend pied sur terre.  
Après s'être exercés au lancer de ballon,  
Ils se mettent à danser sur la terre féconde,  
Se succédant rapidement ; tous les jeunes gens  
380 De l'assemblée battent des mains, et un grand bruit s'élève.  
Alors le divin Dévor dit à Esprit-puissant :

« Puissant Esprit-puissant, remarquable entre tous les gens,  
Tu t'étais vanté d'avoir les meilleurs danseurs ;  
Eh bien, la preuve en est faite ; et j'en reste admiratif. »

385 À ces mots, la sainte force d'Esprit-puissant est en joie.  
Et aussitôt, il dit aux Phéaciens amateurs de rame :

« Écoutez, chefs et conseillers des Phéaciens,  
L'étranger me semble particulièrement inspiré.  
Allons, offrons-lui les dons pour l'hôte, comme il convient.  
390 Il y a dans ce peuple douze distingués rois  
Qui accomplissent leur règne ; moi, je suis le treizième.  
Que chacun d'eux apporte un manteau bien lavé,  
Une tunique et un talent d'or de valeur.  
Rassemblons vite tout cela, afin que notre hôte  
395 L'ait en mains et aille dîner le cœur en joie.  
Et qu'Euryalos lui donne satisfaction en paroles  
Et en don, car il lui a parlé sans justesse. »

Il dit ; tous approuvent de la tête et donnent des ordres,  
Chacun envoyant un héraut chercher les présents.  
400 Euryalos alors prend à son tour la parole et dit :

« Puissant Esprit-puissant, remarquable entre tous les peuples,  
Je donnerai satisfaction à l'hôte, selon ton ordre.  
Je vais lui offrir cette épée tout en airain, à poignée  
D'argent, et dont le fourreau est entouré d'ivoire  
405 Nouvellement sciée ; ce sera un don digne et précieux. »

Sur ces mots, il place dans ses mains l'épée cloutée d'argent  
Et lui adresse à haute voix ces paroles ailées :

« Salut, ô père étranger ; si j'ai dit quelque chose  
De mal, que les tempêtes l'emportent sur-le-champ !  
410 Et veuillent les dieux que tu revoies ton épouse et rentres

Dans ta patrie, après avoir tant souffert loin des tiens. »

Ainsi lui répond Dévor aux mille sagesses :

« Salut à toi aussi, l'ami, que les dieux te fassent heureux !  
Puisses-tu ne pas regretter, plus tard, cette épée  
415 Que tu me donnes en réparation de tes paroles. »

Il dit, et pend à son épaule l'épée cloutée d'argent.  
Le soleil plonge, et les prestigieux présents arrivent.  
Les nobles hérauts les apportent chez Esprit-puissant.  
Les recevant, les fils du sans reproche Esprit-puissant  
420 Placent les splendides dons devant leur mère vénérable.  
La sainte force d'Esprit-puissant les conduit,  
Tandis qu'ils vont s'asseoir sur les trônes élevés.  
Le puissant Esprit-puissant dit alors à Orante :

« Ô femme, apporte ici un beau coffre, le plus beau ;  
425 Tu y mettras un manteau bien lavé et une tunique.  
Et qu'on mette un chaudron d'airain sur le feu, pour chauffer l'eau,  
Afin qu'une fois baigné il voie, bien rangés, tous les dons  
Que lui ont apportés là les impeccables Phéaciens,  
Et qu'avec joie il mange et entende le chant de l'aède.  
430 Quant à moi, je vais lui donner ma très belle coupe d'or,  
Pour qu'il se souvienne de moi chaque jour dans son palais  
En faisant ses libations à Zeus et aux autres dieux. »

Ainsi parle-t-il, et Orante dit aux servantes  
De placer tout de suite un grand trépied sur le feu.  
435 Elles mettent le trépied d'eau du bain au feu ardent,  
Versent l'eau dedans, poussent dessous du bois pour le nourrir.  
Le feu enveloppe la panse du trépied, l'eau chauffe.  
Cependant Orante rapporte d'une chambre, pour l'hôte,  
Un splendide coffre dans lequel elle met les beaux dons,  
440 Les vêtements et l'or, que les Phéaciens ont offerts,  
Et de sa part, un manteau et une belle tunique.  
Puis elle lui dit à haute voix ces paroles ailées :

« Vois toi-même ce couvercle et attache-le sans tarder,  
Qu'il ne soit pas endommagé en route, quand de nouveau  
445 Tu dormiras d'un doux sommeil, allant dans la noire nef. »

Dès qu'il entend cela, le divin Dévor aux mille épreuves  
Ajuste le couvercle, l'entoure prestement de liens,  
En nœuds complexes, jadis appris de l'auguste Cercluse.  
Aussitôt après, l'intendante le conduit au bain ;  
450 Il entre dans la baignoire, le cœur content de voir  
Le bain chaud, n'ayant pas été souvent soigné depuis  
Qu'il a quitté la maison de Cacheuse aux beaux cheveux.  
En ce temps-là il était constamment soigné comme un dieu.  
Après que les servantes l'ont baigné et frotté d'huile,  
455 Elles lui enfilent un beau manteau et une tunique,

Et quittant le bain, il rejoint les hommes en train de boire  
Du vin ; Phare-des-nefs, qui a reçu des dieux la beauté,  
Se tient contre le pilier de la salle bien bâtie  
Et elle admire Dévor, qu'elle regarde dans les yeux.  
460 Elle lui adresse à haute voix ces paroles ailées :

« Je te salue, étranger, que de retour dans ta patrie  
Tu ne m'oublies pas, moi la première à qui tu dois la vie. »

Et Dévor aux mille pensées lui répond ainsi :

« Phare-des-nefs, fille d'Esprit-puissant au grand cœur,  
465 Si Zeus au bruit retentissant, époux d'Héra, veut  
Que je rentre chez moi et voie le jour du retour,  
Alors je t'invoquerai là comme un dieu, chaque jour  
Et toujours : car tu m'as sauvé la vie, jeune fille. »

Puis il s'assoit sur un trône près du roi Esprit-puissant ;  
470 Déjà on distribue les parts et on mêle le vin.  
Le héraut s'approche, conduisant le fidèle aède,  
Recueille-peuple honoré des peuples ; il le fait asseoir  
Au milieu des convives, appuyé contre un haut pilier.  
Alors Dévor aux mille pensées dit au héraut,  
475 Coupant une tranche d'échine, en laissant le plus gros,  
D'un porc aux blanches dents, bardée d'une abondante graisse :

« Tiens, héraut, fais passer cette viande à Recueille-peuple,  
Qu'il la mange ; je veux lui faire amitié, malgré ma peine ;  
Car pour tous les humains sur cette terre, les aèdes  
480 Ont leur part d'honneur et de respect, parce que la muse  
Leur a appris les chants et aime la lignée des poètes. »

Ainsi parle-t-il, et le héraut, prenant la part en main,  
L'apporte au héros Recueille-peuple qui, la joie au cœur,  
La reçoit. Tous portent la main aux mets qui leur sont servis.  
485 Après qu'ils ont bu et mangé selon leur désir,  
Dévor aux mille pensées s'adresse à Recueille-peuple :

« Recueille-peuple, je te loue, le plus saillant des mortels,  
Instruit soit par la muse, enfant de Zeus, soit par Apollon :  
Car tu chantes si justement le destin des Achéens,  
490 Tous leurs exploits, toutes leurs souffrances, tous leurs travaux,  
Comme si tu y étais ou le tenais d'un témoin.  
Voyons, change de sujet, dis la construction du cheval  
De bois, qu'Épéios fabriqua avec Athéna, piège  
Que le divin Dévor conduisit dans la citadelle,  
495 Chargé de soldats qui anéantirent Troie.  
Si tu m'exposes cela dans ses justes détails,  
Aussitôt moi j'annoncerai devant les humains  
Que ton chant prodigieux t'a été inspiré par un dieu. »

Ainsi dit-il, et poussé par le dieu, l'aède commence

500 À faire briller son chant au moment où, embarqués  
Sur leurs nefes aux bancs solides, ayant incendié leurs tentes,  
Les Argiens s'éloignent ; tandis qu'autour du fameux Dévor,  
D'autres sont sur l'agora de Troie, cachés dans le cheval :  
Car les Troyens eux-mêmes l'avaient tiré dans la ville.  
505 Ainsi il se dressait là, et eux tergiversaient sans fin  
Autour de lui, partagés entre trois avis :  
Soit fendre le bois creux avec l'airain impitoyable,  
Soit le tirer et le précipiter du haut des rochers,  
Soit le laisser là comme offrande pour apaiser les dieux –  
510 C'est la solution qu'ils devaient finalement choisir.  
Décision fatale, à partir du moment où la ville  
Cachait en elle le grand cheval de bois d'où les meilleurs  
Allaient porter dans Troie le massacre et la mort.  
Il chante aussi comment les fils des Achéens, sortis  
515 Du cheval, de leur creuse embuscade, achèvent la ville,  
Comment chacun ravage sa part de la cité haute,  
Comment Dévor va vers la maison de Deiphobe,  
Tel Arès, avec Ménélas semblable à un dieu ;  
Comment il se risque là dans le plus terrible combat,  
520 Et en sort vainqueur grâce à Athéna au grand courage.  
Voilà ce que chante l'illustre aède ; alors Dévor  
Fond, les larmes tombées de ses paupières mouillent ses joues.  
Comme une femme pleure, épanchée sur son époux  
Tombé devant la cité et son peuple en écartant  
525 De la ville et de ses enfants le jour impitoyable ;  
Et comme, le voyant mourant et convulsant,  
Elle le prend dans ses bras et se lamente à cris perçants,  
Tandis qu'on frappe aux lances de bois son dos et ses épaules  
Pour l'emmener en captivité souffrir peine et misère,  
530 Et que la douleur la plus pitoyable flétrit ses joues ;  
Ainsi Dévor sous ses sourcils pleure de pitié.  
Mais restent cachées à tous les autres les larmes qu'il verse,  
Sauf à Esprit-puissant qui s'en aperçoit et comprend,  
Se trouvant près de lui et l'entendant lourdement gémir.  
535 Aussitôt il dit aux Phéaciens amateurs de rame :

« Écoutez, chefs et conseillers des Phéaciens,  
Que Recueille-peuple à présent pose sa lyre harmonieuse,  
Car tout le monde ne se réjouit pas de ses chants.  
Depuis qu'après dîner le divin aède s'est levé,  
540 Notre hôte n'a pas cessé de gémir lamentablement.  
Une immense douleur doit faire le tour de son cœur.  
Que l'aède cesse donc, pour que nous soyons tous en joie,  
Nous les hôtes et lui l'hôte : ce sera beaucoup mieux ainsi.  
Tout est en effet préparé pour l'hôte vénérable,  
545 Son retour et ses cadeaux, que lui offrent ses amis.  
L'étranger qui vient en suppliant est traité comme un frère  
Par l'homme dont le cœur se laisse au moins un peu toucher.  
À toi maintenant de ne pas, par pensées intéressées,  
Me cacher ce que je vais te demander : mieux vaut le dire.  
550 Dès lors, dis-moi comment t'appelaient ta mère et ton père,

Et tous ceux qui habitaient dans ta ville et ses environs.  
Car nul parmi les hommes n'est tout à fait anonyme,  
Ni l'humble ni le noble, et cela depuis sa naissance.  
Car les parents attribuent un nom à tous leurs enfants.  
555 Dis-moi quel est ton pays, quels sont ton peuple et ta ville :  
Que, les visant par la pensée, t'y conduisent nos nefs.  
Il n'y a pas de cybernète sur les nefs phéaciennes,  
Ni de gouvernail, comme sur les autres vaisseaux.  
Elles savent elles-mêmes les pensées et les desseins  
560 Des hommes, et connaissent les villes et les grasses campagnes  
De tous les humains, et franchissent à toute vitesse  
Les gouffres marins, même voilés de brume et de nuées,  
Et jamais ne craignent d'être abîmées ni de périr.  
Mais j'ai entendu autrefois mon père Nausithoos  
565 Dire que Poséidon s'irriterait contre nous  
Parce que nous sommes, de tous, les guides sans dommage,  
Et qu'un jour, une nef bienfaisante des Phéaciens,  
Au retour d'une mission, serait brisée dans la mer  
Sombre, et que notre ville serait cachée par un cercle  
570 De hautes montagnes. Ainsi parlait le vieil homme. Le dieu  
Fera cela ou non, selon le mouvement de son cœur.  
Mais allons, dis-moi, expose-moi en détail, sans détours,  
Par où tu as erré, par quelles contrées des humains  
Tu es passé, et par quelles villes bien peuplées,  
575 Et par quels hommes malveillants et sauvages, ou bien justes  
Et hospitaliers, ceux dont l'esprit est pieux et divin.  
Dis-moi pourquoi tu pleurais et gémissais dans ton cœur  
Au récit du sort des Argiens, des Danaens et de Troie.  
Ce sont les dieux qui l'ont fait, eux qui filent des humains  
580 La perte, afin qu'elle soit chant pour l'humanité future.  
As-tu perdu devant Troie quelque parent courageux,  
Un gendre ou un beau-père, qui sont les plus proches parents  
Par alliance, après les parents de sang et de lignée ?  
Ou bien était-ce un noble compagnon, bienveillant  
585 Avec toi ? Car il n'est pas de condition inférieure  
À celle d'un frère, le compagnon bien inspiré. »

## CHANT IX

Dévor aux mille sagesses lui répond en ces termes :

« Puissant Esprit-puissant, remarquable entre tous dans le peuple,  
Certes il est beau d'entendre chanter un aède tel  
Que celui-ci, dont la voix est semblable à celle des dieux.  
5 Je le dis, il n'est pas d'accomplissement plus aimable  
Que la réjouissance qui saisit tout un peuple  
Quand les convives dans la maison écoutent l'aède,  
Installés en rangs face à des tables chargées  
De pain et de viandes, l'échanson puisant le vin  
10 Dans un cratère et l'apportant, le versant dans les coupes.  
Rien n'est meilleur à mon cœur que de voir cela.  
Quant à toi, ton cœur m'a demandé de dire les peines  
Qui me font gémir – ce qui me fera pleurer davantage.  
Que raconterai-je en premier, et par quoi finirai-je ?  
15 Les dieux du Ciel m'ont donné tant et tant de misères.  
Je commencerai par dire mon nom, que vous le sachiez  
Vous aussi, et que moi, si j'échappe au jour impitoyable,  
Je sois votre hôte, bien qu'habitant une maison lointaine.  
Je suis Dévor, fils de Tresseur-de-peuple, connu de tous  
20 Pour mes amorces, et ma renommée va jusqu'au ciel.  
J'habite Ithaque qu'on voit au loin ; le mont Néritos,  
Remarquable, y agite son feuillage ; tout autour,  
Se trouvent des îles nombreuses et très proches entre elles,  
Doulichion, Samè, et Zacynthe couverte de forêts.  
25 Ithaque est basse, et située au plus profond du couchant ;  
Les autres îles sont plus loin, vers l'aurore et le soleil.  
Elle est rude, mais bonne nourrice de garçons ; et moi  
Je ne peux imaginer de terre à la saveur plus douce.  
Certes Cacheuse, déesse entre les déesses, me tint  
30 Dans ses grottes creuses, me voulant vivement pour époux ;  
Ainsi même Cercluse, par ses amorces, me retint  
Dans ses demeures d'Aiaïé, me désirant pour époux ;  
Mais jamais elles n'ont convaincu mon cœur dans ma poitrine.  
Tant rien ne peut se trouver de plus doux que la patrie  
35 Ou les parents, même si on habite, en pays lointain,  
Dans une riche demeure, mais séparé des siens.  
Mais allons, je te dirai le retour aux mille afflictions  
Que Zeus m'envoya après mon départ de Troie.  
M'emportant de Troie, le vent me poussa chez les Cicones,  
40 À Ismare. Moi je ruinaï la ville, tuai les hommes.  
Emportant de là les femmes et les nombreuses richesses,  
Je les partageai, afin que nul ne s'en aille lésé.  
Puis j'exhortai mes compagnons à fuir d'un pied agile,  
Mais eux, ces grands inconséquents, ne coururent pas.  
45 Au contraire ils burent là beaucoup de vin, égorgèrent

Sur la rive maintes brebis et bœufs aux pieds qui tournent  
Et cornes en spirale. Pendant ce temps, des Cicones  
Étaient partis alerter d'autres Cicones, leurs voisins  
De l'intérieur des terres, à la fois nombreux et vaillants,  
50 Sachant lutter du haut d'un char, et à pied s'il le fallait.  
Ils arrivent à l'aube, aussi nombreux que feuilles et fleurs  
Au printemps ; dès lors, un mauvais arrêt de Zeus est sur nous,  
Hommes au funeste destin qui souffrîmes tant de peines.  
Dressés, ils nous livrent batailles près de nos nefes rapides ;  
55 Nous nous lançons les uns sur les autres nos piques d'airain.  
Durant la matinée et la montée du jour sacré,  
Nous résistons et restons ferme face à leur grand nombre.  
Quand le soleil s'éloigne, à l'heure où l'on dételle les bœufs,  
Alors les Achéens s'inclinent, domptés par les Cicones.  
60 De chaque nef, six compagnons aux belles guêtres  
Sont tués. Les autres fuient la mort et le sort.  
De là nous naviguons plus avant, le cœur affligé,  
Heureux d'avoir survécu, mais en deuil de nos compagnons.  
D'abord mes nefes à la forme enroulée ne s'éloignent pas  
65 Avant qu'à grands cris nous n'ayons appelé trois fois nos pauvres  
Compagnons morts sur la plage, soumis par les Cicones.  
Puis contre nos nefes Zeus assembleur de nuées envoie  
Le Borée, qui souffle en prodigieux ouragan et cache  
Sous les nuées terre et mer ; du haut du ciel, la nuit se jette.  
70 Les vaisseaux se précipitent, proue en avant, leurs voiles  
Déchirées en trois ou quatre par la force du vent.  
On les redescend dans les nefes, craignant la mort,  
Et on rame impétueusement vers la terre ferme.  
Là, deux nuits et deux jours de suite, nous restons couchés,  
75 À la fois dévorés de fatigue et de douleur au cœur.  
Mais dès qu'Aurore aux belles boucles fait le troisième jour,  
Nous dressons les mâts, déployons les voiles blanches  
Et prenons place, conduits droit devant par les cybernètes  
Et le vent. J'aurais alors atteint sain et sauf ma patrie,  
80 Mais en doublant le cap Malée, les vagues, le courant  
Et le Borée m'éloignent, me faisant dévier de Cythère.  
Dès lors, neuf jours durant, les vents funestes nous emportent  
Sur la mer poissonneuse ; le dixième jour, on arrive  
Au pays des Lotophages, qui sont des mangeurs de fleurs.  
85 Là nous posons pied sur la terre ferme et puisons de l'eau,  
Et aussitôt mes compagnons dînent près des nefes rapides.  
Mais une fois que nous avons mangé le pain et bu,  
Je choisis deux de mes hommes et les fais suivre d'un héraut,  
Pour que ces compagnons, en s'avançant, aillent s'informer  
90 Sur les hommes mangeurs de pain habitant cette terre.  
Partant sur-le-champ, ils vont se mêler aux Mangeurs-de-fleurs :  
Ce qui s'ensuit, ce n'est pas que ces derniers veulent tuer  
Nos compagnons, mais qu'ils leur donnent du lotos à manger.  
Or qui mange du fruit de ce lotos, doux comme le miel,  
95 Ne veut plus rapporter la réponse ni revenir ;  
Ce qu'il veut, c'est rester avec les hommes Mangeurs-de-fleurs,  
Se repaître de lotos et se voiler le retour.

Et moi je dois les emmener de force à leurs nef, pleurant,  
Et les attacher aux bancs de rameurs de leurs vaisseaux creux.  
100 Et je commande à mes autres compagnons, restés fidèles,  
De se dépêcher d'embarquer sur leurs nef rapides,  
De peur qu'en mangeant du lotos ils n'oublient le retour.  
Aussitôt ils montent à bord et s'installent sur les bancs,  
Puis, assis en rangs, frappent de leurs rames la mer brillante.

105 De là nous naviguons plus avant, le cœur affligé.  
Nous arrivons à la terre des orgueilleux et sans-loi  
Roule-l'œil, qui s'en remettent aux dieux immortels  
Et ne font de leurs mains ni plantations ni labourages,  
Car tout croît chez eux sans être semé ni cultivé,  
110 Le blé, l'orge et les vignes qui leur fournissent un vin  
Tiré de grosses grappes de raisin, et que la pluie de Zeus  
Leur fait pousser. Pas d'agora chez eux, ni pour le conseil  
Ni pour les lois ; ils vivent aux sommets de hautes montagnes,  
Dans des grottes creuses, et chacun chez soi fait sa loi  
115 Sur ses enfants et sur ses femmes, sans se soucier des autres.  
Une petite île s'étend en face du port  
De la terre des Roule-l'œil, ni proche ni lointaine,  
Boisée, où naissent d'innombrables chèvres sauvages ;  
Car le pas des hommes ne les écarte pas, les chasseurs  
120 N'y pénètrent pas, eux qui par les bois prennent peine  
À suivre les pistes sur les sommets des montagnes.  
On n'y fait pas paître, on ne l'occupe ni ne la cultive,  
Elle reste toute l'année sans semailles ni labours,  
Et vide d'hommes ; seules y paissent les chèvres bêlantes.  
125 Pas de nef aux bords rouges vermillon chez les Roule-l'œil,  
Ni d'artisans pour travailler à fabriquer des nef  
Munies de bancs solides, qui leur permettent d'aller  
Dans chaque ville des humains, comme tant d'hommes voyagent  
Dans leurs nef sur la mer à la rencontre les uns des autres ;  
130 Eux qui par leur travail s'en feraient une île bien bâtie.  
Car loin d'être mauvaise, elle porterait toute l'année :  
Il y a le long des rivages de la mer brillante  
D'humides et mols prés ; les vignes seraient impérissables ;  
La culture, facile ; et on récolterait toujours,  
135 À la saison, une épaisse moisson, le sol étant gras.  
Elle offre aussi un bon port, où il n'y a pas besoin d'amarre  
Ni de jeter l'ancre, ni d'attacher à la poupe,  
Mais où ceux qui abordent restent le temps que les marins  
Le désirent en leur cœur et que soufflent les vents qui poussent.  
140 À l'extrémité du port, coule, sous une grotte  
Entourée de peupliers, l'eau claire d'une source.  
C'est là que nos nef descendent, là qu'un dieu nous conduit,  
Par une nuit obscure, où rien de visible ne se montre ;  
Car un profond brouillard entoure les nef, et la lune  
145 N'apparaît pas dans le ciel, couverte par les nuages.  
Aucun de nous ne contemple alors l'île de ses yeux,  
Ni les grandes vagues qui roulent vers la terre ferme,  
Avant que nos nef munies de bancs solides n'accostent.

Après avoir abordé, nous plions toutes les voiles  
150 Et nous descendons où les vagues se brisent sur la rive.  
Là nous nous endormons, en attendant la divine Aurore.

Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Nous tournoyons çà et là dans l'île, émerveillés.  
Les nymphes, filles de Zeus porte-égide, font se lever  
155 Les chèvres des montagnes, pour le repas des compagnons.  
Aussitôt nous prenons dans les nefs les arcs recourbés  
Et les longs javelots, puis, répartis en trois groupes,  
Nous lançons nos traits ; le dieu nous donne vite une chasse  
Abondante. Douze nefs me suivaient : chacune obtient  
160 En partage neuf chèvres ; moi seul en retire dix.  
Ainsi toute la journée, jusqu'à ce que le soleil plonge,  
Oui, nous mangeons d'innombrables viandes et buvons du vin.  
Car le vin rouge de nos nefs n'est pas épuisé ;  
Il en reste, tant chacun en a puisé dans les amphores  
165 Des Cicones, en prenant la citadelle sacrée.  
Comme nous sommes près de la terre des Roule-l'œil,  
Nous parviennent leur fumée, leurs voix et celles des chèvres.  
Lorsque le soleil plonge et qu'arrive le crépuscule,  
Nous nous endormons sur le rivage de la mer.  
170 Et lorsque paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Je convoque l'agora et je leur dis à tous :

« Restez là pour le moment, mes fidèles compagnons.  
De mon côté, avec mon navire et mon équipage,  
Je vais aller tenter de savoir qui sont ces gens,  
175 S'ils sont violents et sauvages, ou bien des hommes justes  
Et hospitaliers, dont l'esprit est pieux et divin. »

Sur ces mots, je monte à bord de ma nef et commande  
À mes compagnons d'embarquer et de délier les câbles.  
Aussitôt ils embarquent, s'installent sur les bancs,  
180 Et, assis en rangs, frappent de leurs rames la mer brillante.  
Mais quand nous arrivons dans cette contrée, qui est proche,  
Nous voyons tout au bout, près de la mer, une caverne  
Élevée, couverte de lauriers. Là, de nombreux troupeaux  
De brebis et de chèvres se reposent dans une cour  
185 Entourée de hauts murs de pierre aux profondes fondations,  
De grands pins et de chênes à la cime chevelue.  
Là se repose aussi un homme prodigieusement grand,  
Qui, seul, fait paître ses troupeaux au loin, sans commerce  
Avec autrui mais vivant à l'écart, dans l'iniquité.  
190 C'est un monstre horriblement fait, qui ne ressemble pas  
Aux hommes mangeurs de pain mais à un sommet boisé  
De hautes montagnes, qui apparaît seul parmi les autres.  
Je demande alors à mes fidèles compagnons  
De rester près du navire pour le surveiller,  
195 Et moi j'en choisis douze des plus vaillants, et je pars ;  
Cependant j'emporte une peau de chèvre pleine d'un vin  
Sombre et doux que m'avait donné Maron, fils d'Évanthès,

Un prêtre d'Apollon qui protège Ismaros,  
Parce que nous l'avions protégé, lui, ses enfants et sa femme,  
200 Par respect religieux ; il habite dans le bois sacré  
De Phébus Apollon. Il me fit de magnifiques dons :  
Il m'offrit sept talents d'or travaillés avec art,  
Il m'offrit un cratère tout en argent, puis il puisa  
Douze amphores entières d'un vin doux et non mêlé,  
205 Boisson divine ; personne dans sa maison  
N'en avait connaissance, ni serviteurs ni servantes,  
À part lui-même, son épouse et sa seule intendante.  
Quand on buvait ce vin rouge doux comme le miel,  
On en versait une coupe pleine dans vingt mesures  
210 D'eau, et une odeur exquise, divine, s'exhalait  
Du cratère, et on n'avait pas envie de s'en abstenir.  
J'en emporte donc une grande outre pleine, et des vivres  
Dans une besace ; car en cet instant je sais  
En mon cœur que je vais à un orgueilleux géant vêtu  
215 De force, sauvage, et ne connaissant ni lois ni justice.  
Nous parvenons promptement à son antre, sans l'y trouver,  
Car il est au pré, à faire paître ses grasses brebis.  
Rentrant dans la grotte, nous y contemplons chaque chose.  
Des claies chargées de lourds fromages, des bergeries pleines  
220 D'agneaux et de chevreaux répartis dans des enclos :  
Dans l'un les plus âgés, dans l'autre ceux d'âge moyen,  
Dans un autre les nouveau-nés. Il y a aussi des jattes  
Pleines de petit-lait, des récipients, des seaux pour traire.  
Mes compagnons me disent, me supplient, d'emporter d'abord  
225 Des fromages et de repartir, en sortant rapidement  
Des enclos les chevreaux et les agneaux, pour les pousser  
Jusqu'à la nef rapide, et s'en aller sur l'eau salée.  
Mais moi je ne les écoute pas, quoique je ferais bien  
Mieux, car je veux savoir s'il m'offrira l'hospitalité.  
230 Mais le voir ne présage rien de bon pour mes compagnons.  
Nous allumons le feu pour le sacrifice, puis prenons  
Des fromages et en mangeons, assis là à l'attendre.  
Quand il revient du pâturage, il porte un lourd fardeau  
De bois sec afin de préparer son repas. Il le jette  
235 À l'intérieur de l'antre, à bruit retentissant ;  
Nous, effrayés, nous nous réfugions au fond de la grotte.  
Lui pousse dans la vaste caverne toutes les brebis  
Grasses qu'il doit traire et laisse les mâles à la porte,  
Béliers et boucs, à l'intérieur de la cour profonde.  
240 Puis, soulevant un grand bloc robuste, il le dépose  
Sur l'ouverture de la grotte ; même vingt-deux chars  
Vaillants, dotés de quatre roues, n'auraient pu le mouvoir.  
Si énorme est le rocher qu'il dépose dans l'entrée.  
S'asseyant, il traite les brebis et les chèvres bêlantes,  
245 Tout dans le bon ordre, et remet les petits sous leur mère.  
Aussitôt il met à cailler la moitié du lait blanc,  
Le dépose à égoutter dans des corbeilles tressées,  
Puis place l'autre moitié du lait dans des vases,  
Pour la prendre comme boisson et en faire son repas.

250 Après s'être empressé et fatigué à ce travail,  
Il allume le feu, et nous apercevant, nous dit :

« Étrangers, qui êtes-vous ? D'où, par les routes mouillées,  
Naviguez-vous ? Est-ce pour une affaire ou errez-vous  
Vainement, en pillards égarés aux esprits agités,  
255 Apportant le malheur dans les pays où ils pénètrent ? »

Ainsi parle-t-il, et de nouveau notre cœur se brise,  
Effrayé par cette voix grave et par le monstre lui-même.  
Je lui fais pourtant en retour cette réponse :

« Nous sommes des Achéens qui revenons de Troie,  
260 Toutes sortes de vents nous ont jetés sur le grand abîme  
De la mer, nous ont poussés sur une autre route que celle  
Du retour chez nous ; tel était le plan voulu par Zeus.  
Nous nous flattons d'être l'armée de l'Atride Agamemnon,  
Dont la gloire est immense maintenant sous le ciel ;  
265 Tant est grande la ville qu'il a détruite, et sont nombreux  
Les peuples qu'il a fait périr. Nous, nous venons embrasser  
Tes genoux pour que tu nous offres l'hospitalité  
Et, selon la coutume, les présents qu'on fait aux hôtes.  
Allons, mon brave, respecte les dieux ! Car nous sommes  
270 Tes suppliants, et Zeus est le protecteur des suppliants  
Et des étrangers, il suit ceux qui sont respectueux. »

Ainsi parlai-je, et ce cœur cruel me répond aussitôt :

« Tu es puéril, étranger, ou bien tu viens de loin,  
Toi qui m'exhortes à craindre les dieux ou à les éviter ;  
275 Les Roule-l'œil ne se soucient pas de Zeus porte-égide  
Ni des dieux bienheureux, car nous sommes beaucoup plus forts ;  
Moi je ne t'épargnerai pas, ni toi ni tes compagnons,  
Pour éviter l'inimitié de Zeus, sauf si je veux bien.  
Mais dis-moi où, en venant, tu as mis ta nef bien bâtie,  
280 Si elle est loin d'ici ou bien tout près, que je sache. »

Ainsi tente-t-il de m'abuser, mais sans y arriver,  
Car je connais tout ça, et je lui réponds ces mots trompeurs :

« Poséidon, l'ébranleur de la terre, a brisé ma nef  
En la jetant contre les rochers au bout de votre terre,  
285 Quand nous en approchions ; le vent l'a déportée de la mer ;  
Ceux-là et moi seul avons réchappé à la mort abrupte. »

À ces mots, en son cœur impitoyable il ne répond rien  
Mais s'élançant, il porte la main sur mes compagnons,  
En saisit deux à la fois, les frappe contre le sol  
290 Comme des petits chiens ; leur cerveau se répand par terre,  
Imprègne la terre. Il découpe leurs membres, prépare  
Son repas. Tel un lion nourri dans les montagnes, il les mange,  
Sans rien laisser, ni entrailles, ni chairs, ni os à moelle.

Nous, en pleurant, nous élevons nos mains vers Zeus  
295 À la vue de ces actes terribles, l'impuissance au cœur.  
Puis le Roule-l'œil, ayant rempli son gros ventre en mangeant  
De la chair humaine, boit par-dessus du lait pur,  
S'allonge à l'intérieur de son antre, parmi ses brebis.  
Et moi je voudrais, du profond de mon cœur courageux,  
300 M'approcher, tirer du long de ma cuisse mon épée  
Aiguë, frapper sa poitrine sous le diaphragme, au foie,  
En tâtant de la main l'endroit ; mais une autre pensée  
Me retient : nous aussi serions précipités dans la mort ;  
Car nous ne pourrions pas repousser de nos mains le lourd  
305 Rocher qu'il a placé contre la porte élevée.  
Nous attendons alors, en gémissant, la divine Aurore.

Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Il allume le feu, trait ses fameuses brebis et chèvres,  
Tout dans le bon ordre, et remet les petits sous leur mère.  
310 Après s'être empressé et fatigué à ce travail,  
De nouveau il saisit deux hommes et prépare son repas.  
Après manger, il fait sortir de l'antre ses gras troupeaux,  
Ayant enlevé sans peine la grande porte ; après quoi  
Il la remet, comme il mettrait le couvercle d'un carquois.  
315 À grand charivari il conduit ses grasses brebis  
Dans la montagne ; moi, je reste là, à machiner  
Dans ma tête un mauvais coup pour me venger, si Athéna  
Me l'accorde. Et voici ce qui me semble le mieux à faire :  
La grande massue du Roule-l'œil est là, près de l'enclos –  
320 Un olivier vert qu'il a coupé, pour le porter  
Une fois sec. Nous, en le voyant, nous le trouvons  
Semblable au mât d'un noir navire à vingt rameurs,  
D'un vaste vaisseau de transport qui franchit les grands abîmes.  
Tant il est long, tant il est gros, admirable à contempler.  
325 Moi j'en coupe une brasse et la remets aux compagnons  
Présents à mes côtés, leur demandant de l'aiguiser.  
Ils unissent le bois ; moi, me plaçant à côté, je taille  
La pointe, puis je la mets au feu ardent pour la durcir.  
Enfin je le transporte et le cache bien sous le fumier  
330 Abondamment répandu et amoncelé dans la grotte ;  
J'ordonne alors à mes compagnons de tirer au sort  
Qui aura le courage de prendre avec moi le pieu  
Pour lui triturer l'œil, quand il sera dans un doux sommeil.  
Le sort désigne les quatre que j'aurais voulu choisir ;  
335 En m'ajoutant aux tirés au sort, nous sommes donc cinq.  
Le soir, il rentre du pré ses brebis à belle toison,  
Pousse aussitôt ses gras troupeaux dans la vaste grotte,  
Tous au complet, sans en laisser aucun dans la cour profonde –  
Soit de lui-même, soit par la volonté d'un dieu.  
340 Soulevant l'énorme pierre, il la replace sur l'entrée,  
S'assoit et trait les brebis et les chèvres bêlantes,  
Tout dans le bon ordre, et remet les petits sous leur mère.  
Après s'être empressé et fatigué à ce travail,  
De nouveau il saisit deux hommes et prépare son repas.

345 Alors moi je m'approche du Roule-l'œil et lui dis,  
Tenant entre mes mains une coupe de vin noir :

« Roule-l'œil, tiens, bois ce vin, après avoir mangé  
De la chair humaine, que tu saches quelle boisson  
Cachait notre nef. Je t'apporte cette libation  
350 Dans l'espoir que, par pitié, tu me renvoies à la maison.  
Tes fureurs sont odieuses. Cruel, comment quelque humain  
Reviendrait-il, quand tu agis en toute iniquité ? »

À ces mots, il prend le vase et boit ; et trouve ce vin  
Si terriblement doux à boire qu'il m'en redemande :

355 « Donne m'en encore de bon cœur, et dis-moi ton nom  
Tout de suite, que je te fasse un don d'hospitalité  
Pour te réjouir. Notre terre féconde porte aussi  
Du vin de grosses grappes, que la pluie de Zeus fait pousser.  
Mais là, c'est de l'élixir d'ambroisie et de nectar ! »

360 Il dit ; moi, je lui reverse de ce vin couleur de feu.  
Trois fois je lui en donne, trois fois, sans prudence, il en boit.  
Et quand le vin est monté à la tête du Roule-l'œil,  
Alors je lui adresse ces paroles emmiellées :

« Roule-l'œil, tu me demandes mon fameux nom, je vais donc  
365 Te le dire. Mais fais-moi un don, comme tu l'as promis.  
Nul est mon nom ; oui, Nul, c'est ainsi que m'appellent  
Ma mère, mon père, et tous mes autres compagnons. »

À ces mots, il répond aussitôt, ce cœur impitoyable :

« Nul, c'est toi que je mangerai en dernier, quand j'aurai  
370 Mangé tous tes compagnons ; voilà quel sera mon don. »

Sur ces mots, il tombe à la renverse sur le dos, et gît,  
Son cou épais penché sur le côté, et le sommeil  
Qui dompte tout le prend ; de son gosier jaillissent du vin  
Et de la chair humaine ; il se met à ronfler, lourd de vin.  
375 Alors moi je mets le pieu à chauffer sous l'épaisse couche  
De cendre ; je parle à tous mes compagnons, les encourage,  
Afin que nul d'entre eux, pris de peur, ne se dérobe.  
Dès que le pieu d'olivier est tout près de s'enflammer –  
Quoique vert, il jette une lueur terriblement brillante –  
380 Je le tire du feu, mes compagnons se tenant  
Autour de moi ; un démon nous inspire grande hardiesse.  
Et prenant le pieu d'olivier, ils enfoncent sa pointe  
Aiguë dans l'œil du Roule-l'œil ; moi, appuyant fortement  
Dessus, je le fais vriller, comme lorsqu'on troue le bois  
385 D'un navire avec une tarière, tandis qu'au-dessous  
D'autres nouent une courroie des deux côtés, et qu'elle tourne  
Sans cesse : ainsi nous faisons tourner dans son œil le pieu  
Aiguë au feu, brûlant, autour duquel le sang ruisselle.

La vapeur bouillante de sa pupille embrase  
390 Paupières et sourcil, la racine de l'œil grésille au feu.  
Comme lorsqu'un forgeron plonge dans l'eau froide une grande  
Hache ou double hache, le fer trempé pousse un grand cri,  
Et que cela redonne de la force au métal, ainsi  
Siffle son œil tout autour du pieu d'olivier.  
395 Il hurle horriblement, la pierre alentour retentit,  
Épouvantés nous nous enfuyons ; il arrache alors  
De son œil le pieu abondamment détrempé de sang.  
Puis, hors de lui, il le rejette de ses mains.  
Et il appelle à grands cris les Roule-l'œil qui habitent  
400 Les grottes des alentours, sur les sommets battus des vents.  
L'entendant hurler, ils arrivent chacun par leur côté ;  
Se tenant autour de l'ancre, ils demandent ce qui l'afflige.

« Pourquoi, Célèbre, appelles-tu ainsi, accablé,  
Dans la nuit d'ambrosie, nous empêchant de dormir ?  
405 Est-ce qu'un mortel emmène tes bêtes contre ton gré ?  
Ou est-ce toi qu'on veut tuer, par ruse ou par force ? »

Alors, de son ancre, le très fort Célèbre répond :

« Amis, Nul veut me tuer, par piège et nulle force. »

Ils lui répliquent alors ces paroles ailées :

410 « Eh bien, si nul ne pense à te tuer, et que tu es seul,  
C'est un mal que le grand Zeus t'envoie, personne n'y peut rien.  
Invoque plutôt notre père, le roi Poséidon. »

Sur ces mots, ils s'en vont ; moi je ris dans mon cœur, que mon nom  
Et ma bien personnelle pensée l'aient trompé, aveuglé.  
415 Gémissant, souffrant de cruelles douleurs, le Roule-l'œil  
Cherche en tâtonnant et retire la pierre de la porte.  
Puis s'assoit dans l'entrée et fait voler ses mains  
Pour attraper qui passerait la porte avec les brebis,  
S'imaginant que je suis ainsi simple d'esprit !  
420 Cependant moi je réfléchis au meilleur moyen possible  
Pour nous délier de la mort, mes compagnons et moi-même.  
Je tisse en pensée tous les pièges et les stratagèmes,  
Car il en va de notre vie et un grand mal nous guette.  
Et voici le plan qui paraît à mon cœur le meilleur.  
425 Ses béliers sont bien nourris, ils ont la laine touffue,  
Ils sont beaux et grands, leur toison est d'un violet foncé.  
En silence je les prends par trois, en utilisant  
L'osier flexible du lit du monstrueux et inique  
Roule-l'œil. Le bélier du milieu porte un homme, les autres,  
430 De chaque côté, protègent la fuite des compagnons.  
Ainsi trois béliers portent chaque fois un homme ; pour moi,  
Comme l'un des animaux est plus grand que tous les autres,  
J'enlace son dos, m'enveloppe dans son ventre touffu,  
À l'horizontale ; avec constance, j'accroche mes mains

435 À sa prodigieuse toison, l'âme pleine de patience.  
Ainsi attendons-nous, gémissants, la divine Aurore.

Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Le Roule-l'œil fait sortir les béliers pour le pâturage,  
Tandis que les brebis non traites bêlent dans les enclos,  
440 Car leurs pis sont gonflés. Leur maître, accablé de terribles  
Douleurs, tâte le dos des moutons qui sont debout,  
Sans se rendre compte, le sot, que sous l'épaisse toison  
Du torse des bêtes, sont attachés les compagnons.  
Dernier arrivé, mon bélier s'apprête à sortir,  
445 Tout chargé de sa laine, et de moi, esprit avisé.  
Après l'avoir tâté, le très fort Célèbre lui dit :

« Doux bélier, pourquoi sors-tu ainsi le dernier de ma grotte ?  
Avant, tu n'étais pas le dernier du troupeau à sortir  
De l'enclos, mais bien le premier à partir à grands pas  
450 Brouter les petites fleurs, le premier à arriver au fleuve,  
Le premier à désirer retourner à la bergerie,  
Le soir ; et te voilà le tout dernier. Regrettes-tu  
L'œil de ton maître, qu'un méchant homme a mutilé  
Avec ses vils compagnons, m'ayant dompté par le vin ?  
455 Ce Nul qui, je le dis, n'échappera pas à la mort.  
Si seulement, partageant mon avis, tu pouvais parler  
Et me dire par où celui-ci fuit ma fureur !  
Je lui frapperais la tête sur le pas de la porte,  
Et sa cervelle coulerait çà et là dans la grotte,  
460 Que mon cœur soit soulagé du mal que m'a fait ce Nul ! »

Ayant ainsi parlé, il pousse le bélier au-dehors.  
Arrivé non loin de la grotte et de l'enclos, je me sors  
Le premier du bélier, puis détache mes compagnons.  
Promptement nous poussons les bêtes bien grasses, les moutons  
465 Aux longues pattes, en tournant tout autour, jusqu'à arriver  
À notre nef. Nos chers compagnons nous voient avec joie  
Réapparaître, nous qui avons échappé à la mort,  
Et pleurent les autres. Moi, fronçant les sourcils, je mets fin  
Aux lamentations, et j'ordonne de vite porter  
470 Dans la nef les moutons à belle toison, et de voguer  
Sur l'eau salée. Aussitôt ils embarquent, et assis  
En rangs sur les bancs, frappent de leurs rames la mer brillante.  
Mais quand nous sommes à distance d'une portée de voix,  
J'adresse haut et fort au Roule-l'œil ces mots injurieux :

475 « Roule-l'œil, ceux que tu as dévorés dans ta grotte creuse,  
Dans ta violence extrême, il n'était pas dit qu'ils étaient  
Les compagnons d'un lâche. Un mauvais coup devait te frapper  
Fort, misérable, toi qui n'a pas craint de manger des hôtes  
Dans ta maison ! Zeus et les autres dieux t'en ont puni. »

480 Ainsi dis-je, et ces mots excitent au plus haut point la bile  
En son cœur : il arrache le gros sommet d'une montagne

Et le lance en avant de ma nef à la sombre proue.

*[manque un vers en grec]*

Sous la pierre qui tombe, la mer se dissout ;

485 La vague en refluant nous porte sur le rivage, flot

Qui nous met près de sortir de la mer et toucher terre.

Alors moi, prenant en mains une longue perche,

Je repousse la nef, et je presse mes compagnons,

D'un signe de la tête, de se jeter sur les rames

490 Afin d'échapper au pire ; ils se penchent en avant et rament.

Mais quand nous avons parcouru deux fois la même distance,

J'interpelle encore le Roule-l'œil ; mes compagnons

L'un après l'autre essaient de m'en empêcher par des mots doux :

« Malheureux, pourquoi veux-tu irriter cet homme sauvage ?

495 En lançant ce projectile à la mer, il a ramené

Notre nef vers le rivage et nous avons cru mourir.

S'il entend quelqu'un parler, s'il entend une voix humaine,

Il brisera à la fois nos têtes et les bois de la nef,

En jetant une pointe de marbre, tant il lance fort. »

500 Ainsi parlent-ils, mais sans convaincre mon cœur courageux,

Et je m'adresse encore à lui, la colère au cœur :

« Roule-l'œil, si quelqu'un parmi les mortels humains

Te demande qui t'a fait misère de ton œil, dis-lui

Que Dévor, destructeur de villes, fils de Tresseur-de-peuple,

505 Ayant sa maison à Ithaque, t'a aveuglé. »

Ainsi parlai-je, et lui, se lamentant, répond par ces mots :

« Ô pépin ! voici qu'arrive l'ancienne prédiction !

Il y avait ici un grand et noble devin,

Télémos, fils d'Eurymos, qui excellait dans l'art

510 De la divination, et l'exerça en vieillissant

Chez les Roule-l'œil ; il m'avait dit tout ce qui s'accomplit,

Que Dévor de ses mains me priverait de la vue.

Mais je m'attendais toujours à ce qu'arrive ici

Un homme grand et beau, revêtu d'une grande force ;

515 Or c'est un homme de peu, une nullité, sans force,

Qui m'a privé de mon œil après m'avoir dompté

Avec du vin. Viens donc, Dévor, que je te traite en hôte,

Et que j'exhorte l'illustre ébranleur de la terre

Qui se flatte d'être mon père de te reconduire.

520 Lui, s'il le veut, il me guérira, lui et nul autre,

Ni des dieux bienheureux, ni des humains mortels. »

Ainsi parle-t-il, et moi je lui dis en retour :

« Puissé-je t'avoir privé du souffle et du temps de la vie,

Et œuvré à t'envoyer dans la maison d'Hadès, aussi

525 Vrai que l'ébranleur de terre ne guérira pas ton œil ! »

Ainsi dis-je, et alors, se conciliant Poséidon,  
Il prie en tendant les mains dans le ciel étoilé :

« Écoute, Poséidon à chevelure bleue, qui tient  
La terre, si je suis bien ton fils, et si tu te flattes  
530 D'être mon père, fais que Dévor, destructeur de villes,  
Fils de Tresseur-de-peuple, ne retourne pas à Ithaque.  
Mais si sa part est de revoir ses amis et de rentrer  
Dans sa maison bien bâtie et la terre de sa patrie,  
Que ce soit tard et mal, ayant perdu tous ses compagnons,  
535 Sur la nef d'un autre, et pour trouver des fléaux chez lui. »

Ainsi prie-t-il, et le dieu à chevelure bleue l'exauce.  
Puis il saisit de nouveau un rocher beaucoup plus gros,  
Le fait tourner et le jette avec une immense force,  
L'envoie un peu en arrière de ma nef à proue bleue,  
540 Manquant d'atteindre l'extrémité du gouvernail.  
Sous la pierre qui tombe, la mer se dissout.  
La vague nous porte en avant, près de la terre ferme.  
Dès que nous arrivons à l'île où sont restés rassemblés  
Les autres navires aux bancs solides, nos compagnons  
545 Nous entourent en pleurant, nous ayant sans cesse attendus.  
Là nous faisons aborder le vaisseau sur les sables  
Et nous descendons sur la rive, là où la mer se brise.  
Prenant dans le navire creux les moutons du Roule-l'œil,  
Nous les partageons, afin que nul ne s'en aille lésé.  
550 Les moutons partagés, mes compagnons aux belles guêtres  
Me donnent en plus le bélier ; je l'offre sur la plage  
Au Cronide, Zeus aux sombres nuages, roi de tous ;  
J'en brûle les cuisses, mais il n'agrée pas mon sacrifice,  
Méditant plutôt comment perdre toutes mes nefs  
555 Aux bancs solides et mes fidèles compagnons.  
Ainsi toute la journée, jusqu'à ce que le soleil plonge,  
Assis, nous mangeons force viandes et buvons le doux vin.  
Quand le soleil plonge et que le crépuscule vient dessus,  
Alors nous nous couchons là où la mer se brise.

560 Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Moi je presse mes compagnons, je leur commande  
De monter à bord et de délier les cordages.  
Aussitôt ils embarquent, s'installent sur les bancs,  
Et, assis en rangs, frappent de leurs rames la mer brillante.  
565 De là nous voguons de l'avant, le cœur affligé,  
Contents d'avoir survécu, en deuil de nos chers compagnons.

## CHANT X

Nous parvenons à l'île d'Éolie ; là habite  
Éole, fils d'Hippotas, cher aux dieux immortels ;  
Île flottante sur l'eau, toute entourée d'une muraille  
D'airain indestructible et d'une haute roche lisse.  
5 Douze enfants d'Éole sont nés dans son palais,  
Six filles et six fils qui sont dans la fleur de leur jeunesse ;  
Là il a donné ses filles pour épouses à ses fils.  
Toujours auprès de leur cher père et de leur auguste mère,  
Ils festoient, des myriades de mets posés devant eux ;  
10 La maison embaume d'effluves, retentit d'airs de flûte  
Pendant le jour ; la nuit, près de leurs vénérables épouses,  
Ils reposent dans des tapis et des lits ciselés.  
Voilà la ville et le beau palais où nous arrivons.  
Tout un mois il m'accueille en ami, m'interrogeant sur tout,  
15 Sur Troie, les nefs des Argiens et le retour des Achéens.  
Et moi je lui dis tout en détail, selon le bon ordre.  
Cependant, quand je lui demande à reprendre la route,  
Il ne s'y oppose pas et prépare mon retour.  
Il me donne une outre en peau de bœuf de neuf années,  
20 Dans laquelle il a fermé les voies des vents mugissants.  
Car le Cronide l'a fait intendant des vents,  
Qu'il peut calmer ou exciter selon sa volonté.  
Il l'attache dans ma nef creuse avec un fil d'argent  
Brillant, pour qu'ils ne puissent s'infiltrer par le côté.  
25 Mais il laisse sortir et souffler pour moi le zéphyr,  
Pour qu'il nous porte, nos nefs et nous ; ce qui ne doit pas  
S'accomplir, car leurs bêtises nous feront périr.

Neuf jours, aussi bien la nuit que le jour, nous naviguons ;  
Le dixième, apparaît d'ici la terre de la patrie,  
30 Nous approchons des gens qui se tiennent auprès des feux ;  
De là un doux sommeil descend sur mon corps fatigué,  
Car j'ai sans cesse tenu le gouvernail, sans le confier  
À personne d'autre, pour que nous arrivions au plus vite  
Dans la patrie. Mais les compagnons se mettent à parler  
35 Ensemble, à dire que je rentre chez moi chargé d'or,  
D'argent, de cadeaux d'Éole au grand cœur, fils d'Hippotas.  
Se regardant l'un l'autre, ils se disent de proche en proche :

« Ô pépin ! Lui, il est toujours aimé et honoré  
De tous les humains dont nous visitons la ville et la terre.  
40 Il rapporte de Troie, en butin, plein de belles choses,  
Et nous qui avons accompli le même voyage,  
Nous revenons à la maison avec les mains vides ;

Et voilà ce que, par amitié, le bienveillant Éole  
Lui a donné. Allons donc vite voir ce qu'il en est,  
45 Combien d'or et d'argent il y a dans cette outre. »

Ainsi parlent-ils, et le mauvais dessein les vainc.  
Ils délient l'outre, et tous les vents se lèvent furieusement.  
Aussitôt la tempête nous saisit, nous emporte au large,  
Tout gémissants, loin de la terre de la patrie. Pour moi,  
50 Me réveillant, j'hésite en mon cœur sans reproche  
À périr en jetant de la nef mon cadavre à la mer,  
Ou supporter en silence et rester parmi les vivants.  
Je supporte et je reste, me couche et me cache dans la nef.  
Les mauvais vents de la tempête nous portent de nouveau  
55 Sur l'île d'Éolie, au grand dam de mes compagnons.  
Là nous descendons sur le rivage et y puisons de l'eau,  
Puis aussitôt mes compagnons mangent près des nefs rapides.  
Une fois que nous avons pris le repas et bu,  
J'emmène avec moi un héraut et un compagnon  
60 Et je m'en vais à l'illustre maison d'Éole, que je trouve  
En train de festoyer près de sa femme et de ses enfants.  
Arrivant au palais, nous nous asseyons près des piliers  
De la porte. Stupéfaits dans leur cœur, ils me demandent :

« Pourquoi es-tu revenu, Dévor ? Quel mauvais démon  
65 T'a contraint ? Nous avons préparé ton départ avec soin,  
Que tu revoies ta patrie, ta maison et ce qui t'est cher. »

Ainsi disent-ils, et moi je réponds, le cœur affligé :

« La faute en est à mes faibles compagnons, et d'abord  
Au funeste sommeil. Aidez-moi, amis, vous qui pouvez ! »

70 Je leur adresse ainsi des paroles amicales,  
Mais eux restent muets ; le père me dit en réponse :

« Va-t'en au plus vite de cette île, honte des vivants !  
Je n'ai pas le droit d'accueillir ni de reconduire  
Un homme que les dieux bienheureux ont pris en haine.  
75 Va-t'en, puisque tu es venu ici détesté des dieux ! »

Sur ces mots, il m'expulse de chez lui, accablé de peine.  
De là nous voguons de l'avant, le cœur affligé.  
Le moral des hommes s'épuise à ramer péniblement  
À cause de leur folie, et le retour a disparu.  
80 Six jours, aussi bien la nuit que le jour, nous naviguons ;  
Le septième, nous arrivons à la haute ville forte  
De Lamos, dans la vaste Lestrygonie, où le berger  
En rentrant appelle un berger qui, l'entendant, sort.  
Là l'homme qui ne dormirait pas doublerait son salaire,  
85 En menant paître les bœufs, puis les blanches brebis,  
Tant y sont proches les chemins du jour et ceux de la nuit.  
Là nous arrivons dans un illustre port, entouré

D'une roche escarpée, d'un bout à l'autre et sur deux côtés,  
Promontoires abrupts projetés en avant, face à face  
90 Dans la bouche et ne laissant qu'une étroite entrée, dans laquelle  
Pénètrent tous nos vaisseaux ballottés sur les flots.  
Les compagnons les attachent, groupés au fond de ce port  
Encaissé où jamais la vague ne grossit, ni beaucoup  
Ni seulement un peu, mais où règne le calme et la paix.  
95 Moi seul, me tenant en-dehors, amarre ma noire nef  
À un rocher situé à l'extrémité du port.  
Puis, pour observer, je grimpe par un sentier tortueux ;  
Mais on ne voit ni travaux d'hommes, ni travaux de bœufs,  
Seulement de la fumée qui monte de la terre.  
100 J'envoie alors deux de mes compagnons s'informer  
Sur les hommes qui mangent le pain sur cette terre,  
Ayant choisi deux hommes et un héraut pour les accompagner.  
Ils s'en vont par une route aisée, de celles par où  
Les chariots, du haut des montagnes, portent du bois en ville.  
105 Devant la ville, ils croisent une jeune fille allant puiser  
De l'eau, Costaude, fille du Lestrygon Contredit.  
Elle descend à la fontaine aux belles eaux, Artakiè.  
C'est là, en effet, qu'on va chercher l'eau pour la ville.  
Ils s'arrêtent, et lui adressant la parole, lui demandent  
110 Qui est le roi et qui sont les gens sur lesquels il règne.  
Elle leur montre aussitôt la haute maison de son père.  
Ils s'en vont à l'illustre demeure, et trouvent là,  
Horriifiés, une femme de la taille d'une montagne,  
Qui appelle à l'instant de l'agora son fameux époux,  
115 Contredit, qui médite pour eux une vile mort.  
Saisissant l'un de mes compagnons, il prépare son repas.  
Les deux autres fuient précipitamment jusqu'aux vaisseaux.  
Contredit produit alors un cri à travers la ville ;  
L'entendant, les trapus Lestrygons accourent çà et là  
120 Par milliers, pareils non à des hommes mais à des Géants.  
Des rochers, ils jettent des cailloux lourds comme la charge  
D'un homme ; alors monte de nos nefs le mauvais tumulte  
Mêlé des hommes mourants et des vaisseaux fracassés.  
Les transperçant comme des poissons, ils emportent leur sinistre  
125 Repas. Tandis qu'ils les font périr dans le port très profond,  
Je tire du long de ma cuisse mon épée aiguë  
Et j'en coupe les câbles de ma nef à la proue bleue.  
Aussitôt j'ordonne à mes compagnons, en les pressant,  
De se jeter sur les rames, afin d'échapper au pire.  
130 Tous ensemble ils les lancent en l'air, craignant la mort.  
Avec joie ma nef fuit dans la mer les rochers surplombants.  
Mais les autres tous ensemble trouvent ici la mort.  
De là nous voguons de l'avant, le cœur affligé,  
Contents d'avoir survécu, en deuil de nos chers compagnons.

135 Nous arrivons à l'île d'Aiaié. Là habite  
Cercleuse aux belles boucles, terrible déesse à voix  
Humaine, propre sœur du redoutable Aiétés.  
Tous deux sont nés du Soleil qui brille pour les mortels

Et ont pour mère Persé, fille de l'Océan.  
140 Là notre nef nous fait descendre en silence sur la rive  
D'un port propre au mouillage, et un dieu nous conduit.  
Débarqués, nous restons là deux jours et deux nuits,  
Gisant ensemble épuisés et la douleur au cœur.  
Mais dès qu'Aurore aux belles boucles fait le troisième jour,  
145 Moi, prenant ma lance et mon épée aiguë, je m'éloigne  
Rapidement de la nef et monte sur une hauteur,  
M'enquérir de travaux de mortels ou d'une voix humaine.  
Je m'arrête sur un point culminant entre les rocailles  
Et je vois s'élever une fumée de la vaste terre,  
150 Au palais de Cercleuse, à travers le bois de chênes dru.  
Je délibère alors en mon cœur et mon âme  
D'aller m'informer là où j'ai vu l'épaisse fumée.  
Mais à la réflexion, il me semble préférable  
D'aller d'abord à ma nef rapide au bord de la mer,  
155 Donner un repas à mes compagnons puis les envoyer  
S'informer. Je suis presque à ma nef à la forme enroulée  
Quand quelque dieu, prenant pitié de ma solitude,  
Place sur mon chemin un grand cerf aux bois élevés  
Qui, des pâturages de la forêt, descend vers le fleuve  
160 S'abreuver, y étant poussé par l'ardeur du soleil.  
Comme il surgit, moi je le frappe sur l'échine, au milieu  
Du dos ; ma lance d'airain le transperce tout droit,  
Il tombe dans la poussière en criant, son âme s'envole.  
Moi, posant le pied sur son corps, je tire de sa blessure  
165 La lance d'airain, puis je la pose et la laisse par terre ;  
J'arrache ensuite des broussailles et des osiers flexibles,  
J'en tresse une corde souple, de la longueur d'une brasse,  
Et j'en lie les pieds du prodigieux animal, que je charge  
Sur ma nuque pour m'en aller vers ma noire nef,  
170 En m'appuyant sur ma lance ; je ne pourrais le porter  
D'une main sur l'épaule, car c'est une très grosse bête.  
Je le jette devant la nef et par de douces paroles,  
M'approchant de chacun, j'encourage mes compagnons :

« Amis, nous ne plongerons pas encore, affligés,  
175 Dans les maisons d'Hadès, avant que vienne le jour fatal.  
Allons ! Tant qu'il y a dans la nef à manger et à boire,  
Songeons à manger, que la faim ne nous consume pas. »

Ainsi dis-je, et ils s'empresment d'obéir à ce discours,  
Et sortant de leur cache vont au bord de la mer stérile  
180 Admirer le cerf ; car c'est une très grosse bête.  
Après s'être rassasié les yeux à le contempler,  
Ils se lavent les mains et préparent un glorieux repas.  
Ainsi toute la journée, jusqu'à ce que le soleil plonge,  
Assis, nous mangeons force viandes et buvons le doux vin.  
185 Quand le soleil plonge et que le crépuscule vient dessus,  
Alors nous nous couchons là où la mer se brise.

Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,

Moi j'institue une agora et je m'adresse à tous :

« Écoutez mes paroles, compagnons que le mal éprouve.  
190 Amis, nous ne savons où sont ni les ténèbres, ni l'aube,  
Ni où le soleil, éclaireur des mortels, passe sous terre,  
Ni où il se lève. Réfléchissons très vite, voir  
S'il reste une idée ; moi je ne pense pas qu'il y en ait.  
Je suis monté entre les rocailles sur une hauteur  
195 Regarder l'île : elle est entourée d'eau à l'infini.  
Elle s'étend à plat ; d'un œil perçant on voit au milieu  
Une fumée monter à travers un bois de chênes dru. »

Ainsi parlai-je, et ils sentent leur cœur se briser,  
Se rappelant les actes du Lestrygon Contredit  
200 Et la violence de l'orgueilleux Roule-l'œil, mangeur d'hommes.  
Ils pleurent à grands cris et versent d'abondantes larmes.  
Mais nul acte ne naît de ceux qui se lamentent.  
Alors moi je compte et je partage mes compagnons  
En deux groupes, et donne à chacun des deux groupes un chef.  
205 J'en commande un, et Embuscade pareil à un dieu, l'autre.  
Tout de suite on agite les sorts dans un casque d'airain.  
En est tiré celui d'Embuscade au grand cœur.  
Il s'en va, avec vingt-deux compagnons en pleurs,  
Nous laissant derrière eux, nous qui pleurons aussi.  
210 Dans un vallon ils trouvent, construite en pierres polies  
Dans un lieu visible de partout, la maison de Cerceuse.  
Autour se tiennent des loups des montagnes et des lions  
Qu'elle a ensorcelés en leur donnant un mauvais pharmaque.  
Ils ne se jettent pas sur les hommes mais au contraire  
215 Se tiennent autour d'eux en remuant leurs longues queues.  
Comme les chiens entourent leur maître au retour du festin  
Et remuent la queue, car il leur rapporte toujours des restes,  
Ainsi les entourent ces loups, ces lions aux griffes robustes,  
Remuant la queue ; ils les trouvent pourtant fort effrayants.  
220 Ils s'arrêtent sur le seuil de la déesse aux belles boucles,  
Écoutent, à l'intérieur, Cerceuse chanter à belle voix,  
En tissant une grande toile divine, fine,  
Gracieuse, splendide comme sont les travaux des déesses.  
Politès, l'un des chefs, le plus sage de mes compagnons,  
225 Et qui m'est très précieux, prend la parole en premier :

« Amis, il y a là-dedans quelqu'un qui tisse une grande  
Toile et qui chante bien – le sol en mugit tout autour –  
Est-ce un dieu ou une femme ? Allons, appelons tout de suite ! »

Sur ce, ils donnent de la voix, appellent en criant.  
230 Aussitôt elle sort, ouvre ses portes brillantes,  
Les appelle ; tous ensemble, dans l'ignorance, la suivent.  
Embuscade, lui, reste en arrière, pressentant un piège.  
Elle les fait entrer et s'asseoir sur des sièges et des trônes,  
Puis elle mêle du fromage avec de la farine,  
235 Du miel frais et du vin de Pramnos, ajoute au mélange

Des pharmaqués malfaisants, pour qu'ils oublient complètement  
La patrie. Quand ils ont bu ce qu'elle leur donne, aussitôt,  
Les frappant d'un bâton, elle les pousse à la porcherie.  
Car ils ont des têtes, une voix, des poils et une forme  
240 De porcs, quoique leur esprit soit resté le même qu'avant.  
Ainsi mis à l'écart ils pleurent, et Cercleuse leur apporte  
À manger des glands, des faines et des fruits du cornouiller,  
Les choses qu'on donne toujours à ceux qui couchent par terre.  
Embuscade aussitôt revient à la noire nef rapide,  
245 Nous annoncer le triste sort de nos compagnons ;  
Mais il n'arrive pas à prononcer un seul mot,  
Si grande est la douleur jetée dans son cœur ; et ses yeux  
Sont remplis de larmes, son âme ne songe qu'à gémir.  
Mais comme, tous étonnés, nous l'interrogeons,  
250 Il raconte enfin le malheur des autres compagnons :

« Nous traversions la chênaie, suivant ton ordre, illustre Dévor ;  
Nous avons trouvé dans le vallon une belle maison  
De pierres polies, dans un endroit visible de partout.  
Là, tissant une grande toile, chantait d'une voix claire  
255 Un dieu ou une femme ; ils l'appellent en criant,  
Aussitôt elle sort, ouvre ses portes brillantes,  
Les appelle ; tous ensemble, dans l'ignorance, la suivent.  
Mais moi je reste en arrière, pressentant un piège.  
Et tous ensemble ils ont disparu, aucun d'eux  
260 N'a réapparu ; or je suis resté longtemps à épier. »

Ainsi parle-t-il, et moi je jette sur mon épaule  
Ma grande épée d'airain cloutée d'argent, avec mon arc ;  
Et je le presse de me conduire par la même route.  
Mais saisissant mes genoux, Embuscade me supplie,  
265 M'adresse en gémissant ces paroles ailées :

« Ne me force pas, nourrisson de Zeus, laisse-moi ici.  
Je sais que tu ne reviendras pas, ni ne ramèneras  
Aucun de nos compagnons ; fuyons plutôt avec ceux-ci,  
Vite ! Peut-être échapperons-nous encore au jour fatal. »

270 Ainsi dit-il, et à mon tour je lui réponds ainsi :

« Embuscade, reste donc ici, dans cet endroit,  
À manger et à boire près de la noire nef creuse ;  
Moi j'y vais, poussé par une puissante nécessité. »

Sur ces mots, je m'éloigne de la nef et de la mer.  
275 Je vais arriver, allant par les vallons sacrés,  
À la grande maison de Cercleuse aux mille pharmaqués,  
Quand vient là à ma rencontre Hermès à la baguette d'or,  
En chemin vers la maison, sous l'aspect d'un tout jeune homme  
Qui a sa première barbe, et la grâce de la jeunesse.  
280 Il se greffe à ma main et m'adresse ces paroles :

« Où vas-tu donc, malheureux, seul à travers ces vallons,  
Ignorant de ce lieu ? Tes compagnons partis chez Cercleuse  
Sont enfermés solidement, cachés comme des porcs.  
Es-tu venu ici pour les libérer ? Je te le dis,  
285 Tu ne reviendras pas toi-même, tu resteras comme eux.  
Allons, je vais te délivrer de ces maux et te sauver.  
Tiens, prends ce bon pharmaque pour aller chez Cercleuse,  
Il écartera de ta tête le jour fatal.  
Je vais te dire tous les malfaisants desseins de Cercleuse.  
290 Elle te fera un breuvage, y jettera ses pharmaques.  
Mais elle ne pourra t'ensorceler ainsi, car le bon  
Pharmaque que je vais te donner l'empêchera.  
Je te dis tout : quand Cercleuse te frappera de sa longue  
Baguette, tire du long de ta cuisse ton épée  
295 Aiguë, et fonce sur elle, comme pour la tuer.  
Prise de peur, elle voudra se coucher avec toi.  
Ensuite ne refuse plus le lit de la déesse,  
Pour qu'elle délie tes compagnons et prenne soin de toi.  
Mais fais-lui jurer par le grand serment des dieux bienheureux  
300 Qu'elle n'aura pas d'autres mauvais desseins contre toi  
Et ne te prendra pas, t'ayant mis nu, ta virilité. »

Sur ces mots, le rapide messenger me passe un pharmaque  
Qu'il arrache à la terre, et il m'en montre la nature.  
Sa racine est noire, sa fleur blanche comme le lait.  
305 Les dieux l'appellent môly ; difficile à arracher  
Pour les hommes mortels, mais les dieux peuvent tout.  
Après quoi Hermès s'en va, à travers l'île boisée,  
Pour le grand Olympe, et moi pour la maison de Cercleuse,  
Roulant, en marchant, maintes pensées dans mon cœur.  
310 Je m'arrête aux portes de la déesse aux belles boucles,  
De là j'appelle en criant, et elle entend ma voix.  
Aussitôt elle sort, ouvre ses portes brillantes,  
M'appelle. Et moi je la suis, le cœur affligé.  
Elle me fait asseoir sur un trône clouté d'argent,  
315 Beau et bien travaillé ; sous mes pieds, un escabeau.  
Me faisant à boire un breuvage dans une coupe d'or,  
Elle y met un pharmaque, méditant le mal en son âme ;  
Mais quand elle me le donne et que je le bois sans effet,  
Elle me frappe de sa baguette et m'interpelle ainsi :

320 « Va à la porcherie, te coucher avec tes compagnons ! »

À ces mots, je tire du long de ma cuisse mon épée  
Aiguë, fonce sur Cercleuse, comme pour la tuer.  
Elle pousse un grand cri, court se jeter à mes genoux  
Et tout en pleurant, m'adresse ces paroles ailées :

325 « Qui es-tu parmi les hommes ? Quels sont tes parents, ta ville ?  
Tu as bu sans effet le pharmaque et j'en suis stupéfaite.  
Jamais aucun autre homme n'a supporté ce pharmaque,  
Dès qu'il lui a fait passer la barrière de ses dents.

Il y a dans ta poitrine un esprit indomptable.  
330 Ou bien tu es Dévor aux mille sens, dont le rapide  
Messager à la baguette d'or m'annonçait qu'il viendrait  
À son retour de Troie, sur sa noire nef rapide.  
Allons ! Remets ton épée dans son fourreau, et montons  
Ensuite dans mon lit, afin de nous mélanger  
335 Dans l'étreinte et de nous fier l'un à l'autre en amis. »

Ainsi parle-t-elle, et moi je lui réplique en retour :

« Cercleuse, comment veux-tu que je sois doux avec toi,  
Qui m'as changé mes compagnons en porcs dans ta demeure,  
Qui, me tenant ici, médites des ruses pour me faire  
340 Aller dans ta chambre et monter dans ton lit, afin  
Que, m'ayant mis nu, tu m'ôtes vaillance et virilité ?  
Non, moi je n'accepterai pas de monter dans ton lit,  
Si tu ne consens, déesse, à jurer par grand serment  
Que tu n'auras pas d'autres mauvais desseins contre moi. »

345 À ces mots, elle jure aussitôt, selon ma demande.  
Après qu'elle a juré et achevé son serment,  
Moi je monte alors dans le très beau lit de Cercleuse.

Pendant ce temps, les servantes travaillent dans le palais ;  
Elles sont quatre, qui s'activent dans la maison.  
350 Elles sont nées des sources, et à l'écart dans les bois,  
Des fleuves sacrés qui s'en vont en fluant dans la mer.  
L'une d'elles jette sur les trônes de belles étoffes  
De pourpre, par-dessus un tissu de lin jeté dessous.  
Une autre étend devant les trônes des tables d'argent,  
355 Sur lesquelles elle dispose des corbeilles d'or.  
La troisième dispose dans des cratères d'argent  
Le vin doux comme le miel et distribue des coupes d'or ;  
La quatrième apporte l'eau et allume un fort feu  
Sous un grand trépied, et l'eau commence à chauffer.  
360 Puis, après que l'eau a bouilli dans l'airain éclatant,  
Elle me met dans la baignoire et me lave en versant l'eau  
Du trépied doucement tiédie sur ma tête et mes épaules,  
Pour libérer mes membres de la fatigue accablante.  
Après m'avoir baigné elle me frotte d'huile fluide,  
365 Jette sur mes épaules une tunique et un beau manteau,  
Puis elle me conduit sur un trône clouté d'argent,  
Bien travaillé, avec un escabeau sous mes pieds.  
Une servante apporte l'eau pour les mains dans une belle  
Aiguière d'or, la verse au-dessus d'un bassin d'argent,  
370 Pour les laver, puis dresse auprès une table polie.  
La vénérable intendante apporte et sert le pain,  
Et pose dessus de nombreux mets, m'offrant ses provisions.  
Cercleuse m'invite à manger mais mon cœur n'y est pas,  
J'ai la tête ailleurs, pleine de mauvais pressentiments.  
375 Voyant que je reste assis sans porter la main sur le pain,  
Et le cœur plein de douleur, Cercleuse se rapproche

Alors de moi et m'adresse ces paroles ailées :

« Pourquoi, Dévor, restes-tu assis ainsi sans rien dire,  
À te ronger le cœur, sans toucher au manger ni au boire ?  
380 Soupçonnes-tu quelque autre piège ? Tu n'as rien à craindre,  
Puisque je t'ai juré par grand serment de n'en rien faire. »

Ainsi dit-elle, et je lui fais en retour cette réponse :

« Cercleuse, quel homme, s'il est juste et honnête,  
Consentirait à se régaler de mets et de boisson,  
385 Avant d'avoir vu de ses yeux ses compagnons libérés ?  
Si tu veux sincèrement que je mange et que je boive,  
Libère-les, que je voie de mes yeux mes sûrs compagnons. »

Ainsi dis-je, et Cercleuse part à travers le palais,  
Sa baguette en mains, ouvre les portes de la porcherie,  
390 En fait sortir ce qui ressemble à des porcs gras de neuf ans.  
Alors ils se dressent devant elle, et allant parmi,  
Elle applique sur chacun un autre pharmaque.  
Et de leurs membres tombent les poils qu'avait fait pousser  
Le pharmaque nocif donné par la puissante Cercleuse.  
395 Aussitôt ils deviennent des hommes, plus jeunes qu'avant,  
Et paraissent même beaucoup plus beaux et plus grands.  
Me reconnaissant, chacun se greffe à mes mains,  
Tous se mettent à pleurer de joie, toute la maison  
Retentit de leurs cris ; la déesse elle-même est émue.  
400 Se tenant près de moi, la divine déesse me dit :

« Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Va maintenant sur ta nef rapide au bord de la mer.  
Tout d'abord, tirez le vaisseau sur le rivage,  
Puis allez mettre tous vos biens et vos agrès dans des grottes,  
405 Et reviens de suite avec tes fidèles compagnons. »

À ces mots, je me laisse convaincre en mon cœur viril,  
Et je m'en vais à ma nef rapide au bord de la mer.  
Je trouve sur la nef rapide mes sûrs compagnons  
Gémissant lamentablement, versant d'abondantes larmes.  
410 Comme un troupeau de génisses autour des vaches  
Qui reviennent à l'étable après s'être rassasiées d'herbe  
Et bondissent toutes ensemble au-devant d'elles – l'enclos  
Ne les retenant plus, elles courent en meuglant autour  
De leurs mères – de même, lorsqu'ils me voient de leurs yeux,  
415 Ils se répandent en pleurant : dans leur cœur c'est comme  
S'ils étaient revenus dans leur patrie et dans leur ville,  
La rude Ithaque, où ils sont nés et ont été nourris.  
Et tout en pleurant ils m'adressent ces paroles ailées :

« Te voir revenir, nourrisson de Zeus, nous réjouit  
420 Comme si nous revenions à Ithaque, dans la patrie ;  
Mais allons, raconte-nous la fin de nos compagnons. »

À ces mots, moi je leur adresse ces douces paroles :

« Tout d'abord, tirons le vaisseau sur le rivage,  
Et allons mettre nos biens et nos agrès dans des grottes ;  
425 Puis empressez-vous de me suivre tous ensemble  
Afin de revoir nos fiers compagnons dans la maison  
De Cercleuse, buvant et mangeant, ne manquant de rien. »

À ces mots, ils s'empressent tous d'obéir à mes ordres.  
Seul Embuscade écarte de moi tous les compagnons  
430 En leur adressant en retour ces paroles ailées :

« Pauvres faibles, où allez-vous ? Vous souhaitez des malheurs ?  
Si vous descendez au palais de Cercleuse, tous,  
Elle vous changera en porcs, en loups ou en lions,  
Pour que vous gardiez, contre votre gré, son grand palais.  
435 Comme l'a fait le Roule-l'œil quand sont entrés dans son antre  
Nos compagnons, à la suite de l'aventureux Dévor ;  
Et ils sont morts, à cause de sa folle présomption. »

À ces mots, moi je machine dans ma tête de tirer  
Du long de ma forte cuisse mon épée à pointe aiguë,  
440 Pour le priver de sa tête et la faire rouler à terre,  
Bien que nous soyons proches parents ; mais les compagnons,  
Chacun de son côté, me parlant doucement, me retiennent :

« Nourrisson de Zeus, laissons-le ici, si tu veux bien,  
Qu'il reste auprès du navire et qu'il veille sur lui.  
445 Et nous, conduis-nous dans la demeure sacrée de Cercleuse. »

Sur ces mots, ils remontent de la nef et de la mer,  
Et Embuscade abandonne aussi la nef creuse  
Et nous suit, effrayé par ma terrible menace.

Cependant Cercleuse en sa maison fait baigner avec soin  
450 Et frotter d'huile fluide mes autres compagnons,  
Les revêtir de tuniques et de manteaux de laine ;  
Nous les trouvons tous dans le palais en train de festoyer.  
Se revoyant tous, ils se racontent ce qu'ils ont vécu  
Et pleurent à en faire retentir toute la maison.

455 S'approchant de moi, la divine déesse nous dit :

« *[manque un vers en grec]*  
Ne réveillez plus tant de gémissements ; je sais moi-même  
Combien de maux vous avez soufferts sur la mer poissonneuse,  
Et ceux que des malveillants vous ont infligés sur la terre.  
460 Mais allons ! Mangez ces mets, buvez ce vin, et prenez  
De nouveau autant de vie dans votre cœur que le jour  
Où vous êtes partis de votre patrie, la rocailleuse  
Ithaque ; vous voilà épuisés, découragés,

Toujours vous rappelant vos peines et jamais en votre âme  
465 Ne vous réjouissant, car vous avez beaucoup souffert. »

Ainsi parle-t-elle, et notre cœur viril lui obéit.  
Tous les jours d'une année accomplissant sa révolution,  
Assis là, nous mangeons force viandes et buvons le doux vin.  
Mais quand l'année s'achève, que les saisons ont tourné,  
470 Que les mois se sont consumés, les longs jours terminés,  
Alors mes fidèles compagnons m'appellent et me disent :

« Divin esprit, souviens-toi maintenant de ta patrie,  
Si la volonté des dieux est que tu sois sauvé et rentre  
Dans ta haute maison et dans la terre de ta patrie. »

475 Ainsi parlent-ils, et mon cœur viril leur obéit.  
Alors toute la journée, jusqu'à ce que le soleil plonge,  
Assis là, nous mangeons force viandes et buvons le doux vin,  
Et quand le soleil plonge et que vient dessus le crépuscule,  
Eux s'endorment dans le palais plongé dans l'ombre.  
480 Moi je monte dans le très beau lit de Cerceuse,  
Saisis ses genoux et la supplie ; la déesse écoute  
Ma voix, et je lui adresse ces paroles ailées :

« O Cerceuse, tiens la promesse que tu m'as faite  
De me renvoyer chez moi ; mon âme maintenant m'y pousse  
485 Vivement, comme celle de mes compagnons, dont le cœur  
Se consume et qui m'entourent de pleurs quand tu n'es pas là. »

À ces mots, la divine déesse répond aussitôt :

« Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Vous ne resterez pas chez moi contre votre gré.  
Mais tout d'abord il vous faut accomplir un autre voyage,  
490 Vous rendre chez Hadès et la terrible Perséphone  
Pour consulter l'âme du Thébain Tirésias,  
Le devin aveugle dont l'esprit est immuable,  
Seul des morts à qui Perséphone a donné un esprit  
495 Toujours vivant ; les autres sont précipités dans les ombres. »

Ainsi parle-t-elle, et alors mon cœur se brise.  
Je reste assis sur le lit à pleurer, mon cœur ne veut plus  
Vivre encore ni voir la lumière du soleil.  
Mais une fois rassasié de me rouler en pleurant,  
500 Je lui adresse alors en retour ces paroles :

« O Cerceuse, qui me guidera sur cette route ?  
Jamais une noire nef n'est arrivée chez Hadès. »

À ces mots, la divine déesse répond aussitôt :

Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
505 Ne te soucie pas de trouver un guide pour ta nef,

Dresse seulement le mât, déploie les voiles blanches,  
Et assieds-toi ; le souffle de Borée te portera.  
Quand sur ta nef tu auras traversé l'Océan,  
Là seront le petit rivage et le bois de Perséphone,  
510 Les grands peupliers noirs et les saules stériles ;  
Fais alors aborder ta nef sur l'Océan aux profonds  
Tourbillons, et entre dans la fluante maison d'Hadès.  
Là coulent dans l'Achéron le Pyriphlégéthon  
Et le Cocyte qui tombe de l'eau du Styx,  
515 Les deux fleuves à leur jonction chutant d'un roc retentissant.  
Avance-toi là, héros, comme je te le commande,  
Creuse un trou d'une coudée en diamètre et profondeur,  
Verse autour une libation pour tous les morts,  
La première de lait miellé, la suivante de vin doux,  
520 La troisième d'eau ; répands dessus de la farine blanche ;  
Implore instamment les têtes inconsistantes des morts,  
Promets-leur, dès ton retour à Ithaque, une génisse  
Stérile, la plus belle du palais ; de nourrir un feu  
De biens précieux ; et de sacrifier à part, pour le seul  
525 Tirésias, un bélier tout noir, le meilleur de tes troupes.  
Puis, après avoir prié les illustres nations des morts,  
Sacrifie sur place une brebis et un agneau noirs,  
Tournés vers l'Érèbe ; quant à toi, détourne-toi  
Et va vers le courant du fleuve ; là viendront,  
530 En foule, les âmes des morts qui ont disparu.  
Alors presse tes compagnons, ordonne-leur d'écorcher  
Et de brûler les bêtes qui gisent égorgées  
Par le cruel airain, en priant et les vouant aux dieux,  
Au robuste Hadès et à la redoutable Perséphone.  
535 Toi, tirant du long de ta cuisse ton épée aiguë,  
Tiens-toi là, que les têtes inconsistantes des morts  
Ne s'approchent pas du sang avant que tu n'aies consulté  
Tirésias. Dès que le devin arrivera, chef des peuples,  
Il te dira la route, et les mesures du chemin,  
540 Et comment accomplir ton retour sur la mer poissonneuse. »

Sur ces mots, vient aussitôt Aurore au trône d'or.  
La nymphe me revêt d'une tunique et d'un manteau,  
Se couvre elle-même d'un grand voile éclatant de blancheur,  
Fin et gracieux, jette autour de ses hanches une belle  
545 Ceinture d'or, et place sur sa tête une coiffe.  
Moi je vais par le palais réveiller mes compagnons  
Et près de chaque homme prononcer de douces paroles :

« Allons, ne dormez pas plus longtemps d'un doux sommeil,  
Partons ! La vénérable Cercléuse me l'a conseillé. »

550 Ainsi parlai-je, et leur cœur viril obéit.  
Mais je n'emène pas tous mes compagnons sains et saufs.  
Homme-espoir est le plus jeune, et il n'est ni très vaillant  
À la guerre, ni doté d'un esprit bien ajusté.  
À l'écart des compagnons dans les demeures sacrées

555 De Cercleuse, cherchant le frais, il s'est couché alourdi  
Par le vin. Entendant l'agitation et le tumulte  
Des compagnons, il se réveille en sursaut et oubliant  
Ses esprits, au lieu de reculer vers le grand escalier,  
Il va droit devant et tombe du toit ; les vertèbres  
560 De son cou sont brisées ; son âme descend chez Hadès.  
Quand les autres arrivent, je leur adresse ce discours :

« Vous croyez retourner à la maison et dans votre chère  
Patrie. Mais Cercleuse nous a fixé une autre route,  
Pour les maisons d'Hadès et de la terrible Perséphone,  
565 Afin de consulter l'âme du devin Tirésias. »

Ainsi parlai-je, et ils sentent leur cœur se briser,  
Se rassoient en pleurant et s'arrachent les cheveux.  
Mais nulle action ne naît de ceux qui se lamentent.  
Et nous allons sur notre nef rapide au bord de la mer,  
570 Tous affligés et versant d'abondantes larmes.  
Pendant ce temps Cercleuse est venue attacher auprès  
De notre noire nef un agneau et une brebis noires,  
Nous ayant aisément dépassés. Qui pourrait de ses yeux  
Voir aller çà et là un dieu qui ne veut être vu ?

## CHANT XI

Après être descendus au vaisseau et à la mer,  
Tout d'abord nous tirons la nef dans la mer divine,  
Nous dressons le mât et les voiles de la noire nef,  
Nous portons les brebis à bord et embarquons nous-mêmes,  
5 Tout affligés et versant d'abondantes larmes.  
Puis notre navire à la proue bleue est mu en avant  
Par un vent d'arrière favorable qui gonfle les voiles,  
Bon compagnon envoyé par Cercleuse aux belles boucles,  
Terrible déesse à voix humaine. Après avoir placé  
10 Tous les agrès, on s'assoit ; le vent et le cybèrète  
Nous dirigeant. Tout le jour, voiles tendues, nous parcourons  
La mer. Puis le soleil plonge, et toutes les voies s'assombrissent.  
Traversant, la nef s'avance au courant profond d'Océan.  
Là sont le peuple et la ville des hommes Cimmériens,  
15 Cachés par la brume et les nuages ; jamais le soleil,  
Quand il brille là-haut, ne les regarde de ses rayons,  
Ni quand il trace sa route vers le ciel étoilé,  
Ni quand au retour il se dirige du ciel vers la terre ;  
Une nuit funeste s'étend sur ces malheureux mortels.  
20 Arrivés là, nous poussons à terre la nef, y prenons  
Les brebis ; marchant alors le long du courant d'Océan,  
Nous arrivons enfin à l'endroit indiqué par Cercleuse.  
Là Songeur et Embuscade prennent les animaux  
Consacrés ; moi, tirant du long de ma cuisse mon épée  
25 Aiguë, je creuse un trou d'une coudée dans tous les sens,  
Tout autour je verse des libations pour tous les morts,  
La première de lait miellé, la suivante de vin doux,  
La troisième d'eau ; je répands dessus la farine blanche ;  
J'implore instamment les têtes inconsistantes des morts,  
30 Leur promets, dès mon retour à Ithaque, une génisse  
Stérile, la plus belle du palais ; de nourrir un feu  
De biens précieux ; et de sacrifier à part, pour le seul  
Tirésias, un bélier tout noir, le meilleur de mes troupeaux.  
Après avoir fait vœux et prières aux nations des morts,  
35 Je prends les brebis et les égorge complètement  
Dans le trou ; le sang sombre coule ; les âmes des morts  
Disparus affluent et s'assemblent du fond de l'Érèbe,  
Jeunes femmes, jeunes gens, vieillards pleins de misères,  
Vierges tout en vigueur récemment affligées dans leur cœur,  
40 Et aussi nombre de guerriers blessés par l'airain,  
Tués par Arès et portant leurs armes souillées de sang.  
En foule ces âmes vont et viennent autour du trou,  
Avec des cris prodigieux ; en moi advient la crainte verte.  
Alors j'ordonne à mes compagnons, en les pressant,  
45 D'écorcher et brûler les brebis qui gisent égorgées  
Par le cruel airain, en priant et les vouant aux dieux,  
Au robuste Hadès et à la redoutable Perséphone.  
Moi, tirant du long de ma cuisse mon épée aiguë,

Je me tiens là, que les têtes vides des morts ne s'approchent  
50 Pas du sang avant que je n'aie consulté Tirésias.  
La première âme qui vient est celle de mon compagnon  
Homme-espoir, qui n'a pas été mis sous la vaste terre ;  
Nous avons abandonné son corps au palais de Cercléuse,  
Sans le pleurer ni l'enterrer, pressés par une autre peine.  
55 Je pleure en le voyant, et le cœur plein de pitié,  
Je lui adresse à haute voix ces paroles ailées :

« Homme-espoir, comment es-tu venu sous ces ténèbres  
Brumeuses ? À pied, tu m'as devancé, moi qui suis en bateau. »

Ainsi dis-je, et lui, en gémissant, me répond par ces mots :

60 « Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Le mauvais sort d'un démon et le trop de vin m'ont perdu.  
M'étant couché dans le palais de Cercléuse, j'oubliai  
Que le grand escalier, pour descendre, était derrière moi ;  
Allant droit devant, je suis tombé du toit ; les vertèbres  
65 De mon cou brisées, mon âme est descendue chez Hadès.  
Je te supplie maintenant, par les tiens qui sont absents,  
Par ta femme, par ton père qui t'éleva tout enfant,  
Par Combat-de-loin, que tu as laissé seul dans ton palais ;  
Car je sais qu'en partant d'ici, de la maison d'Hadès,  
70 Tu conduiras ta nef bien œuvrée à l'île d'Aiaïé ;  
Et là je te demande, roi, de te souvenir de moi.  
Ne t'en va pas en me laissant ni pleuré ni enterré,  
Que ce ne soit cause de colère des dieux contre toi,  
Mais brûle-moi avec les armes, celles qui sont à moi,  
75 Et élève-moi un tombeau au bord de la mer brillante,  
Que les hommes du futur sachent qui fut ce malheureux.  
Fais cela pour moi, et fixe sur mon tombeau la rame  
Dont je me servais, vivant, ramant avec mes compagnons. »

Ainsi parle-t-il, et moi je lui réponds en retour :

80 « Tout cela, malheureux, je le ferai, je l'accomplirai. »

Ainsi nous échangeons ces terribles paroles,  
Moi, à l'écart, tenant mon épée au-dessus du sang,  
Et de l'autre côté le fantôme, parlant beaucoup.  
Arrive alors l'âme de ma mère décédée,  
85 Anticlée, fille de Vrai-loup au grand cœur,  
Que j'ai quittée vivante en partant pour la sainte Troie.  
Je pleure en la voyant, le cœur plein de pitié ;  
Malgré ma douleur, je ne la laisse pas approcher  
Du sang la première, avant d'avoir consulté Tirésias.  
90 Et voici qu'arrive l'âme du Thébain Tirésias,  
Portant un sceptre d'or ; il me reconnaît et me dit :

« Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Pourquoi, malheureux, laissant la lumière du soleil,

Viens-tu visiter les morts et ce sinistre endroit ?  
95 Mais éloigne-toi du trou, écarte ton épée aiguë,  
Que je boive le sang et te dise la vérité. »

À ces mots, moi je recule et remets mon épée cloutée  
D'argent dans son fourreau. Après avoir bu le sang noir,  
Le devin sans reproche m'adresse ces paroles :

100 « Tu cherches le retour doux comme le miel, glorieux Dévor ;  
Mais un dieu te le rendra difficile ; je ne crois pas  
Que l'ébranleur de la terre oubliera, lui qui a la haine  
En son cœur contre toi parce que tu as aveuglé son fils.  
Mais tu y arriveras, en supportant encore des maux,  
105 Si tu retiens tes désirs et ceux de tes compagnons  
Au moment où, ayant approché ta nef bien œuvrée  
De l'île du Trident, échappant à la mer violette  
Vous trouverez en train de paître les bœufs et les forts  
Moutons du Soleil, qui surveille et écoute tout.  
110 Si vous n'y touchez pas, tu pourras penser au retour,  
Et rentrer à Ithaque après avoir enduré des maux.  
Mais si tu les meurtris, je t'annonce la perte certaine  
De ta nef et de tes compagnons. Tu en réchapperas,  
Toi, mais pour rentrer longtemps après, et mal, ayant perdu  
115 Tous tes compagnons, sur une nef d'emprunt, et pour trouver  
Des fléaux chez toi, des orgueilleux qui dévorent tes biens,  
Convoitent ta divine épouse et lui font des cadeaux.  
Mais tu leur feras payer leur violence en arrivant.  
Après avoir tué tous les prétendants dans ton palais,  
120 Soit par ruse, soit ouvertement par l'airain aigu,  
Alors tu repartiras, emportant une rame souple,  
Jusqu'à parvenir où les hommes ne connaissent pas  
La mer et mangent une nourriture non salée.  
Des gens qui n'ont ni navires aux flancs teintés de pourpre,  
125 Ni rames souples qui servent d'ailes aux vaisseaux.  
Je vais te dire un signe évident, qui ne trompera pas :  
Quand tu rencontreras un autre voyageur  
Qui demandera pourquoi tu as sur ta brillante épaule  
Une pelle à vanner, plante alors ta rame dans la terre,  
130 Offre un beau sacrifice au roi Poséidon,  
Bélier, taureau, sanglier capable de monter les laies ;  
Puis rentre chez toi et offre de saintes hécatombes  
Aux dieux immortels qui habitent le vaste ciel,  
À tous bien à la suite. Et hors de la mer te viendra  
135 Une très douce mort, qui te tuera comblé  
D'une brillante vieillesse ; et autour de toi  
Les peuples seront heureux. Je te dis la vérité. »

Ainsi parle-t-il, et moi en retour je lui dis :

« Tirésias, voilà donc ce que les dieux ont filé pour moi.  
140 Mais parle-moi encore franchement, dis- moi :  
Je vois ici l'âme de ma mère décédée ;

Elle se tient silencieuse près du sang, et elle n'ose  
Ni regarder son fils, ni lui adresser la parole.  
Dis-moi, roi, comment reconnaîtra-t-elle qui je suis ? »

145 Ainsi parlai-je, et il me répond aussitôt :

« Je vais te dire un mot simple et le mettre dans ton esprit :  
Ceux parmi les morts disparus que tu laisseras  
Approcher du sang, ils te diront la vérité ;  
Ceux que tu en empêcheras, ils reculeront. »

150 Ayant ainsi parlé, l'âme du roi Tirésias retourne  
Dans la maison d'Hadès, après avoir prononcé l'oracle.  
Moi je reste là sans bouger, jusqu'à ce que ma mère  
Arrive et boive le sang noir ; elle me reconnaît  
Aussitôt et, affligée, me dit ces paroles ailées :

155 « Mon enfant, comment es-tu venu, vivant, sous ces ténèbres  
Brumeuses ? Il est difficile aux vivants de voir cela.  
Car il faut franchir de grands fleuves, et de terribles courants,  
Océan le premier, qu'on ne peut traverser à pied,  
Si l'on ne dispose d'une nef bien construite.  
160 Arrives-tu maintenant de Troie, après avoir erré  
Longtemps sur ta nef avec tes compagnons ? N'as-tu pas  
Regagné Ithaque, ni vu ta femme en ton palais ? »

Ainsi parle-t-elle, et moi je lui réponds par ces mots :

« Ma mère, il était nécessaire que je descende  
165 Chez Hadès pour consulter l'âme du Thébain Tirésias ;  
Non, je n'ai pas approché l'Achaïe, ni abordé  
Sur notre terre, mais j'erre toujours, infortuné,  
Depuis que j'ai suivi le divin Agamemnon  
À Troie aux nombreux chevaux, pour combattre les Troyens.  
170 Mais allons, dis-moi, parle-moi avec franchise :  
Quel mauvais sort t'a domptée, étendue dans la mort ?  
Une longue maladie ? Ou Artémis aux vifs traits  
T'a-t-elle apporté de ses flèches une mort douce ?  
Parle-moi de mon père et de mon fils, que j'ai laissé ;  
175 Ont-ils encore mes prérogatives, ou bien un autre  
Les a-t-il prises, tous pensant que je ne reviendrai pas ?  
Dis-moi ce que veut et pense la femme que j'épousai :  
Reste-t-elle auprès de son enfant, garde-t-elle mes biens,  
Ou quelque noble Achéen l'a-t-il déjà emmenée ? »

180 À ces mots, ma vénérable mère répond aussitôt :

« Le cœur plein de patience, Tiredelle demeure  
Dans ses appartements ; la nuit, toujours, elle se lamente,  
Et pendant la journée elle verse des larmes.  
Personne n'a pris tes bonnes prérogatives  
185 Mais Combat-de-loin gère paisiblement ton domaine

Et assiste aux festins à parts égales, comme il convient  
À un juge ; car tous l'invitent. Ton père, lui, reste  
À la campagne et ne descend plus en ville ; pour dormir,  
Pas de lit, de couvertures ni de tapis brillants,  
190 Mais l'hiver il dort comme les serviteurs de la maison  
Sur la cendre auprès du feu, de mauvais habits sur le corps ;  
Quand vient la saison chaude et la fructueuse fin d'été,  
N'importe où sur les pentes de son coteau planté de vignes,  
Les feuilles tombées par terre lui servent de lit.  
195 Là il s'étend, affligé, et sa grande douleur croît  
Dans son cœur, désirant ton retour, tandis qu'arrive  
La rude vieillesse. Et je suis morte ainsi, achevant  
Mon destin : Artémis qui voit au loin ne m'a pas,  
Au palais, apporté de ses flèches une douce mort,  
200 Il ne m'est pas arrivé non plus une maladie  
Qui consume affreusement et ôte la force des membres ;  
Mais la nostalgie de ta gentillesse et le souci  
De toi, Dévor, m'ont enlevé la douce vie. »

Ainsi parle-t-elle, et alors moi je veux, dans mon âme  
205 Inquiète, embrasser l'âme de ma mère décédée.  
Trois fois je m'élançai, mon cœur m'exhortant à la saisir ;  
Trois fois elle tombe de mes mains, telle une ombre ou un songe.  
Une douleur aiguë monte terriblement dans mon cœur,  
Et je lui adresse alors ces paroles ailées :

210 « Ma mère, pourquoi t'en vas-tu quand je veux t'embrasser,  
Que chez Hadès nous nous prenions entre nos chers bras,  
Pour nous soulager l'un l'autre de nos froids gémissements ?  
La noble Perséphone n'a-t-elle suscité  
Qu'un fantôme, pour que je pleure et gémisses encore plus ? »

215 À ces mots, ma vénérable mère me répond aussitôt :

« Ô mon enfant, de tous les hommes le plus malheureux,  
Non, Perséphone, fille de Zeus, ne te trompe pas,  
Mais telle est la loi des mortels, lorsqu'ils sont morts :  
Ils n'ont plus de muscles pour tenir les chairs et les os  
220 Car ils sont domptés par la puissante force du feu  
Brûlant, dès que la vie abandonne les os blancs,  
Et l'âme s'envole en voltigeant comme un songe.  
Mais désire vite aller à la lumière, et observe  
Tout cela, afin de le dire plus tard à ta femme. »

225 Pendant que nous échangeons ces paroles, arrivent  
Des femmes poussées par la noble Perséphone,  
Qui ont été des épouses ou des filles de princes.  
Elles se rassemblent en foule autour du sang noir,  
Et moi je me demande comment interroger chacune.  
230 Voilà ce qui me paraît la meilleure solution :  
Je tire du long de ma cuisse mon épée aiguë,  
Qu'elles ne viennent toutes ensemble boire le sang noir.

Elles s'approchent alors l'une après l'autre, et chacune  
Raconte son origine. Je les interroge toutes.  
235 La première que je vois est Tyro, de noble naissance,  
Qui dit être fille de l'irréprochable Salmonée,  
Et avoir été la femme de Créthée, fils d'Éole.  
Elle fut éprise d'un fleuve, le divin Énipée,  
Le plus beau, de beaucoup, de tous les fleuves de la terre,  
240 Et elle allait et venait le long du beau lit d'Énipée.  
Celui qui ébranle et ceint la terre, sous l'aspect du fleuve  
Se coucha alors dans son embouchure tourbillonnante ;  
Une vague pourpre, telle une montagne, se dressa,  
Bombée, et cacha le dieu et la femme mortelle.  
245 Il dénoua la ceinture de la vierge, et versa  
Sur elle le sommeil. L'acte d'amour accompli,  
Il se greffa à sa main et lui adressa ces paroles :  
« Réjouis-toi, femme, de mon amour. Au cours de l'année  
Tu enfanteras de brillants enfants, car les immortels  
250 Ne couchent pas en vain ; nourris-les et élève-les.  
Pour l'instant, rentre chez toi et retiens-toi de me nommer ;  
Sache que je suis, moi, Poséidon, l'ébranleur de terre. »  
Sur ces mots, il plongea sous la mer aux flots enflés.  
Elle, devenue enceinte, enfanta Pélias et Nélée,  
255 Qui devinrent tous deux de puissants serviteurs du grand Zeus ;  
Pélias aux mille troupeaux habita dans la vaste  
Iolkos, et son frère dans Pylos la sablonneuse.  
Tyro, la reine des femmes, donna à Créthée d'autres  
Enfants : Éson, Phérès, Amithaon au char de combat.  
260 Après elle je vois Antiope, fille d'Asopios,  
Qui se flatte d'avoir dormi entre les bras de Zeus,  
Et qui enfanta deux fils, Amphion et Zéthos,  
Qui les premiers fondèrent la ville de Thèbes aux sept portes,  
Et la fortifièrent, car s'ils ne l'avaient flanquée de tours,  
265 Quoique puissants, ils n'auraient pu habiter la vaste Thèbes.  
Après elle je vois Alcène, épouse d'Amphitryon,  
Qui mit au monde l'intrépide Héraclès au cœur de lion,  
Après s'être mélangée, entre ses bras, au grand Zeus.  
Et Mégaré, la fille du fougueux Créon, que prit  
270 Pour femme le fils d'Amphitryon à la force invincible.  
Puis je vois la mère d'Œdipe, la belle Épicaste,  
Qui, ne le sachant pas, commit un acte très grave,  
Épousant son fils ; lui, l'avait épousée après avoir  
Tué son père ; ce que les dieux révélèrent aux hommes.  
275 Lui, souffrant bien des maux dans Thèbes mille fois invoquée,  
Régna sur les Cadméens, par le funeste arrêt des dieux.  
Elle, partit chez le puissant Hadès aux portes fermées  
Solidement, après avoir, dans sa douleur, attaché  
Une corde à une haute poutre, laissant à son fils  
280 Tous les maux que déchaînent les Érynnies d'une mère.  
Je vois aussi la très belle Chloris, que jadis Nélée  
Épousa pour sa beauté, lui ayant fait mille cadeaux ;  
C'était la plus jeune fille d'Amphion, fils d'Iasos,  
Qui fut le roi puissant d'Orchomène, ville de Mynias.

285 Elle fut reine de Pylos et eut de brillants enfants,  
Nestor, Chromios, et le glorieux Périclymène.  
Elle enfanta aussi la vaillante Péro, merveille  
Que tous les mortels des alentours voulaient épouser.  
Mais Nélée ne la donnait qu'à celui qui ramènerait  
290 De Phylaké les bœufs au front large et bouclé du fort  
Iphiclès – difficile larcin. Seul le parfait devin  
Promit de les ramener. Mais un dieu contraire entrava  
L'affaire, avec de rudes liens et les bouviers du coin.  
Cependant, quand les les jours et les mois se furent écoulés,  
295 Quand l'année eut accompli sa révolution, au retour  
Des saisons, le fort Iphiclès libéra le devin,  
Qui avait tout prédit ; la volonté de Zeus était faite.  
Je vois aussi Léda, l'épouse de Tyndare,  
Qui sous Tyndare conçut deux enfants courageux,  
300 Castor le dompteur de chevaux et Pollux aux bons poings ;  
La terre nourricière les conserve tous deux, vivants,  
Et même sous la terre ils ont les honneurs de Zeus :  
Un jour sur deux, ils sont tour à tour morts ou vivants,  
Ayant obtenu d'être honorés à l'égal des dieux.  
305 Après elle je vois Iphimédie, femme d'Aloée,  
Qui selon ses dires s'est unie à Poséidon  
Et a eu deux enfants, qui vécurent peu de temps,  
Otion pareil à un dieu et le célèbre Éphialte,  
Que la terre nourricière fit pousser très grands  
310 Et de loin les plus beaux, après l'illustre Orion.  
Faisant à neuf ans neuf coudées, trois mètres quatre-vingt-dix  
De large, et atteignant neuf brasses, seize mètres de haut.  
Ils menaçaient les immortels d'apporter sur l'Olympe  
Les cris de guerre et les combats impétueux.  
315 Ils voulaient poser l'Ossa sur l'Olympe ; et sur l'Ossa  
Le Pélion agitant son feuillage, pour monter au ciel.  
Ils auraient réussi, s'ils avaient atteint la puberté !  
Mais le fils que Zeus eut avec Léto aux beaux cheveux  
Les tua tous deux, avant que sous leurs tempes ne fleurisse  
320 Un duvet et qu'une barbe fleurie couvre leurs mâchoires.  
Puis je vois Phèdre, Procris et la belle Ariane, fille  
Du terrible Minos, que Thésée voulut emmener  
De Crète pour la colline de la sainte Athènes,  
Sans pouvoir en jouir : sur signalement de Dionysos,  
325 Artémis la tua avant, dans Dia entourée d'eau.  
Puis je vois Maïra, Klymène et l'odieuse Ériphyle,  
Qui dénonça son mari pour être payée d'or.  
Mais je ne pourrai raconter ni nommer toutes  
Les épouses et les filles de héros que j'ai vues ;  
330 La nuit d'ambrosie s'achèverait avant ; voici l'heure  
De dormir, soit sur ma nef rapide avec mes compagnons,  
Soit ici ; à vous et aux dieux incombe mon départ. »

Ainsi parle-t-il, et tous sont calmes et silencieux,  
Restant sous le charme dans la grande salle obscure.  
335 Arété aux bras blancs est la première à leur parler :

« Phéaciens, que vous apparaît-il de cet homme,  
De son aspect, de sa grandeur et de son âme égale ?  
Certes il est mon hôte, et c'est un honneur que chacun partage ;  
Ne vous pressez donc pas de le renvoyer, en rognant  
340 Sur les présents dont il a besoin ; car grâce aux dieux,  
Beaucoup de richesses se trouvent dans vos palais. »

Le vieux héros Échéneós, qui est le plus âgé  
Des Phéaciens, prend lui aussi la parole et leur dit :

« Amis, l'intelligente reine a certes parlé selon  
345 Notre vue et nos opinions ; obéissez donc.  
À Esprit-puissant lui-même d'agir, et de parler. »

Esprit-puissant lui répond alors à haute voix :

« Oui, cette parole s'accomplira, si je reste  
Vivant et roi des Phéaciens amateurs de rame.  
350 Quoique notre hôte désire vivement le retour,  
Qu'il souffre toutefois de patienter jusqu'à demain,  
Que je complète ses cadeaux : son retour est l'affaire  
De tous, mais surtout de moi, qui suis le souverain du peuple. »

Dévor aux mille sagesses lui répond par ces mots :

355 « Noble Esprit-puissant, toi le plus remarquable du peuple,  
Si tu me demandais de rester ici encore une année,  
Pour que vous prépariez mon départ et me donniez  
De splendides cadeaux, j'y songerais : bien mieux vaudrait  
Retourner dans ma chère patrie les mains pleines ;  
360 Je serais davantage respecté et aimé  
De tous les hommes qui me verraient rentrer à Ithaque. »

Esprit-puissant lui répond alors à haute voix :

« Ô Dévor, à te regarder nous ne pouvons penser  
Que tu sois un trompeur ni un fourbe, comme tant  
365 En nourrit la terre noire aux mille peuplades humaines,  
Arrangeant des mensonges sur des lieux que nul n'a vus ;  
Tes discours ont belle forme, mais aussi un fond honnête.  
Tu as raconté ton histoire avec l'art d'un aède,  
Tes deuils et tes malheurs, et ceux de tous les Argiens.  
370 Mais dis-moi, parle franchement, n'as-tu pas vu là-bas  
Certains de tes compagnons pareils aux dieux, de ceux  
Qui t'ont suivi à Troie et y ont achevé leur destin ?  
La nuit est encore indiciblement longue ; il n'est pas l'heure  
De dormir au palais, dis-moi encore des merveilles.  
375 Je tiendrai jusqu'à la divine aurore, si tu veux bien  
Me raconter dans ce palais tes peines et tes deuils. »

Ainsi lui répond alors Dévor aux mille sagesses :

« Noble Esprit-puissant, toi le plus remarquable du peuple,  
Il est un temps pour parler, et un temps pour dormir.  
380 Si tu désires tellement m'entendre, alors moi  
Je ne te le refuserai pas, je te raconterai  
De pires misères, celles de mes compagnons morts  
Plus tard, réchappés de la funeste guerre de Troie  
Et morts au retour par la volonté d'une femme odieuse.  
385 Après que les âmes des femmes ont été dispersées  
Çà et là par la sainte Perséphone, arrive alors  
L'âme désespérée de l'Atride Agamemnon ;  
Autour d'elle s'assemblent toutes celles des hommes  
Qui périrent avec lui chez Égisthe, achevant leur destin.  
390 Il boit le sang noir et me reconnaît aussitôt,  
Il se lamente avec des cris perçants, pleure abondamment,  
Tend les mains vers moi, désirant ardemment me toucher.  
Mais il n'a plus en lui la force ni l'énergie  
Qu'il avait auparavant dans ses membres souples.  
395 Moi je pleure en le voyant, le cœur plein de pitié,  
Et je lui adresse à haute voix ces paroles ailées :

« Très glorieux Atride, Agamemnon, roi des guerriers,  
Quel malheur t'a dompté, abattu dans la mort ?  
Est-ce Poséidon qui t'a soumis dans tes navires  
400 En faisant se lever le triste souffle des vents terribles ?  
Ou bien des ennemis t'ont-ils blessé sur la terre ferme  
Quand tu encerclais leurs bœufs et leurs beaux troupeaux de brebis,  
Ou bien quand tu combattais pour une ville et des femmes ? »

Ainsi parlai-je, et lui me répond aussitôt :

405 « Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Non, ce n'est pas Poséidon qui m'a soumis dans mes nef  
En faisant se lever le triste souffle des vents terribles,  
Ni des ennemis qui m'ont blessé sur la terre ferme,  
Mais Égisthe qui prémédita ma mort et son meurtre,  
410 Et me tua avec ma funeste épouse ; m'ayant  
Invité à manger à la maison, il m'abattit comme  
Un bœuf à l'étable, et j'ai péri d'une mort lamentable ;  
Mes compagnons furent tués avec acharnement  
Comme les porcs aux dents blanches d'un homme riche et puissant  
415 Pour des noces, un repas ou un luxuriant festin.  
Tu as déjà assisté au massacre de beaucoup d'hommes,  
Tués en combat singulier ou en violente mêlée.  
Mais tu aurais été bien plus désolé en nous voyant  
Gisant dans la grande salle au milieu des cratères  
420 Et des tables pleines, sacrifiés sur le sol plein de sang.  
J'entendis la voix plaintive de la fille de Priam,  
Cassandra, que la fourbe Clytemnestre assassinait  
Près de moi tandis que, mourant, je tendais les mains  
Vers le sol pour saisir une épée alentour ; l'impudente  
425 S'écarta, sans daigner refermer de ses mains les yeux

Et les lèvres d'un homme qui s'en allait chez Hadès.  
Rien n'est plus terrible ni cynique qu'une femme  
Qui a projeté dans son esprit de telles manœuvres,  
Qui a, comme celle-ci, machiné un acte honteux,  
430 Préméditant le meurtre de son époux de jeunesse.  
Je pensais être reçu avec joie par mes enfants  
Et mes gens à mon retour à la maison ; mais grandement  
Habile au mal, elle a répandu l'infamie sur les femmes  
À venir, même sur celle qui serait vertueuse. »

435 Ainsi parle-t-il, et moi je lui réponds en retour :

« Ô pépin, combien terriblement Zeus qui voit au loin  
A détesté la lignée d'Atrée, via le vouloir des femmes,  
Dès le début ! Tant de nous sont morts à cause d'Hélène,  
Et Clytemnestre, en ton absence, te préparait ce piège ! »

440 Ainsi parlai-je, et lui me réplique aussitôt :

« Toi maintenant, ne sois jamais trop doux, même avec ta femme !  
Ne lui révèle pas tout le projet que tu as conçu ;  
Il y a des choses à dire, et d'autres qui sont à cacher.  
Mais toi, Dévor, tu ne seras pas tué par ta femme,  
445 Car elle est pleine de sagesse et de juste pensée,  
La fille d'Icare, la trameuse Tiredelle.  
C'était une jeune épouse quand nous l'avons laissée  
Pour aller à la guerre ; et elle avait un enfant encore  
Au sein, qui doit maintenant siéger au nombre des hommes,  
450 L'heureux ! Car son cher père le verra à son retour,  
Et il embrassera son père, comme il est juste.  
Moi, mon épouse n'a pas laissé mes yeux se rassasier  
De mon fils ; elle m'a assassiné avant.  
Mais je veux te dire autre chose, mets-le bien dans ta tête :  
455 Conduis ta nef vers la terre de la patrie en cachette,  
Et non ouvertement, car il ne faut pas se fier aux femmes.  
Mais allons, dis-moi, parle-moi avec franchise :  
Avez-vous entendu dire que mon enfant est encore  
Vivant, à Orchomène ou à Pylos la sablonneuse,  
460 Ou encore chez Ménélas, dans la spatieuse Sparte ?  
Non, il n'est pas mort, il est sur terre, le divin Oreste. »

Ainsi parle-t-il, et je lui réponds alors en retour :

Atride, pourquoi me demandes-tu cela ? Je ne sais  
S'il est vivant ou mort ; et il est mal de parler en vain. »

465 À échanger ainsi de douloureuses paroles,  
Nous restons affligés et versons d'abondantes larmes.  
Puis arrivent les âmes d'Achille, fils de Pélée,  
Et de Patrocle, et de l'irréprochable Antiloque,  
Et celle d'Ajax, le meilleur en beauté et en stature  
470 De tous les Danaens, après le parfait fils de Pélée.

L'âme de l'Éacide aux pieds vifs me reconnaît  
Et m'adresse en gémissant ces paroles ailées :

« Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Funeste, quel plus grand exploit as-tu encore en tête ?  
475 Comment as-tu la hardiesse de descendre chez Hadès,  
Au séjour des morts privés de sens, fantômes des mortels ? »

Ainsi parle-t-il, et moi je lui réponds en retour :

« Achille, fils de Pélée, le plus brave des Achéens,  
Je suis venu par besoin de Tirésias, pour qu'il me dise  
480 Comment je pourrai rentrer dans la rocailleuse Ithaque ;  
Car je n'ai pas approché des Achéens, ni abordé  
À ma terre, mais j'ai sans cesse enduré des maux. Toi,  
Achille, aucun homme ne fut ni ne sera plus heureux  
Que toi : vivants, Argiens, nous t'estimions à l'égal des dieux,  
485 Et maintenant, de nouveau grand, tu règnes sur les morts  
Qui sont ici ; ne t'afflige pas d'être mort, Achille. »

Ainsi parlai-je, et lui me répond aussitôt par ces mots :

« Ne me console pas de la mort, illustre Dévor.  
J'aimerais mieux être un cultivateur salarié d'un autre,  
490 D'un homme pauvre, qui n'aurait pas beaucoup de biens,  
Plutôt que de régner sur tous ces morts consumés.  
Mais allons, donne-moi des nouvelles de mon brillant fils :  
Est-il venu à la guerre, au premier rang, ou non ?  
Et parle-moi du sans reproche Pélée ; sais-tu  
495 S'il a toujours les honneurs des nombreux Myrmidons,  
Ou bien est-il méprisé dans l'Hellas et la Phthie,  
Parce que la vieillesse lui a pris ses mains et ses pieds ?  
Car moi, je ne suis plus sous les rayons du soleil  
Pour le protéger, comme lorsque dans la vaste Troie  
500 Je tuais les meilleurs guerriers, pour défendre les Argiens.  
Si j'allais juste un moment dans la maison de mon père,  
Je rendrais redoutables ma force et mes mains intouchables,  
À ceux qui l'oppriment et l'écartent des honneurs. »

Ainsi parle-t-il, et moi je lui réponds en retour :

505 « Je n'ai pas d'informations sur l'irréprochable Pélée,  
Mais sur ton cher fils Néoptolème je te dirai  
Toute la vérité, comme tu me le demandes.  
Car c'est moi qui l'ai conduit sur une nef creuse et bien  
Équilibrée, depuis Scyros, parmi les Achéens  
510 Aux belles guêtres. Quand devant Troie nous délibérions  
Au conseil, il était toujours le premier à parler,  
Et sans se tromper ; seuls Nestor pareil à un dieu et moi  
Le surpassions ; quand nous combattions à l'airain dans la plaine  
De Troie, jamais il ne restait dans la foule ni la troupe,  
515 Mais courait à l'avant, n'ayant pas son pareil en vigueur ;

Il tua de nombreux hommes dans la terrible bataille.  
Je ne pourrais te dire ni te nommer tous les hommes  
Qu'il tua en défendant les Argiens, mais je citerai  
Seulement le fils de Télèphe, le héros Eurypyle,  
520 Qu'il tua de l'airain alors qu'autour de lui de nombreux  
Cétéens mouraient pour une affaire de don de femmes.  
Je n'ai pas vu d'homme plus beau après le divin Memnon.  
Quand nous, les meilleurs Argiens, nous montâmes dans le cheval  
Construit par Épéios, et sur lequel j'étais chargé  
525 De tout, d'ouvrir et de refermer l'épaisse trappe,  
Alors les autres chefs et conseillers des Danaens  
Essuyaient des larmes et tremblaient de tous leurs membres ;  
Mais de mes yeux, je ne vis absolument pas pâlir  
Le beau teint de Néoptolème, ni sur ses joues de larmes  
530 À essuyer ; mais il me suppliait instamment  
De le laisser sortir du cheval, et il tâtait la garde  
De son épée et sa lance garnie d'airain, méditant  
Le malheur des Troyens ; et quand on eut saccagé la ville  
Escarpée de Priam, il monta sur sa nef, chargé  
535 D'un splendide butin, sain et sauf, ni frappé par l'airain  
Aigu, ni blessé au corps à corps, comme il arrive  
Tant à la guerre, pêle-mêle dans la fureur d'Arès. »

Ainsi parlai-je, et l'âme de l'Éacide aux pieds vifs  
S'en va à grands pas à travers la prairie d'Asphodèle,  
540 Joyeuse que j'aie dit que son fils était remarquable.  
Les autres âmes des morts qui ont disparu  
Se tiennent affligées, et chacune m'interroge.  
Or seule l'âme d'Ajax, fils de Télémon,  
Se tient à l'écart de nous, irritée de la victoire  
545 Que je remportai sur lui dans le jugement, près des neufs,  
Sur les armes d'Achille, déposées par sa digne mère.  
Les enfants des Troyens et Pallas Athéna jugèrent.  
Mieux eût valu que je ne fusse pas à ce jeu vainqueur,  
À cause de quoi la terre détient une telle tête,  
550 Celle d'Ajax, qui tant par la beauté que par les exploits  
L'emportait sur tous les Danaens, après le parfait Pélée.  
Je m'adresse donc à lui avec des paroles douces :

« Ajax, fils du sans reproche Télamon, ne veux-tu  
Oublier, maintenant que tu es mort, ta haine envers moi  
555 À cause de ces armes funestes, fléau donné  
Par les dieux aux Argiens et qui t'ont fait périr, toi, leur tour ?  
Depuis, comme pour la tête d'Achille, fils de Pélée,  
Nous sommes affligés de ta mort, dont nul n'est coupable,  
Sinon Zeus, qui dans sa haine effrayante contre l'armée  
560 Terrible des Danaens, fit tomber sur toi le destin.  
Allez, viens, roi, écouter mes paroles et mes récits ;  
Dompte la colère et la fierté dans ton cœur ! »

Ainsi parlai-je, mais il ne répond rien et s'en va  
Dans l'Érèbe avec les autres âmes des morts disparus.

565 Là, quoique irrité, il me parlerait comme je lui parle ;  
Mais mon cœur dans ma poitrine désire connaître  
Les âmes des autres morts qui ont disparu.  
Et là je vois Minos, l'illustre fils de Zeus,  
Qui, portant un sceptre d'or, rend la justice aux morts,  
570 Siégeant ; autour de lui ils demandent à comparaître,  
Assis ou debout dans la maison d'Hadès aux larges portes.  
Après lui j'aperçois le prodigieux Orion  
Poursuivant à travers la prairie d'Asphodèle  
Les bêtes qu'il tua dans les montagnes désertes,  
575 Avec en main sa masse d'airain, indestructible.  
Puis je vois Tityos, fils de la très glorieuse terre,  
Allongé sur le sol ; il couvre neuf arpents,  
Et de chaque côté deux vautours lui mangent le foie  
En plongeant leur bec dedans, sans qu'il les repousse des mains :  
580 Car il a violenté Lété, l'illustre épouse de Zeus,  
Qui allait à Pytho par Panopée aux belles danses.  
Je regarde aussi Tantale, souffrant de grandes douleurs,  
Debout dans un lac qui lui arrive à hauteur du menton ;  
Assoiffé, il ne peut atteindre l'eau et boire ;  
585 Chaque fois que le vieillard se penche, dans son désir  
Ardent de boire, l'eau s'évanouit, engloutie,  
Et la terre noire apparaît autour de ses pieds,  
Séchée par un démon ; au-dessus de sa tête, des fruits  
Pendent de hauts arbres feuillus : poires et grenades,  
590 Pommes brillantes, figues douces, abondantes olives.  
Mais quand le vieillard se lève et tend les mains pour les manger,  
Alors le vent les lance vers les sombres nuages.  
Je regarde aussi Sisyphe, souffrant de grandes douleurs,  
Soulevant des deux mains un énorme, prodigieux rocher.  
595 En s'appuyant des mains et des pieds, il pousse le roc  
Vers le sommet d'une colline ; mais dès qu'il est près  
De franchir la cime, une force le fait retomber  
En arrière ; et l'impudent rocher roule à nouveau par terre.  
Tendu, de toutes ses forces il recommence à pousser,  
600 La sueur coule de ses membres, la poussière s'élève  
De sa tête. Après lui je regarde le fort Héraclès,  
Du moins son image – en compagnie des dieux immortels, lui  
Festoie en fait au banquet, et possède Hébé aux beaux pieds,  
Fille de Zeus et d'Héra aux sandales d'or.  
605 Autour de lui, les morts font un bruit confus d'oiseaux  
Fuyant de peur en tous sens ; lui, ténébreux comme la nuit,  
Tenant son arc nu, une flèche sur la corde, regarde  
Autour de lui d'un air inquiet, comme s'il allait tirer.  
Il porte sur le torse un formidable baudrier,  
610 Brodé d'or, divinement travaillé et décoré  
D'ours, de sangliers sauvages, de lions aux yeux brillants,  
De mêlées, de combats, de meurtres, de massacres d'hommes.  
Jamais il n'en fabriqua ni n'en fabriquera de tel,  
Celui qui a mis tout son art dans ce baudrier.  
615 Héraclès me reconnaît, ayant posé ses yeux sur moi,  
Et m'adresse en se lamentant ces paroles ailées :

« Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Malheureux, toi aussi un sort misérable te conduit,  
Comme moi j'en supportai sous les rayons du soleil !  
620 Quoique je fusse enfant de Zeus le Cronide, j'ai eu  
Des misères sans nombre ! Je fus sous le joug d'un homme  
Très inférieur à moi, qui m'imposa de rudes travaux.  
Un jour il m'envoya ici pour en ramener le chien ;  
Il n'y avait pas, pensait-il, de plus grande épreuve ;  
625 Mais je l'emmenai et le fis remonter de l'Hadès,  
Guidé par Hermès et Athéna aux yeux brillants de chouette. »

Sur ces mots, il rentre de nouveau dans la maison d'Hadès,  
Et moi je reste là sans bouger, voir si arriveraient  
D'autres héros, de ceux qui sont morts dans l'ancien temps.  
630 Je verrais peut-être, comme je le désire, des hommes  
Des premiers âges, Thésée, Pirithoos, glorieux enfants  
Des dieux ; mais avant, d'innombrables nations des morts s'assemblent  
Avec des cris retentissants ; en moi advient la peur verte,  
Que la terrible Perséphone ne m'envoie de l'Hadès  
635 La tête de la Gorgone, effroyable monstre.  
Retournant aussitôt à la nef, j'ordonne aux compagnons  
De monter à bord et de détacher les cordages.  
Aussitôt ils embarquent et s'installent sur les bancs.  
La vague et le courant nous emportent sur le fleuve Océan,  
640 D'abord avec les rames, ensuite avec un bon vent.

## CHANT XII

Après avoir quitté le courant du fleuve Océan,  
La nef va sur le flot de la mer à la vaste voie  
Vers l'île d'Aiaïé, où sont les demeures et les chœurs  
D'Aurore née du matin et du Soleil levant.  
5 Arrivés là, nous tirons le vaisseau sur les sables,  
Puis nous débarquons sur le rivage de la mer.  
Et nous nous endormons, en attendant la divine Aurore.

Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Moi j'envoie mes compagnons au palais de Cerceuse,  
10 Pour en rapporter le cadavre d'Homme-espoir, qui est mort.  
Aussitôt nous coupons des troncs sur la hauteur escarpée  
Et lui rendons les honneurs funèbres, affligés et en larmes.  
Une fois qu'ont brûlé le corps et les armes du mort,  
Nous répandons la terre du tumulus, dressons la stèle,  
15 Et plantons au sommet de la tombe une rame souple ;  
Nous faisons chaque chose avec soin ; en revenant de l'Hadès  
Nous n'allons pas chez Cerceuse mais très vite elle arrive,  
Équipée : avec elle ses servantes nous apportent  
Du pain, maintes viandes, et du vin rouge couleur de feu.  
20 La divine déesse se tient parmi nous et nous dit :

« Malheureux, descendus vivants aux demeures d'Hadès,  
Qui mourrez deux fois quand les autres ne meurent qu'une fois !  
Mais allons, mangez cette nourriture et buvez ce vin,  
Toute la journée encore ; et dès que paraîtra l'aurore,  
25 Vous naviguerez ; moi je vous indiquerai la route  
Et vous signalerai tout, qu'aucune mauvaise embûche,  
Sur mer ou sur terre, ne vous inflige encore un malheur. »

Ainsi parle-t-elle, et notre cœur viril lui obéit.  
Et toute la journée, jusqu'au plonger du soleil,  
30 Nous mangeons d'innombrables viandes et buvons le doux vin.  
Quand le soleil plonge et que le crépuscule vient dessus,  
Mes compagnons s'endorment près des amarres de la nef.  
Cerceuse, me prenant par la main, m'entraîne à l'écart,  
M'interroge, me demande tout ce qui m'est arrivé.  
35 Et moi je lui raconte tout, selon l'ordre juste.  
La vénérable Cerceuse me dit alors en retour :

« Ainsi as-tu passé toute l'épreuve ; écoute, toi,  
Ce que je dis – un dieu lui-même te le rappellera.  
Tu arriveras d'abord chez les Sirènes, qui charment  
40 Facilement tous les humains qui viennent jusqu'à elles.  
Celui qui, par ignorance, s'approche et écoute

La voix des sirènes, ni sa femme ni ses enfants  
N'auront la joie de le retrouver à son retour chez eux ;  
Les sirènes le charment de leurs chants mélodieux,  
45 Étendues dans une prairie parmi un tas d'ossements  
Humains, de chairs pourrissantes et de peaux desséchées.  
Passe ton chemin, et enduis de cire molle d'abeille  
Les oreilles de tes compagnons, qu'ils ne puissent  
Les entendre ; toi, si tu veux, tu peux les écouter  
50 En te faisant lier les mains et les pieds, debout, au mât  
De ta nef rapide ; laisse-toi bien attacher,  
Pour pouvoir te rassasier de la voix des Sirènes.  
Si tu supplies tes compagnons de te détacher,  
Si tu le leur ordonnes, qu'ils t'ajoutent encore des chaînes.  
55 Une fois que tes compagnons les auront dépassées,  
Là je ne vais plus pouvoir te dire exactement  
Laquelle des deux routes prendre ; ce sera à toi-même  
D'en décider dans ton cœur ; mais je te dis les deux côtés :  
Il y a deux roches en surplomb, sur lesquelles se brisent  
60 En grondant les grandes vagues d'Amphitrite aux yeux marine.  
Les dieux bienheureux les appellent les Errantes.  
Ne peuvent les franchir ni les oiseaux ni les timides  
Colombes qui portent l'ambrosie à Zeus le père.  
Chaque fois la roche lisse enlève l'une d'elles,  
65 Et le père en envoie une autre pour compléter le nombre.  
Nul navire chargé d'hommes qui va là n'en réchappe,  
Mais planches des nefs et corps des hommes sont emportés  
Ensemble par les flots et des ouragans de feu fatals.  
Un seul vaisseau parcourant les mers réussit à passer,  
70 Le bien connu Argo, qui revenait d'Aiétés.  
Il aurait été vite lancé contre les grands rochers,  
Si Héra, qui aimait bien Jason, ne l'avait escorté.  
De ces deux écueils, l'un atteint le vaste ciel  
De son sommet aigu, entouré d'un sombre nuage  
75 Qui jamais ne se retire et où jamais ne règne  
Un temps clair et serein, pas même en été ni en automne.  
Nul homme mortel ne pourrait y monter ni en descendre,  
Même avec une vingtaine de mains et de pieds ;  
Car la pierre est lisse comme si on l'avait polie.  
80 Au milieu de l'écueil se trouve une sombre caverne  
Tournée à l'occident, vers l'Érèbe ; c'est droit sur elle  
Que vous dirigerez votre nef creuse, illustre Ulysse.  
Même un homme robuste ne pourrait, de sa nef creuse,  
Atteindre d'une flèche de son arc le creux de la grotte.  
85 Là habite Scylla aux effroyables hurlements.  
Le son de sa voix produit comme des gémissements  
De chiot, alors que c'est un méchant monstre ; et personne  
Ne se réjouit à cette vue, pas même, à cette approche,  
Un dieu. Elle a douze pieds, tous prématurés,  
90 Des moignons ; elle a six cous très longs, et sur chacun posée  
Une tête épouvantable, à trois rangées de dents  
Serrées et nombreuses, pleines de noire mort.  
Elle est à demi enfoncée dans le creux de la grotte

Mais fait sortir de l'abîme ses effroyables têtes,  
95 Pour pêcher, en explorant avidement les rochers,  
Des dauphins et des chiens de mer, ou quelque énorme monstre  
Qu'elle saisit, des myriades que nourrit la rugissante  
Amphitrite. Jamais des marins ne se vantent d'être  
Passés là indemnes avec leur nef ; chacune de ses têtes  
100 Emporte un homme enlevé dans la nef à proue sombre.  
L'autre écueil est plus bas, tu le verras, Dévor.  
Ils sont l'un près de l'autre, à distance d'un jet de flèche.  
Celui-là porte un grand figuier sauvage, chargé de feuilles,  
Sous lequel la divine Charybde engloutit bruyamment  
105 L'eau noire. Trois fois par jour elle la crache, et trois fois  
Elle l'engloutit effroyablement : à ce moment,  
Ne t'y trouve pas, car même l'ébranleur de la terre  
Ne pourrait te tirer du mal ; franchis plutôt le but  
En passant vite le long de Scylla, car mieux vaut  
110 De beaucoup regretter six hommes que tout l'équipage. »

Ainsi parle-t-elle, et moi je lui réponds en retour :

« Allons, dis-moi, déesse, parle-moi franchement :  
Si j'évite en fuyant la funeste Charybde,  
Puis-je repousser Scylla, quand elle prend mes compagnons ? »

115 À ces mots, la divine déesse répond aussitôt :

« Malheureux, tu te soucies encore d'actions et de peines  
Guerrières ? Tu ne céderais pas face aux dieux immortels ?  
Ce n'est pas une mortelle, mais un mauvais immortel,  
Effroyable, rude et sauvage, qu'on ne peut combattre.  
120 Nul n'en a la force ; le plus fort, c'est de l'éviter.  
Si tu t'attardes le long de la roche pour t'armer,  
Je crains bien qu'elle ne s'élançe au-dehors pour atteindre  
Et saisir encore autant d'hommes qu'elle a de têtes.  
Avance plutôt impétueusement, en appelant  
125 À grands cris Crataïs, mère de Scylla, de ce fléau  
Pour les mortels, afin qu'elle l'empêche de rejaillir.  
Puis vous arriverez à l'île de Thrinacie, où paissent  
Beaucoup de bœufs et de moutons vigoureux du Soleil,  
Sept troupeaux de bœufs et autant de beaux troupeaux de moutons,  
130 De cinquante bêtes chacun. Elles ne procréent pas  
Et ne meurent jamais. Des déesses sont leurs bergères,  
Rayonnante et Resplendit, Nymphes aux belles boucles  
Que conçut, du Soleil d'En-haut, la divine Bas-Ventre.  
Les ayant enfantées et nourries, leur auguste mère  
135 Les fit émigrer sur l'île de Thrinacie, habiter  
Au loin pour garder les moutons et les bœufs de leur père.  
Si tu les laisses indemnes et te soucies du retour,  
Tu reviendras à Ithaque sans souffrir d'autres maux.  
Mais si tu les endommages, je te prédis la perte  
140 De ta nef et de tes compagnons ; si toi tu en réchappes,  
Tu rentreras tard et mal, tous tes compagnons perdus. »

Sur ces mots, vient aussitôt Aurore au trône d'or.  
La divine déesse remonte alors dans l'île.  
Et moi, retournant à la nef, j'exhorte mes compagnons  
145 À monter à bord et à détacher les amarres.  
Ils embarquent aussitôt et s'installent sur les bancs,  
Puis, assis en rangs, frappent de leurs rames la mer brillante.  
Et notre navire à la proue bleue est mû en avant  
Par un vent d'arrière favorable qui gonfle les voiles,  
150 Bon compagnon envoyé par Cerceuse aux belles boucles,  
Terrible déesse à voix humaine. Après avoir placé  
Tous les agrès, nous nous asseyons ; le vent et le pilote  
Nous dirigent. Le cœur triste, je dis à mes compagnons :

« Mes amis, il ne faut pas qu'un ou deux seulement sachent  
155 Les oracles que m'a dits Cerceuse, divine déesse.  
Je vais donc vous les dire, que vous sachiez si nous mourrons  
Ou si nous repousserons la mort, fuirons le mauvais sort.  
D'abord elle nous recommande d'éviter la voix  
Des Sirènes aux chants divins et leurs prairies fleuries.  
160 À moi seul elle recommande de les écouter,  
Mais vous m'attacherez durement, que je reste fixé,  
Debout, au pied du mât, ligoté de part en part.  
Si je vous prie, si je vous ordonne de me détacher,  
Alors vous, enserrez-moi d'encore plus de liens. »

165 Tandis que j'explique cela à mes compagnons,  
Notre nef bien bâtie parvient rapidement,  
Poussée par le vent favorable, à l'île des Sirènes.  
Aussitôt après le vent s'apaise, le calme  
Se fait, sans un souffle, un démon endort les flots.  
170 Mes compagnons se lèvent, roulent les voiles de la nef  
Et les déposent au fond ; puis, assis au-dessus des rames,  
Ils font blanchir l'eau de leur bois de sapin poli.  
Moi, de l'airain aigu, je découpe un pain de cire,  
Le divise en morceaux que je presse entre mes fortes mains.  
175 Rapidement la cire s'amollit, sous la grande force  
Et la lumière du puissant Soleil d'En-haut.  
J'en enduis alors les oreilles de tous mes compagnons.  
Puis ils m'attachent dans la nef, par les mains et les pieds,  
Debout contre le mât, ligoté de part en part.  
180 Eux, assis, frappent de leurs rames la mer brillante.  
Quand nous arrivons à distance d'une portée de voix,  
Ils accélèrent le mouvement, mais la nef agile  
N'échappe pas aux Sirènes ; elles composent ce clair chant :

« Viens, allez viens, Ulysse aux mille histoires, grande gloire  
185 Des Achéens, arrête ta nef, écoute notre voix,  
Car nul ne passa jamais par là sur sa noire nef  
Sans écouter de notre bouche notre voix de miel,  
Puis rentrer chez lui rassasié de joie et de connaissance.  
Nous savons tout ce que souffrirent dans la vaste Troie

190 Les Argiens et les Troyens, par la volonté des dieux,  
Nous le savons, ce qui arrive sur la terre féconde. »

Ainsi disent-elles, lançant leurs belles voix ; et mon cœur  
Veut obéir, et j'ordonne aux compagnons de me délier,  
En faisant signe des sourcils ; eux, penchés en avant, rament.  
195 Mais à l'instant Songeur et Embuscade se lèvent  
Et font le nécessaire, m'enserrant de plus de liens.  
Et quand enfin nous les avons dépassées, quand alors  
Nous n'entendons plus la voix ni le chant des Sirènes,  
Mes fidèles compagnons retirent de leurs oreilles  
200 La cire que j'y ai mise et me libèrent de mes liens.

Mais à peine avons-nous quitté l'île que je vois  
Une vapeur et une grande vague, et que j'entends  
Un bruit sourd. Ils ont peur, les rames s'envolent de leurs mains,  
Et toutes claquent contre l'eau ; la nef s'arrête,  
205 Nul ne pressant plus en ses mains ses rames effilées.  
Moi je vais à travers la nef exhorter mes compagnons  
Avec des paroles douces, en me tenant près de chaque homme :

« Amis, nous ne sommes pas sans expérience des maux !  
Celui-là ne peut être plus grand que lorsque le Roule-l'œil  
210 Nous accula dans sa grotte creuse avec tant de violence !  
Grâce à mon courage, ma volonté, mon intelligence,  
Nous en avons réchappé, vous vous en souvenez, je pense.  
Maintenant donc, faites ce que je dis, obéissez tous.  
Vous, assis sur les bancs, frappez la mer avec les rames  
215 Dans ses profonds brisants, et voyons si Zeus nous donnera  
D'échapper à la mort et de fuir ce danger.  
Toi, cybernète, voilà ce que je t'ordonne ; mets-le bien  
Dans ta tête, puisque tu tiens le gouvernail de la nef  
Creuse. Écarte-la de la vapeur et de la vague,  
220 Louvoie et longe l'autre écueil, qu'elle ne se précipite  
Sur celui-ci à ton insu et nous jette dans le mal. »

Ainsi dis-je, et ils obéissent aussitôt à mes ordres.  
Mais je ne leur parle pas de Scylla, peine inévitable,  
Pour que les compagnons ne laissent, de peur, tomber les rames,  
225 Et ne s'entassent enfermés au fond de la nef.  
À ce moment j'oublie la dure prescription de Cercleuse,  
Qui m'a recommandé de ne pas m'exalter ni m'armer ;  
Je me couvre de mes armes glorieuses, prends en mains  
Deux grandes lances, et monte sur le pont de la nef,  
230 À la proue ; attendant de pied ferme de voir apparaître  
De là, en premier, le rocher de Scylla, portant malheur  
À mes compagnons. Mais je ne peux le voir nulle part,  
Même en fatiguant mes yeux à scruter en tous sens la roche  
Embrumée. Nous remontons le détroit, en gémissant.  
235 D'un côté Scylla, de l'autre la divine Charybde,  
Engloutissant bruyamment l'infecte eau salée de la mer

Et quand elle la vomit, l'eau bouillonne à grand bruit,  
Comme touillée dans un chaudron sur un grand feu, et l'écume  
Jaillit jusqu'en haut des écueils et retombe sur les deux.  
240 Mais quand elle engloutit l'eau salée de la mer,  
Elle paraît toute se brouiller au fond, et la pierre,  
Autour, rugit terriblement, et dessous, apparaît  
Un sol de sable bleu ; la peur verte saisit mes hommes.  
Nous regardons Charybde, redoutant la mort ;  
245 Pendant ce temps Scylla emporte de la nef creuse  
Six compagnons, les meilleurs par la force de leurs bras.  
Tournant mon regard vers les compagnons et la nef rapide,  
Je ne vois plus que leurs pieds et leurs mains, là-haut,  
Enlevés dans les airs ; ils émettent des sons, m'appellent  
250 Par mon nom, une dernière fois, le cœur plein d'angoisse.  
Comme, du haut d'un écueil, un pêcheur lance avec sa longue  
Canne à pêche un appât pour les petits poissons  
Et envoie dans la mer une corne de bœuf des champs  
Puis en prend un qui se débat, vif, et qu'il jette hors de l'eau,  
255 Ainsi s'agitent en l'air mes compagnons contre les pierres.  
Et Scylla sur son seuil les dévore, poussant des cris  
Et tendant leurs mains vers moi dans leur terrible agonie.  
C'est la chose la plus horrible que j'aie vue de mes yeux  
Dans mes pénibles recherches de passes sur la mer.

260 Quand nous échappons aux écueils de l'effroyable Charybde  
Et de Scylla, nous arrivons à l'île sans reproche  
Du dieu. Là se trouvent les beaux bœufs au large front  
Et les nombreuses fortes brebis du Soleil d'En-haut.  
Alors que je suis encore en mer sur ma noire nef,  
265 J'entends les mugissements des bœufs séjournant en plein air  
Et les bêlements des brebis ; et me revient à l'esprit  
L'oracle du devin aveugle, le Thébain Tirésias,  
Et celui de Cercluse à Aiaïé, qui m'enjoignit fort  
D'éviter l'île du Soleil, rassasieur des mortels.  
270 Alors je dis à mes compagnons, le cœur affligé :

« Écoutez mes paroles, compagnons accablés de maux,  
Que je vous dise les prédictions de Tirésias  
Et de Cercluse à Aiaïé, qui m'enjoignirent fort  
D'éviter l'île du Soleil, rassasieur des mortels.  
275 Là, m'ont-ils dit, pourrait nous arriver un terrible mal.  
Dirigez donc notre noir navire loin de cette île. »

Ainsi parlai-je, et ces paroles leur brisent le cœur.  
Soudain Embuscade m'adresse ces mots affreux :

« Cruel es-tu, Dévor ! Certes tu es fort, n'ayant pas  
280 Fatigué ton corps ! Toi, tu es fait tout entier de fer,  
Donc tu ne permets pas à tes compagnons épuisés,  
Accablés de sommeil, de débarquer sur cette île  
Baignée d'eau pour y préparer un délicieux repas.  
Mais tu nous ordonnes d'errer par la nuit rapide

285 En nous éloignant de l'île sur la mer embrumée.  
Or c'est de la nuit que viennent les vents mauvais, qui abîment  
Les vaisseaux ; comment réchapperons-nous de la mort abrupte  
Si, subitement, se lève une tempête de vent,  
Du Notos ou du funeste Zéphyr qui mettent en pièces  
290 Les nef, même contre la volonté des dieux tout-puissants ?  
Allons, obéissons maintenant plutôt à la nuit noire,  
Préparons un repas et restons près de la nef rapide.  
À l'aube on embarquera, et nous nous lancerons au large. »

Ainsi parle Embuscade, et tous les compagnons approuvent.  
295 Je sais alors qu'un démon est en train de tramer le mal,  
Et je lui réponds à haute voix ces paroles ailées :

« Embuscade, vous me faites violence, car je suis seul.  
Mais allons, faites-moi tous maintenant un grand serment :  
Si nous trouvons un troupeau de bœufs ou de nombreux moutons,  
300 Que personne, par un crime de folle présomption,  
Ne tue ni un bœuf ni un mouton ; mangez tranquillement  
La nourriture donnée par l'immortelle Cercleuse. »

À ces mots ils jurent aussitôt, selon ma demande.  
Après qu'ils ont juré et bien accompli le serment,  
305 Nous arrêtons la nef bien bâtie dans un port profond,  
Près d'une eau douce, et les compagnons débarquent de la nef,  
Et préparent ensuite, avec savoir-faire, un repas.  
Puis, après avoir bu et mangé selon leur désir,  
Ils se rappellent leurs chers compagnons, que Scylla  
310 A enlevés de la nef creuse et mangés ; et ils les pleurent.  
Et tandis qu'ils pleurent, un sommeil profond descend sur eux.  
Dans le dernier tiers de la nuit, quand les astres déclinent,  
Zeus assembleur de nuages fait lever un vent violent,  
Un ouragan prodigieux, et cache dans les nuées  
315 À la fois terre et mer ; du haut du ciel, la nuit se jette.  
Quand paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Nous déplaçons la nef, la tirons dans une grotte creuse.  
Là se tiennent les beaux chœurs et les assemblées des nymphes.  
Moi j'institue l'agora et tient aux hommes ce discours :

320 « Amis, il y a dans la nef rapide de quoi boire  
Et manger ; tenons-nous loin des bœufs, pour ne pas en pâtir.  
Car ce sont les bœufs et les gras moutons d'un dieu redoutable,  
Le Soleil, qui surveille tout et écoute tout. »

Ainsi parlai-je, et eux dans leur cœur viril m'obéissent.  
325 Tout un mois, sans cesse souffle le Notos, et nul autre  
Vent ne se lève que l'Euros et le Notos.  
Tant que nous avons dans la nef nourriture et vin rouge,  
Ils se tiennent à l'écart des bœufs, désirant pouvoir vivre.  
Mais quand tous les vivres de la nef sont épuisés,  
330 Ils se mettent à errer par nécessité, chassant  
Poissons et oiseaux, et ce qui leur tombe sous la main,

Avec des hameçons recourbés, la faim au ventre.  
Moi je monte seul dans l'intérieur de l'île, prier  
Les dieux que l'un d'eux me révèle le chemin du retour.  
335 Allant à travers l'île, je laisse mes compagnons,  
Je me lave les mains, dans un lieu à l'abri du vent,  
Et je prie tous les dieux habitants de l'Olympe.  
Eux versent alors un doux sommeil sur mes paupières.  
Or Embuscade donne aux compagnons ce funeste conseil :

340 « Écoutez mes paroles, compagnons de souffrance.  
Toutes les morts sont affreuses pour les malheureux mortels,  
Mais mourir de faim, accomplir ainsi son destin,  
Est le plus lamentable. Allons, prenons les meilleurs bœufs  
Du Soleil, et sacrifions aux immortels du vaste ciel.  
345 Quand nous rentrerons à Ithaque, terre de la patrie,  
Nous construirons vite au Soleil d'En-haut un riche temple  
Où nous déposerons maintes magnifiques offrandes.  
Mais s'il veut, irrité pour ses bœufs aux cornes dressées,  
Détruire notre nef, avec le soutien des autres dieux,  
350 J'aime mieux perdre la vie d'un coup, englouti par le flot,  
Que de dépérir lentement dans cette île déserte. »

Ainsi parle Embuscade, et tous les compagnons l'approuvent.  
Aussitôt ils poussent devant eux les meilleurs bœufs  
Du Soleil, qui paissent non loin de la nef à proue bleue,  
355 De beaux bœufs aux cornes spiralantes et au large front ;  
Ils les cernent et prient les dieux, après avoir cueilli  
Les feuilles tendres d'un chêne à la haute chevelure,  
N'ayant plus d'orge blanche dans la nef aux bancs solides.  
Après avoir prié, ils les égorgent et les écorchent,  
360 Coupent les cuisses, les recouvrent d'une couche de graisse,  
Qu'ils redoublent, et placent dessus d'autres morceaux crus.  
Comme il ne reste plus de vin pour le feu du sacrifice,  
Ils font les libations avec de l'eau et grillent toutes  
Les entrailles. Une fois les cuisses rôties et les entrailles  
365 Mangées, ils coupent les restes en morceaux, qu'ils embrochent.  
C'est alors que le doux sommeil s'enfuit de mes paupières,  
Et je reviens vers la nef rapide et le bord de la mer.  
Mais en approchant de la nef à la forme enroulée,  
Alors me parvient la douce odeur des viandes brûlées.  
370 Tout gémissant, je prie à grands cris les dieux immortels :

« Zeus père, et vous, autres dieux bienheureux qui êtes toujours,  
Pour mon grand malheur vous m'avez sans pitié endormi.  
Mes compagnons, en mon absence, ont commis un grand crime. »

Aussitôt Resplendit au long voile part annoncer  
375 Au Soleil D'en-haut qu'ils ont immolé ses bœufs.  
Et lui, fâché dans son cœur, dit de suite aux immortels :

« Zeus père, et vous, autres dieux bienheureux qui êtes toujours,  
Chassez les compagnons de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple,

Qui ont eu l'insolence de me tuer mes bœufs, qui moi  
380 Me réjouissaient quand je montais dans le ciel étoilé  
Et quand je retournais du haut du ciel vers la terre.  
Si vous ne me dédommangez pas justement pour ces bœufs,  
Je plongerai dans l'Hadès et j'éclairerai les morts. »

Ainsi lui répond Zeus, commandeur des nuages :

385 « Soleil, continue à éclairer les immortels  
Et les humains mortels sur la terre féconde.  
Moi, promptement, de ma foudre blanche, je brûlerai  
Leur nef rapide et l'émietterai sur la mer lie-de-vin. »

(Cet échange, je l'ai appris de Cacheuse aux beaux cheveux,  
390 Qui dit l'avoir elle-même appris du messenger Hermès).  
Arrivé à la nef et à la mer, j'invective  
Mes compagnons l'un après l'autre, mais nous ne pouvons  
Plus trouver de remède, les bœufs étant déjà tués.  
Et puis soudain les dieux leur montrent des signes prodigieux :  
395 Les peaux rampent, les viandes sur les broches mugissent,  
Cuites ou crues, comme si leurs voix venaient des bœufs.  
Les six jours suivants, mes fidèles compagnons mangent  
Les meilleurs bœufs du Soleil, qu'ils ont conduits à eux.  
Mais quand Zeus le Cronide pose le septième jour,  
400 Le vent s'arrête alors de bondir en furieux tourbillons.  
Aussitôt embarqués, nous nous lançons sur la vaste mer,  
Le mât dressé, y déployant les blanches voiles.  
Mais alors que nous avons quitté l'île, et que nulle  
Terre ne paraît, seulement le ciel et la mer,  
405 Le Cronide place au-dessus de notre nef creuse  
Un nuage bleu sombre, sous lequel la mer s'obscurcit.  
Notre course ne dure pas longtemps ; aussitôt se lève  
Un grand Zéphyr retentissant, qui tourne en ouragan ;  
La tempête de vent brise les deux câbles du mât,  
410 Qui tombe en arrière et se dépose au fond du vaisseau  
Avec tous les agrès. En tombant vers la poupe, il heurte  
La tête du cybernète, frappant en même temps  
Tous les os de son crâne ; lui, semblable à un plongeur,  
Chute du pont, et son âme virile quitte ses os.  
415 En même temps, Zeus tonne et lance la foudre sur la nef,  
Qui tout entière tournoie, sous les coups de foudre de Zeus,  
Remplie de fumée de soufre ; et mes compagnons tombent  
De la nef ; tels des corneilles de mer, autour de la noire  
Nef emportés par les flots ; le dieu leur ôte le retour.  
420 Moi je vais et viens sur la nef, jusqu'à ce qu'une vague  
Disloque les bords de la quille, que la houle emporte  
Séparément ; le mât vient heurter la quille ; mais du mât  
Pend la courroie d'antenne, faite de peau de bœuf ;  
Avec elle j'attache ensemble la quille et le mât,  
425 Et m'asseyant dessus, je suis emporté aux vents mauvais.  
Alors le Zéphyr arrête ses tourbillons furieux,  
Mais arrive aussitôt le Notos, portant la douleur

Dans mon cœur, d'avoir à repasser la funeste Charybde.  
Toute la nuit je suis emporté ; au lever du soleil,  
430 J'arrive à l'écueil de Scylla et à l'affreuse Charybde,  
Qui est alors en train d'engloutir l'eau salée de la mer.  
Alors moi, m'élevant en l'air vers le grand figuier sauvage,  
Je m'y accroche comme une chauve-souris ; je n'ai nul  
Lieu où fixer mes pieds ni où poser pied à terre,  
435 Car les racines sont loin et les branches s'élèvent  
À distance, fortes et grandes, ombrageant Charybde.  
Et je tiens bon, jusqu'à ce qu'elle vomisse de nouveau  
Mât et quille, ce qui me fait attendre bien longtemps.  
À l'heure où le juge quitte l'agora pour son repas  
440 Du soir, après avoir tranché maintes querelles d'hommes,  
Alors les planches réapparaissent de Charybde.  
Doucement, je me laisse tomber, des pieds et des mains,  
À bruit retentissant, au milieu de la mer et des planches.  
Je m'assois dessus, et je rame avec mes mains.  
445 Le père des hommes et des dieux ne permet pas  
Que Scylla me voie ; sinon je n'échapperais pas  
À la mort abrupte. Neuf jours je me laisse porter ;  
La dixième nuit, les dieux m'amènent sur l'île Ogygie,  
Où vit Cacheuse aux beaux cheveux, terrible déesse à voix  
450 Humaine, qui m'aime et me soigne. Pourquoi te le redire ?  
Je te l'ai déjà raconté hier dans ta maison,  
À toi et à ta courageuse épouse, et je déteste  
Raconter de nouveau ce que j'ai dit clairement.

## CHANT XIII

Ainsi parle Dévor, et tous restent muets, silencieux,  
Demeurant sous le charme dans l'obscurité du palais.  
Alors Esprit-puissant élève la voix et répond :

« Ô Dévor, puisque tu es venu dans ma haute maison  
5 Au sol d'airain, tu n'erreras plus, je crois, revenant  
En arrière, alors que tu as tellement souffert.  
Et je dis à chacun de vous, hommes qui toujours venez  
Dans la grande salle boire le vin d'honneur couleur  
De feu que l'on offre aux anciens, et écouter l'aède :  
10 Dans un coffre bien travaillé reposent pour l'étranger  
Des vêtements, de l'or œuvré avec beaucoup d'art, et tous  
Les dons apportés ici par les conseillers Phéaciens ;  
Mais allons, donnons encore un grand trépied et un chaudron  
Par personne ; nous recueillerons ensuite auprès du peuple  
15 Leur valeur, car il serait dur d'offrir tout cela seuls. »

Ainsi parle Esprit-puissant, et ce discours leur plaît.  
Puis chacun a envie de se coucher et rentre chez soi.  
Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Ils s'en vont à la nef, portant l'airain fortifieur d'homme.  
20 Et la sainte force d'Esprit-puissant lui-même, allant  
À travers la nef, dépose les présents sous les bancs,  
Qu'ils ne gênent pas les compagnons quand ils rameront vite.  
Puis ils vont chez Esprit-puissant préparer le repas.  
La sainte force d'Esprit-puissant leur sacrifie un bœuf  
25 Pour Zeus le Cronide, assembleur de nuées, roi de tous.  
Ayant brûlé les cuisses, ils prennent un glorieux repas,  
Se rassasiant ; parmi eux chante le divin aède,  
Receuille-peuple, honoré des peuples, ; cependant Dévor  
Tourne maintes fois la tête vers le soleil tout brillant,  
30 Pressé de le voir plonger : il désire ardemment rentrer.  
Comme, aspirant au repas, l'homme dont toute la journée  
Les bœufs lie-de-vin ont tiré dans le labour la massive  
Charrue, voit avec joie plonger la lumière du soleil  
Et approcher son repas, lui dont les genoux chancellent,  
35 Dévor voit avec joie plonger la lumière du soleil.  
Aussitôt il s'adresse aux Phéaciens amateurs de rame,  
Et tourné surtout vers Esprit-puissant, leur dit ces paroles :

« Puissant Esprit-puissant, remarquable entre tous les peuples,  
Après les libations, renvoie-moi sain et sauf ! Salut  
40 À tous ! Déjà s'est accompli ce que mon cœur désire,  
Le départ et vos chers cadeaux ; que les dieux du Ciel

Les fassent heureux ! Que je trouve au retour à la maison  
Mon irréprochable épouse, avec mes amis sains et saufs !  
Et vous qui restez ici, soyez heureux avec vos femmes,  
45 Vos filles, vos enfants ! Que les dieux vous donnent toute sorte  
De qualités, et que nul mal n'arrive à votre peuple ! »

Ainsi parle-t-il, et tous alors approuvent et demandent  
Qu'on reconduise l'hôte, qui a parlé avec justesse.  
La force d'Esprit-puissant dit alors au héraut :

50 « Esprit-de-mer, mêle le vin dans le cratère,  
Et distribue-le à tous dans la salle, que nous priions  
Zeus le père et reconduisons l'hôte dans sa patrie. »

À ces mots, Esprit-de-mer mêle le doux vin  
Et le distribue à tous l'un après l'autre ; on fait sur place,  
55 Depuis les sièges, les libations aux dieux bienheureux  
Qui habitent le vaste ciel ; et le divin Dévor  
Se lève, met dans les mains d'Orante une coupe à deux anses,  
Et dit à haute voix ces paroles ailées :

« Salut, reine, sois heureuse du début à la fin,  
60 Jusqu'à la vieillesse et la mort, sort de tous les humains !  
Moi, je m'en vais ; mais toi, rassasie-toi dans ta maison  
De tes enfants, de ton peuple et du roi Esprit-puissant. »

Sur ces mots, le divin Dévor franchit le seuil ;  
La force d'Esprit-puissant envoie avec lui le héraut,  
65 Le conduire sur la nef rapide et au bord de la mer ;  
Orante envoie alors en même temps des servantes,  
L'une portant un manteau bien lavé et une tunique,  
Une autre à sa suite emportant le coffre solide,  
Une autre encore chargée du pain et du vin rouge.  
70 Après être descendus à la nef et à la mer,  
Les nobles conducteurs prennent aussitôt tous les vivres  
Et la boisson, qu'ils déposent dans le navire creux.  
Puis ils étendent un tapis et une toile de lin  
Sur le plancher de la nef creuse, pour que Dévor y dorme  
75 D'un profond sommeil, à la poupe. Il embarque et se couche,  
En silence. Eux s'assoient sur les bancs, dans le bon ordre,  
Et détachent l'amarre de la pierre trouée.  
Puis, penchés, du plat de la rame ils soulèvent la mer ;  
Un profond sommeil tombe sur les paupières de Dévor,  
80 Imbrisable et hyperdoux, tel que tout proche de la mort.  
Comme dans une plaine quatre étalons s'élancent  
Tous ensemble sous les coups de fouet, et jaillissant  
Bien haut accomplissent à toute allure le trajet,  
De même s'élève la proue, la vague bouillonnant  
85 Derrière, la mer bondissant à grand bruit retentissant.  
La nef court à toute vitesse ; même le faucon  
Tournoyant, le plus vif des oiseaux, ne pourrait la suivre.  
Courant ainsi vivement, elle fend le flot de la mer,

Portant un homme à la pensée égale à celle des dieux ;  
90 Un homme qui a énormément souffert dans son cœur,  
Dans les dures guerres des hommes et les flots éprouvants,  
Et qui maintenant dort doucement, oubliant ses souffrances.  
Lorsque se lève la très brillante étoile qui vient juste  
Annoncer la lumière d'Aurore, née du matin,  
95 Alors le vaisseau traverseur de mer s'avance vers l'île.

Il y a dans le pays d'Ithaque un port de Phorkys,  
Le vieillard de la mer ; deux promontoires abrupts, roches  
Escarpées à chaque extrémité du port, le protègent,  
L'abritent des grandes vagues et des vents violents  
100 Au-dehors ; au-dedans, les nefes aux bancs solides restent  
Sans amarre, une fois entrées dans l'enceinte du port.  
Au sommet du port se trouve un olivier aux longues feuilles,  
Et près de lui une obscure et charmante caverne,  
Lieu sacré des nymphes qu'on appelle naïades.  
105 À l'intérieur sont des amphores et des cratères de pierre,  
Dans lesquels les abeilles ont construit les rayons de leurs ruches,  
Et de longs métiers à tisser en pierre où les nymphes tissent  
Des toiles teintes en pourpre de mer, sublimes à voir ;  
Il y coule une eau inépuisable ; et il y a deux portes :  
110 Par l'une, vers le Borée, peuvent descendre les humains ;  
L'autre, vers le Notos, est pour les dieux ; et aucun homme  
Ne pénètre par elle, car c'est la voie des immortels.  
Les Phéaciens entrent dans ce port, qu'ils connaissent déjà,  
Et tant ils avancent vite, touchent la terre ferme  
115 Jusqu'à moitié de la nef, pressée par les bras des rameurs.  
Ils débarquent du vaisseau bien jointé sur le rivage,  
Transportant tout d'abord Dévor hors de la nef creuse,  
Et avec lui les toiles de lin et les brillants tapis,  
Le posent sur le sable toujours dompté par le sommeil,  
120 Transportent les richesses que les nobles Phéaciens  
Lui ont données via Athéna au grand cœur.  
Ils les entassent ensuite au pied de l'olivier,  
À l'écart du chemin, que nul homme passant par là  
Avant le réveil de Dévor n'aille les vandaliser.  
125 Puis ils s'en retournent chez eux ; mais l'ébranleur de la terre  
N'oublie pas ses menaces du début contre le divin  
Dévor, et il interroge la volonté de Zeus :

« Zeus père, je ne serai plus honoré parmi les dieux  
Immortels, puisque des mortels ne me respectent plus,  
130 Les Phéaciens, quoiqu'ils soient de la même lignée que moi.  
Je me disais qu'après avoir souffert beaucoup de maux  
Dévor rentrerait chez lui ; je ne lui ai jamais ôté  
Tout à fait le retour, puisque tu le lui as promis  
D'un signe de tête ; ils le conduisent endormi dans leur nef  
135 Rapide et le déposent à Ithaque, avec d'innombrables  
Cadeaux, airain, or en abondance, vêtements tissés,  
Plus que Dévor n'en aurait jamais rapporté de Troie  
Comme part de butin, s'il en était revenu indemne. »

Ainsi lui répond en retour Zeus, l'assembleur de nuées :

140 « Ô pépin, puissant ébranleur de terre, que dis-tu ?  
Non, les dieux ne te déshonoreront pas ; il serait  
Un peu fort de jeter la disgrâce sur le plus vieux  
Et le meilleur ! Si, cédant à la violence et à la force,  
Quelqu'un te manque de respect, tu peux toujours te venger.  
145 Fais comme tu le veux et comme il plaît à ton cœur. »

Ainsi répond alors Poséidon, l'ébranleur de terre :

« J'aurais fait de suite ce que tu dis, dieu des nuées sombres,  
Mais, toujours par respect de toi en mon cœur, je m'en suis  
Abstenu. Maintenant je veux briser la trop belle nef  
150 Des Phéaciens, à son retour de mission sur la mer  
Brumeuse, pour que dorénavant ils cessent de conduire  
Les humains, et cacher leur ville d'une grande montagne. »

Ainsi lui répond en retour Zeus, l'assembleur de nuées :

« Mon doux, voilà qui paraît excellent à mon cœur.  
155 Quand les Phéaciens regarderont arriver la nef,  
De leur ville, près de la terre, fige-la en pierre,  
Sous sa forme de nef rapide, que tous soient stupéfaits,  
Et cache leur ville en l'entourant d'une grande montagne. »

Dès que Poséidon, l'ébranleur de la terre, entend cela,  
160 Il s'en va à Schérie, où se trouvent les Phéaciens.  
Il se tient là, et quand le vaisseau passeur de mer arrive  
Tout près, lancé à grande vitesse, l'ébranleur de terre  
S'approche, le fige en pierre, et appuyant de la main,  
L'enracine sous terre ; après quoi, il s'en va au loin.  
165 Les Phéaciens aux longues rames, illustres navigateurs,  
Se disent les uns aux autres des paroles ailées,  
Chacun regardant celui qui est à côté de lui :

« Ma parole, qui a arrêté en mer la nef rapide  
En train d'arriver à la maison, toute bien visible ? »

170 Ainsi parlent-ils, ne sachant pas comment cela s'est fait.  
Esprit-puissant prend alors la parole et leur dit :

« Ô pépin, voici arrivées les anciennes prédictions  
De mon père ; Poséidon nous jalousait, disait-il,  
Parce que nous reconduisons tout homme sain et sauf.  
175 Il disait qu'un jour une très belle nef des Phéaciens,  
À son retour d'une mission, serait brisée sur la mer  
Brumeuse, et aussi qu'une grande montagne cacherait  
Notre ville. Ainsi parlait l'ancien. Et cela, maintenant,  
Se réalise. Allons, obéissez tous à mes paroles :  
180 Arrêtez de reconduire les mortels, quand il en arrive

Un vers notre ville ; immolons à Poséidon  
Douze taureaux de choix afin qu'il ait pitié de nous  
Et ne cache pas notre ville d'une haute montagne. »

À ces mots, ils sont pris de peur et préparent les taureaux.  
185 Les chefs et les conseillers du peuple des Phéaciens  
Adressent des prières au puissant Poséidon,  
Debout autour de l'autel. Et le divin Dévor s'éveille,  
Couché sur la terre de la patrie, sans la reconnaître,  
Étant absent depuis longtemps ; et Pallas Athéna,  
190 Fille de Zeus, répand autour de lui une brume,  
Pour le rendre méconnaissable et l'instruire de tout,  
Que sa femme, les gens de la ville et ses amis  
Ne le reconnaissent pas avant qu'il n'ait fait payer  
Leur arrogance aux prétendants. Tout lui paraît différent,  
195 Les chemins qui s'en vont longuement, les ports bien sûrs,  
Les rochers escarpés, les arbres fruitiers vigoureux.  
Debout, il contemple la terre de sa patrie ;  
Et alors il se lamente et se frappe les cuisses  
Du plat de la main, et dit à haute voix en gémissant :

200 « Pauvre de moi, dans quel pays de mortels suis-je arrivé ?  
Seraient-ce des gens violents, cruels et malhonnêtes,  
Ou bien hospitaliers, et respectueux des dieux ?  
Où vais-je porter toutes ces richesses, et où vais-je aller  
Moi-même ? J'aurais mieux fait de rester chez les Phéaciens !  
205 Je me serais rapproché d'un autre roi très puissant  
Qui m'aurait donné son amitié et aurait assuré  
Mon retour. Maintenant je ne sais pas où mettre cela,  
Où le laisser pour qu'un autre ne s'en empare pas.  
Ô pépin, ne sont-ils donc tous ni réfléchis ni justes,  
210 Ces chefs et ces conseillers Phéaciens qui m'ont conduit  
Dans une terre étrangère, alors qu'ils disaient me conduire  
À Ithaque qu'on voit de loin, et qui ne l'ont pas fait ?  
Que Zeus, protecteur des suppliants, les châtie, lui qui veille  
Sur tous les humains et punit qui commet une faute !  
215 Mais allons, je vais compter mes richesses, et ainsi voir  
Si, en partant, ils n'en ont pas emporté dans leur nef creuse. »

Sur ces mots, il se met à compter les superbes trépieds,  
Les chaudrons, l'or et les beaux vêtements tissés :  
Il n'y a rien à regretter ; mais il pleure la patrie,  
220 En rampant sur le bord de la mer aux mille bruits de vagues,  
Terriblement affligé. Alors s'approche Athéna,  
Sous l'apparence d'un jeune homme, berger de brebis,  
Tout à fait délicat, comme sont les enfants de rois,  
Portant sur les épaules un joli vêtement doublé,  
225 Sous ses pieds brillants des sandales, à la main un javelot.  
Dévor a plaisir à le voir ; il va à sa rencontre,  
Et lui dit à haute voix ces paroles ailées :

« Ami, puisque tu es le premier que je rencontre

En ce pays, salut ! N'aie pas de mauvaises pensées  
230 En venant à moi, mais sauve tout cela, et sauve-moi !  
Je t'en prie comme un dieu et j'embrasse tes genoux.  
Parle-moi avec franchise, afin que je sache :  
Quels sont ce pays, ce peuple, et les habitants d'ici ?  
Est-ce un île visible de loin, ou la côte escarpée,  
235 Avancée sur la mer, d'un continent au sol fécond ? »

La déesse Athéna aux yeux brillants de chouette répond :

« Tu es puéril, étranger, ou bien tu viens de loin,  
Pour m'interroger sur cette terre. Car elle est loin  
D'être sans renommée ; beaucoup de gens la connaissent,  
240 De ceux qui habitent à l'orient, vers l'aurore et le soleil,  
Ou bien à l'opposé vers l'occident et la brume obscure.  
C'est une terre âpre et qui ne convient pas aux chevaux,  
Mais elle n'est pas trop pauvre, quoiqu'elle ne soit pas grande.  
Le blé y pousse sans compter, ainsi que les vignes ;  
245 Car toujours la pluie et la rosée la font verdoyer ;  
Elle a de bons pâturages pour les chèvres et pour les bœufs ;  
Et des forêts variées, et des sources intarissables.  
Ainsi, étranger, le nom d'Ithaque est-il allé  
Jusqu'à Troie, qu'on dit éloignée de la terre d'Achaïe. »

250 À ces mots, le divin Ulysse aux mille épreuves est en joie,  
Grâce à la terre de ses pères, dont vient de lui parler  
Pallas Athéna, fille de Zeus, porteur d'égide.  
Et il lui dit à haute voix ces paroles ailées  
- Mais sans dire la vérité, en retenant sa parole,  
255 L'esprit toujours mille fois habile dans sa poitrine :

« J'ai entendu parler d'Ithaque dans la vaste Crète,  
Loin au-delà de la mer ; je viens d'arriver ici  
Avec ces richesses ; j'en laisse autant à mes enfants,  
En fuyant parce que j'ai tué le fils d'Idoménée,  
260 Orsiloque aux pieds agiles, qui dans la vaste Crète  
Gagnait sur tous les hommes par la vitesse de ses pieds.  
Il voulait me spolier de tout mon butin de Troie,  
Pour lequel j'avais souffert bien des maux dans mon cœur,  
Aux guerres des hommes et au souci de traverser les flots,  
265 Parce que je ne servais pas, comme l'aurait voulu son père,  
Au pays des Troyens, mais commandais d'autres hommes.  
En embuscade sur le chemin avec un compagnon,  
Au retour des champs je le frappai de ma lance d'airain.  
La nuit très obscure enveloppait le ciel, nul ne nous vit,  
270 Et il resta caché que je lui enlevai la vie.  
Aussitôt après l'avoir tué de ma lance d'airain,  
Je montai sur le vaisseau de nobles Phéaciens,  
En les implorant et leur donnant une bonne rançon.  
Je leur demandai de s'arrêter et de me déposer  
275 À Pylos ou dans la divine Élide, où les Épéens  
Gouvernent. Mais la force du vent les poussa loin de là,

Bien malgré eux, car ils ne voulaient pas me tromper.  
Déroutés, nous sommes arrivés ici cette nuit.  
Avec peine nous avons ramé vers le port, sans même  
280 Songer au repas, malgré notre vif désir de le prendre ;  
Mais débarquant de la nef, nous nous sommes tous couchés.  
Là, épuisé, je fus emporté dans un doux sommeil,  
Tandis qu'eux sortaient de la nef creuse mes richesses  
Et les déposaient sur le sable où j'étais couché.  
285 Puis, rembarquant, ils sont partis pour la bien peuplée Sidon.  
Et moi ils m'ont laissé là, le cœur affligé. »

À ces mots, la déesse Athéna aux yeux brillants de chouette  
Sourit, le flatte de la main et reprend son apparence  
De belle et grande femme savante en brillants travaux.  
290 Elle lui adresse à voix haute ces paroles ailées :

« Bien malin et habile, celui qui te surpasserait  
En tous genres de feintes, un dieu s'y mesurerait-il.  
Voyou, cogiteur de subtilités comme de leurres,  
Faut-il que même sur ta propre terre, tu n'arrêtes pas  
295 Tous ces discours voleurs, qui te sont si profondément chers ?  
Mais allons, n'en parlons plus, nous connaissons tous deux  
L'astuce, puisque tu es le meilleur de tous les mortels  
En conseils et en paroles, et moi je suis honorée  
Parmi les dieux pour mon intelligence et mes stratagèmes.  
300 Tu n'as pas reconnu Pallas Athéna, fille de Zeus,  
Qui toujours t'assiste dans toutes les épreuves, et te garde,  
Et t'a institué l'ami de tous les Phéaciens,  
Et vient maintenant ici pour tramer avec toi un plan  
Et cacher tous ces dons que, sur mon inspiration, t'ont faits  
305 Les nobles Phéaciens pour ton retour à la maison.  
Et je veux te dire les problèmes que le sort  
Te fera endurer dans ta maison faite avec art.  
Tu les supporteras de force, mais ne dis à personne,  
Homme ou femme, que tu reviens après avoir erré ;  
310 Souffre en silence et subis la violence des hommes. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille pensées :

« Difficile à un mortel, déesse, même exercé,  
De te reconnaître quand tu t'approches, car tu prends  
Toutes les formes. Je sais bien que tu m'étais favorable  
315 Quand nous, les fils des Achéens, faisons la guerre à Troie.  
Mais quand nous avons détruit la ville escarpée de Priam,  
Nous avons réembarqué, et un dieu a dispersé  
Les Achéens ; et je ne t'ai plus vue, fille de Zeus,  
Je ne t'ai pas sentie monter sur ma nef pour écarter  
320 De moi le mal ; toujours, le cœur déchiré dans ma poitrine,  
J'ai erré, jusqu'à ce que les dieux me délivrent du pire.  
Avant que dans les grasses terres des hommes Phéaciens  
Tu ne m'encourages en paroles, et me conduise à leur ville.  
Maintenant je te supplie par ton père – je ne crois pas

325 Être arrivé à Ithaque visible de loin,  
Mais retourné sur une autre terre ; c'est pour te moquer,  
Je pense, que tu dis cela, pour tromper mon esprit –  
Dis-moi si je suis vraiment arrivé dans ma patrie. »

La déesse Athéna aux yeux brillants de chouette répond :

330 « Tu as toujours dans ta poitrine cette pensée.  
Et je ne peux pas t'abandonner à ton malheur,  
Car tu es bienveillant, intelligent et sensé.  
Un autre homme, de retour après avoir erré, irait  
Avec joie voir dans son palais ses enfants et sa femme ;  
335 Mais toi, tu n'as pas envie d'apprendre ni de t'informer  
Avant d'avoir mis à l'épreuve ta femme, qui reste  
Comme autrefois dans le palais, toujours à se désoler,  
Consumant ses nuits et ses jours à répandre des larmes.  
Quant à moi je n'ai jamais douté, je savais dans mon cœur  
340 Que tu reviendrais, tous tes compagnons perdus.  
Mais je ne voulais pas lutter contre Poséidon,  
Le frère de mon père, qui avait la rancune au cœur,  
Encoléré que tu aies aveuglé son fils.  
Allons, je te montre le sol d'Ithaque, que tu y croies.  
345 Ce port est celui de Phorkys, le vieillard de la mer,  
Et voici à son sommet l'olivier aux larges feuilles,  
Et à côté la grotte charmante et obscure,  
Lieu sacré des nymphes qu'on appelle naïades :  
C'est la caverne voûtée où tu as accompli  
350 Maintes parfaites hécatombes pour les nymphes ;  
Et voici le mont Nérite, vêtu de sa forêt. »

En parlant, la déesse balaie la nuée : le pays  
S'établit, et le divin Dévor aux mille épreuves, en joie,  
Heureux de sa terre, embrasse le sol fertile.  
355 Aussitôt il prie les nymphes, élevant les mains :

« Nymphes naïades, filles de Zeus, je ne croyais pas  
Vous revoir ! Et maintenant je vous salue d'une douce  
Prière ; bien plus, je vous ferai des dons, comme autrefois,  
Si la bienveillante fille de Zeus, apporteuse  
360 De butin, me laisse vivre et laisse grandir mon fils. »

La déesse Athéna aux yeux brillants de chouette lui dit :  
« Sois tranquille, tu n'as pas à t'inquiéter de cela.  
Mais déposons de suite les richesses au fond de l'ancre  
Divin, maintenant, afin qu'elles restent à toi ;  
365 Puis nous discuterons de ce qu'il y a de mieux à faire. »

Sur ces mots, la déesse pénètre dans la grotte obscure,  
Et y cherche des cachettes ; pendant ce temps Dévor  
Apporte tout à proximité, l'or, l'airain solide,  
Les vêtements bien faits que les Phéaciens lui ont donnés.  
370 Il les pose dans l'ancre avec soin et Pallas Athéna,

Fille de Zeus porte-égide, place une pierre à l'entrée.  
Puis, assis tous deux au pied de l'olivier sacré,  
Ils discutent de la mort des arrogants prétendants.  
La déesse aux yeux de chouette, Athéna, parle la première :

375 « Fils de Laërte, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Pense au moyen de porter la main sur ces impudents  
Prétendants qui depuis trois ans règnent dans ton palais,  
Courtisent ta divine épouse et lui font des cadeaux.  
Elle, toujours dans son cœur pleurant après ton retour,  
380 Les fait tous espérer, à chaque homme fait des promesses,  
Envoie des messages ; mais son esprit songe à autre chose. »

Dévor aux mille arts lui fait alors cette réponse :

« Ô pépin, j'aurais comme l'Atride Agamemnon  
Dû périr d'un sale coup du sort dans mon palais,  
385 Si tu ne m'avais tout dit avec justesse, déesse.  
Mais allons, tisse une pensée, que je les fasse payer ;  
Et dans ma poitrine, insère une force audacieuse,  
Comme quand nous avons ouvert les brillants créneaux de Troie.  
Si tu te tiens à mes côtés avec ardeur, Yeux-brillants,  
390 Moi je me battraï contre trois cents hommes, avec toi,  
Souveraine déesse, si tu me secours de bon cœur. »

La déesse Athéna aux yeux brillants de chouette répond :

« Je serai à fond avec toi, sans te perdre de vue,  
Quand nous exécuterons cela ; et le sol, je pense,  
395 Sera fortement souillé du sang et de la cervelle  
De ces types, les prétendants, qui dévorent tes biens.  
Allons, que je te rende inconnaissable à tous les mortels !  
Je vais flétrir ta belle peau sur tes membres courbés,  
Arracher tes cheveux dorés de ta tête, te couvrir  
400 De haillons, que soient horrifiés les humains qui te verront ;  
Et je vais rendre galeux tes yeux auparavant très beaux,  
Que tu paraisses miséreux à tous les prétendants,  
À ta femme et à ton enfant, que tu as laissés au palais.  
Tu te rendras d'abord chez ton gardeur de porcs,  
405 Qui veille sur tes pourceaux comme il se montre bienveillant  
Pour toi, qui aime ton fils et la trameuse Tiredelle.  
Tu le trouveras auprès des porcs ; ils paissent à côté  
De la roche du Corbeau et de la source d'Aréthuse,  
Mangeant le gland réjouissant et buvant l'eau noire  
410 Qui nourrissent la graisse florissante des porcs.  
Tu resteras auprès de lui à t'informer de tout,  
Pendant que moi j'irai à Sparte aux belles femmes  
Pour rappeler Combat-de-loin, ton fils, Dévor,  
Parti chez Ménélas dans la vaste Lacédémone  
415 S'informer sur ton sort et savoir si tu vis encore. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Pourquoi ne lui avoir rien dit, toi qui sais tout dans ton esprit ?  
Pour que lui aussi endure des épreuves en errant  
Sur la mer stérile ? Tandis que d'autres mangent ses vivres ? »

420 La déesse Athéna aux yeux brillants de chouette répond :

« Ne te fais pas tellement de souci pour lui.  
C'est moi qui l'y ai conduit, pour qu'il y gagne une bonne  
Renommée ; eh bien il n'a aucune peine, assis tranquille  
Dans la maison de l'Atride, reposant dans l'abondance.  
425 Des jeunes gens en embuscade sur une noire nef  
Veulent le tuer avant qu'il n'atteigne la patrie,  
Mais cela ne sera pas, je pense : d'abord la terre  
Recevra nombre de prétendants qui dévorent tes biens. »

Parlant ainsi, Athéna le touche d'une baguette.

430 Elle flétrit sa belle peau sur ses membres souples,  
Arrache de sa tête ses cheveux dorés, instaure  
Autour de son corps la peau d'un antique vieux,  
Et rend galeux ses yeux auparavant très beaux.  
Elle jette sur ses épaules un mauvais haillon,  
435 Une tunique sale et déchirée, noircie de fumée ;  
Puis le revêt d'une grande peau de cerf rapide,  
Dégarnie, lui donne un bâton et une ignoble besace  
Déchirée de part en part, avec une courroie tordue.  
Ayant ainsi délibéré, tous deux se séparent.  
440 La déesse se rend à Sparte auprès du fils de Dévor.

## CHANT XIV

Il quitte le port en suivant un sentier rocailleux,  
Par bois et par monts, vers le lieu, indiqué par Athéna,  
Du divin éleveur de porcs, qui prend soin des vivres  
Mieux que les serviteurs acquis par le divin Dévor.  
5 Il le trouve assis dans l'entrée, là où il a construit  
Une haute cour, dans un endroit bien dégagé alentour,  
Beau et grand, autour duquel on peut circuler ; le porcher  
L'a bâti lui-même pour les porcs, le roi étant parti,  
À l'écart de sa maîtresse et du vieux Tresseur-de-Peuple,  
10 Et protégé d'un mur de pierres, et d'arbustes épineux.  
À l'extérieur, il a fait courir d'un bout à l'autre  
Une haie dense et continue de chênes noirs écorcés ;  
À l'intérieur de la cour il a fait douze porcheries,  
Les unes à côté des autres, couchages pour les truies.  
15 Dans chacune sont enfermées cinquante truies couchées,  
Femelles qui mettent bas ; les mâles dorment dehors,  
En plus petit nombre, car réduit par les prétendants  
Pareils aux dieux, qui les mangent, le porcher leur envoyant  
Toujours le mieux nourri et le meilleur des porcs gras.  
20 Ils se trouvent maintenant au nombre de trois cent soixante.  
À côté sont toujours couchés quatre chiens, semblables  
À des bêtes sauvages, que le porcher en chef nourrit.  
Ce dernier est en train d'ajuster à ses pieds des sandales,  
Les taillant dans la peau colorée d'un bœuf ; les autres pâtres  
25 Sont partis chacun de son côté, trois avec les porcs  
Rassemblés, le quatrième envoyé à la ville  
En conduire un de force aux arrogants prétendants,  
Pour qu'ils l'immolent et rassasient de viandes leur âme.  
Soudain les chiens, ne cessant d'aboyer, voient Dévor.  
30 Ils se précipitent en hurlant ; Dévor, alors,  
Par sagesse, s'accroupit ; le bâton tombe de sa main.  
Là, près de l'étable, il aurait souffert un ignoble mal ;  
Mais aussitôt le porcher, sur ses pieds rapides, se lance  
À leur poursuite depuis l'entrée ; le cuir tombe de sa main.  
35 Leur criant dessus, il chasse les chiens et les disperse  
Sous des jets de cailloux serrés ; puis il dit au roi :

« Ô vieillard, pour un peu, les chiens te mettaient en pièces  
Promptement, et la faute en serait retombée sur moi.  
Les dieux me donnent pourtant d'autres peines dont me plaindre ;  
40 Je reste là à pleurer sur un roi pareil à un dieu  
Et à gémir ; je nourris ses porcs gras pour que d'autres  
Les mangent ; tandis que lui, aspirant à se nourrir,  
Est dérouté dans des cités et des peuples d'autres langues,  
S'il vit encore et voit la lumière du soleil.  
45 Mais suis-moi, allons dans la cabane, vieillard, que toi-même,  
Une fois rassasié de pain et de vin selon ton cœur,

Me dises d'où tu es et quels soucis tu as endurés. »

En parlant, le divin porcher le conduit dans la cabane,  
L'y fait entrer et s'asseoir, versant un gros tas de broussailles  
50 Au sol et le recouvrant d'une peau de chèvre sauvage  
Et velue en guise de lit grand et touffu ; Dévor  
Se réjouit d'être ainsi reçu, et lui dit :

« Que Zeus, mon hôte, et les autres dieux immortels te donnent  
Ce que tu désires le plus, toi qui m'accueilles avec cœur. »

55 Et toi, porcher Bon-nourricier, tu lui réponds ainsi :

« Mon hôte, je n'ai pas le droit de mépriser un hôte,  
Viendrait-il plus misérable que toi ; car les étrangers  
Et les mendiants viennent tous de Zeus, et un humble don  
Leur est cher ; c'est le droit et la justice des serviteurs,  
60 Qui toujours ont à craindre, quand ils sont gouvernés  
Par de jeunes rois. Celui dont les dieux ferment le retour,  
Qui m'aimait avec sollicitude, m'aurait transmis  
Des biens, une maison, un domaine et une femme aux mille  
Prétendants, comme en donne un bon roi à son serviteur  
65 Qui a beaucoup travaillé pour lui et dont un dieu fait croître  
L'œuvre, comme prospère l'œuvre que je continue.  
Le roi m'aurait fort gratifié, s'il avait vieilli ici ;  
Mais il est mort – mieux aurait valu que la lignée d'Hélène  
Ait péri sur les genoux, puisqu'elle a brisé les genoux  
70 De tant d'hommes ! C'est pour l'honneur d'Agamemnon que mon roi  
Est parti à Troie aux bons chevaux, combattre les Troyens. »

Sur ces mots, il ceinture promptement sa tunique  
Et part aux étables où sont enfermés les cochons de lait.  
Il en prend deux, les rapporte et les immole tous deux ;  
75 Il les passe au feu, les découpe et embroche les morceaux.  
Une fois grillés, il les apporte tous à Dévor,  
Les lui présente tout chauds sur les broches, puis les saupoudre  
De farine blanche ; il mêle un vin doux comme le miel  
Dans un vase en bois, s'assoit devant lui et l'exhorte ainsi :

80 « Mange maintenant, mon hôte, ces petits cochons qui sont  
Pour les serviteurs, tandis que les prétendants mangent  
Les porcs gras, sans songer au châtement divin en leur âme,  
Et sans pitié. Or les dieux bienheureux n'aiment pas les actes  
Mauvais, ils estiment la justice et les actes sages  
85 Des humains. Des malveillants, des ennemis, quand ils s'en vont  
En terre étrangère et que Zeus leur accorde un butin,  
Et quand ils repartent et rentrent chez eux, leurs vaisseaux remplis,  
La violente crainte du châtement tombe dans leur cœur.  
Mais eux savent sans doute, ayant entendu la voix d'un dieu,  
90 La mort misérable de mon roi, puisqu'ils ne veulent pas  
Se marier justement ni rentrer chez eux, mais tranquilles,  
Dévorent ses richesses avec arrogance, sans mesure.

Autant de nuits et autant de jours que Zeus fait,  
Jamais ils n'arrêtent d'immoler des victimes, au moins deux ;  
95 Ils consomment et épuisent le vin sans modération.  
Il avait des ressources infinies ; nul autre héros,  
Ni sur le noir continent, ni dans Ithaque même,  
N'en avait autant ; même vingt hommes réunis  
N'avaient autant de biens. Je te les passe en revue :  
100 Douze troupeaux de bœufs sur le continent ; autant  
De moutons, autant de porcs, autant de larges pâturages  
Pour les chèvres, gardés par des étrangers et ses bergers.  
Ici il y a onze larges pâturages de chèvres  
Au bout de l'île, surveillés par des hommes honnêtes.  
105 Chacun d'eux amène chaque jour aux prétendants la bête  
Qui leur paraît la meilleure de leurs chèvres bien nourries.  
Et moi-même, qui surveille et qui garde les porcs,  
Je leur envoie le meilleur des porcs, choisi avec soin. »

Ainsi parle-t-il, et Dévor mange avidement la viande  
110 Et boit le vin, en silence, plantant pour les prétendants  
Un malheur ; après qu'il a dîné et raffermi son cœur  
De nourriture, Bon-nourricier lui tend la coupe pleine  
De vin, où lui-même a bu ; il la reçoit, la joie au cœur,  
Et lui adresse à haute voix ces paroles ailées :

115 « Ami, qui donc est celui qui t'a acquis de ses biens,  
Et qui est si riche et puissant, d'après ce que tu dis ?  
Tu as dit qu'il avait péri pour l'honneur d'Agamemnon.  
Dis-le moi, car il est possible que je le connaisse.  
Zeus et les autres dieux immortels savent si je peux  
120 Annoncer que je l'ai vu ; j'ai erré dans tant d'endroits. »

Ainsi lui répond alors le porcher en chef :

« Vieillard, nul homme venant, après avoir erré, donner  
De ses nouvelles ne convaincra sa femme ni son fils,  
Car par ailleurs des vagabonds dans le besoin mentent  
125 Pour être aidés et ne veulent pas dire la vérité.  
Que l'un de ces errants arrive au pays d'Ithaque,  
Il va chez ma maîtresse et lui raconte des mensonges ;  
Elle le reçoit bien, prend soin de lui et l'interroge  
Sur tout, puis pleure, et des larmes tombent de ses paupières,  
130 Ce qui est le droit d'une femme dont l'époux est mort  
Ailleurs. Toi aussi, vieillard, tu forgerais vite un conte,  
Pour qu'on te donne un manteau, une tunique, des habits.  
Mais déjà les chiens rapides et les oiseaux ont dû  
Arracher la peau de ses os, et son âme l'a quitté.  
135 Les poissons dans la mer l'ont mangé, il ne reste de lui  
Que ses os sur le rivage, tout enveloppés de sable.  
C'est ainsi qu'il est mort là-bas, rendant tous ses amis  
Affligés, moi le premier ; car je ne trouverai  
Plus de maître aussi bon, où que j'aille, même si  
140 Je retournais dans la maison de mon père et de ma mère,

Là où je suis né et où ils m'ont nourri et élevé.  
Et je ne les pleure pas autant, malgré mon désir  
De les revoir de mes yeux en allant dans ma patrie,  
Que je ne regrette Dévor qui s'en est allé.  
145 Et moi, étranger, même en son absence, j'ose à peine  
Le nommer ; car il m'aimait entre tous et avait soin  
De moi en son cœur ; et même loin, je l'appelle mon frère. »

Ainsi lui répond le divin Dévor aux mille épreuves :

« Ami, puisque tu refuses absolument ce que je peux  
150 Dire sur son retour, ton esprit est toujours sans foi ;  
Eh bien moi, je te dis, non comme un conte, mais sous serment,  
Que Dévor reviendra ; que cette bonne nouvelle  
Me vaille aussitôt, dès qu'il sera rentré à la maison,  
Un manteau, une tunique et de beaux vêtements ;  
155 Avant cela, même fort dans le besoin, je ne veux rien.  
Il m'est odieux, autant que les portes de l'Hadès,  
Celui qui, cédant à l'indigence, parle fausement.  
Que le sache Zeus, premier des dieux, et cette table d'hôte  
Au foyer de l'irréprochable Dévor, où je suis rentré :  
160 Oui, tout arrivera ainsi que je l'ai dit.  
Dans le cours de cette année, Dévor sera de retour.  
Et même à la fin de ce mois, ou au début du prochain,  
Il sera rentré chez lui et il punira chacun  
De ceux qui outragent là sa femme et son illustre fils. »

165 Ainsi lui réponds-tu en retour, porcher Bon-nourricier :

« Vieillard, moi je ne te paierai pas cette bonne nouvelle,  
Parce que Dévor ne rentrera plus à la maison.  
Mais bois en paix, et oublions le reste, tout cela,  
Ne me le rappelle pas, car je suis affligé  
170 Dans ma poitrine quand on rappelle mon fidèle maître.  
Laissons donc ce serment, mais que Dévor revienne,  
Comme je le souhaite, ainsi que Tiredelle, et le vieux  
Tresseur-de-peuple, et Combat-de-loin pareil à un dieu.  
Maintenant je pleure aussi sans cesse l'enfant de Dévor,  
175 Combat-de-loin ; les dieux l'ont nourri comme une jeune pousse  
Et je me disais qu'il ne serait pas, entre les hommes,  
Inférieur à son père, admirable en stature et en beauté ;  
Mais quelqu'un d'entre les immortels ou d'entre les humains  
A troublé la raison en lui : il est parti à Pylos  
180 S'informer sur son père ; les fameux prétendants  
Lui dresseront une embûche à son retour, pour supprimer  
D'Ithaque la lignée et le nom du divin Arcisios.  
Mais laissons ce sujet, soit il tombe entre leurs mains,  
Soit il en réchappe, la main du Cronide tendue  
185 Au-dessus de lui. Dis-moi plutôt, vieillard, tes propres peines,  
Raconte-moi cela sincèrement, que je sache :  
Qui es-tu parmi les hommes ? Où sont ta ville et tes parents ?  
Sur quel navire es-tu venu ? Comment des marins

T'ont-ils conduit à Ithaque ? Qui s'honorent-ils d'être ?  
190 Car tu n'es pas venu ici à pied, je pense. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Je vais donc te raconter cela en toute franchise.  
Si maintenant nous avons tous deux bien du temps,  
De la nourriture et du doux vin, pour rester ici  
195 À festoyer calmement, quand d'autres feraient le travail !  
Il me faudrait facilement une année entière  
Pour achever de te raconter toutes les peines  
Que j'ai endurées par la volonté des dieux.  
Je m'honore d'être né dans la vaste Crète, enfant  
200 D'un homme opulent ; il avait eu beaucoup d'autres fils  
De son épouse, nés et élevés dans son palais ;  
Ma mère à moi était une concubine qu'il avait  
Achetée, mais il m'estimait comme ceux de sa lignée :  
Castor, fils d'Hylax, dont moi je m'honore d'être né,  
205 Qui était alors honoré comme un dieu par les Crétois  
Pour son opulence, ses richesses, ses fils illustres.  
Mais les déesses de la mort vinrent et l'emportèrent  
Dans les demeures d'Hadès ; alors ses fils magnanimes  
Divisèrent ses biens et les tirèrent au sort ;  
210 À moi, ils donnèrent une maison et très peu de choses.  
J'épousai une femme d'une très riche famille  
Grâce à mon mérite, car je n'étais pas un inutile  
Ni un lâche au combat ; maintenant tout cela s'en est allé  
Mais en voyant le chaume, je pense, on sait la moisson.  
215 Car je suis follement accablé de calamités.  
Arès et Athéna m'avaient donné de la hardiesse  
Et je rompais les rangs ennemis ; quand je choisissais  
Les meilleurs hommes pour une embuscade, plantant malheur  
Pour les ennemis, jamais mon cœur viril ne regardait  
220 La mort, mais le tout premier je m'élançais, lance en main,  
Sur l'ennemi, qui reculait de ses pieds devant moi.  
Ainsi fus-je à la guerre ; mais prendre soin de la maison  
Et élever les brillants enfants ne me plaisait pas ;  
Ce que j'aimais, c'était toujours les nef's garnies de rames,  
225 Les combats, les javelots bien polis et les flèches,  
La ruine, ces choses qui pour les autres sont horribles.  
Voilà les goûts qu'un dieu avait mis dans mon cœur.  
À chaque homme ses œuvres et ses satisfactions.  
Avant que les fils des Achéens ne débarquent à Troie,  
230 Neuf fois j'avais commandé des hommes et des nef's rapides  
Chez des peuples étrangers, et j'y avais beaucoup gagné.  
Je prélevais une bonne part, puis j'obtenais au sort  
Beaucoup encor ; rapidement ma maison s'enrichit  
Et je devins craint et respecté parmi les Crétois.  
235 Mais quand Zeus qui voit au loin décida cette funeste  
Expédition, qui brisa les genoux de tant d'hommes,  
On commanda à l'illustre Idoménée et à moi  
De conduire les nef's à Troie ; pas moyen de refuser,

Mais la volonté du peuple est difficile à porter.  
240 Là, neuf ans durant, nous, fils d'Achéens, avons fait la guerre.  
La dixième, ayant dévasté la ville de Priam,  
Nous sommes partis chez nous sur nos nefes ; mais un dieu  
Dispersa les Achéens. Et pour moi, malheureux,  
Le sage Zeus méditait des maux ; je restai un seul mois  
245 À me rassasier de mes enfants, mon épouse et mes biens.  
Ensuite mon cœur me poussa à naviguer vers l'Égypte,  
Avec des nefes bien équipées et de divins compagnons.  
J'équipe neuf vaisseaux, le peuple s'y rassemble vite.  
Ensuite, six jours durant, mes fidèles compagnons  
250 Festoient ; moi je fournis en effet maintes victimes  
Pour les sacrifier aux dieux et préparer des repas.  
Le septième jour, nous embarquons depuis la vaste Crète  
Et nous naviguons aisément au bon souffle du Borée,  
Comme si nous descendions un courant ; nulle de nos nefes  
255 Ne subit de dommages, mais sains et saufs et sans malades  
Nous restons assis, conduits par les vents et les cybernètes.  
Le cinquième jour, nous arrivons au fluide Égyptos  
Et j'arrête en ce fleuve nos nefes à la forme enroulée.  
Là je demande alors à mes fidèles compagnons  
260 De rester auprès des nefes et de les surveiller,  
Et j'envoie en hâte des observateurs sur les hauteurs ;  
Mais eux, cédant à l'hubris et confiants dans leur force,  
Dévastent aussitôt les très beaux champs des habitants  
Égyptiens, emportent les femmes et les petits enfants,  
265 Tuent les hommes ; le cri de guerre arrive vite à la ville.  
L'ayant entendu, quand paraît l'aurore les Égyptiens  
Arrivent ; toute la plaine est remplie de fantassins,  
De cavaliers, d'éclairs de l'airain ; Zeus rassasieur de foudre  
Jette sur mes compagnons la mauvaise fuite, nul  
270 Ne soutenant l'affrontement ; tout autour, le mal les cerne.  
Là beaucoup des nôtres périssent par l'airain aigü,  
D'autres sont emmenés vivants, travailler pour eux de force.  
Zeus lui-même élabore alors ce plan dans mon esprit –  
J'aurais mieux fait de mourir et de suivre mon destin  
275 En Égypte ! car d'autres épreuves allaient encore suivre –  
Je retire aussitôt de ma tête mon casque bien fait,  
De mes épaules mon bouclier, et je lâche ma lance ;  
Puis je m'avance face aux chevaux du roi, saisis  
Ses genoux et les embrasse ; il a pitié, il me sauve,  
280 Et dans son char m'emporte en larmes jusque chez lui.  
Beaucoup s'avancent contre moi avec leurs lances de frêne,  
Désirant me tuer – car ils sont fort irrités –  
Mais il me protège, craignant la colère de Zeus  
Hospitalier, qui a plus que tout en horreur les crimes.  
285 Je reste là-même sept années, amassant maintes  
Richesses chez les Égyptiens, qui tous me font des cadeaux.  
Mais quand la huitième année commence à s'approcher,  
Arrive un homme Phénicien expert en tromperies,  
Un vorace, qui a fait beaucoup de mal aux humains.  
290 Il finit par me persuader de partir avec lui

En Phénicie, où il a sa maison et ses richesses.  
Je reste là chez lui toute une année révolue.  
Mais quand les mois et les jours se sont achevés, quand l'année  
Reprend sa révolution et que revient la saison,  
295 Il me met sur un vaisseau partant en mer pour la Libye,  
Sous un prétexte mensonger, pour que j'emmène avec lui  
Ma cargaison et pour me vendre là, le tout à un prix  
Incalculable. Malgré mes soupçons, je dois le suivre  
Sur sa nef qui court, poussée par un bon vent de Borée,  
300 En pleine mer, au-dessus de la Crète ; Zeus médite  
Notre perte. Quand nous laissons la Crète, nulle autre terre  
N'apparaît, il ne reste plus que le ciel et la mer,  
Le Cronide place au-dessus de notre nef creuse  
Un nuage bleu sombre, sous lequel la mer s'obscurcit.  
305 Zeus tonne et lance en même temps sa foudre sur la nef,  
Qui tout entière tournoie sous les coups de foudre de Zeus,  
Remplie de fumée de soufre ; tous les hommes tombent  
De la nef : tels des corneilles de mer, autour de la noire  
Nef emportée par les flots ; le dieu leur ôte le retour.  
310 Quant à moi, Zeus lui-même, considérant la douleur  
En mon cœur, place entre mes mains le mât solide  
De la nef à proue bleue, que j'échappe encore au malheur.  
L'ayant enlacé, je suis emporté par les vents mauvais.  
Neuf jours je suis emporté, et le dixième, par nuit noire,  
315 La grande vague qui me roule m'emmène sur la terre  
Des Thesprotes ; là leur roi, le héros Phédon, sans rançon  
Prend soin de moi ; car son cher fils m'a rencontré dompté  
Par le froid et la fatigue et m'a conduit à la maison,  
M'ayant relevé de sa main pour que j'aie chez son père ;  
320 Il me couvre d'un manteau, d'une tunique et d'habits.  
C'est là que j'entends parler de Dévor ; le roi me dit  
L'avoir reçu en hôte amicalement à son retour  
Dans sa patrie, et me montre les richesses amassées  
Par Dévor, de l'airain, de l'or, du fer très bien œuvré,  
325 De quoi se nourrir, et un autre, sur dix générations.  
Toutes ces possessions reposent dans le palais du roi.  
Il me dit que Dévor est parti à Dodome, entendre  
Du chêne à haute chevelure la volonté de Zeus  
Et savoir comment, absent depuis longtemps, rentrer  
330 Au gras pays d'Ithaque, ouvertement ou en cachette.  
Et devant moi il fait serment, en faisant des libations  
Dans la maison, de tirer une nef à la mer,  
Et que des marins sont prêts à le reconduire chez lui.  
Mais il me renvoie d'abord, profitant qu'une nef  
335 Des Thesprotes parte pour Doulichion fertile en blé.  
Là il commande qu'on m'envoie au roi Akastos,  
Avec sollicitude ; mais ils se plaisent à un plan  
Mauvais contre moi, pour que je plonge complètement,  
Encore, dans le malheur. Dès que la nef est très loin  
340 De la terre, ils machinent pour moi le jour de l'esclavage.  
Ils me dévêtent de mes manteau, tunique et habits,  
Et jettent sur moi le mauvais haillon et la tunique

Déchirée que tu vois maintenant toi-même de tes yeux.  
Le soir, ils arrivent aux champs d'Ithaque qu'on voit de loin.  
345 Là ils m'attachent solidement aux bancs de la nef  
Avec de fortes cordes bien tordues ; eux, ils débarquent,  
S'élançant au bord de la mer et prennent leur repas.  
Alors les dieux eux-mêmes me détachent facilement  
De mes liens ; m'enveloppant la tête du haillon,  
350 Je me laisse glisser le long du gouvernail poli,  
Touche du torse la mer, et ramant des deux mains  
Je nage, et très vite j'arrive hors de leur portée.  
Je monte sur la rive ; il y a là un taillis fleuri  
Où je m'enfonce ; en se lamentant à grands cris,  
355 Ils vont et viennent ; mais ne me trouvant pas, ils préfèrent  
Ne pas me chercher plus loin, et de nouveau embarquent  
Dans leur nef creuse ; moi les dieux m'ont caché facilement,  
Et m'ont conduit et emmené aux étables d'un homme  
De confiance ; car mon destin était de vivre encore. »

360 Ainsi lui réponds-tu alors, porcher Bon-nourricier :

« Malheureux étranger, tu as beaucoup remué mon cœur  
En racontant tout cela, tes épreuves et tes errances.  
Mais ce qui n'est pas exact, je pense, et ne me convainc pas,  
C'est ce que tu dis sur Dévor. Pourquoi faut-il que quelqu'un  
365 Comme toi mente follement ? Je sais bien ce qu'il en est  
Du retour de mon roi, complètement accablé  
Par tous les dieux, qui ne l'ont pas dompté parmi les Troyens  
Ou entre les mains de ses amis, une fois la guerre  
Pelotonnée. Les Panachéens lui auraient bâti  
370 Un tombeau, et à son fils grande gloire pour le futur.  
Or maintenant les Harpies l'ont emporté sans gloire.  
Moi je reste à l'écart des hommes avec les porcs ; je ne vais  
Jamais à la ville, sauf si la trameuse Tiredelle  
M'exhorte à venir, quand quelqu'un apporte une nouvelle.  
375 Chacun alors se tient auprès de lui et l'interroge,  
Et les uns sont affligés par l'absence du roi,  
D'autres sont contents de manger impunément ses vivres.  
Mais moi, je ne veux plus chercher à savoir et questionner,  
Depuis qu'un Étolien m'a trompé avec des histoires :  
380 Il avait tué un homme et beaucoup erré sur la terre,  
Il est arrivé dans ma maison et je l'ai reçu  
Avec affection. Il me dit avoir vu Dévor en Crète,  
Chez Idoménée, réparant ses vaisseaux, brisés  
Par les tempêtes. Et il me dit qu'il reviendrait à l'été,  
385 Ou à l'automne, avec maintes richesses, et ses compagnons  
Divins. Et toi, vieillard qui me fais du mal, puisqu'un démon  
T'a conduit à moi, ne me charme pas par des mensonges,  
Ne me séduis pas. Mon respect et mon amitié viennent  
De ma crainte de Zeus hospitalier et de ma pitié. »

390 Ainsi lui répond alors Dévor aux mille sagesses :

« Ton âme dans ta poitrine est vraiment pleine de défiance,  
Même un serment ne te gagne pas, je ne te convainc pas !  
Mais allons, faisons un pari ; mais que derrière, les dieux  
Qui habitent l'Olympe soient de nous deux les témoins.  
395 Voilà : si ton roi est de retour dans cette maison,  
Donne-moi un manteau, une tunique et des vêtements,  
Et envoie-moi à Doulichion, où mon cœur voulait aller.  
Mais si ton roi ne revient pas comme je te le déclare,  
Pousse tes serviteurs à me jeter d'un grand rocher,  
400 Afin d'empêcher un autre mendiant de te tromper. »

Ainsi lui répond en retour le divin porcher :

« Étranger, voilà qui serait pour moi gloire et mérite  
Parmi les humains, dans l'avenir et tout de suite !  
Si moi qui t'ai conduit dans ma cabane et qui t'ai offert  
405 L'hospitalité, j'allais ensuite te tuer,  
T'enlever la vie ! puis de bon cœur prier Zeus le Cronide !  
Mais c'est l'heure du repas. Que mes compagnons rentrent vite,  
Que nous préparions dans la cabane un délicieux repas. »

Comme ils sont en train de parler ainsi l'un avec l'autre,  
410 Arrivent tout près les porcs et les gardiens de porcs.  
Comme d'habitude, ils poussent les bêtes pour la nuit  
Dans les parcs où s'élèvent leurs stridents, énormes cris.  
Alors le divin porcher commande à ses compagnons :

« Apportez le meilleur porc, que je l'immole pour mon hôte  
415 Étranger. Nous en profiterons aussi, nous qui souffrons,  
Malheureusement, à garder les porcs aux dents blanches,  
Tandis que d'autres mangent impunément notre travail. »

Sur ces mots, il fend du bois avec l'impitoyable airain,  
Et eux, ils apportent un porc bien gras, de cinq ans.  
420 Ils l'installent ensuite devant le foyer ; le porcher  
N'oublie pas les immortels, car il a bon esprit ;  
Il commence par jeter au feu les poils de la tête  
Du porc aux dents blanches, et demande en prière à tous les dieux  
Que Dévor aux mille adresses revienne chez lui.  
425 Levant le bras, il frappe le porc du bois qu'il a fendu  
Et laissé là ; la vie le quitte ; eux l'égorgent, le grillent  
Et aussitôt l'écorchent ; le porcher, lui, place crus  
Sur l'autel d'abord des morceaux de tous les membres, couverts  
De graisse, puis les jette au feu, saupoudrés de farine  
430 D'orge. Ils coupent le reste en morceaux et ils les embrochent,  
Les font rôtir avec art puis les retirent tous du feu  
Et les jettent en tas sur des tables ; alors le porcher  
Se lève et fait des parts ; car c'est un esprit mesuré.  
Divisant le tout, il le partage en sept portions :  
435 L'une pour les nymphes et pour Hermès, fils de Maïa,  
Qu'il dépose en les invoquant, les autres qu'il distribue  
À chacun. Mais il honore Dévor de toute l'échine

Du porc aux dents blanches, réjouissant le cœur du roi ;  
Alors lui dit à haute voix Dévor aux mille sagesse :

440 « Plaise aux dieux, Bon-nourricier, que tu sois cher à Zeus le père  
Comme à moi, puisque tel que je suis, tu m'honores ainsi. »

Ainsi lui réponds-tu en retour, porcher Bon-nourricier :

« Mange, merveilleux étranger, rassasie-toi de cela,  
Tel que cela se présente ; Dieu donne et abandonne,  
445 Selon le désir de son cœur ; car il peut tout. »

Sur ces mots, il offre les prémices aux dieux éternels.  
Il verse une libation de vin couleur de feu, en place  
Une coupe entre les mains de Dévor, destructeur de villes,  
Et s'assoit devant sa part. Le pain est distribué  
450 Par Mésaulios, que le porcher a acquis seul en l'absence  
Du roi, sans la maîtresse ni le vieux Tresseur-de-peuple :  
Il l'a acheté à des Taphiens avec ses propres biens.  
Et ils portent la main sur les mets placés devant eux.  
Après qu'ils ont bu et mangé selon leur désir,  
455 Mésaulios leur enlève les mets, et rassasiés de viandes  
Et de pain, ils vont sans tarder s'étendre sur leur couche.  
La nuit vient, mauvaise et obscure, sans lune ; Zeus pleut  
Toute la nuit, et le grand Zéphyr mouillé sans cesse souffle.  
Alors Dévor leur parle, pour éprouver le porcher, voir  
460 S'il va se dépouiller de son manteau pour le lui passer  
Ou, trop soucieux de lui, demander le sien à un autre :

« Écoutez, Bon-nourricier et tous les autres compagnons,  
J'ai un vœu à vous exprimer ; c'est le vin qui rend fou  
Qui m'y pousse, lui qui amène le plus sage à chanter  
465 Et à rire plaisamment, le fait se lever pour danser,  
Et lâcher des paroles qu'il aurait mieux valu taire.  
Mais puisque j'ai parlé d'abord, je ne cacherai rien.  
Si seulement j'étais dans la force de la jeunesse,  
Solide comme quand nous préparâmes une embuscade  
470 Et la menâmes sous Troie ! Dévor et Ménélas l'Atride  
Commandaient, et moi le troisième avec eux, à leur demande.  
Quand nous arrivâmes à la ville, à la haute muraille,  
Nous nous couchâmes, avec nos armes, dans d'épaisses broussailles,  
Autour de la cité, parmi les roseaux d'un marais.  
475 La nuit vint, mauvaise, et le Borée s'abattit, glacial.  
Arriva d'en haut une neige froide comme le givre,  
Et la glace nourrit nos boucliers, les recouvrant.  
Là les autres avaient tous des manteaux et des tuniques,  
Et ils dormaient tranquilles, leurs boucliers sur les épaules.  
480 Moi, imprudemment, j'étais venu sans mon manteau, laissé  
Aux compagnons, ne pensant pas qu'il ferait aussi froid ;  
Je n'avais que mon bouclier et ma ceinture brillante.  
Au tiers de la nuit où les astres font un pas et s'enfuient,  
Je poussai du coude Dévor qui était près de moi

485 Et lui adressai la parole ; il me comprit bien vite.  
« Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Je ne suivrai bientôt plus les vivants, le mauvais temps  
Me dompte : je n'ai pas de manteau ; un démon m'a trompé,  
Je suis venu en tunique ; plus moyen d'en réchapper. »  
490 À ces mots, il eut aussitôt en son cœur une idée,  
Lui qui savait penser aussi bien que combattre,  
Et parlant à voix toute basse, il me dit ces paroles :  
« Tais-toi maintenant, qu'un autre Achéen n'entende pas. »  
Et, la tête appuyée sur le coude, il tint ce discours :  
495 « Écoutez, amis, une vision divine m'est venue  
En rêve. Nous sommes très loin des nefs ; mais que quelqu'un  
Aille dire à l'Atride Agamemnon, berger des peuples,  
De nous envoyer, des navires, davantage d'hommes. »  
À ces mots, Prompt, fils de Mâlesang, bondit aussitôt,  
500 Posa son manteau teinté de pourpre et partit en courant  
Vers les nefs ; et moi je me couchai agréablement  
Dans son vêtement, jusqu'à ce qu'Aurore au trône d'or  
Paraisse. Ah, si j'étais dans la force de la jeunesse !  
L'un des porchers de l'étable me donnerait son manteau,  
505 Par amitié et aussi respect pour un homme brave.  
Mais avec ces mauvais haillons que je porte, on me méprise. »

Ainsi lui réponds-tu en retour, porcher Bon-nourricier :

« Vieillard, le conte que tu nous as fait est parfait,  
Tu as parlé avec justesse et ce n'est pas en vain ;  
510 Pour l'instant, tu ne manqueras ni d'habits ni d'autre chose  
Qui conviennent à un errant venu en suppliant.  
Mais à l'aurore tu épousseteras tes haillons,  
Car il n'y a pas beaucoup de tuniques et de manteaux  
De rechange ici pour s'habiller, juste un par personne.  
515 Mais lorsque le cher fils de Dévor arrivera,  
Lui il te donnera manteau, tunique et vêtements,  
Et il te fera conduire où ton cœur désire aller. »

Sur ces mots il se lève, installe près du feu la couche  
Sur laquelle il jette des peaux de mouton et de chèvre.  
520 Dévor s'étend là, et Bon-nourricier met sur lui  
Un grand et épais manteau, dont il dispose en rechange  
Pour se couvrir quand viennent les terribles hivers.  
Ainsi donc Dévor s'endort là, et près de lui  
Les jeunes hommes dorment ; quant au porcher, il lui déplait  
525 D'avoir sa couche et de dormir loin de ses porcs ;  
Aussi sort-il, armé ; et Dévor se réjouit  
Qu'il prenne en son absence tant de soin de ses biens.  
D'abord il jette une épée aiguë sur ses fortes épaules,  
Se protège en enfilant un manteau très épais,  
530 Prend la toison d'une grande chèvre bien nourrie  
Et sa lance aiguë pour se défendre contre chiens et hommes.  
Et il s'en va dormir là où sont ses porcs aux dents blanches,  
Couchant sous une pierre creuse, à l'abri du Borée.

## CHANT XV

Pallas Athéna s'en va dans la vaste Lacédémone,  
Mettre dans l'esprit du brillant fils de Dévor au grand cœur  
Le ressouvenir et l'urgence du retour.  
Elle trouve Combat-de-loin et le beau fils de Nestor  
5 Dormant sous les portiques de l'illustre Ménélas,  
Et le fils de Nestor dompté par un mol sommeil.  
Combat-de-loin n'a pas de doux sommeil, mais en son cœur  
Le souci pour son père, dans la nuit d'ambrosie, le tient  
Éveillé. Athéna aux yeux brillants s'approche et lui dit :

10 « Combat-de-loin, n'erre pas plus longtemps loin de chez toi,  
Abandonnant tes biens dans ton palais à des hommes  
Ainsi arrogants, qu'ils n'y dévorent pas tes biens  
En festoyant, rendant ainsi ton voyage inutile.  
Exhorte donc vite Ménélas au bon cri de guerre  
15 À te renvoyer pour trouver encore à la maison  
Ton impeccable mère. Déjà son père et ses frères  
Lui demandent d'épouser Combat-loin, qui se distingue  
Parmi tous les prétendants avec ses cadeaux, qu'il accroît  
Encore en dot. Qu'elle n'emporte pas de la maison,  
20 Contre ton gré, ces richesses ! tu connais le cœur d'une femme :  
Elle veut enrichir la maison de celui qu'elle épouse,  
De ses premiers enfants et de son défunt époux  
Elle ne se souvient plus ni ne se préoccupe.  
Toi, en rentrant, va toi-même confier tous tes biens  
25 À celle qui te semble être la meilleure servante,  
Jusqu'à ce que les dieux te fassent paraître une glorieuse  
Épouse. Mais j'ai d'autres paroles à te dire,  
Qu'elles courent ensemble dans ton cœur : les prétendants  
Les plus braves sont en embuscade au détroit d'Ithaque  
30 Et de Samos la rocailleuse. Ils veulent te tuer  
Avant ton retour au pays. Il n'en sera rien, je pense.  
La terre couvrira d'abord ceux-là qui mangent tes vivres.  
Mais tiens à l'écart des îles ta nef bien œuvrée,  
Et aussi navigue la nuit ; celui des immortels  
35 Qui te garde et te sauve t'enverra un vent d'arrière.  
Et dès que tu seras arrivé au rivage d'Ithaque,  
Envoie en hâte la nef et tous tes compagnons  
À la ville, mais toi, rends-toi d'abord chez le porcher,  
Qui veille sur les porcs et qui est bon de même pour toi.  
40 Là, passe la nuit ; puis envoie le porcher à la ville  
Annoncer à la trameuse Tiredelle la nouvelle  
Que tu es sain et sauf et de retour de Pylos. »

Ayant ainsi parlé, elle monte sur le grand Olympe ;  
Lui réveille le fils de Nestor de son doux sommeil  
45 En le poussant du pied, et lui adresse ces paroles :

« Réveille-toi, Pisistrate, fils de Nestor, attelle  
Au char les chevaux solipèdes, que nous prenions la route. »

Pisistrate, le fils de Nestor, lui répond alors :

« Combat-de-loin, même pressés, il n'y a pas moyen  
50 De prendre la route par la nuit obscure ; c'est l'aurore  
Bientôt. Restons là le temps que l'Atride Ménélas,  
Héros fameux par sa lance, pose les dons dans le char  
Et nous renvoie en nous réconfortant d'aimables paroles.  
Car l'hôte se souvient, tous les jours de sa vie,  
55 De l'homme hospitalier qui l'a reçu avec amitié. »

Sur ces mots, arrive aussitôt Aurore au trône d'or.  
S'approche alors d'eux Ménélas au bon cri de guerre,  
Sortant du lit, d'auprès d'Hélène à la belle chevelure.  
Quand le cher fils de Dévor l'aperçoit, il se hâte  
60 D'enfiler une tunique brillante sur sa peau  
Et de jeter un grand manteau sur ses fortes épaules.  
Combat-de-loin, le cher fils du divin Dévor, rejoint  
Ménélas dans l'entrée et lui adresse ces paroles :

« Atride Ménélas, nourrisson de Zeus, chef des armées,  
65 Dès maintenant renvoie-moi dans ma chère patrie ;  
Car déjà mon cœur désire rentrer à la maison. »

Ainsi lui répond Ménélas au bon cri de guerre :

« Combat-de-loin, je ne te retiendrai pas plus longtemps  
Ici, puisque tu veux partir : m'irritent autant ceux qui,  
70 Recevant un hôte, lui montrent soit trop d'amitié,  
Soit trop d'inimitié ; meilleure est en tout la mesure.  
Il est également mauvais de presser un hôte  
Qui ne veut pas partir et de retenir qui veut partir.  
Il faut bien traiter qui est là, et reconduire qui s'en va.  
75 Mais reste le temps que j'apporte et pose mes beaux cadeaux  
Dans le char, pour que tu les voies de tes yeux, et que je dise  
Aux femmes de préparer un repas dans la grand-salle  
Avec nos abondantes réserves. Il est à la fois beau,  
Glorieux et utile de dîner avant un grand voyage  
80 Sur la terre infinie. Si tu veux passer par l'Hellade  
Et l'Argos, je te suivrai moi-même, j'attellerai  
Les chevaux, je te conduirai dans les cités des humains,  
Aucun ne vous renverra sans rien, chacun te donnera  
Quelque chose, soit des trépieds d'airain, soit des chaudrons,  
85 Ou encore des mulets, ou un vase en or ciselé. »

Le sage Combat-de-loin lui répond à haute voix :

« Atride Ménélas, nourrisson de Zeus, chef des armées,  
Je veux rentrer tout de suite chez nous ; car je n'ai laissé  
Derrière moi personne pour défendre mes richesses ;

90 Qu'en cherchant mon père pareil à un dieu je ne me perde  
Moi-même ou ne perde un objet précieux de mon palais ! »

Dès qu'il l'a entendu, Ménélas au bon cri de guerre  
Commande aux femmes et aux servantes de préparer,  
Avec les abondantes réserves, un repas dans la salle.  
95 Arrive alors tout près Étéonée, fils de Boéthos,  
Qui vient de se lever, n'habitant pas très loin.  
Ménélas au cri de guerre lui dit d'allumer le feu  
Et de rôtir les viandes. Il l'écoute, sans désobéir.  
Ménélas, lui, descend dans une chambre parfumée,  
100 Non pas seul, mais accompagné d'Hélène et de Grand-deuil.  
L'Atride prend alors une coupe à deux anses,  
Et ordonne à son fils Grand-deuil d'emporter un cratère  
D'argent. Hélène s'arrête aux coffres à vêtements,  
105 Où sont les toiles brodées qu'elle a elle-même œuvrées.  
Hélène, divine entre les femmes, en prend une et l'emporte ;  
C'est le plus grand et le plus beau tissu chamarré,  
Resplendissant comme un astre ; il est rangé sous les autres.  
Puis ils s'en vont à travers le palais, jusqu'à rejoindre  
110 Combat-de-loin ; et le blond Ménélas lui dit :

« Combat-de-loin, que Zeus le retentissant, époux d'Héra,  
Accomplisse ton retour, comme ton cœur le désire.  
Des cadeaux qui sont parmi mes possessions dans ma maison,  
115 Je te donnerai le plus beau et le plus précieux.  
Je te donnerai un cratère bien œuvré ; il est  
Tout en argent, couronné d'or sur les bords, ouvrage  
D'Héphaïstos ; je l'ai reçu du héros Phaïdimos,  
Roi de Sidon, quand il m'abrita dans sa maison,  
Lors de mon retour ; c'est à toi que je veux le transmettre. »

120 Sur ces mots le héros, fils d'Atrée, met dans ses mains la coupe  
À deux anses ; le vigoureux Grand-deuil porte le cratère  
Brillant, tout en argent, et le dépose devant lui.  
Puis Hélène aux belles joues s'avance, le tissu  
Dans les mains, et l'interpelle avec ces paroles :

125 « Quant à moi, cher enfant, je te donne ce voile,  
Souvenir des mains d'Hélène : à l'heure tant désirée  
Des noces, que ta femme le porte ; et d'ici là,  
Que ta chère mère le garde au palais. Salut à toi !  
Et bon retour dans ta maison bien bâtie et dans ta patrie. »

130 Sur ces mots, elle dépose le tissu dans ses mains,  
Et il le reçoit avec joie. Le héros Pisistrate  
Place les dons dans la corbeille, les admirant tous  
En son cœur ; le blond Ménélas les conduit dans la maison,  
Où ils prennent place sur des sièges et des trônes.  
135 Une servante s'avance, apportant l'eau dans une belle  
Aiguière d'or, la verse dans un bassin d'argent,  
Qu'ils se lavent les mains, puis étend une table polie

Devant eux. La digne intendante leur apporte le pain  
Et maintes nourritures qu'elle offre libéralement  
140 De ses provisions. Le fils de Boéthos coupe les viandes  
Et distribue les parts ; le fils de l'illustre Ménélas  
Verse le vin. Tous portent la main sur les mets présentés.  
Une fois qu'on a bu et mangé selon son désir,  
Alors Combat-de-loin et le brillant fils de Nestor  
145 Attellent les chevaux, montent sur le char bigarré,  
Et s'avancent hors de l'entrée et du portique retentissant.  
Avec eux va le fils d'Atrée, le blond Ménélas,  
De sa main droite une coupe d'or pleine  
Comme le miel, pour une libation à leur départ.  
150 Debout près des chevaux, il les salue du geste et dit :

« Salut, jeunes hommes ! et saluez pour moi Nestor,  
Pasteur des peuples, qui fut comme un doux père pour moi,  
Tant que nous, fils des Achéens, guerroyâmes à Troie. »

Ainsi lui répond le sage Combat-de-loin :

155 « Oui, tout à fait, nourrisson de Zeus, dès notre arrivée  
Nous lui répèterons tout ce que tu as dit ; et puissè-je,  
Revenu à Ithaque et trouvant Dévor à la maison,  
Lui dire que tu m'as reçu chez toi en toute amitié,  
Et que je rapporte de nombreux et magnifiques dons. »

160 Comme il parle ainsi, un oiseau s'envole sur la droite,  
Un aigle emportant dans ses serres une prodigieuse oie blanche  
Domestique, enlevée d'une cour ; hommes et femmes  
Le suivent en poussant des cris aigus ; s'approchant d'eux,  
Il passe à leur droite, devant les chevaux ; voyant cela,  
165 Ils se réjouissent, et tous sentent leur cœur délivré.  
Pisistrate, fils de Nestor, prend le premier la parole :

« Qu'en penses-tu, Ménélas, nourrisson de Zeus, chef des peuples,  
Est-ce pour nous deux qu'un dieu envoie ce signe, ou pour toi seul ? »

À ces mots, Ménélas, cher à Arès, réfléchit,  
170 Se demandant comment répondre avec justesse.  
Mais Hélène à la longue robe le devance et dit :

« Écoutez-moi : je vais interpréter, moi, selon  
Ce que les immortels jettent dans mon cœur et qui, je pense,  
Se réalisera. Comme, venant de la montagne  
175 Où sont ses parents et ses enfants, l'aigle a enlevé  
L'oie nourrie dans la maison, Dévor, ayant beaucoup souffert  
Et beaucoup erré, reviendra chez lui et se vengera ;  
S'il n'y est déjà, plantant le malheur pour les prétendants. »

Le sage Combat-de-loin lui répond à haute voix :

180 « Que Zeus, l'époux retentissant d'Héra, en décide ainsi !

Je t'adresserai là-bas des prières comme à un dieu ! »

Cela dit, il fouette les chevaux ; à toute allure,  
Impatients, ils s'élancent vers la plaine à travers la ville.  
Toute la journée, ils courent ensemble sous le joug.  
185 Puis le soleil plonge, et toutes les routes s'assombrissent.  
Ils arrivent à Phères, dans la maison de Dioclès,  
Fils d'Ortiloque, enfant engendré par Alphée.  
Ils y passent la nuit, recevant l'hospitalité.  
Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
190 Ils attellent les chevaux, montent sur le char bigarré,  
S'avancent hors de l'entrée et du portique retentissant ;  
Un coup de fouet, et ils volent sans se faire prier.  
Promptement ils arrivent à la haute cité de Pylos.  
Combat-de-loin s'adresse alors au fils de Nestor :

195 « Nestoride, comment pourrais-tu tenir la promesse  
Que tu m'as faite ? Nous nous honorons d'être à jamais hôtes  
Par l'amitié de nos pères et par notre même âge ;  
Et ce voyage renforcera beaucoup notre concorde.  
Ne m'emmène pas plus loin que ma nef, nourrisson de Zeus,  
200 Laisse-moi là, que le vieillard ne me retienne pas  
Chez vous par amitié ; il faut que je parte au plus vite. »

À ces mots, le fils de Nestor se demande en son cœur  
Comment tenir sa promesse de façon juste.  
À la réflexion, il choisit cette solution :  
205 Il tourne les chevaux vers la nef et le bord de mer,  
Sort du char et dépose sur la poupe les beaux cadeaux,  
Les vêtements et l'or que Ménélas a donnés ;  
Et pressant Combat-de-loin, il lui dit ces paroles ailées :

« Hâte-toi d'embarquer avec tous tes compagnons,  
210 Avant que j'arrive à la maison et le dise au vieillard.  
Car je sais bien dans mon âme et mon cœur à quel point  
Son cœur est excessif ; il ne te laissera pas partir,  
Il viendra te chercher lui-même ici, et je peux te dire  
Qu'il ne repartira pas sans toi ; il sera furieux. »

215 Sur ces mots, il lance les chevaux à la belle crinière  
Vers la cité des Pyléens, et arrive vite au palais.  
Combat-de-loin presse ses compagnons, il commande :

« Rangez les agrès, compagnons, dans la nef noire,  
Et montons à bord ; il nous faut tracer la route. »

220 Ainsi parle-t-il, et dès qu'ils l'entendent, ils obéissent,  
S'embarquent aussitôt et s'assoient sur les bancs de rameurs.  
Cependant lui s'affaire et prie, sacrifie à Athéna  
À côté de la poupe ; or voici que s'approche un homme,  
Un étranger, qui fuit d'Argos parce qu'il a tué un homme ;  
225 C'est un devin, né de la lignée de Mélémpous,

Qui habitait autrefois à Pylos, mère des moutons.  
Riche Pylien, il avait une magnifique maison,  
Puis il partit pour un autre peuple, fuyant la patrie  
Et le magnanime Nélée, le plus noble des vivants,  
230 Qui avait retenu de force ses nombreuses richesses  
Pendant toute une année, tandis que lui était lié  
De rudes chaînes au palais de Phylakos, souffrant  
Énormément à cause de la fille de Nélée  
Et d'une grave faute inspirée par l'horrible Érinnye.  
235 Mais il réchappa du sort et poussa les bœufs mugissants  
De Phylacé à Pylos, se vengea du crime indigne  
De Nélée égal aux dieux, amena une épouse  
À son frère puis partit dans un pays étranger,  
En Argos nourrice de chevaux ; son destin le fit  
240 Habiter là, et régner sur de nombreux Argiens,  
S'y marier et s'y installer une haute maison,  
Engendrer Antiphatès et Mantios, deux puissants fils.  
Antiphatès enfanta Oïclès au grand cœur ; et d'Oïclès  
Naquit Amphiaraios, qui poussait le peuple au combat,  
245 Et que Zeus porteur d'égide et Apollon aimaient  
De tout leur cœur ; il ne parvint pas au bout de la vieillesse  
Mais mourut à Thèbes, suite aux cadeaux reçus par sa femme.  
De lui naquirent deux fils, Alcméon et Amphiloque.  
Mantios enfanta Polyphidès et Clitos.  
250 Mais Aurore au trône d'or enleva Clitos  
Pour sa beauté et le plaça parmi les immortels.  
Et Apollon fit de l'ardent Polyphidès le meilleur  
Devin parmi les mortels, quand Amphiaraios mourut.  
Irrité contre son père, il migra en Hypérésie,  
255 Puis habitant là, prophétisa pour tous les mortels.  
Et donc le fils de ce dernier, nommé Théoclymène,  
S'approche maintenant de Combat-de-loin et le rejoint  
Alors qu'il prie et fait des libations dans sa nef noire.  
À voix haute, il lui adresse ces paroles ailées :

260 « Ami, puisque je te trouve sacrifiant en ce lieu,  
Je t'en prie, par tes offrandes et la divinité,  
Puis par ta tête et celle des compagnons qui te suivent,  
Dis-moi, réponds-moi franchement, sans rien me cacher :  
D'où es-tu parmi les hommes ? Où sont ta ville et tes parents ? »

265 Ainsi répond à voix haute le sage Combat-de loin :

« Eh bien, étranger, je vais te parler très sincèrement.  
Je suis né à Ithaque, et mon père est Dévor,  
S'il est encor ; il a dû périr d'une mort lamentable.  
C'est pourquoi j'ai pris compagnons et nef noire et suis parti  
270 Afin de m'informer sur mon père absent depuis longtemps. »

Ainsi lui répond Théoclymène semblable à un dieu :

« Moi aussi, je fuis ma patrie, ayant tué un homme

De mon peuple ; il a de nombreux frères et compagnons,  
Très puissants Achéens en Argos nourrice de chevaux.  
275 Je me dérobe à la mort et fuis le sombre sort,  
Et maintenant mon lot est d'errer parmi les humains.  
Prends-moi à bord de ta nef, puisque je viens en suppliant,  
Qu'ils ne me tuent pas ! car ils sont à ma poursuite, je crois. »

Ainsi répond à voix haute le sage Combat-de loin :

280 « Je ne te repousserai pas de ma nef équilibrée ;  
Suis-moi ; tu seras bien traité, autant que nous pourrons. »

Sur ces mots, il prend au devin sa lance d'airain,  
L'étend sur le pont de la nef à la forme enroulée,  
Puis monte lui-même à bord du vaisseau traverseur de mer.  
285 S'asseyant à la poupe, il fait asseoir Théoclymène  
À côté de lui ; on largue alors les amarres.  
Combat-de-loin presse ses compagnons, leur commande  
De manœuvrer les agrès ; ils obéissent aussitôt.  
Ils dressent le mât de sapin dans le creux de la poutre  
290 Transversale, l'attachent à la proue par les câbles,  
Tirent les voiles blanches par les cuirs de bœuf bien tressés.  
Athéna aux yeux brillants leur envoie un bon vent  
S'élançant impétueusement dans l'air, que vite  
La nef accomplisse sa course sur la mer salée.  
295 Ils passent le long des Sources, et de Khalkis aux belles eaux.  
Le soleil plonge, et toutes les voies s'obscurcissent.  
Pressée par le vent de Zeus, la nef s'élanche sur Phéia  
Et longe la divine Élide, où règnent les Épéens.  
De là Combat-de-loin va droit sur les îles pointues,  
300 Méditant s'il va réchapper à la mort ou être pris.

Or, dans la cabane, Dévor et le divin porcher  
Prennent le repas, en compagnie des autres pâtres.  
Après qu'ils ont bu et mangé selon leur désir,  
Dévor dit au porcher, pour le sonder, savoir s'il reste  
305 Bienveillant pour lui et l'invitera à demeurer  
À la ferme ou s'il le pressera d'aller à la ville :

« Écoutez-moi, Bon-nourricier et tous les compagnons,  
Demain à l'aurore je désire aller à la ville  
Mendier, pour ne pas t'épuiser, toi et tes compagnons.  
310 Mais renseigne-moi bien et procure-moi un bon guide  
Pour me conduire là-bas ; j'errerais çà et là en ville,  
Par nécessité, voir si quelqu'un me donne une écuelle  
Et un bout de pain. J'irai chez le divin Dévor  
Donner de ses nouvelles à la trameuse Tiredelle,  
315 Et je me mêlerai aux prétendants arrogants,  
Voir s'ils me donnent à manger, eux qui ont tant d'aliments.  
Je ferai promptement, et bien, parmi eux, ce qu'ils voudront.  
Car je vais te dire, écoute-moi bien et suis-moi bien :  
Par la volonté du messager Hermès, qui certes

320 Confère grâce et gloire aux travaux de tous les humains :  
Aucun mortel ne me battrait aux fonctions de serviteur,  
Qu'il s'agisse de construire un bûcher avec du bois sec  
Ou de découper les viandes, les rôtir, verser le vin,  
Enfin ce dont se chargent les humbles pour les gens prospères. »

325 Grandement indigné, tu lui dis, porcher Bon-Nourricier :

« Pauvre de moi, étranger, qu'est-ce que tu t'es mis en tête ?  
Serait-ce que tu aspiras à mourir promptement,  
À vouloir descendre ainsi dans la foule des prétendants,  
Dont l'hubris et la violence vont jusqu'au ciel de fer ?  
330 Leurs serviteurs ne sont nullement comme toi ;  
Ils sont jeunes, bien habillés de manteaux et de tuniques,  
Ont toujours des têtes luisantes et de belles figures,  
Ceux qui sont à leur service ; et les tables bien polies  
Sont chargées de nourritures, de viandes et de vin.  
335 Reste donc ici ! Ta présence ne nous dérange pas,  
Ni moi, ni aucun des compagnons qui sont avec moi.  
Et quand arrivera le cher fils de Dévor,  
Il te donnera manteau, tunique et vêtements,  
Et te fera conduire là où ton cœur désire aller. »

340 Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille épreuves :

« Puisses-tu, Bon-nourricier, être aussi cher à Zeus le père  
Qu'à moi, toi qui mets fin à mes errances, à ma misère.  
Rien n'est pire pour les mortels que d'errer çà et là.  
C'est leur funeste ventre qui fait de mauvais soucis  
345 Aux hommes et les conduit à l'errance, au malheur, aux souffrances.  
Mais puisque tu me retiens et me demande de l'attendre,  
Parle-moi donc de la mère du divin Dévor  
Et de son père, qu'il laissa, en partant, au seuil  
De la vieilleuse : vivent-ils encor sous les rayons  
350 Du soleil, ou sont-ils déjà morts et dans les maisons d'Hadès ?

Ainsi lui répond le divin porcher, chef des pâtres :

« Eh bien, étranger, je vais te parler très franchement.  
Tresseur-de-peuple est toujours vivant, mais toujours il prie Zeus  
Que la vie se consume en ses membres, dans sa maison.  
355 Il pleure affreusement sur son enfant qui est absent  
Et sur sa courageuse épouse, dont la mort l'affecta  
Profondément et le fit cruellement vieillir.  
Elle, affligée par l'absence de son illustre enfant,  
Périt d'une triste mort ; puisse ne pas mourir ainsi  
360 Tout ami qui, habitant ici, me fit du bien.  
Tant qu'elle fut de ce monde, malgré son chagrin,  
J'aimais l'interroger, elle qui m'avait élevé  
Elle-même, en même temps de Ctimène à la longue robe,  
Sa vigoureuse fille, la plus jeune de ses enfants.  
365 Je fus nourri avec elle, et à peu près autant aimé.

Quand nous atteignîmes tous deux la désirable jeunesse,  
On la donna à un Samien qui fit maints et maints présents.  
À moi, la reine offrit manteau, tunique et vêtements,  
De très beaux habits, des semelles à fixer sous mes pieds,  
370 Et elle m'envoya aux champs, m'aimant très fort dans son cœur.  
Maintenant tout cela me manque ; mais les dieux bienheureux  
Ont rendu fructueux le travail auquel je m'attache ;  
Grâce à quoi j'ai mangé, bu, donné aux gens respectueux.  
Mais de la maîtresse, plus moyen d'une amabilité,  
375 Ni en paroles ni en actes, car le mal est tombé  
Sur la maison avec ces arrogants ; or les serviteurs  
Ont grand désir de parler face à face avec leur maîtresse,  
De s'enquérir de tout, manger, boire, puis remporter  
Aux champs ce qui toujours réchauffe le cœur des serviteurs. »

380 Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Ô pépin, ainsi donc, tout petit, porcher Bon-nourricier,  
Tu as erré loin de ta patrie et de tes parents.  
Mais allons, dis-moi, raconte-moi franchement :  
Était-on en train de détruire la ville aux larges rues  
385 Où habitaient ton père et ta vénérable mère,  
Ou étais-tu isolé avec les brebis et les bœufs  
Quand des malveillants t'ont enlevé, emporté sur leur nef,  
Puis vendu à bon prix au maître de cette maison ? »

Ainsi lui répond alors le porcher, chef des pâtres :

390 « Mon hôte, puisque tu m'interroges et veux savoir,  
Écoute en silence et prends du bon temps en buvant ton vin,  
Assis là. Les nuits sont indiciblement longues,  
Pour dormir, et se rassasier d'écouter ; il ne faut pas,  
Avant l'heure, aller se coucher ; trop de sommeil ennuie.  
395 Vous autres, si vos cœur et âme vous commandent  
De dormir, allez-y ; et dès que l'aube paraîtra,  
Après avoir mangé, partez avec les porcs des maîtres.  
Quant à nous, buvant et mangeant dans la cabane,  
Rassasions-nous les uns les autres des souvenirs  
400 De nos chagrins ; car il se nourrit de ses douleurs,  
L'homme qui a beaucoup souffert et beaucoup erré.  
Je te dirai donc ce que tu me demandes et veux savoir.  
Tu en as peut-être entendu parler, il y a une île  
Nommée Syrie, au-dessus d'Ortygie, où le soleil tourne.  
405 Elle n'est pas très grande mais c'est une bonne île  
Pour les bœufs, pour les brebis, pour les vignes et pour le blé.  
La famine n'atteint jamais le peuple, et nulle autre  
Funeste maladie ne s'abat sur les pauvres mortels.  
Mais quand dans la ville les hommes d'une classe d'âge  
410 Vieillissent, Apollon à l'arc d'argent et Artémis viennent,  
Et de leurs flèches leur apportent une douce mort.  
Il y a là deux villes qui se partagent tout.  
Mon père, Ctésios, fils d'Orménos, semblable aux immortels,

Régna jadis sur ces deux villes à la fois.  
415 Arrivèrent là des hommes Phéniciens, fameux marins,  
Voraces, avec dans leur noire nef mille futilités.  
Il y avait dans la maison de mon père une belle  
Et grande Phénicienne, savante en brillants travaux ;  
Les Phéniciens mille fois tortueux la séduisirent.  
420 D'abord, comme elle lavait du linge près de la nef creuse,  
L'un d'eux coucha avec elle, en union d'amour qui allèche  
Les femmes, même celle qui serait vertueuse.  
Puis il lui demanda qui elle était, d'où elle venait.  
De suite, elle désigna la haute maison de mon père :  
425 « Je m'honore d'être de Sidon, où l'airain abonde,  
Et je suis la fille de l'immensément riche Arybas.  
Mais j'ai été enlevée par des pillards Taphiens  
Comme je revenais des champs ; ils m'emmenèrent ici,  
Dans la maison de cet homme, qui paya un bon prix. »  
430 L'homme qui s'était uni en cachette à elle lui dit :  
« Veux-tu me suivre maintenant pour retourner chez toi,  
Et revoir ton père et ta mère dans leur haute maison ?  
Car ils sont toujours de ce monde, et on les dit riches. »  
La femme lui répondit alors par ces mots :  
435 « C'est possible, mais à condition que vous vouliez, marins,  
Me jurer par serment de m'emmener indemne chez moi. »  
Ainsi dit-elle, et tous jurèrent comme elle voulait.  
Et une fois qu'ils eurent achevé le serment,  
La femme reprit la parole et leur tint ce discours :  
440 « Silence maintenant ! qu'aucun de vos compagnons  
Ne m'adresse la parole, s'il me croise dans la rue,  
Ou à la fontaine, de peur qu'on aille dans la maison  
Le dire au vieillard : me soupçonnant, il m'emprisonnerait  
Dans de dures chaînes, et méditerait votre mort.  
445 Gardez mes paroles en tête et hâtez-vous d'acheter  
La cargaison. Quand la nef sera pleine de provisions,  
Qu'on vienne vite me l'annoncer dans la maison ;  
J'apporterai de l'or, et ce que j'aurai sous la main ;  
Je veux vous donner autre chose pour payer mon passage.  
450 J'élève au palais un enfant de mon noble maître,  
Un gamin dégourdi, qui court à mes côtés quand je sors ;  
Je l'amènerai dans la nef, et vous en tirerez  
Un grand prix, à quelques étrangers que vous le vendiez. »  
Sur ces mots, elle remonta dans la belle maison,  
455 Les Phéniciens restèrent une année entière chez nous,  
Trafiquant maintes marchandises pour remplir leur nef creuse.  
Mais quand la cale fut chargée et qu'il fallut partir,  
Alors ils envoyèrent un messenger prévenir la femme.  
Un homme très habile vint dans la maison de mon père  
460 Avec un collier en or, un chapelet de perles d'ambre.  
Dans la grand-salle, les servantes et ma vénérable mère  
Le maniaient entre leurs mains et le mangeaient des yeux,  
Offraient un prix ; sans rien dire il fit signe de la tête  
À la femme et sur ce, retourna sur sa nef creuse.  
465 Me prenant par la main, elle me conduisit dehors.

Elle trouva sous le portique les coupes sur les tables  
Des invités, les hommes qui assistaient mon père,  
Et qui venaient de se rendre à l'assemblée du peuple.  
Elle prit vite trois vases qu'elle cacha dans un pli  
470 De sa robe et emporta ; moi je la suivais, inconscient.  
Le soleil plongea, et toutes les voies s'obscurcirent.  
Marchant rapidement, nous arrivâmes au fameux port  
Où se trouvait le rapide vaisseau des Phéniciens.  
Ayant embarqué, ils suivirent les routes liquides,  
475 Avec nous deux à bord ; Zeus envoya un vent favorable.  
Six jours nous navigâmes, de nuit comme de jour.  
Mais quand Zeus le Cronide institua le septième jour,  
Artémis de ses traits vifs frappa la femme, qui tomba  
Bruyamment au fond de la nef, comme une mouette.  
480 Ils la jetèrent à la mer, qu'elle devienne la proie  
Des phoques et des poissons, et moi je restai, le cœur  
Affligé. Le vent et l'eau nous poussèrent sur Ithaque,  
Et là Tresseur-de-peuple m'acquiesça de ses propres richesses.  
C'est ainsi que j'ai vu de mes yeux cette terre. »

485 Ainsi lui répond en retour Dévor, né de Zeus :

« Bon-nourricier, tu as profondément remué mon cœur  
Dans ma poitrine en racontant tout ce que tu as souffert  
En ton cœur. Mais à côté du mal, Zeus a placé pour toi  
Le bon, puisque tu es arrivé, après avoir tant  
490 Enduré, dans la maison d'un homme doux, qui te donne  
Toujours nourriture et boisson ; tu vis une bonne vie.  
Moi j'ai erré par tant de villes, avant d'arriver ici. »

Ainsi se parlent-ils ouvertement l'un à l'autre,  
Puis ils s'endorment, non longuement mais pour peu de temps ;  
495 Car aussitôt paraît Aurore au trône d'or ; sur la rive  
Les compagnons de Combat-de-loin délient les voiles, vite  
Abaissent le mât, amènent la nef au port à la rame ;  
Ils jettent les ancres et attachent les amarres,  
Puis eux-mêmes débarquent au brisement de la mer,  
500 Préparent un repas et mêlent le vin couleur de feu.  
Après qu'ils ont bu et mangé selon leur désir,  
Le sage Combat-de-loin prend la parole et leur dit :

« Maintenant, vous, conduisez la noire nef à la ville ;  
Moi, je vais m'en aller vers les champs et les bergers.  
505 Ce soir, une fois vus leurs travaux, je descendrai en ville.  
Et demain, je vous offrirai pour ce voyage  
Un bon festin de viandes et de vin doux à boire. »

Théoclymène semblable à un dieu lui dit alors :

« Et moi, cher enfant, où irai-je ? Chez lesquels  
510 Des hommes qui gouvernent la rocailleuse Ithaque ?  
Ou bien irai-je droit chez ta mère, dans ta maison ? »

Ainsi lui répond à haute voix le sage Télémaque :

« Dans d'autres circonstances, je t'inviterais à aller  
Chez nous ; l'hospitalité n'y manquerait pas ; mais là  
515 Ce serait mauvais pour toi, car moi je n'y serai pas,  
Et ma mère tu ne la verrais pas : elle ne se montre  
Guère aux prétendants à la maison, mais tisse à l'étage  
Une toile. Mais je vais t'indiquer une autre personne  
Chez qui aller : Combat-loin, fameux fils du sage Polybe,  
520 Que les Ithaquiens maintenant honorent comme un dieu ;  
C'est de loin le meilleur et il a grand désir d'épouser  
Ma mère et d'obtenir les prérogatives de Dévor.  
Mais Zeus Olympien sait mieux, qui habite les cieux,  
Si avant le mariage n'arrivera pas le jour fatal. »

525 Alors qu'ils parlent ainsi, un oiseau vole à sa droite,  
Un faucon, rapide messenger d'Apollon ; dans ses serres  
Une colombe, dont il arrache les plumes, qu'il verse  
Au sol entre le vaisseau et Combat-de-loin lui-même.  
Théoclymène, l'appelant à l'écart des compagnons  
530 Et se greffant à sa main, l'interpelle par ces mots :

« Combat-de-loin, ce n'est pas sans un dieu que cet oiseau  
A volé à ta droite ; j'ai su, le voyant, que c'était  
Un augure. Il n'est pas de lignée plus royale que vous  
Dans le peuple d'Ithaque, et c'est vous qui règnerez toujours. »

535 Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Puisse ta parole, étranger, se réaliser !  
Tu connaîtrais vite mon amitié, et mes dons nombreux,  
Et quiconque te verrait t'estimerait heureux. »

Puis il dit à Pirée, son fidèle compagnon :

540 « Pirée, fils de Clytos, toi qui es celui qui suit le mieux  
Mes vues, parmi les compagnons du voyage à Pylos,  
Conduis maintenant l'étranger dans tes demeures,  
Fais-lui bon accueil et honneur, jusqu'à ce que je revienne. »

Pirée fameux par sa lance lui répond alors :

545 « Combat-de-loin, même si tu restais longtemps là-bas,  
J'aurai soin de lui, l'hospitalité ne manquera pas. »

Sur ces mots, il monte à bord de la nef et commande  
Aux compagnons d'embarquer et de détacher les câbles.  
Aussitôt ils embarquent et prennent place sur les bancs.  
550 Combat-de-loin attache à ses pieds de belles sandales,  
Prend une forte lance à la pointe d'airain aiguë  
Sur le pont de la nef ; et ils détachent les amarres.

Puis ils naviguent vers la ville, comme l'a demandé  
Combat-de-loin, le cher fils du divin Dévor.  
555 Ses pieds le portent à vive allure en direction de la cour,  
Là où sont ses myriades de porcs, parmi lesquels dort  
Le bon porcher, plein de bienveillance envers ses maîtres.

## CHANT XVI

Or, dans la cabane, Dévor et le divin porcher  
Dès l'aurore préparent le repas, allument le feu,  
Envoient aux champs les pâtres, avec les troupeaux de porcs.  
Les chiens aboyeurs caressent de la queue Combat-de-loin,  
5 S'approchant de lui sans aboyer ; le divin Dévor  
S'aperçoit de la joie des chiens et entend le bruit des pas.  
Il dit alors à Bon-nourricier ces paroles ailées :

« Bon-nourricier, je crois bien qu'un compagnon t'arrive ici,  
Ou quelque autre connaissance, car les chiens n'aboient pas  
10 Mais ils remuent la queue ; et j'entends un bruit de pas. »

À peine a-t-il prononcé ces mots que son cher fils  
Se tient dans l'entrée. Saisi de stupeur le porcher se lève,  
Et tombent de ses mains les vases dans lesquels il œuvrait  
À mêler le vin rouge feu. Il va au-devant du maître  
15 Et lui baise la tête, et aussi ses deux beaux yeux,  
Et ses deux mains ; ses larmes coulent en abondance.  
Comme un père accueille, plein de tendresse, son enfant  
Revenant d'une terre lointaine après dix ans d'absence,  
Fils unique et chéri pour qui il se fit bien du souci,  
20 Ainsi le divin porcher embrasse le divin  
Combat-de-loin, comme s'il avait échappé à la mort.  
Et tout en pleurant, il lui dit ces paroles ailées :

« Tu es revenu, Combat-de-loin, douce lumière !  
Je pensais ne pas te revoir après ton départ en nef  
25 Pour Pylos. Mais entre donc maintenant, cher enfant,  
Que je rassasie mon cœur à te regarder, toi qui viens  
D'arriver. Tu visites rarement tes champs et tes pâtres,  
Tu restes à demeure, comme si tu avais à cœur  
De garder l'œil sur les prétendants, bande de destructeurs. »

30 Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« C'est comme tu veux, petit père ; je suis venu à toi  
Pour te voir de mes yeux et t'entendre me dire  
Si ma mère est toujours au palais, ou si un autre homme  
L'a déjà emmenée, et si le lit de Dévor  
35 Est abandonné, plein d'affreuses araignées. »

Ainsi lui répond alors le porcher, chef des pâtres :

« Elle reste bel et bien là, le cœur endurent,  
Dans ses appartements, toujours souffrant et pleurant,  
Tandis que se consomment les journées et les nuits. »

40 Sur ces mots, il prend la lance d'airain de Combat-de-loin.

Ce dernier franchit alors le seuil de pierre et entre.  
Il s'avance, et Dévor, son père, veut lui céder son siège.  
Mais Combat-de-loin, de son côté, le retient et lui dit :

« Reste assis, étranger. Nous trouverons un autre siège  
45 Dans notre ferme : cet homme va m'en apporter un. »

À ces mots, Dévor se rassoit ; quant au porcher,  
Il étend des branches vertes, met une peau dessus ;  
Et là s'assoit alors le cher fils de Dévor.  
Le porcher leur apporte des plateaux de viandes rôties  
50 Qui restent du repas de la veille, puis entasse  
À la hâte du pain dans des corbeilles, et enfin mêle  
Dans un vase en bois de lierre le vin doux comme le miel.  
Lui-même prend place, s'asseyant face au divin Dévor.  
Et ils portent la main sur les mets placés devant eux.  
55 Quand ils ont bu et mangé selon leur désir,  
Alors Combat-de-loin s'adresse au divin porcher :

« Petit père, d'où vient cet étranger ? Comment des marins  
L'ont-ils conduit à Ithaque ? Qui s'honoraient-ils d'être ?  
Car je ne pense pas qu'il soit arrivé à pied ! »

60 Ainsi lui répond en retour le porcher Bon-nourricier :

« Eh bien, fiston, je vais te dire toute la vérité.  
Il s'honore d'être natif de la vaste Crète  
Et dit avoir erré çà et là dans nombre de cités  
De mortels, comme l'y appelait un démon.  
65 Maintenant, échappé d'un vaisseau d'hommes Thesprotes,  
Il est venu dans ma ferme, et moi je te le confie.  
Fais comme tu veux ; il s'honore d'être ton suppliant. »

Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Bon-nourricier, ce que tu dis est très affligeant :  
70 Comment accueillerais-je, moi, l'étranger dans ma maison ?  
Je suis moi-même jeune, et je ne peux me fier à mes bras  
Pour repousser un homme qui s'avèrerait malveillant.  
Le cœur de ma mère balance encore dans sa poitrine  
Entre rester auprès de moi et garder la maison,  
75 En respectant le lit de son époux et la voix du peuple,  
Ou désormais suivre le meilleur des Achéens  
Qui, au palais, veut l'épouser, et fait le plus de cadeaux.  
Mais cet étranger, puisqu'il est venu dans ta maison,  
Je lui donnerai manteau, tunique et beaux vêtements,  
80 Une épée à double tranchant, des sandales pour ses pieds,  
Et je le ferai reconduire où son cœur désire aller.  
Mais s'il te plaît, retiens-le et soigne-le dans ta ferme.  
Moi j'enverrai des vêtements et beaucoup de nourriture,  
Que tes compagnons et toi n'en aient pas la charge.  
85 Mais je ne veux pas qu'il aille parmi les prétendants

Car ils ont un hubris complètement insensé.  
Et s'ils l'outrageaient, j'en serais terriblement affecté.  
Il est difficile à un homme seul, même vigoureux,  
De lutter contre un grand nombre ; car le nombre fait la force. »

90 Ainsi lui répond le divin Dévor aux mille épreuves :

« Eh bien donc, ami, puisque j'ai le droit de répondre,  
Sache que mon cœur est grandement dévoré, à entendre  
Ce que tu dis des prétendants présomptueux qui machinent  
Dans ta maison contre le gré d'un homme tel que toi.  
95 Mais dis-moi, les subis-tu avec ton consentement,  
Ou bien des gens du peuple te haïssent-ils, à cause  
De quelque oracle ? Ou as-tu à te plaindre de tes frères,  
En qui un homme se fie pour combattre avec lui, si grand  
Soit le conflit ? Que ne suis-jeune, avec mon courage,  
100 Ou le fils de l'impeccable Dévor, ou Dévor lui-même,  
Revenant de ses courses errantes ! Il faut espérer encor.  
Qu'un étranger me coupe à l'instant la tête si, entrant  
Dans le palais de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple,  
Je ne fais, moi, à tous ceux-là un mauvais sort.  
105 Et si, étant seul, j'étais dompté par le nombre,  
Je préférerais mourir tué dans mon palais  
Plutôt que de voir tous les jours ces indignités,  
Des hôtes maltraités, des servantes çà et là trainées,  
Honteusement outragées dans la belle demeure,  
110 Et le vin dissipé, les vivres dévorés ainsi  
Follement, sans fin, dans une vaine entreprise. »

Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Eh bien étranger, je vais te parler très franchement.  
Je ne suis pas poursuivi par la haine du peuple,  
115 Et je n'ai pas non plus à me plaindre de mes frères, en qui  
On se fie pour combattre, quel que soit le conflit.  
Car le Cronide ne nous donne que des fils uniques :  
Arcisios engendra pour seul fils Tresseur-de-peuple,  
Qui engendra pour seul fils Dévor, mon père ; et Dévor  
120 A laissé au palais un seul fils, moi, sans en profiter.  
Et maintenant des foules d'ennemis sont dans la maison.  
Car tous les seigneurs qui commandent dans les îles,  
Doulichion, Samé, Zacynthe couverte de forêts,  
Et tous ceux qui sont maîtres dans la rocailleuse Ithaque,  
125 Tous veulent épouser ma mère et ruinent ma maison.  
Elle, elle ne peut ni repousser un mariage odieux,  
Ni s'y résoudre ; et eux, ils consomment et dévorent  
Ma maison ; et bientôt c'est moi qu'ils mettront en pièces.  
Mais tout cela repose sur les genoux des dieux.  
130 Toi, petit père, va vite dire à la trameuse  
Tiredelle que je suis rentré sain et sauf de Pylos.  
Moi, je vais t'attendre ici ; toi, va là-bas lui apporter  
La nouvelle ; ne la confie à aucun autre Achéen,

Car ils sont nombreux à machiner le mal contre moi. »

135 Ainsi lui répond en retour le porcher Bon-nourricier :

« Je comprends, je pense ; j'ai dans l'esprit ce que tu demandes.  
Mais allons, dis-moi, explique-moi avec précision :  
Dois-je en chemin annoncer la nouvelle à Tresseur-de-peuple,  
Le malheureux ? Malgré tout son chagrin pour Dévor,  
140 Il veillait aux travaux, buvait et mangeait dans la maison  
Avec les serviteurs, quand le lui commandait son cœur,  
Mais maintenant, depuis que tu es parti pour Pylos,  
On dit qu'il ne mange plus ni ne boit plus comme avant,  
Ni ne surveille plus les travaux, mais reste à gémir,  
145 Se lamenter et pleurer, et sa peau sèche sur ses os. »

Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« C'est triste, mais quoi qu'il en soit, laissons-le, bien qu'affligés ;  
Si toutes choses ne dépendaient que des mortels,  
Nous choisirions d'abord le jour du retour de mon père.  
150 Quand tu auras donné la nouvelle, reviens, sans faire  
Un détour par ses champs pour le chercher ; mais dis à ma mère  
Qu'elle se hâte d'envoyer l'intendante au plus vite,  
En cachette, afin qu'elle avertisse le vieillard. »

Ce disant, il fait se lever le porcher, qui prend en mains  
155 Ses sandales, les attache à ses pieds, et s'en va en ville.  
Or il n'échappe pas à Athéna que le porcher  
Bon-nourricier quitte la ferme ; elle s'approche alors,  
Sous la forme d'une femme grande, belle et savante  
En brillants travaux. Elle apparaît à Dévor sur le seuil  
160 De la cabane, sans que Combat-de-loin ne le sache  
Ni ne l'aperçoive : les dieux ne se montrent pas à tous,  
Cependant Dévor et les chiens la voient, et ils n'aboient pas  
Mais fuient de l'autre côté de l'étable en gémissant.  
Elle fait signe des sourcils ; le divin Dévor comprend,  
165 Sort de la salle, va au-delà du grand mur de la cour,  
S'arrête devant elle ; alors Athéna lui dit :

« Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Parle maintenant à ton enfant, ne lui cache rien,  
Afin de préparer la mort et le sort des prétendants  
170 Et de partir à l'illustre ville ; moi je ne serai  
Pas longtemps loin de vous, car je brûle de combattre. »

Sur ces mots, Athéna le touche de sa baguette d'or,  
Met d'abord une tunique et un manteau bien lavé  
Autour de sa poitrine, le grandit et le rajeunit.  
175 Aussitôt sa peau devient brune, se joues se tendent,  
La barbe autour de son menton devient bleu sombre.  
Ayant fait cela, elle s'en retourne. Alors Dévor  
Rentre dans la cabane ; et son fils est stupéfait ;

Effrayé, il détourne les yeux, au cas où ce serait  
180 Un dieu, puis lui dit à haute voix ces paroles ailées :

« Te voilà tout autre, étranger, que tu n'étais tout à l'heure ;  
Tu portes d'autres vêtements, et ta peau n'est plus la même.  
Sans doute es-tu un dieu, un des habitants du vaste ciel.  
Sois-nous propice, que je t'offre des sacrifices  
185 Réjouissants et de beaux cadeaux encor ; épargne-nous ! »

Ainsi lui répond le divin Dévor aux mille épreuves :

« Je ne suis pas un dieu ; pourquoi me crois-tu des immortels ?  
Je suis ton père, pour lequel tu te lamentes et souffres  
Beaucoup de maux, et endures la violence des hommes. »

190 Parlant ainsi, il embrasse son fils, et ses larmes tombent  
De ses joues sur la terre ; jusque là, il les a toujours  
Retenues. Mais Combat-de-loin, ne croyant pas qu'il est  
Son père, lui adresse de nouveau la parole :

« Non, tu n'es pas Dévor, mon père, mais un démon  
195 Qui me trompe pour que je pleure et gémisses encore plus.  
Jamais un mortel ne réaliserait de telles choses  
Par la puissance de son esprit, si un dieu ne venait,  
Aisément et à volonté, le rendre jeune ou vieux.  
Tout à l'heure tu étais vieux et vêtu de haillons,  
200 Maintenant tu ressembles aux dieux régnant au vaste ciel. »

Ainsi répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Combat-de-loin, il ne convient pas, ton père étant là,  
De t'étonner ni de t'ébahir outre-mesure ;  
Car non, il ne viendra pas d'autre Dévor ici,  
205 C'est moi qui le suis, qui ai beaucoup souffert, beaucoup erré,  
Et qui reviens dans la patrie vingt ans après.  
Ceci est l'œuvre d'Athéna, l'apporteuse de butin,  
Qui m'a rendu à volonté, car elle en a le pouvoir,  
Tantôt l'aspect d'un humble mendiant, et tantôt  
210 Celui d'un homme jeune revêtu de beaux habits.  
Car il est aisé aux dieux qui possèdent le vaste ciel  
De glorifier ou d'enlaidir un mortel mortel. »

Ayant ainsi parlé, il s'assoit, et Combat-de-loin  
Embrasse son vaillant père en pleurant, en versant des larmes ;  
215 Et se lève en eux deux une grande envie de pleurer.  
Ils se lamentent avec des cris perçants, plus bruyants  
Que des oiseaux, des orfraies ou des vautours aux serres courbes  
Dont des paysans ont pris les petits avant qu'ils ne puissent  
Voler ; ainsi versent-ils des larmes dignes de pitié.  
220 Et ils pleureraient encore quand le soleil plongerait,  
Si Combat-de-loin ne demandait soudain à son père :

« Comment es-tu venu ici, cher père ? Quels marins,  
Sur leur nef, t'ont conduit à Ithaque ? Qui s'honoreraient-ils  
D'être ? Car je ne pense pas que tu sois venu à pied ! »

225 Ainsi lui répond le divin Dévor aux mille épreuves :

« Eh bien mon enfant, je vais te parler franchement.  
Ce sont les Phéaciens, fameux marins, qui m'ont conduit,  
Eux qui raccompagnent les étrangers quand il leur en vient ;  
Ils m'ont fait franchir la mer, endormi sur leur nef rapide,  
230 Et m'ont déposé à Ithaque, avec de splendides dons,  
De l'airain, de l'or, des vêtements tissés à foison.  
Par la volonté des dieux, ils reposent dans une grotte.  
Sur les conseils d'Athéna, je suis venu ici  
Pour que nous préparions le meurtre de nos ennemis.  
235 Mais allons, dis-moi le nombre des prétendants,  
Que je sache combien ils sont et qui sont ces hommes.  
Et je méditerai, réfléchirai dans mon impeccable  
Esprit si nous pourrions leur livrer combat tous deux  
Seuls contre tous, ou si nous chercherons d'autres hommes. »

240 Ainsi répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Père, j'ai toujours entendu parler de ta grande gloire,  
De tes bras de combattant et de tes sages conseils ;  
Mais ce que tu dis là est énorme ; j'en suis stupéfait ;  
Car on ne peut lutter à deux contre tant d'hommes forts.  
245 Les prétendants ne sont pas exactement dix, ni vingt,  
Mais beaucoup plus ; je vais de suite ici t'en faire le compte.  
De Doulichion, il y a cinquante-deux jeunes hommes  
Triés sur le volet, suivis de six serviteurs ;  
Pour ce qui est de Samé, ils sont vingt-quatre hommes,  
250 Et de Zacynthe il y a vingt jeunes Achéens,  
Et d'Ithaque même, les douze meilleurs sont là ;  
Avec eux le héraut Médon et le divin aède,  
Et deux serviteurs habiles à découper les viandes.  
Si nous les attaquons tous réunis à l'intérieur,  
255 Je crains que ta vengeance te vaille une amère violence.  
Réfléchis plutôt, vois si tu peux trouver quelqu'un  
Qui serait tout disposé dans son cœur à nous défendre. »

Ainsi lui répond le divin Dévor aux mille épreuves :

« Je te le dis : écoute, et garde cela à l'esprit :  
260 Médite : si Athéna et Zeus le père tiennent bon  
Avec nous deux, dois-je chercher un autre défenseur ? »

Ainsi lui répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Oui, ce sont de bons défenseurs, les deux dont tu parles,  
Quoiqu'ils siègent là-haut dans les nuages ; ils commandent  
265 À tous les hommes et aussi aux dieux immortels. »

Ainsi réplique alors le divin Dévor aux mille épreuves :

« Et ces deux ne resteront pas longtemps loin de la violente  
Bataille, quand, dans ma grand-salle, entre les prétendants  
Et nous, le déchaînement d'Arès fera la différence.  
270 Mais toi maintenant, dès que paraîtra l'aurore, va  
À la maison, et mêle-toi aux arrogants prétendants.  
Moi, le porcher me conduira plus tard à la ville,  
Sous l'aspect d'un mendiant pitoyable et d'un vieillard.  
S'ils me manquent de respect dans la maison, que ton cœur  
275 Supporte dans ta poitrine les maux que j'endurerai ;  
Même s'ils me tirent par les pieds à travers la maison  
Jusqu'à la porte, ou s'ils me jettent des pierres, toi, regarde  
Et retiens-toi. Exhorte-les à arrêter ces folies  
En les conseillant gentiment ; ils ne t'obéiront pas,  
280 Parce que pour eux, s'avance le jour du destin.  
Je te dis autre chose, garde-le bien à l'esprit :  
Quand la très sage Athéna m'en fera voir le moment,  
Je te ferai un signe de la tête et tu comprendras,  
Et toutes les armes d'Arès qui sont dans la grand-salle,  
285 Tu les emporteras au fond de la chambre haute.  
Quant aux prétendants, embrouille-les avec des mots plaisants,  
S'ils te demandent pourquoi elles ne sont plus là :  
« Je les ai sorties de la fumée, car elles ne sont plus  
Comme Dévor les a laissées en partant pour Troie,  
290 Elles sont noircies de suie par la vapeur du feu.  
Et le Cronide m'a mis en tête meilleur motif :  
Que, pris de vin, une querelle s'élevant entre vous,  
Vous ne vous blessiez les uns les autres, souilliez le repas  
Et vos vœux de mariage ; car le fer attire l'homme. »  
295 Pour nous deux, laisse seulement deux épées, deux lances, et deux  
Boucliers en cuir de bœuf, que nous puissions prendre en mains  
Quand nous nous élancerons contre eux ; Pallas Athéna  
Et le sage Zeus leur feront alors perdre la raison.  
Je te dis autre chose, garde-le bien à l'esprit :  
300 Si tu es vraiment de moi, si tu es de mon sang,  
Que nul n'entende dire que Dévor est de retour,  
Que Tresseur-de-peuple ne le sache pas, ni le porcher,  
Ni aucun des serviteurs, ni Tiredelle elle-même ;  
Que seuls toi et moi évaluions la droiture des femmes ;  
305 Et nous mettrons aussi à l'épreuve les serviteurs,  
Pour savoir qui nous honore et nous respecte en son cœur,  
Ou qui est sans égards ni respect, malgré ce que tu es. »

Ainsi lui répond en retour son illustre fils :

« Ô père, tu connaîtras bientôt, je pense, mon courage ;  
310 Car je ne suis pas un esprit irréfléchi ;  
Mais je pense que cela n'est pas profitable  
Pour nous deux ; et je t'exhorte à y réfléchir.  
Tu serais longtemps à mettre ainsi chacun à l'épreuve

En les cherchant à leur travail, tandis qu'au palais, tranquille,  
315 On dévore nos biens et nos vivres sans mesure.  
Mais je t'exhorte, moi, à te renseigner sur les femmes,  
Lesquelles te déshonorent, et lesquelles restent sans faute.  
Les hommes, je ne voudrais pas, moi, descendre aux étables  
Pour les mettre à l'épreuve, mais nous en occuper plus tard,  
320 Si vraiment tu reconnais le signe de Zeus porte-égide. »

Tandis qu'ils se parlent ainsi ouvertement l'un à l'autre,  
Aborde à Ithaque la nef bien œuvrée qui de Pylos  
A ramené Combat-de-loin et tous ses compagnons ;  
Lorsqu'ils ont pénétré jusqu'au plus profond du port,  
325 Ils tirent alors la noire nef sur le rivage ;  
Des serviteurs pleins d'entrain dégréent rapidement  
Et portent aussitôt chez Lytios les très beaux cadeaux.  
On envoie alors un héraut à la maison de Dévor  
Pour qu'il annonce à la trameuse Tiredelle  
330 Que Combat-de-loin est aux champs et a fait conduire  
La nef à la ville, et que la puissante reine ne craigne  
Plus dans son cœur et ne verse plus de tendres pleurs.  
Leur héraut et le divin porcher se rencontrent,  
Avec le même message à dire à cette femme.  
335 Et quand ils arrivent à la maison du divin roi,  
Le héraut prend la parole au milieu des servantes :

« Voilà pour toi, reine : ton enfant est revenu. »

Puis le porcher, se rapprochant de Tiredelle, lui dit  
Tout ce que son fils lui a commandé de lui dire.  
340 Après avoir dit tout ce qu'il était chargé de dire,  
Il retourne à ses porcs, quitte la grand-salle et la cour.  
Les prétendants, affligés et confus dans leur cœur,  
Sortent de la salle, passent le grand mur de la cour,  
Et s'assoient là, devant les portes. Alors Combat-loin,  
345 Fils de Polybe, prend le premier la parole et leur dit :

« Mes amis, voilà l'exploit arrogant réalisé  
Par Combat-de-loin, ce voyage ! Il ne le ferait pas,  
Disait-on pourtant ! allons, tirons en mer une nef noire,  
La meilleure, et réunissons des rameurs, qu'ils aillent vite  
350 Dire à nos compagnons de revenir rapidement. »

Il n'a pas tout dit qu'Amphinomos, tournant la tête,  
Voit leur navire entrer dans la rade profonde,  
Les hommes carguant les voiles et prenant les rames en mains.  
Il éclate alors de rire et dit à ses compagnons :

355 « N'envoyons plus porter le message, les voilà au port !  
Soit quelque dieu le leur a dit, soit ils ont vu eux-mêmes  
La nef passer devant eux, sans avoir pu l'atteindre. »

À ces mots, ils se lèvent et s'en vont au bord de la mer ;

On tire aussitôt la nef noire sur le rivage,  
360 Et les vaillants serviteurs enlèvent les agrès.  
Les prétendants partent tous ensemble à l'agora,  
Sans laisser personne, ni jeune, ni vieux, s'asseoir près d'eux.  
Ainsi leur parle alors Contre-esprit, fils d'Eupithée :

« Ô pépin, les dieux ont délivré ce type du pire.  
365 Tout le jour, des veilleurs se tenaient sur les hauteurs ventées,  
Se relayant sans interruption ; et quand le soleil  
Plongeait, nous ne restions jamais à terre, mais naviguions  
En mer sur la nef rapide, attendant la divine Aurore,  
Pistant Combat-de-loin pour le prendre et le tuer.  
370 Mais quelque démon l'a reconduit dans sa maison ;  
Nous, ici, méditons donc une funeste mort  
Pour Combat-de-loin, qu'il ne nous échappe pas !  
Car lui vivant, nous n'arriverons pas à nos fins, je pense.  
Il est lui-même sage, volontaire et réfléchi,  
375 Et nous ne sommes plus du tout en faveur auprès des gens.  
Mais allons, avant qu'il ne rassemble les Achéens  
À l'agora – car je ne crois pas qu'il va laisser tomber,  
Il va nous garder rancune et dire, devant tous, debout,  
Que nous avons cousu sa mort abrupte, sans réussir.  
380 Et les gens n'approuveront pas, en entendant nos crimes.  
Je crains qu'on ne nous fasse du mal, qu'on nous exile  
De notre terre, que nous devions partir pour l'étranger.  
Prenons les devants, emparons-nous de lui à la campagne,  
Loin de la ville ou sur la route ; nous aurons ses richesses,  
385 Nous nous les partagerons équitablement, donnerons  
La maison à sa mère et à celui qu'elle épousera.  
Si ce discours vous déplaît, si vous préférez  
Qu'il reste vivant et garde tous ses biens paternels,  
Alors ne nous rassemblons plus tous ici, à manger  
390 Ses bien bonnes richesses, mais que chacun, de chez soi,  
Cherche à se marier par des dons ; Tiredelle épousera  
Qui lui en offrira le plus et lui est destiné. »

Ainsi parle-t-il, et tous restent muets, silencieux.  
Puis Amphinomos, l'illustre fils du roi Nisos,  
395 Fils d'Arétios, prend publiquement la parole et répond.  
Il est, de Doulichion la verdoyante, fertile en blé,  
Le chef des prétendants, et celui dont la parole plaît  
Le mieux à Tiredelle, car son esprit est juste et bon.  
Il s'adresse donc à eux avec bienveillance et leur dit :

400 « Amis, je ne veux pas, moi, qu'on tue Combat-de-loin.  
Il est terrible d'assassiner un enfant de rois.  
Interrogeons plutôt, d'abord, la volonté des dieux.  
Si les oracles du grand Zeus prescrivent cet acte,  
Je le tuerai moi-même et vous y exhorterai tous ;  
405 Mais si les dieux s'y opposent, je voudrai qu'on arrête. »

Ainsi parle Amphinomos, et son discours leur plaît.

Aussitôt ils se lèvent et vont à la maison de Dévor ;  
Une fois là, ils s'asseoient sur des trônes bien polis.  
Or la trameuse Tiredelle a décidé de paraître  
410 Devant ces prétendants pleins de violence et d'hubris.  
Car elle a été informée par le héraut Médon  
Qu'au palais même on complotait la mort de son enfant.  
Elle s'en vient donc dans la grand-salle avec ses servantes.  
Quand la divine femme arrive devant les prétendants,  
415 Elle s'arrête près d'un pilier du toit bien solide,  
Et ramenant sur ses joues ses voiles brillants,  
Elle apostrophe avec colère Contre-esprit et lui dit :

« Contre-esprit, plein d'hubris, machineur du mal, on dit  
Que dans le peuple d'Ithaque tu es le meilleur  
420 De ta génération en conseils et discours ; il n'en est  
Rien. Insensé, pourquoi couds-tu, toi, pour Combat-de-loin, mort  
Et meurtre ? Tu te moques des suppliants, mais Zeus  
Est leur témoin, il n'est pas permis de coudre le mal  
Les uns contre les autres. Ne sais-tu pas que ton père  
425 Se réfugia ici, craignant le peuple très furieux ?  
Parce qu'il avait suivi les pillards Taphiens  
Et causé du mal aux Thesprotes, qui étaient nos alliés ?  
Les gens voulaient l'assassiner, lui arracher le cœur,  
Manger ses abondantes et enviabiles ressources ;  
430 Mais Dévor les empêcha d'exécuter leurs desseins.  
Et maintenant tu dévores sans payer sa maison,  
Veux épouser sa femme et tuer son fils ; tu me nuis  
Gravement ; je t'ordonne d'arrêter ça, toi et les autres. »

Ainsi lui répond Combat-loin, enfant de Polybe :

435 « Fille d'Icare, trameuse Tiredelle, aie confiance.  
Il ne faut pas te prendre la tête avec tout ça.  
Il n'y a, il n'y aura, il n'advient nul homme  
Qui portera la main sur ton fils Combat-de-loin  
Tant que je serai vivant et que je veillerai sur terre.  
440 Oui, je te le dis, et c'est bien ce qui arrivera :  
Aussitôt son sang noir coulera le long de ma lance,  
Puisque Dévor, le destructeur de villes, bien souvent  
Moi aussi m'a tenu sur ses genoux, mis dans les mains  
De la viande rôtie, donné à boire du vin rouge.  
445 Aussi Combat-de-loin m'est-il le plus cher de tous  
Les hommes, et je l'exhorte à ne pas craindre la mort  
De la part des prétendants – des dieux, on ne peut l'esquiver. »

Ainsi dit-il, rassurant, tout en préparant le meurtre.  
Elle, elle monte à l'étage dans sa chambre brillante  
450 Et pleure Dévor, son époux chéri, puis Athéna  
Aux yeux brillants répand un doux sommeil sur ses paupières.

Le soir venu, le divin porcher rentre auprès de Dévor  
Et de son fils, qui sont en train de préparer le repas,

Ayant immolé un porc d'un an ; mais Athéna,  
455 S'étant approchée, a touché de sa baguette Dévor,  
Fils de Tresseur-de-peuple, et de nouveau en a fait  
Un vieillard avec des haillons sur la peau, que le porcher  
N'aille pas, le reconnaissant, apporter la nouvelle  
À Tiredelle, et ne risque d'en perdre la prudence.  
460 Combat-de-loin prend le premier la parole et dit :

« Te voilà, divin Bon-nourricier ! Que dit-on en ville ?  
Les fiers prétendants sont-ils là, de retour d'embuscade,  
Ou me persistent-ils encore, à mon retour à la maison ? »

Ainsi lui réponds-tu en retour, porcher Bon-nourricier :

465 « Je ne me suis pas soucié de m'informer, en traversant  
La ville à la course ; mon cœur me poussait à porter  
Au plus vite mon message, et à revenir ici.  
Mais j'ai rencontré un vif messenger de tes compagnons,  
Un héraut, qui a le premier dit la nouvelle à ta mère.  
470 Autre chose que je sais et que j'ai vue de mes yeux :  
Je surplombais déjà la ville, à la colline d'Hermès,  
Quand j'ai vu une nef rapide qui pénétrait  
Dans notre port ; il y avait de nombreux hommes à bord,  
Elle était chargée de boucliers, de lances à deux pointes.  
475 J'ai pensé que c'étaient les prétendants, mais je ne sais pas. »

À ces mots, la sainte force de Combat-de-loin sourit  
En regardant son père dans les yeux, sans être vu  
Du porcher. Une fois ce travail fini et le repas  
Prêt, ils mangent, et nul n'est moins bien servi que les autres.  
480 Après qu'ils ont bu et mangé selon leur désir,  
Ils songent au repos et saisissent le don du sommeil.

## CHANT XVII

Dès que paraît, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Combat-de-loin, le fils chéri du divin Dévor,  
Attache aussitôt sous ses pieds de belles sandales,  
Saisit sa vaillante lance, bien tenue en paume,  
5 Et prêt à partir en ville, il dit au porcher :

« Petit père, je m'en vais à la ville, que ma mère  
Me voie ; car je ne pense pas que s'arrêteront  
Ses lamentations et gémissements, ses pleurs et larmes,  
Avant qu'elle ne m'ait vu ; mais je te demande  
10 De conduire le malheureux étranger à la ville,  
Qu'il y mendie son repas ; lui donnera qui voudra  
Pain et écuelle ; moi je ne peux accueillir  
Toute la misère du monde, ayant certes mal au cœur.  
L'étranger peut bien m'en vouloir, ça n'ira que plus mal  
15 Pour lui ; c'est ainsi, moi j'aime dire la vérité. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Ami, moi non plus je n'ai pas envie qu'on me retienne ;  
Pour un mendiant, mieux vaut descendre en ville qu'être aux champs,  
Afin de mendier son repas ; me donnera qui voudra.  
20 Et je n'ai plus l'âge de rester dans les étables  
À obéir à toutes les consignes d'un maître.  
Va donc ; cet homme à qui tu l'as demandé me conduira  
Quand je me serai réchauffé au feu et qu'il fera chaud  
Dehors, qu'avec mes mauvais habits je ne sois dompté  
25 Par la gelée du matin : la ville est loin d'ici, dit-on. »

Sur ces mots, Combat-de-loin a traversé l'étable,  
À grandes enjambées, plantant le mal pour les prétendants.  
Une fois arrivé aux demeures bien habitées,  
Il appuie sa lance contre une haute colonne,  
30 Puis il entre lui-même et franchit le seuil de pierre.  
La toute première à le voir est la nourrice Fameuse,  
Qui étend des peaux de mouton sur des trônes bien œuvrés ;  
Elle accourt, en larmes ; et les autres servantes, autour du fils  
De Dévor à l'âme courageuse se rassemblent,  
35 Affectueusement lui baisent la tête et les épaules.  
Alors sort de sa chambre la trameuse Tiredelle,  
Semblable à Artémis ou à Aphrodite dorée ;  
En pleurs, elle jette ses bras autour de son cher enfant,  
Lui baise la tête, et aussi ses beaux yeux.  
40 Gémissante, elle lui adresse ces paroles ailées :

« Tu es revenu, Combat-de-loin, douce lumière !  
Je ne pensais pas te revoir, après ton départ en nef

À Pylos, en secret et contre mon gré, t'informe  
De ton père. Mais allons, dis-moi ce que tu as appris. »

45 Ainsi lui répond en retour le sage Combat-de-loin :

« Ma mère, n'éveille pas ma plainte, ne remue pas  
Mon cœur dans ma poitrine ; j'ai évité la mort abrupte.  
Prends un bain, mets des vêtements propres sur ton corps,  
Monte dans tes appartements avec tes servantes,  
50 Prie tous les dieux, promets-leur des hécatombes parfaites  
Si Zeus fait que s'accomplisse l'œuvre de vengeance.  
Moi je vais aller à l'agora, pour y inviter  
Un hôte que j'ai pris en charge pendant mon retour  
Et envoyé en avant avec mes divins compagnons.  
55 J'ai demandé à Pirée de le conduire chez lui  
Et de l'accueillir amicalement jusqu'à mon retour. »

Ainsi parle-t-il, et ses mots ne restent pas en l'air.  
Tiredelle en effet prend un bain, met des vêtements propres,  
Prie tous les dieux, leur promet des hécatombes parfaites  
60 Si Zeus fait que s'accomplisse l'œuvre de vengeance.  
Combat-de-loin traverse ensuite la grand-salle et sort,  
Lance en main ; avec lui deux chiens agiles, qui le suivent.  
Et Athéna répand sur lui sa grâce divine ;  
Les foules le contemplent, émerveillées, tandis qu'il s'avance.  
65 Autour de lui les arrogants prétendants s'assemblent,  
Publiquement pleins de bonnes paroles, secrètement  
Machinant le mal dans leur cœur ; lui s'écarte de la foule  
Et s'en va vers Mental, Antiphos et Alithersès,  
Qui depuis le début sont des compagnons de son père ;  
70 Il s'assoit là, et ils l'interrogent sur chaque chose.  
Pirée, illustre par sa lance, arrive alors près d'eux,  
Amenant son hôte qu'il a conduit par la ville  
À l'agora ; sans tarder, Combat-de-loin s'en rapproche.  
Pirée est le premier à prendre la parole :

75 « Combat-de-loin, envoie tout de suite des femmes chez moi,  
Qu'elles t'apportent les cadeaux que t'a faits Ménélas. »

Ainsi lui répond en retour le sage Combat-de-loin :

« Pirée, nous ne savons pas comment vont se passer les choses ;  
Si les arrogants prétendants me tuent traîtreusement  
80 Au palais et se partagent tous les biens de mon père,  
Je préfère que tu en profites, plutôt que l'un d'eux ;  
Mais si c'est moi qui leur plante la mort et le sort,  
Tu me les apporterás en joie dans ma maison en joie. »

Sur ces mots, il conduit chez lui l'hôte tant éprouvé.  
85 Et quand ils arrivent dans les demeures bien peuplées,  
Ils déposent leurs manteaux sur les sièges et les trônes  
Puis entrent dans les baignoires bien polies pour s'y laver.

Des servantes leur donnent le bain et les frottent d'huile,  
Leur enfilent des tuniques et d'épais manteaux de laine.  
90 Quittant les baignoires, ils prennent place sur les sièges.  
Une servante s'avance, apportant l'eau dans une belle  
Aiguière d'or, la verse dans un bassin d'argent,  
Qu'ils se lavent les mains, puis étend une table polie  
Devant eux. La digne intendante leur apporte le pain  
95 Et maintes nourritures qu'elle offre libéralement.  
Sa mère est assise en face de lui près d'un grand pilier,  
Inclinée sur son siège, tournant des laines fines.  
Ils portent la main sur les mets placés devant eux  
Et quand ils ont bu et mangé selon leur désir,  
100 La trameuse Tiredelle prend la parole et lui dit :

« Combat-de-loin, je vais donc remonter à l'étage  
Et m'étendre sur ce lit de mes lamentations,  
Sans cesse mouillé de mes pleurs depuis que Dévor  
Est parti pour Troie avec les Atrides ; et tu ne veux pas,  
105 Avant que n'arrivent ici les arrogants prétendants,  
Me dire ce que tu as appris du retour de ton père ? »

Ainsi lui répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Eh bien, mère, je vais te dire la vérité.  
Nous sommes allés à Pylos, chez Nestor, berger des peuples.  
110 Celui-ci m'a accueilli dans ses hautes demeures,  
M'a traité affectueusement, comme un père son fils  
Revenant de l'étranger après longtemps ; c'est ainsi  
Que lui et ses illustres fils m'ont reçu avec soin.  
Mais de Dévor tant éprouvé, il m'a dit que jamais  
115 Nul terrien ne lui a dit s'il était vivant ou mort  
Mais il m'a envoyé chez l'Atride illustre par sa lance,  
Ménélas, avec ses chevaux et un char bien ajusté.  
Là j'ai vu l'Argienne Hélène, pour laquelle ont tant souffert  
Les Argiens et les Troyens, par la volonté des dieux.  
120 Ménélas au bon cri de guerre m'a demandé de suite  
Quelle nécessité m'amenait dans la divine Sparte ;  
Et moi je lui ai expliqué toute la vérité.  
Il m'a alors adressé en retour cette réponse :  
« Ô pépin ! c'est dans le lit d'un homme des plus courageux  
125 Que veulent se coucher ceux-là qui ne sont que des lâches.  
Mais comme le lion vigoureux, lorsque dans sa tanière  
La biche a couché ses faons nouveau-nés, qui têtent encore,  
Pour chercher des vallons herbeux et des flancs de montagnes  
Boisés où paître, comme ce lion, à son retour, d'un coup  
130 De patte fait aux deux petits à la fois un sort affreux,  
De même Dévor leur portera-t-il un sort affreux.  
Zeus père, Athéna, Apollon, puisse-t-il, tel qu'un jour,  
Dans Lesbos bien bâtie, se levant après une querelle  
Contre Philomélède, il le renversa d'un bras puissant,  
135 À la grande joie de tous les Achéens, puisse-t-il,  
Dévor, renverser pareillement tous les prétendants.

Pour tous alors, prompte mort et nocés amères !  
Quant à répondre à tes questions et à ta prière, oui,  
Je te parlerai sans faute ni détour, sans te tromper,  
140 Et ce que m'a dit l'infaillible vieillard de la mer,  
Je n'en ferai pas mystère, je ne te cacherai rien.  
Il m'a dit avoir vu Dévor en grande peine sur l'île  
De la nymphe Cacheuse, dans ses demeures, retenu  
De force, ne pouvant retourner sur la terre natale,  
145 N'ayant plus ni nef à bancs de rameurs ni compagnons  
Pour le reconduire sur le vaste dos de la mer. »  
Ainsi parla Ménélas, l'Atride illustre par sa lance.  
Cela accompli, je suis parti ; les immortels  
M'ont donné bon vent et renvoyé dans ma chère patrie. »

150 Ces mots remuent le cœur de Tiredelle dans sa poitrine.  
Et Théoclymène semblable à un dieu leur dit :

« Auguste femme de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple,  
Lui ne sait pas très bien, mais recueille ma parole :  
Je vais te prédire le vrai, sans rien te cacher ;  
155 Que, des dieux, Zeus le sache en premier, et la table d'hôte  
De l'irréprochable Dévor, chez qui je suis arrivé :  
Dévor est déjà là, dans la terre de la patrie,  
Il s'y tient, il s'y glisse, il s'y informe des crimes,  
Et il y plante un malheur pour tous les prétendants.  
160 Voilà l'augure qu'un oiseau, sur la nef aux bancs solides,  
M'annonça, et que je fis savoir à Combat-de-loin. »

Ainsi lui répond en retour la trameuse Tiredelle :

« Puisse ta parole, étranger, se réaliser !  
Tu connaîtrais vite mon amitié, et mes dons nombreux,  
165 Et quiconque te verrait t'estimerait heureux. »

Ainsi se parlent-ils ouvertement l'un à l'autre.  
Cependant les prétendants, devant le palais de Dévor,  
Se rassasient à lancer le disque et le javelot  
Sur le sol aplani où leur hubris a ses habitudes.  
170 Mais quand vient l'heure de dîner, et que tous les troupeaux  
Rentrent des champs, avec ceux qui les conduisent d'habitude,  
Alors Médon, le héraut qui leur plaît le mieux,  
Et qui assiste à leur festin, leur dit ceci :

« Jeunes gens, maintenant que vous avez tous rassasié  
175 Votre cœur de jeux, rentrez dans la maison, préparer  
Le repas ; il n'est pas plus mal de dîner, quand il est l'heure. »

À ces mots, tous se lèvent et s'en vont, suivant son conseil.  
Et quand ils arrivent dans les demeures bien peuplées,  
Ils déposent leurs manteaux sur les sièges et les trônes,  
180 Ils immolent de grands béliers et des chèvres grasses,  
Égorgent des porcs gras et un bœuf non soumis au joug,

Préparent le repas. Or Dévor et le divin porcher  
S'apprêtent à quitter les champs pour aller à la ville.  
Le porcher, chef des pâtres, prend la parole en premier :

185 « Étranger, puisque tu désires aller à la ville  
Aujourd'hui, comme l'a ordonné mon maître – pour moi,  
J'aurais préféré te laisser surveiller l'étable,  
Mais je le respecte et je le crains, je ne voudrais pas  
Qu'il me réprimande : les reproches d'un maître sont rudes –  
190 Allons-y maintenant ; la plus grande partie du jour  
S'est écoulée, et le soir il fera vite plus froid. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Je sais, je comprends ; je songeais à ce que tu demandes.  
Allons-y donc, et guide-moi au long du trajet.  
195 Donne-moi, si tu en as, un gros bâton coupé,  
Que je m'y appuie, puisque le chemin, dis-tu, est glissant. »

Sur ce, il jette à son épaule son ignoble besace,  
Déchirée de part en part, avec une courroie tordue.  
Bon-nourricier lui donne un bâton réconfortant,  
200 Tous deux s'en vont, les chiens et les bergers restant derrière,  
Gardant l'étable. Et le porcher conduit en ville le roi  
Semblable à un misérable mendiant, à un vieillard  
Appuyé sur un bâton, le corps revêtu de haillons.  
En marchant sur le chemin rocailleux, qui descend,  
205 Ils arrivent près de la cité, à la fontaine  
Aux belles eaux où viennent puiser les citoyens,  
Construite par Ithacos, Nérite et Polyctor ;  
Un bois sacré de peupliers qui se nourrissent d'eau  
S'élève tout autour en cercle ; l'eau froide flue  
210 Du haut d'un rocher sur lequel est bâti un autel  
Pour les nymphes, où tous les voyageurs viennent sacrifier.  
Là ils rencontrent le fils de Dolios, Plante-toxique,  
Conduisant des chèvres, les plus belles de son troupeau,  
Pour le repas des prétendants ; deux bergers le suivent.  
215 En les voyant, il les interpelle, les querelle  
Grossièrement ; le cœur de Dévor en est remué :

« Voilà bien une racaille qui conduit une racaille !  
Comme toujours, qui se ressemble, Dieu le rassemble !  
Où conduis-tu ce parasite, misérable porcher ?  
220 Ce mendiant importun, ce trouble-festin, qui se mâche  
Les épaules à se tenir à tous les montants de portes  
Pour mendier des bouts de pain, pas des épées ni des bassins !  
Si tu me le donnais pour en faire un gardien d'étables,  
Pour qu'il les nettoie et porte le fourrage aux chevreaux,  
225 Il pourrait boire du petit-lait et s'épaissir les cuisses.  
Mais il n'a appris que les mauvais coups, il ne voudra pas  
Se mettre au travail, il préfère mendier parmi le peuple,  
Quémander pour repaître son insatiable ventre !

Mais je te le dis, et c'est ce qui se passera :  
230 S'il entre dans la demeure du divin Dévor,  
De la main des hommes les escabeaux vont fuser  
Dans la maison, autour de sa tête, et lui frotter les côtes ! »

Sur ces mots, dans sa rage il s'approche et lui lance un coup  
De pied aux fesses ; sans renverser hors du chemin Dévor,  
235 Qui reste ferme et se demande si, pour lui ôter  
La vie, il va le poursuivre avec son bâton,  
Ou le soulever de terre et lui frapper la tête au sol.  
Mais il renonce et retient son cœur ; le porcher, lui, fulmine ;  
Regardant l'autre en face, mains levées, il prie avec force :

240 « Nymphes des sources, filles de Zeus, si jamais Dévor  
Brûla pour vous, cachées sous la graisse, des cuisses  
De chevreaux ou d'agneaux, veuillez exaucer mon vœu  
Que cet homme revienne, conduit par un démon ;  
Toutes les vanités, il les dispersera, la présente  
245 Insolence que tu trimalles toujours par la ville,  
Pendant que ton troupeau se gâte avec de mauvais bergers. »

Ainsi lui répond alors le chevrier Plante-toxique :

« Ô pépin, comment parle cette espèce de chien funeste !  
Je l'enverrai un jour sur une nef noire aux bancs solides  
250 Loin d'Ithaque, et j'en tirerai un très bon prix.  
Quant à Combat-de-loin, qu'Apollon à l'arc d'argent le frappe  
Aujourd'hui au palais, ou que les prétendants le domptent,  
Comme pour Dévor, au loin, le jour du retour est mort ! »

Sur ces mots, il les laisse, car ils avancent lentement,  
255 S'en va et parvient rapidement à la maison du roi.  
Aussitôt il entre et s'assoit avec les prétendants,  
En face de Combat-loin, qui est son préféré.  
Ceux qui travaillent lui apportent une part de viandes  
Et une digne intendante lui présente le pain.  
260 Dévor et le divin porcher arrivent, et s'arrêtent  
Près de la maison, d'où leur parvient, tout autour, le son  
D'une cithare creuse : Révèl se lance dans le chant.  
Alors, lui prenant la main, Dévor dit au porcher :

« Bon-nourricier, sans doute est-ce le beau palais de Dévor,  
265 À le voir il est facile à reconnaître entre beaucoup.  
Chaque élément s'y rapporte aux autres ; la cour est bordée  
De murs rehaussés d'un faitage ; la porte d'entrée  
À double battant est renforcée, nul ne peut l'enfoncer.  
À ce que je comprends, beaucoup de gens festoient dedans :  
270 Il en monte une odeur de viande rôtie, et la lyre,  
Dont les dieux ont fait la compagne des festins, y résonne. »

Ainsi lui répond en retour le porcher Bon-nourricier :

« Tu as vu juste, car tu ne manques en rien d'intelligence.  
Mais allons, réfléchissons, comment allons-nous faire ?  
275 Si tu entres en premier dans les demeures bien habitées  
Et te plonges parmi les prétendants, moi je reste là ;  
Ou si tu veux, attends, et moi je passe devant ;  
Mais ne tarde pas, qu'on n'aille pas, te voyant là,  
Te frapper ou te chasser ; je t'exhorte à y réfléchir. »

280 Ainsi lui répond le divin Dévor aux mille épreuves :

« Je sais, je comprends ; je pensais à ce que tu demandes.  
Va donc devant, et moi je resterai en arrière.  
Je ne suis pas sans expérience des projectiles  
Et des coups ; mon cœur est endurant : j'ai souffert tant de maux  
285 Sur la mer et à la guerre ! S'il le faut, qu'il en soit ainsi.  
Car on ne peut cacher les impatiences du ventre,  
Ce maudit, qui donne tant de maux aux humains,  
À cause duquel on arme des nefes bien construites  
Sur la mer stérile, pour porter malheur aux ennemis. »

290 Ainsi se parlent-ils ouvertement l'un à l'autre.  
Un chien couché là lève alors la tête et les oreilles.  
C'est Blanc, le chien de Dévor à l'âme courageuse,  
Qu'il a lui-même nourri jadis, sans en profiter,  
Étant parti pour la sainte Troie ; les jeunes gens  
295 L'emmenaient autrefois chasser les chevreuils, les daims, les lièvres.  
Mais depuis que le maître est absent, il gît sans soins  
Devant la porte sur un tas de fumier des mulets  
Et des bœufs, qu'on amoncelle là pour que les serviteurs  
De Dévor l'y prennent afin de fumer le grand champ.  
300 Là gît le chien Blanc, plein de tiques suceuses de sang.  
Mais voici qu'il reconnaît Dévor, qui est tout près :  
Alors il remue la queue, rabat ses deux oreilles,  
Mais il n'a pas assez de force pour aller vers son maître,  
Et en le voyant Dévor essuie une larme  
305 Qu'il cache aisément à Bon-nourricier ; puis il lui demande :

« « Bon-nourricier, c'est très étonnant, ce chien couché  
Sur le fumier. Il est beau, mais je ne peux pas savoir  
Si avec ce beau corps il était rapide à la course,  
Ou si c'était un de ces chiens qui vivent de la table  
310 Des hommes, que les maîtres ne soignent que pour la parure. »

Ainsi lui répond en retour le porcher Bon-nourricier :

« En fait, c'est le chien d'un homme qui est mort au loin.  
S'il était encore aussi beau et aussi vaillant  
Qu'il l'était quand Dévor l'a laissé en partant à Troie,  
315 Tu admirerais aussitôt sa vitesse et sa vigueur.  
Aucune bête ne lui échappait au plus épais  
Des forêts profondes, quand il la poursuivait ; il était  
Le meilleur pour suivre les pistes ; maintenant il est

Accablé de maux, son maître mort au loin, et les servantes  
320 Négligentes ne s'en occupent pas. Les serviteurs,  
Sans les ordres du maître, ne veulent plus travailler  
Justement, car Zeus qui voit au loin ôte à l'homme la moitié  
De sa vertu, quand vient le jour de la servitude. »

Sur ces mots, il entre dans les demeures bien habitées  
325 Et va droit dans la salle où sont les arrogants prétendants.  
Quant à Blanc, selon sa part, la noire mort le prend  
Aussitôt qu'il a vu Dévor, vingt ans révolus.  
Le tout premier, Combat-de-loin voit le porcher  
Arriver dans la maison ; tout de suite il lui fait signe  
330 De la tête pour l'appeler ; ce dernier, cherchant des yeux  
Un siège, prend celui du découpeur de viandes, servies  
En abondance aux prétendants qui festoient dans la maison.  
Il s'en saisit et le place devant la table  
De Combat-de-loin, face à lui, et s'assoit là ; le héraut  
335 Lui apporte une part et du pain de la corbeille.  
Après lui, Dévor s'approche et plonge dans la maison,  
Semblable à un misérable mendiant, à un vieillard  
Appuyé sur un bâton, le corps revêtu de haillons.  
Il s'assoit sur le seuil de frêne à l'intérieur des portes  
340 Et s'appuie contre un montant de cyprès, qui a jadis  
Été poli avec art et dressé au cordeau.  
Combat-de-loin alors s'adresse au porcher, l'appelle,  
Prend dans la corbeille un beau gros morceau de pain  
Et de la viande autant que ses mains peuvent en contenir :

345 « Apporte cela à l'étranger, et dis-lui d'aller  
Quêter auprès de tous les prétendants l'un après l'autre ;  
Car la honte n'est pas bonne à l'homme nécessaire. »

Ainsi dit-il, et le porcher, suivant sa demande,  
Rejoint Dévor et lui adresse ces paroles ailées :

350 « Étranger, Combat-de-loin te donne ça, et t'ordonne  
De quêter auprès de tous les prétendants l'un après l'autre ;  
Car la honte, dit-il, n'est pas bonne aux nécessaires. »

Ainsi répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Zeus roi, que Combat-de-loin soit heureux entre tous les hommes,  
355 Et qu'advienne tout ce que son cœur ardent désire ! »

Sur ces mots, il reçoit la nourriture dans ses deux mains  
Et la dépose à ses pieds, sur sa besace trouée,  
Puis mange en écoutant l'aède chanter dans la grand-salle ;  
Il vient de finir son repas quand l'aède s'arrête.  
360 Le tumulte des prétendants s'élève dans la salle.  
Athéna, s'approchant de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple,  
L'exhorte alors à quêter du pain auprès des prétendants,  
Pour connaître ceux qui sont justes et ceux qui sont iniques.

Mais aucun d'eux ne doit être préservé du pire.  
365 Et il s'en va quêter, de gauche à droite, auprès de chacun,  
Tendant les mains de tous côtés comme s'il était mendiant  
Depuis toujours. Ayant pitié, ils lui donnent et s'étonnent,  
Se demandent entre eux qui il est, et d'où il vient.  
Ainsi leur parle Plante-toxique, le gardien des chèvres :

370 « Écoutez-moi, prétendants de la très illustre reine,  
À propos de cet étranger : car je l'ai déjà vu  
Et certes c'est le porcher qui l'a amené ici,  
Mais je ne sais pas au juste où il se vante d'être né. »

À ces mots, Contre-esprit adresse au porcher des reproches :

375 « Ô trop connu porcher, pourquoi as-tu conduit celui-là  
En ville ? N'avons-nous pas assez de vagabonds  
Et autres importuns mendiants, ces trouble-festin ?  
Les gens amassés ici à manger les biens de ton roi  
Ne te suffisent pas, que tu en invites encore un ?

380 Ainsi lui répond en retour le porcher Bon-nourricier :

« Contre-esprit, tout noble que tu es, tu ne parles pas bien.  
Qui va chercher ailleurs un étranger, à moins qu'il n'ait  
Quelque profession qui rende service au public,  
Devin ou guérisseur des maux, ou artisan du bois,  
385 Ou encore aède inspiré des dieux, qui chante aux festins ?  
Ceux-là sont invités par les mortels sur toute la terre.  
Mais personne n'appelle un mendiant pour en profiter.  
Tu es toujours le plus dur de tous les prétendants  
Avec les serviteurs de Dévor, surtout moi ; mais moi,  
390 Peu m'importe, tant que vivent au palais la trameuse  
Tiredelle et Combat-de-loin semblable aux dieux. »

Ainsi répond à voix haute le sage Combat-de-loin :

« Silence ! ne nourris pas le troll par tant de paroles.  
Contre-esprit a la mauvaise habitude de provoquer  
395 Par des discours pénibles, et il y excite les autres. »

Puis il adresse à Contre-esprit ces paroles ailées :

« Contre-esprit, tu prends bien soin de moi comme un père d'un fils,  
Toi qui m'exhortes à chasser un étranger de la grand-salle  
Avec des mots contraignants ; que Dieu n'en fasse rien.  
400 Prends et donne-lui ; je ne te le refuse pas,  
Je te le demande ; tu n'as à craindre ni de ma mère  
Ni d'aucun serviteur dans la maison du divin Dévor.  
Mais ce n'est pas ce à quoi tu penses dans ta poitrine.  
Toi, ce que tu veux vraiment, c'est manger, sans donner aux autres. »

405 Ainsi lui répond alors en retour Contre-esprit :

« Combat-de-loin, fort en gueule, âme insupportable, de quoi  
Parles-tu ? Si tous les prétendants donnaient autant que moi,  
Il resterait trois mois durant à l'écart de la maison. »

Sur ces mots, il tire un escabeau de dessous la table,  
410 Celui où reposent ses brillants pieds pendant le festin.  
Tous les autres ont donné, et ils ont rempli la besace  
De pain et de viande ; bientôt Dévor s'en retourne  
Sur le seuil, pour y goûter les dons des Achéens ;  
Mais il s'arrête près de Contre-esprit, et lui dit :

415 « Donne, l'ami ; tu ne me sembles pas le plus humble  
Des Achéens, mais le plus noble ; car tu as l'air d'un roi.  
Il faut donc que tu me donnes plus de pain que les autres,  
Et moi je te glorifierai sur la terre entière ;  
Car moi aussi, jadis, j'habitais une maison  
420 Parmi les humains, j'étais heureux et riche et je donnais  
Souvent au vagabond, quel qu'il fût, venant dans le besoin.  
J'avais des myriades de serviteurs, et tout ce qu'il faut  
À ceux qui vivent heureux, et qu'on appelle riches.  
Mais Zeus le Cronide l'a détruit – ainsi le voulut-il –  
425 En me faisant partir pour l'Égypte avec des pillards  
Errants, longue traversée, afin que je m'y perde.  
J'arrêtai mes nefes à la forme enroulée sur le fleuve  
Égyptos. Je demandai à mes fidèles compagnons  
De rester auprès des nefes et de les surveiller,  
430 Envoyai en hâte des observateurs sur les hauteurs ;  
Mais eux, cédant à l'hubris et confiants dans leur force,  
Dévastèrent aussitôt les très beaux champs des habitants  
Égyptiens, emportèrent les femmes et les petits enfants,  
Tuèrent les hommes ; le cri de guerre arriva en ville.  
435 L'ayant entendu, quand parut l'aurore les Égyptiens  
Arrivèrent ; la plaine fut remplie de fantassins,  
De cavaliers, d'éclairs de l'airain ; Zeus rassasieur de foudre  
Jeta sur mes compagnons la mauvaise fuite, nul  
Ne soutenant l'affrontement ; partout, le mal les cernait.  
440 Là beaucoup des nôtres périrent par l'airain aigu,  
D'autres furent emmenés vivants, pour travailler de force.  
Moi, ils me donnèrent à un étranger qui m'emmena  
À Chypre : Dmégor, fils d'Iasos, qui était leur roi.  
De là j'arrive ici, ayant souffert bien des maux. »

445 Ainsi lui répond Contre-esprit, en élevant la voix :

« Quel démon nous amène ce fléau, ce trouble-festin ?  
Tiens-toi donc au milieu, et bien loin de ma table,  
Si tu ne veux retourner vite en d'amères Égypte  
Ou Chypre, audacieux et impudent mendiant que tu es !  
450 Tu t'arrêtes devant eux tous à la suite, et eux te donnent  
Follement, charitables sans retenue ni compassion  
Avec les biens d'autrui, dont ils disposent à foison. »

En se retirant, Dévor aux mille sagesse lui dit :

« Ô pépin, ton âme est sans rapport avec ton apparence.  
455 Chez toi tu ne donnerais pas au mendiant un grain de sel,  
Toi qui, maintenant, assis à la table d'autrui, ne daigne  
Prendre un bout de pain pour me le donner, malgré l'abondance. »

À ces mots, Contre-esprit, grandement irrité en son cœur,  
Le regarde en-dessous et lui dit ces paroles ailées :

460 « Maintenant tu ne vas rien retirer de bon, je pense,  
De ce palais, puisque tu m'adresses des reproches. »

Sur ces mots, il prend l'escabeau, le lui jette sur l'épaule  
Droite, en haut du dos ; lui reste ferme comme une pierre,  
Le coup de Contre-esprit ne le fait pas vaciller.

465 En silence il hoche la tête, élaborant un malheur.  
Il retourne sur le seuil, s'assoit, pose sa besace  
Bien remplie, et s'adresse ainsi aux prétendants :

« Écoutez-moi, prétendants de la très illustre reine,  
Que je vous dise ce que mon cœur dans ma poitrine  
470 Me demande de dire. Il n'est ni douleur ni peine au cœur  
Quand un homme est frappé en se battant pour ses biens,  
Pour des bœufs ou de blanches brebis ; mais Contre-esprit  
M'a frappé, moi, pour mon malheureux estomac,  
Ce funeste ventre qui cause tant de maux aux humains.  
475 Et s'il y a pour les mendiants des dieux et des Érinyes,  
Contre-esprit rencontrera la mort avant ses noces. »

Ainsi lui répond alors Contre-esprit, fils d'Eupithée :

« Mange et tiens-toi tranquille, étranger, ou va-t-en ailleurs,  
Qu'à parler ainsi les jeunes ne te traînent à travers  
480 La maison par les pieds et les mains et te mettent en pièces. »

Ainsi parle-t-il, mais tous sont extrêmement indignés,  
Et l'un de ces jeunes hommes arrogants lui dit :

« Contre-esprit, ce n'est pas bien d'avoir frappé ce pauvre errant ;  
Funeste es-tu ! et si c'était un dieu venu du ciel !  
485 Car sous l'aspect d'étrangers venus d'ailleurs, les dieux,  
Qui prennent toutes les formes, parcourent les villes  
Pour vérifier l'hubris ou l'équité des humains. »

Ainsi parlent les prétendants, mais lui ne s'en soucie pas.  
À cause du coup, une grande douleur monte au cœur  
490 De Combat-de-loin, mais il ne laisse pas couler ses larmes  
Et en silence hoche la tête, élabore un malheur.  
Quand la trameuse Tiredelle apprend que Contre-esprit  
L'a frappé dans le palais, elle dit à ses servantes :

« Qu'Apollon à l'arc illustre le frappe lui-même ainsi ! »

495 Ainsi répond alors l'intendante Eurynomé :

« Si seulement notre imprécation se réalisait !  
Aucun de ceux-là n'irait jusqu'à l'Aurore au beau trône. »

Ainsi lui réplique en retour la trameuse Tiredelle :

« Nourrice, tous me sont odieux, ils machinent le mal ;  
500 Mais Contre-esprit plus que tous ressemble à la noire mort.  
Un malheureux étranger erre dans la maison  
Et mendie auprès des gens, poussé par la pauvreté.  
Tous les autres lui donnent et remplissent sa besace,  
Mais lui, il lui lance un escabeau sur l'épaule droite ! »

505 Ainsi parle-t-elle ouvertement parmi ses servantes,  
Dans sa chambre ; cependant le divin Dévor finit  
De manger ; et elle appelle le divin porcher et lui dit :

« Va, divin Bon-nourricier, et dis à l'étranger  
De venir, que je lui parle aimablement et lui demande  
510 S'il a des nouvelles de Dévor à l'âme courageuse,  
Ou s'il l'a vu de ses yeux, lui qui semble avoir tant erré. »

Ainsi lui réponds-tu, porcher Bon-nourricier :

« Si seulement, reine, les Achéens se taisaient !  
Il pourrait raconter, et cela charmerait ton cœur.  
515 Je l'ai eu trois nuits, trois jours je l'ai gardé dans ma cabane.  
Il est arrivé chez moi d'abord, après s'être enfui  
D'une nef. Mais il n'a pas fini de dire ses malheurs.  
Quand on est face à un aède qui, instruit par les dieux,  
Chante et inspire aux mortels, par ses récits, le désir,  
520 Ainsi à l'entendre chanter étais-je violemment  
Passionné, quand il charmait, à mes côtés, dans mon palais.  
Il dit être un hôte de la famille de Dévor,  
Et habiter en Crète, où est la lignée de Minos.  
Il arrive ici, ayant beaucoup roulé et enduré,  
525 Et il affirme avoir entendu dire de Dévor,  
Près d'ici, dans le gras pays des Thesprotes, qu'il est  
Vivant ; et qu'il rapporte maints présents à la maison. »

Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Va, appelle-le ici, qu'il me parle lui-même en face.  
530 Ceux-là, qui sont assis aux portes ou dans la maison,  
Qu'ils s'amuse, puisqu'ils ont le cœur de bonne humeur.  
Dans leur propre maison, leurs richesses restent intactes,  
Le pain et le doux vin ; seuls leurs serviteurs en consomment,  
Tandis qu'eux vont et viennent chez nous tous les jours,

535 Immolant des bœufs, des brebis et des chèvres grasses,  
Banquetant et buvant le vin couleur de feu,  
Follement ; beaucoup est déjà mangé, car il n'est personne  
Tel que Dévor pour écarter de la maison ce carnage.  
Si Dévor revenait dans la terre de sa patrie,  
540 Il leur ferait vite payer, avec son fils, leur violence. »

Sur ces mots, Combat-de-loin éternue fortement,  
Et toute la maison en résonne terriblement ;  
Tiredelle rit, dit à Bon-nourricier ces mots ailés :

« Va, amène l'étranger ici, devant moi.  
545 Ne vois-tu pas que mon fils a éternué pour tout  
Ce que j'ai dit ? Que ce signe ne soit pas vain, que la mort  
De tous les prétendants advienne, et que nul n'évite  
La mort et le sort. Je te le dis, garde-le à l'esprit :  
Si je reconnais qu'il parle en toute sincérité,  
550 Je lui donnerai manteau, tunique et beaux vêtements. »

Ainsi parle-t-elle, et le porcher va, selon sa demande ;  
Se plaçant près de Dévor, il lui dit ces mots ailés :

« Étranger, petit père, la trameuse Tiredelle,  
La mère de Combat-de-loin, t'appelle ; son cœur veut  
555 Savoir, t'interroger sur son époux, malgré ses souffrances.  
Et si elle reconnaît que tu parles en vérité,  
Elle te donnera manteau et tunique, dont tu as  
Grand besoin ; le pain, tu le mendieras dans le peuple,  
Tu nourriras ton estomac, te donnera qui voudra. »

560 Ainsi lui répond le divin Dévor aux mille sagesses :

« Bon-nourricier, je dirai bientôt toute la vérité  
À la fille d'Icare, la trameuse Tiredelle ;  
J'en sais beaucoup sur lui, nous avons subi le même sort.  
Mais je crains la foule des prétendants malveillants  
565 Dont l'hubris et la violence montent jusqu'au ciel de fer.  
À l'instant, quand j'allais par la salle sans faire de mal,  
Cet homme m'a frappé, m'a infligé des douleurs,  
Et ni Combat-de-loin ni personne ne m'a secouru.  
Exhorte maintenant Tiredelle à m'attendre au palais,  
570 Malgré sa hâte, jusqu'au plonger du soleil.  
Alors elle m'interrogera sur le jour du retour  
De son époux, m'ayant fait asseoir près du feu ; car je n'ai  
Que haillons, comme tu sais, toi le premier que j'implorai. »

Ainsi parle-t-il, et le porcher va, selon sa demande.  
575 Quand il arrive sur le seuil, Tiredelle lui dit :

« Tu ne l'amènes pas, Bon-nourricier ? Que pense donc  
Ce vagabond ? Quelqu'un lui fait-il trop peur ? Ou a-t-il honte  
Dans la maison ? La honte est mauvaise pour l'errant. »

Ainsi lui réponds-tu, porcher Bon-nourricier :

580 « Il parle avec justesse, et un autre serait d'accord,  
Pour éviter l'hubris de ces hommes arrogants.  
Et il t'exhorte à attendre jusqu'au plonger du soleil  
Cela vaut beaucoup mieux pour toi-même, reine, d'être seule  
Avec l'étranger pour lui parler et pour l'écouter. »

585 Ainsi lui répond la trameuse Tiredelle :

« L'étranger n'est pas sot ; il a raison, il en est ainsi ;  
Car il n'y a pas, parmi les mortels humains,  
De violents qui machinent avec un tel orgueil insensé. »

Ainsi parle-t-elle, et le divin porcher, ayant tout dit,  
590 S'en retourne parmi la foule des prétendants.  
Aussitôt, approchant sa tête de Combat-de-loin  
Pour que les autres n'entendent pas, il dit ces mots ailés :

« Ami, moi je m'en vais, pour garder les porcs et nos biens,  
Les tiens et les miens ; pour ici, tout est ton affaire.  
595 Surtout, garde-toi sain et sauf, veille en ton âme que rien  
Ne t'arrive ! Tant d'Achéens ont de mauvais desseins.  
Que Zeus les anéantisse avant qu'un malheur nous arrive ! »

Ainsi lui répond le sage Combat-de-loin :

« Ainsi soit-il, petit père ; vas-y, toi, car le soir vient.  
600 Demain matin, reviens et amène de belles victimes.  
Maintenant, tout est mon affaire, et celle des immortels. »

Sur ces mots, le porcher se rassoit sur un siège poli,  
Et après avoir rempli son cœur de boire et de manger,  
S'en retourne auprès des porcs, quitte la salle et la cour  
605 Pleines de banqueteurs ; ils se rassasient de danses  
Et de chants ; car déjà la fin du jour est arrivée.

## CHANT XVIII

Arrive le mendiant local, celui qui quémande en ville  
À Ithaque et se distingue par son ventre vorace,  
Sans cesse en train de manger et de boire ; il n'a ni muscles  
Ni vigueur, quoiqu'il soit très grand et d'aspect imposant.  
5 Il s'appelle Arnaïos ; ainsi l'a nommé sa digne mère  
À sa naissance, mais tous les jeunes l'appellent Iros  
Parce qu'il porte les messages quand on le lui demande,  
Comme Iris ; il entre et veut chasser Dévor de la maison,  
L'invectivant avec ces paroles ailées :

10 « Sors de l'entrée, vieillard, ou je t'en traîne par les pieds.  
Ne vois-tu pas que tous me font signe des yeux pour me dire  
De te tirer de là ? Mais moi, j'ai trop de pudeur pour ça.  
Allez, debout, ou la querelle en viendra vite aux mains. »

Le regard par-dessous, Dévor aux mille sagesses dit :

15 « Démon, je ne t'ai rien fait ni rien dit de mal,  
Ni ne suis jaloux des nombreux dons que tu peux remporter.  
Ce seuil est assez grand pour nous deux, il n'y a pas à être  
Jaloux des autres ; tu m'as l'air d'être un vagabond,  
Comme moi, et c'est aux dieux de distribuer les richesses.  
20 Ne me provoque pas aux mains, ne me mets pas en colère,  
Ou tout vieux que je sois, je mouillerais de sang ta poitrine  
Et tes lèvres ; et je serais bien en paix jusqu'à demain,  
Au moins ; car certes tu ne retournerais pas, je pense,  
Ici dans la maison de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple. »

25 Ainsi réplique, irrité, le vagabond Iros :

« Ô pépin, c'est qu'il parle vite, ce parasite !  
Comme une vieille au coin du feu ! Si je songeais à mal,  
Des coups des deux mains, et j'envoie à terre toutes les dents  
De sa mâchoire, à ce porc ravageur de moisson.  
30 Mets donc ta ceinture, que tous voient et apprennent comment  
On se bat ; comment lutterais-tu contre un homme plus jeune ? »

Ainsi, dans l'entrée du palais, devant les hautes portes,  
Sur le seuil bien poli, ils s'excitent avec fureur.  
La force sacrée de Contre-esprit leur prête attention,  
35 Et riant doucement, il dit aux prétendants :

« Amis, il ne s'est jamais rien passé de tel !  
Quel régal nous envoie un dieu dans cette maison !  
L'étranger et Iros qui se querellent entre eux  
Et vont en venir aux mains ! Mettons-les vite aux prises ! »

40 Ainsi parle-t-il, et tous se lèvent en riant,  
Se rassemblent autour des mendiants loqueteux.  
Ainsi leur parle Contre-esprit, fils d'Eupithée :

« Écoutez-moi, virils prétendants, que je vous dise :  
Il y a des estomacs de chèvres qui cuisent sur le feu  
45 Pour le repas du soir, remplis de graisse et de sang ;  
Celui des deux qui sera le plus fort et vaincra  
Choisira lui-même la part qu'il voudra et la prendra ;  
Il assistera toujours à nos festins, et nul autre  
Mendiant ne sera autorisé à quêter parmi nous. »

50 Ainsi parle Contre-esprit, et son discours leur plaît.  
En guise d'amorce, Dévor aux mille sagesses dit :

« Amis, ce n'est pas à un vieil homme accablé de malheurs  
De se battre contre un plus jeune ; mais mon estomac,  
Ce malfaisant, me pousse à me soumettre aux coups.  
55 Mais allons, jurez-moi tous maintenant par grand serment  
Qu'aucun de vous, pour aider Iros, n'aura l'iniquité  
De me frapper de sa pesante main, pour me dompter. »

Ainsi parle-t-il, et tous jurent, comme il l'a demandé.  
Une fois qu'ils ont fini de prononcer le serment,  
60 La force sacrée de Combat-de-loin prend la parole :

« Étranger, si ton cœur et ton âme virile t'exhortent  
À chasser celui-ci, tu n'as rien à craindre des autres  
Achéens, car qui te frapperait devrait en combattre  
Beaucoup : moi, ton hôte, le premier, et deux rois réfléchis,  
65 Contre-esprit et Combat-loin, qui sont d'accord avec moi. »

Ainsi parle-t-il, et tous approuvent ; cependant, Dévor  
Ceinturant ses loques autour de ses parties viriles,  
Apparaissent ses belles et fortes cuisses, et ses larges  
Épaules, son torse et ses bras robustes ; alors Athéna,  
70 S'approchant de lui, accroît les membres du pasteur des peuples.  
Les prétendants sont tous complètement stupéfaits ;  
Et ils disent, chacun regardant son voisin :

« Iros va être vite Non-Iros, et aura le mal  
Qu'il s'est attiré, à voir les cuisses du vieux sous ses loques. »

75 Ainsi parlent-ils, et Iros dans son cœur se sent mal.  
Malgré tout, des serviteurs retroussent ses loques de force  
Et le conduisent apeuré, tremblant de tous ses membres.  
Contre-esprit l'apostrophe avec colère et lui dit :

« Fanfaron, tu ne devrais ni être, ni être né,  
80 Si tu trembles et as si terriblement peur de lui,  
Ce vieil homme, accablé par le malheur qui l'atteint.  
Mais je vais te dire une chose, et elle s'accomplira.

Si c'est lui qui gagne, qui est le plus fort, je te jette  
Dans une noire nef et t'expédie sur le continent  
85 Chez le roi Échéτος, plaie des mortels, qui te coupera  
Nez et oreilles par l'airain cruel, t'arrachera  
Les couilles et les donnera crues aux chiens, qu'ils les dévorent. »

À ces mots, Iros tremble, plus encore, de tous ses membres.  
On l'amène au milieu, tous deux lèvent les bras.  
90 Le divin Dévor aux mille épreuves se demande alors  
S'il va le frapper en sorte qu'il tombe mort d'un coup,  
Ou bien de façon à seulement l'allonger à terre.  
À la réflexion, il lui paraît que mieux vaut le frapper  
Doucement, pour n'être pas reconnu des Achéens.  
95 Tous deux lèvent les poings ; Iros frappe à l'épaule droite  
Dévor, qui le frappe au cou, sous l'oreille, et lui broie les os.  
Aussitôt, rouge sombre, le sang jaillit de sa bouche,  
Il tombe dans la poussière en bêlant, crachant ses dents,  
Frappant du pied la terre ; alors les brillants prétendants  
100 Lèvent les mains, morts de rire ; de son côté, Dévor  
Prend Iros par un pied et le traîne à travers l'entrée  
Jusqu'à la cour, aux portes de la galerie ; il l'appuie  
Contre le mur d'enceinte, lui met son bâton dans la main,  
Et enfin lui adresse ces paroles ailées :

105 « Reste là maintenant, écarte les porcs et les chiens,  
Ne te prends plus pour le roi des hôtes et des mendiants,  
Misérable, si tu ne veux qu'il t'arrive un plus grand mal. »

Sur ces mots, il jette à son épaule l'ignoble besace,  
Déchirée de part en part, avec une courroie tordue.  
110 Puis il retourne s'asseoir sur le seuil ; quand ils le voient,  
Les prétendants rient plaisamment, et le saluent en ces termes :

« Que Zeus et les autres dieux immortels te donnent, étranger,  
Ce que tu désires le plus et qui plairait à ton cœur,  
Toi qui as mis fin à l'errance de cet insatiable  
115 Dans le peuple ; on l'enverra bientôt sur le continent  
Chez le roi Échéτος, funeste à tous les mortels. »

Ainsi parlent-ils, et le divin Dévor se réjouit  
Du présage. Contre-esprit lui apporte un gros estomac  
Rempli de graisse et de sang ; Amphinomos lui donne  
120 Deux pains qu'il prend dans une corbeille, et le saluant  
De sa coupe d'or, lui déclare à haute voix :

« Salut à toi, étranger, et que la prospérité  
Te revienne ; maintenant, tant de maux te tournent autour ! »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

125 « Amphinomos, tu me sembles être un homme très sensé ;  
Ainsi était ton père, dont on entend dire grand bien,

Nisos de Doulichion, qui était à la fois bon et riche.  
On dit que tu es son fils, et tu sembles bienveillant ;  
Aussi je vais te dire une chose : écoute-moi et comprends.  
130 La terre ne nourrit nul être plus faible que l'homme,  
Parmi tous ceux qui rampent et respirent sur le sol.  
Car il croit qu'il ne peut rien lui arriver de mal,  
Tant que les dieux lui donnent force et que ses membres se lèvent.  
Mais lorsque les dieux bienheureux lui font des misères,  
135 Il ne fait pas contre mauvaise fortune bon cœur.  
Ainsi est l'esprit des humains sur cette terre, pareil  
Au jour qu'amène le père des hommes et des dieux.  
Moi aussi je devais être heureux parmi les hommes,  
Mais cédant à la violence et à la force, j'ai commis  
140 Beaucoup d'injustices, en m'appuyant sur mon père et mes frères.  
Aussi, que nul homme ne soit jamais inique,  
Mais qu'ils reçoivent en silence les dons des dieux.  
Or je vois les prétendants machiner des iniquités,  
Tondre les richesses d'un homme et manquer de respect  
145 À son épouse ; je le dis, il ne sera plus longtemps  
Loin de ses amis et de sa patrie ; il en est tout près.  
Qu'un démon te renvoie chez toi, qu'il ne te rencontre pas  
Quand il va revenir dans la terre de sa chère patrie !  
Car ce n'est pas sans flots de sang que seront départagés,  
150 Je crois, les prétendants et lui, de retour à la maison. »

Sur ces mots, il verse une libation, boit le vin doux  
Et place la coupe entre les mains du dirigeant des peuples.  
Ce dernier s'en va par la maison, le cœur affligé,  
Hochant la tête et pressentant dans son âme un malheur.  
155 Mais il n'échappe pas au sort : Athéna le lie, qu'il meure  
Sous la main et la lance puissantes de Combat-de-loin.  
Il retourne s'asseoir sur le trône dont il s'est levé.  
Alors Athéna, déesse aux yeux brillants de chouette, inspire  
À la fille d'Icare, la trameuse Tiredelle,  
160 De se montrer aux prétendants, pour ouvrir en leurs cœurs  
D'ardents désirs, et pour être encore plus honorée  
Par son époux et par son fils qu'elle ne l'était avant.  
Elle rit sans raison et prononce ces paroles :

« Eurynomé, mon cœur désire, comme jamais avant,  
165 Que je me montre aux prétendants, quoiqu'ils me soient tous odieux.  
Je dirai à mon enfant une parole fort utile :  
De ne pas se mêler à tous ces arrogants prétendants,  
Qui lui parlent bien, et par derrière méditent le mal. »

Ainsi lui répond alors l'intendante Eurynomé :

170 « Oui, tout ce que tu dis là, mon enfant, est dit justement.  
Va donc, et parle à ton enfant sans rien lui cacher ;  
Lave ton corps et mets sur tes joues une huile de beauté ;  
N'y va pas ainsi, le visage tout mouillé de larmes,  
Car il est mauvais de s'abandonner sans trêve au deuil.

175 Ton enfant a déjà l'âge de jeune homme, auquel  
Tu priais tant les immortels de le voir parvenir. »

Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Eurynomé, ne me conseille pas, même par souci  
De moi, de laver mon corps et de m'enduire d'huiles.  
180 Ma beauté, les dieux qui habitent l'Olympe l'ont détruite  
Depuis que lui, il est parti à bord de ses nefes creuses.  
Mais dis à Autonoé et à Hippodamie de venir,  
Afin qu'elles se tiennent à mes côtés dans la grand-salle :  
J'ai de la pudeur, je n'irai pas seule au milieu des hommes. »

185 À ces mots, la vieille femme s'en va par le palais  
Appeler les servantes et les presser de venir.  
Mais Athéna, déesse aux yeux de chouette, a une autre idée :  
Elle verse sur la fille d'Icare un doux sommeil ;  
Elle s'endort, renversée en arrière, tous ses membres  
190 Déliés sur son lit de repos ; pendant ce temps la déesse  
Entre les déesses lui fait des dons divins, pour la faire  
Admirer des Achéens ; d'abord elle purifie  
Son beau visage avec de l'ambroisie, celle dont Cythère  
Bien couronnée s'enduit pour aller au chœur charmant des Grâces,  
195 Puis elle la fait paraître plus grande et plus forte,  
Et la rend plus blanche que l'ivoire fraîchement scié.  
Cela fait, la déesse entre les déesses s'en va,  
Et arrivent de la salle, en parlant, les deux servantes  
Aux bras blancs ; le doux sommeil quitte alors Tiredelle,  
200 Et portant les mains à son visage, elle dit :

« Dans ma grande souffrance, un sommeil profond m'a cachée.  
Que la chaste Artémis me procure une mort aussi douce  
À l'instant, que je ne consume plus ma vie à pleurer  
Dans mon cœur, à regretter mon époux chéri et toutes  
205 Ses qualités variées, lui, le meilleur des Achéens ! »

Sur ces mots, elle descend de ses brillants appartements,  
Non pas seule mais avec deux servantes qui la suivent.  
Quand, divine entre les femmes, elle arrive aux prétendants,  
Contre le pilier de la salle solidement construite  
210 Elle se tient debout, ramenant son voile sur ses joues.  
Et les sages suivantes se tiennent à ses côtés.  
Les genoux des hommes se dérobent, leur âme sous le charme  
De l'amour, tous désirent ardemment se coucher avec elle.  
Elle, cependant, s'adresse à Combat-de-loin, son fils :

215 « Combat-de-loin, ton esprit n'est plus ferme, ni ta pensée.  
Quand tu étais enfant, tu avais de plus sages desseins ;  
Maintenant que tu es grand, entré dans l'âge de jeune homme,  
Et qu'à te voir beau et grand comme tu es, tout étranger  
Dirait que tu es issu d'un homme prospère,  
220 Ton esprit et ta pensée n'ont plus de discernement.

Comment as-tu pu permettre qu'un tel acte soit commis  
Au palais, qu'on ait ainsi maltraité l'étranger ?  
Et maintenant quoi, si un hôte tranquillement assis  
Dans notre maison doit subir tant de pénibles violences ?  
225 La honte et l'opprobre seraient sur toi parmi les humains. »

Ainsi lui répond le sage Combat-de-loin :

« Ma mère, je ne suis pas fâché de ta colère.  
Pourtant, si, je réfléchis dans mon âme, et je connais  
Le bien et le mal ; avant, j'étais encore un enfant.  
230 Mais je ne peux pas être bien inspiré en tout.  
Tous ces gens, les uns avec les autres, me malmènent,  
À intriguer le mal, et personne pour me défendre.  
Mais ce combat entre Iros et l'étranger ne s'est pas fait  
Selon le vœu des prétendants : le plus fort l'a gagné.  
235 Plaise à Zeus père, à Athéna et à Apollon,  
Que maintenant les prétendants dans notre maison,  
Domptés, inclinent la tête, les uns dans la cour,  
Les autres à l'intérieur, et que leurs membres soient rompus  
Comme à présent cet Iros, assis aux portes extérieures,  
240 Courbe la tête, pareil à un homme noyé d'ivresse,  
Ne pouvant ni tenir droit sur ses pieds, ni rentrer  
Chez lui où il voudrait aller, ses membres étant rompus. »

Ainsi se parlent-ils ouvertement l'un à l'autre.  
Combat-loin s'adresse alors à Tiredelle et dit :

245 « Fille d'Icare, Tiredelle trameuse de pensée,  
Si tous les Achéens de l'Argos ionienne te voyaient,  
Il y aurait plus de prétendants dans votre maison,  
Dès l'aube, pour festoyer ; car tu l'emportes sur les femmes  
Par la beauté, la majesté et l'intelligence. »

250 Ainsi lui répond en retour la trameuse Tiredelle :

« Combat-loin, les immortels ont détruit mon allure  
Et ma beauté quand les Argiens ont embarqué pour Troie  
Et qu'avec eux s'en est allé Dévor, mon époux.  
S'il revenait, lui, tourner autour de ma vie,  
255 Ma gloire serait alors plus grande et plus belle.  
À présent je suis affligée ; un démon a fait tomber  
Tant de maux sur moi. En quittant la terre de la patrie,  
Il m'a pris la main par le poignet et m'a dit :  
« Ô femme, je ne pense pas que les Achéens  
260 Aux belles guêtres reviendront tous sains et saufs de Troie ;  
Car on dit que les Troyens sont de vaillants combattants,  
Comme lanceurs de javelots ou comme tireurs à l'arc,  
Et qu'ils montent des chevaux rapides, qui font vite  
Une grande différence au cours d'une même bataille.  
265 Je ne sais donc pas si Dieu me ramènera  
Ou si je mourrai à Troie ; toi, prends soin de tout ici.

Souviens-toi de mon père et de ma mère au palais,  
Comme maintenant, et plus encore, en mon absence.  
Et quand tu verras de la barbe au menton de notre enfant,  
270 Épouse qui tu voudras, et laisse la maison. »  
Voilà ce qu'il m'a dit. Et maintenant tout va arriver.  
La nuit vient où je me jetterai dans un triste mariage,  
Moi, ruinée, parce que Zeus m'a enlevé le bonheur.  
Mais un affreux chagrin a atteint mon cœur et mon esprit :  
275 Les prétendants n'agissent plus selon la règle d'avant :  
Normalement ceux qui prétendent à une femme noble,  
Et fille d'un homme opulent, rivalisent entre eux,  
Amènent eux-mêmes des bœufs et des grasses brebis,  
Offrent repas et beaux dons aux proches de la jeune femme.  
280 Mais ils ne mangent pas impunément les vivres d'autrui. »

Ainsi parle-t-elle, et le divin Dévor aux mille épreuves  
Se réjouit de la voir tirer d'eux des cadeaux, charmant  
Leur cœur par des mots mielleux, ayant autre chose à l'esprit.  
Ainsi lui répond alors Contre-esprit, fils d'Eupithée :

285 « Fille d'Icare, Tiredelle trameuse de pensée,  
Les cadeaux que les Achéens veulent t'apporter ici,  
Reçois-les ; car il n'est pas bien de négliger les dons.  
Mais nous n'irons ni à nos affaires ni ailleurs  
Avant que tu n'aies épousé des Achéens le meilleur. »

290 Ainsi parle Contre-esprit, et son discours leur plaît.  
Chacun envoie donc un héraut chercher un cadeau.  
À Contre-esprit on apporte un grand et superbe péplos,  
Brodé, et orné de douze agrafes toutes en or,  
Ajustées à des crochets artistement courbés.  
295 À Combat-loin on porte un collier artistement œuvré,  
En or et perles d'ambre, brillant comme le soleil.  
À Eurydamas, deux valets portent des boucles d'oreille  
À trois prunelles précieuses, resplendissantes de grâce.  
À Pisandre, fils du roi Polyctor, un serviteur  
300 Apporte une couronne, offrande de toute beauté.  
Chacun des Achéens apporte un autre beau cadeau.  
Alors monte en ses étages la divine entre les femmes,  
Avec ses servantes portant les magnifiques dons.  
Quant à eux, ils se tournent vers les plaisirs de la danse  
305 Et du chant, dont ils se rassasient en attendant le soir.  
Tandis qu'ils en jouissent, le noir arrive sur le soir.  
Aussitôt on dresse trois vases à feu dans la grand-salle,  
Pour éclairer ; on y dépose du bois depuis longtemps  
Sec, très inflammable, qu'on vient de couper à l'airain,  
310 On y mêle du bois résineux, que les servantes  
De Dévor à l'âme courageuse allument tour à tour.  
Alors Dévor aux mille sagesses, né de Zeus, leur dit :

« Servantes de Dévor, le roi depuis longtemps absent,  
Allez dans les appartements de la vénérable reine ;

315 Tournez le fuseau auprès d'elle, ou préparez la laine  
De vos mains, distrayez-la, assises dans la pièce.  
Moi j'alimenterai ces torches pour eux tous.  
Même s'ils veulent attendre Aurore au beau trône,  
Ils ne me vaincront pas, car je suis mille fois patient.  
320 À ces mots, elles rient, en se regardant entre elles.  
Mélantho aux belles joues lui répond de façon honteuse ;  
C'est la fille de Dolios, et Tiredelle a pris soin d'elle,  
L'a nourrie comme son enfant, lui a donné les jeux  
Qu'elle voulait ; mais elle ne partage pas la peine  
325 De Tiredelle, elle se mêle à Combat-loin, qu'elle aime.  
Elle dit donc à Dévor ces paroles déshonorantes :

« Misérable étranger, tes esprits se sont envolés,  
Que tu ne veux pas aller dormir à la forge  
Ou à l'asile, mais rester là à parler en public  
330 Et avec assurance au milieu de nombreux héros,  
Sans peur au cœur ; est-ce le vin qui trouble ton esprit,  
Ou es-tu toujours ainsi ? Tu ne dis que des sornettes.  
Ou tu ne te tiens plus, d'avoir vaincu Iros, le mendiant ?  
Prends garde qu'un autre Iros, plus brave, ne se lève,  
335 Ne te frappe la tête de ses mains vigoureuses  
Et ne te chasse de la maison tout souillé de sang ! »

Le regard en-dessous, Dévor aux mille sagesses dit :

« Chienne ! Je m'en vais de suite dire à Combat-de-loin  
Ce que tu dis, qu'il te fasse illico couper en morceaux ! »

340 À ces mots, les servantes sont épouvantées.  
Elles s'envolent à travers la maison, les genoux  
Tremblant de peur, persuadées qu'il a dit vrai.  
Lui reste debout près des flambeaux, les allumant  
Et les surveillant tous ; cependant son cœur agite  
345 Des pensées qui ne seront pas sans se réaliser.  
Athéna n'empêche pas du tout les cruels outrages  
Des arrogants prétendants, afin que la douleur s'enfonce  
Plus encore au cœur de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple.  
Combat-loin, fils de Polybe, adresse le premier  
350 Des injures à Dévor, faisant rire ses compagnons :

« Écoutez-moi, prétendants de l'illustre reine,  
Que je vous dise ce que mon cœur me pousse à dire.  
Ce n'est pas sans le secours des dieux que cet homme est venu  
Dans la maison de Dévor ; on dirait que la lumière  
355 Des torches sort de son crâne, où il n'y a pas un cheveu. »

Sur ce, il dit à Dévor, destructeur de cités :

« Étranger, si tu voulais travailler pour un salaire,  
Je t'emmènerais au bout du champ – pour une bonne paye –  
Faire des clôtures d'épines et planter de grands arbres ;

360 Là moi je te fournirais du pain en abondance,  
Des vêtements pour te couvrir, des semelles pour tes pieds.  
Mais tu n'as appris que les mauvais coups, tu ne voudras pas  
Te mettre au travail, tu préfères mendier parmi le peuple,  
Quémander pour repaître ton insatiable ventre. »

365 Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Combat-loin, si seulement nous pouvions rivaliser  
Au travail, pendant le printemps, quand les journées sont longues,  
À faucher l'herbe, moi avec un faux bien recourbée,  
Toi avec la tienne, à faire mes preuves à la tâche,  
370 À jeun, jusqu'au bout de l'obscurité présents au pré !  
Et si j'avais à conduire des bœufs, les meilleurs,  
Deux grands bœufs couleur de feu, rassasiés d'herbe,  
De même âge, même force, à la puissance inébranlable  
Sur quatre arpents, les mottes cédant sous la charrue :  
375 Tu verrais si je trace mon sillon bien distinctement !  
Et si seulement le Cronide suscitait quelque guerre,  
Aujourd'hui même, alors j'aurais un bouclier, deux lances,  
Un casque tout en airain ajusté autour des tempes,  
Et tu me verrais combattre avec ceux du premier rang,  
380 Et tu ne me parlerais plus honteusement de mon ventre.  
Mais tu es plein d'hubris, et ton esprit est obscène ;  
Et avec ça, peut-être te crois-tu grand et puissant,  
Parce que tu ne te mêles qu'à un petit monde  
De gens sans valeur. Si Dévor revenait dans sa patrie,  
385 Aussitôt ces portes, toutes larges qu'elles soient,  
Seraient trop étroites pour ta fuite à travers le couloir ! »

À ces mots, Combat-loin, fortement irrité dans son cœur,  
Le regard en-dessous, lui dit ces paroles ailées :

« Misérable, je vais te faire un malheur, et vite,  
390 À parler ainsi hardiment devant tant d'hommes, et sans peur  
Au cœur ; c'est sans doute le vin qui trouble ton esprit,  
Ou bien es-tu toujours ainsi ? Tu ne dis que des sornettes  
Ou tu ne te tiens plus d'avoir vaincu Iros, le mendiant ? »

Sur ces mots, il saisit un escabeau ; alors Dévor  
395 S'assoit aux genoux d'Amphinomos de Doulichion,  
Par crainte de Combat-loin, qui atteint à la main droite  
L'échanson ; le vase à vin tombe à grand bruit sur le sol,  
Et lui, gémissant, tombe à la renverse dans la poussière.  
Un tumulte monte des prétendants dans la salle sombre,  
400 Et chacun regardant son voisin, ils se disent l'un l'autre :

« Il aurait mieux valu que cet errant étranger meure  
Ailleurs, avant de venir nous apporter un tel tapage.  
Nous nous disputons pour des mendiants, il n'y a nul plaisir  
Aux bons repas maintenant, puisque ces misères triomphent. »

405 Ainsi leur répond la force sacrée de Combat-de-loin :

« Démons, vous délirez, vous ne cachez plus en votre âme  
La nourriture et la boisson ; quelque dieu vous excite.  
Après avoir bien mangé, allez donc vous coucher chez vous,  
Quand le cœur vous en dira ; mais je ne chasse personne. »

410 Ainsi parle-t-il, et tous se plantent les dents dans les lèvres,  
Stupéfaits que Combat-de-loin leur parle avec tant d'audace.  
Alors Amphinomos, l'illustre fils de Nisos  
Et petit-fils du roi Arétès, prend la parole et dit :

« Amis, que personne ne s'irrite ni ne réponde  
415 Par des paroles adverses à une juste remarque.  
Ne maltraitez pas l'étranger, ni aucun des serviteurs  
Qui se trouvent dans la maison du divin Dévor.  
Mais allons, que l'échanson nous remplisse les coupes  
Pour la libation, avant d'aller dormir à la maison.  
420 Laissons Combat-de-loin s'occuper de l'étranger  
Dans le palais de Dévor, puisqu'il est arrivé chez lui. »

Ainsi parle-t-il, et son discours est approuvé de tous.  
Et le héros Moulios mêle le vin dans le cratère ;  
Héraut de Doulichion, c'est un serviteur d'Amphinomos.  
425 Il procède à la distribution pour tous ; puis ils versent  
La libation aux dieux bienheureux et boivent le doux vin.  
Les libations faites, et le vin bu à volonté,  
Chacun retourne se coucher dans sa maison.

## CHANT XIX

Reste alors dans la grande salle le divin Dévor,  
Méditant avec Athéna la mort des prétendants.  
Soudain il dit à Combat-de-loin ces paroles ailées :

« Combat-de-loin, il faut déposer les armes de guerre  
5 À l'intérieur, toutes ; quant aux prétendants, embrouille-les  
Avec des mots plaisants, s'ils te demandent où elles sont :  
« Je les ai sorties de la fumée, car elles ne sont plus  
Comme Dévor les a laissées en partant pour Troie,  
Elles sont noircies de suie par la vapeur du feu.  
10 Et le Cronide m'a mis en tête meilleur motif :  
Que, pris de vin, une querelle s'élevant entre vous,  
Vous ne vous blessiez les uns les autres, souilliez le repas  
Et vos vœux de mariage ; car le fer attire l'homme. »

À ces mots, Combat-de-loin, obéissant à son père,  
15 Appelle la nourrice Fameuse et lui dit :

« Miam, tiens les femmes retirées dans les appartements,  
Tandis que je transporte les belles armes de mon père  
Dans la chambre nuptiale ; négligées en son absence,  
La fumée les a ternies ; j'étais encore un enfant,  
20 Maintenant je veux les mettre à l'abri des vapeurs du feu. »

Ainsi lui répond la chère nourrice Fameuse :

« Puisses-tu, enfant, avoir la sagesse de prendre soin  
De la maison, et de veiller sur toutes ses richesses !  
Mais allons, qui va t'accompagner en portant la lumière,  
25 Si les servantes ne peuvent sortir et t'éclairer ? »

Ainsi lui répond le sage Combat-de-loin :

« Cet étranger ; car je ne supporte pas que reste oisif  
Qui touche à mes provisions, même s'il vient de loin. »

Ainsi dit-il, et sa parole ne reste pas en l'air :

30 Elle ferme les portes des demeures bien habitées.  
Dévor et son illustre fils commencent vivement  
À emporter les casques, les boucliers bombés  
Et les lances aiguës ; devant eux Pallas Athéna,  
Portant un flambeau d'or, fait une splendide lumière.  
35 Combat-de-loin dit alors soudain à son père :

« Ô père, je vois de mes yeux un grand prodige.  
En tout cas les murs, les beaux entrecolonnements,

Les poutres de sapin et les hautes colonnes  
Brillent à mes yeux comme les flammes d'un feu.  
40 À coup sûr un dieu, habitant du vaste ciel, est là. »

Ainsi lui répond Dévor aux mille sagesses :

« Silence ! Garde en toi ta pensée et ne demande rien ;  
C'est la façon de faire des dieux, habitants de l'Olympe.  
Mais toi, va te reposer ; moi je vais rester ici,  
45 Pour stimuler l'intérêt des servantes, et de ta mère,  
Qui dans son chagrin va m'interroger à propos de tout. »

À ces mots, Combat-de-loin s'en va à travers le palais  
Rejoindre à la lumière des flambeaux sa chambre  
Où d'ordinaire il s'étend, quand le doux sommeil le prend.  
50 Et là il se recueille, en attendant la divine Aurore.  
Reste alors dans la grande salle le divin Dévor,  
Méditant avec Athéna la mort des prétendants.  
Et de sa chambre arrive la trameuse Tiredelle,  
Semblable à Artémis et à Aphrodite dorée.  
55 Pour elle on place près du feu son siège habituel,  
D'ivoire et d'argent, fait jadis au tour par l'artisan  
Icmalios, qui y avait joint un escabeau pour ses pieds,  
Sur lequel on jetait une grande toison de brebis.  
C'est donc là que s'assoit la trameuse Tiredelle.  
60 Entrent dans la salle des servantes aux bras blancs  
Qui emportent tous les morceaux de pain qui restent, les tables  
Et les coupes dans lesquelles ont bu les orgueilleux ;  
Elles jettent à terre le feu des brasiers, les chargent  
De maints bouts de bois, qui réchauffent et éclairent la salle.  
65 Pour la deuxième fois, Mélantho s'en prend à Dévor :

« Étranger, te voilà qui reviens pendant la nuit,  
À tourner dans la maison et à épier les femmes ?  
Prends la porte, misérable, et sois content d'avoir mangé,  
Ou je vais de suite, à coups de tison, te jeter dehors. »

70 Le regard en-dessous, Dévor aux mille sagesses dit :

« Démon, qu'as-tu à être irritée contre moi dans ton cœur ?  
C'est parce que je suis sale, vêtu de mauvais habits,  
Et que je mendie dans le pays, par nécessité.  
Il en est ainsi pour les mendiants et les errants.  
75 Moi aussi, jadis, j'habitais une maison  
Parmi les humains, j'étais heureux et riche et je donnais  
Souvent au vagabond, quel qu'il fût, venant dans le besoin.  
J'avais des myriades de serviteurs, et tout ce qu'il faut  
À ceux qui vivent heureux, et qu'on appelle riches.  
80 Mais Zeus le Cronide l'a détruit – ainsi le voulut-il ;  
Crains plutôt de perdre toi aussi, femme, l'éclat  
Par lequel tu brilles maintenant parmi les servantes.  
Crains aussi la colère de ta maîtresse, et le retour

De Dévor ; car il y a encore de l'espoir.  
85 Et même s'il est mort, s'il ne doit pas revenir,  
Tel qu'il est grâce à Apollon, son fils, Combat-de-loin,  
Est là ; et pas une femme dans ce palais n'agit mal  
Sans qu'il s'en rende compte ; car il n'est plus un enfant. »

Ainsi parle-t-il, et Tiredelle, qui l'a entendu,  
90 Réprimande la servante et lui dit ainsi sa pensée :

« Chienne impudente, insolente, je n'ignore absolument  
Rien de ta conduite, que tu paieras du prix de ta tête ;  
Car tu sais très bien, puisque tu m'as entendue toi-même,  
Que je devais interroger l'étranger dans le palais  
95 À propos de mon époux, car je souffre tellement. »

Sur ce, elle s'adresse à l'intendante Eurynomé :

« Eurynomé, apporte un siège et mets dessus  
Une peau de brebis, que l'hôte s'y assoie,  
Me parle et m'écoute ; je veux l'interroger. »

100 À ces mots, l'intendante s'empresse d'apporter  
Un siège bien poli et d'y mettre une peau de brebis.  
Là s'assoit alors le divin Dévor aux mille épreuves.  
La réfléchie Tiredelle prend la parole en premier :

« Étranger, je veux tout d'abord te demander cela :  
105 Qui es-tu parmi les hommes ? Quels sont tes parents, ta ville ? »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Ô femme, nul mortel sur la terre sans frontières  
Ne te blâmerait ; car ta gloire va jusqu'au vaste ciel ;  
Toi, telle un roi irréprochable qui, respectueux  
110 Des dieux, règne sur un peuple nombreux et courageux,  
En soutenant le bon droit, tandis que la noire terre  
Porte l'orge et le blé, les arbres se chargent de fruits,  
Les brebis font des petits, la mer fournit des poissons,  
Et les peuples, sous son bon gouvernement, sont heureux.  
115 Maintenant interroge-moi sur tout ce que tu veux.  
Mais ne me demande rien sur ma famille et ma patrie,  
Car m'en faire ressouvenir remplit de pleurs mon cœur  
D'homme aux mille infortunes ; et on ne doit pas dans la maison  
D'autrui pousser des gémissements ni fondre en larmes.  
120 Car il est mauvais de toujours et sans cesse se plaindre ;  
Et je ne veux pas qu'une servante, ou même toi, s'irrite  
Contre moi et dise que je pleure alourdi par le vin. »

Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Étranger, les immortels ont détruit mon allure  
125 Et ma beauté quand les Argiens ont embarqué pour Troie

Et qu'avec eux s'en est allé Dévor, mon époux.  
S'il revenait, lui, tourner autour de ma vie,  
Ma gloire serait alors plus grande et plus belle.  
À présent je suis affligée ; un démon a fait tomber  
130 Tant de maux sur moi ; tous ceux qui règnent sur les îles,  
Doulichion, Samé, et Zacynthe couverte de forêts,  
Et les chefs qui habitent dans Ithaque qu'on voit au loin,  
Veulent malgré moi m'épouser et ruinent ma maison.  
Ainsi je ne prends plus soin des hôtes ni des suppliants  
135 Ni des hérauts, de ceux qui travaillent pour le public.  
Mais je regrette Dévor et mon cœur se consume.  
Eux, pressent ce mariage ; moi, je trame des amorces.  
D'abord un démon m'inspira de tisser, en restant  
Dans mes appartements, un linceul, une grande toile,  
140 Subtile et très longue ; tout de suite, je leur dis :  
« Jeunes gens, mes prétendants, puisque le divin Dévor  
Est mort, ne pressez pas mon mariage tant que ce linceul  
N'est pas achevé. Que mon fil, léger comme le vent,  
Ne soit pas perdu ! Il est pour le héros Tresseur-de-peuple,  
145 Quand le funeste sort l'emportera, couché par la mort.  
Que nulle ne s'indigne à mon sujet chez les Achéens :  
Je ne laisse sans linceul un homme si riche en conquêtes. »  
Ainsi parlai-je et leurs désirs virils se laissèrent  
Enjôler. Or chaque jour je tissais la grande toile  
150 Et chaque nuit la défaisais, en m'éclairant aux flambeaux.  
Trois ans j'ai voilé mon tour et fléchi les Achéens,  
Mais dans la quatrième année le moment est arrivé,  
Une fois les mois consumés, les longs jours terminés,  
Où l'une des femmes, sachant ce qu'il en était, l'a dit.  
155 Et ils m'ont trouvée défaisant ma brillante toile.  
Alors j'ai dû l'achever, contrainte et forcée.  
Et maintenant je ne peux plus échapper au mariage  
Et je ne trouve pas d'autre idée ; mes parents m'exhortent  
À me marier, mon fils s'irrite à voir mangés ses vivres,  
160 Il s'en aperçoit : c'est déjà un homme, tout à fait apte  
À prendre soin de sa maison, et Zeus lui donne la gloire.  
Mais dis-moi quand même ton origine, d'où tu es.  
Tu ne viens pas d'un arbre légendaire ni d'une pierre ! »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

165 « Ô digne femme de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple,  
Ne cesseras-tu pas de me demander mon origine ?  
Eh bien, je vais te la dire ; mais tu ajoutes encore  
À mes peines : tel est le lot de l'homme resté absent  
Depuis aussi longtemps que moi maintenant de sa patrie,  
170 Ayant erré par tant de cités de mortels, tant souffert.  
Mais je vais te dire ce que tu veux savoir et demandes.  
Il est une terre, la Crète, au milieu de la mer  
Lie-de-vin, belle et féconde, baignée de tous côtés,  
Comptant des humains à l'infini, et quatre-vingt-dix villes.  
175 Les langues s'y mêlent l'une l'autre ; là sont des Achéens,

Là de fiers Étéocrétois, là des Cydoniens,  
Des Doriens aux trois tribus, et les divins Pélasges.  
Parmi ces villes Cnossos, la grande cité, où Minos  
Régna tous les neuf ans, lui qui parlait avec le grand Zeus  
180 Et qui était père de mon père, le fier Deucalion.  
Deucalion m'engendra ainsi que le roi Idoménée ;  
Lequel s'en fut à Troie sur des nefes aux poupes recourbées,  
Avec les Atrides ; moi j'avais pour nom illustre Éthon,  
Et j'étais le plus jeune ; lui, le plus âgé, le plus fort.  
185 Là je vis Dévor et lui donnai l'hospitalité.  
Car en chemin pour Troie, la force du vent, le déviant  
Du Malée, l'avait poussé, de la haute mer, en Crète.  
Il s'arrêta à Amnisos, à la grotte Ilithye,  
Déesse des accouchements, dans un port difficile,  
190 Échappant avec peine à la tempête ; il alla en ville  
Chercher Idoménée, son digne et cher hôte, disait-il.  
Mais l'aurore avait eu lieu dix ou onze fois déjà  
Depuis qu'il était parti pour Troie sur ses nefes recourbées.  
C'est moi qui le conduisis à la maison et l'y reçus  
195 Amicalement, le comblant de soins avec mes biens.  
À lui et à ses compagnons je donnai, au nom du peuple,  
De la farine, du vin couleur de feu, et des bœufs  
À immoler, afin de rassasier leur cœur.  
Là restèrent, douze jours durant, les divins Achéens ;  
200 Étant bloqués par un Borée si fort que même sur terre  
On ne tenait debout – un dur démon l'avait fait lever.  
Le treizième jour, le vent tomba, et ils repartirent. »

Ainsi dit-il maints mensonges, pareils à des vérités.  
Et tandis qu'elle l'écoute, ses larmes fluent, sa peau fond.  
205 Comme se fond dans les hautes montagnes la neige  
Que l'Euros fait fondre après que le Zéphyr l'a versée,  
Et comme en fondant elle remplit les fleuves qui fluent,  
Ainsi se fondent ses belles joues aux larmes qu'elle verse,  
Pleurant son homme présent à ses côtés ; alors Dévor,  
210 Le cœur plein de compassion pour sa femme gémissante,  
Tient ses yeux fixes comme s'ils étaient de corne ou de fer,  
Sans tremblement aux paupières ; par leurre, il cache ses pleurs.  
Une fois rassasiée de larmes et de gémissements,  
Elle s'adresse de nouveau à lui et lui dit :

215 « Maintenant, étranger, je songe à te demander la preuve  
Que tu as vraiment reçu dans ta maison mon époux  
Et ses compagnons semblables aux dieux, comme tu l'affirmes.  
Dis-moi quels vêtements il portait sur le corps,  
Comment il était, lui, et les compagnons à sa suite. »

220 Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Ô femme, il est difficile de répondre, tant de temps  
A passé ! Voilà déjà vingt ans qu'il est venu  
Dans ma patrie, et puis qu'il en est reparti.

Mais je te dirai l'image qu'il en reste en mon cœur.  
225 Le divin Dévor portait un épais manteau pourpré,  
Doublé, fermé en haut par une agrafe d'or  
Avec un double boucle ; c'était une œuvre d'art  
Figurant un chien tenant entre ses pattes avant  
Un faon moucheté qui se débattait ; tous l'admiraient.  
230 En or étaient, et le chien qui voulait étouffer le faon,  
Et lui qui, désirant vivement fuir, battait des pieds.  
Je vis aussi sur sa peau une tunique étincelante,  
Semblable à une pelure sèche d'oignon  
Tant elle était fine, et brillant comme le soleil.  
235 Vraiment, beaucoup de femmes venaient l'admirer.  
Mais je vais te dire autre chose, garde-le bien en tête :  
Je ne sais si Dévor avait ces habits depuis chez lui,  
Ou si un compagnon les lui donna sur sa nef rapide,  
Ou bien s'il les reçut d'un hôte, car beaucoup de gens  
240 Aimaient Dévor ; peu d'Achéens étaient semblables à lui.  
Pour moi, je lui donnai une épée d'airain, un beau manteau  
Doublé, pourpré, et une tunique longue jusqu'aux pieds ;  
Je le renvoyai dignement sur sa nef aux bancs solides.  
Un héraut un peu plus âgé que lui le suivait.  
245 Je vais lui aussi le décrire, tel qu'il était :  
Les épaules rondes, la peau noire, les cheveux crépus,  
Il s'appelait Va-loin ; de tous ses compagnons, c'était lui  
Que Dévor estimait le plus, car leurs pensées communiaient. »

À ces mots, il suscite plus encore les larmes  
250 De Tiredelle, qui reconnaît les signes décrits  
Par Dévor. Une fois rassasiée de gémir et pleurer,  
Elle s'adresse de nouveau à lui et lui dit :

« Désormais, pour moi, étranger, dont avant j'avais pitié,  
Tu seras dans mon palais aimé et honoré.  
255 Car c'est moi qui lui ai donné les vêtements dont tu parles,  
Qui les ai sortis pliés de la chambre et y ai mis  
L'agrafe brillante comme une parure pour lui.  
Je ne l'accueillerai plus chez lui, de retour au pays ;  
C'est pour un mauvais sort que sur sa nef creuse Dévor  
260 Est parti voir Mauditetroie, ville innommable. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Ô digne femme de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple,  
N'abîme plus ta belle peau, ne fais plus fondre ton cœur  
À pleurer ton époux. Mais je ne t'en blâme nullement ;  
265 Quelle autre ne pleurerait la mort d'un époux chéri,  
Avec qui, dans l'union d'amour, elle a eu des enfants,  
Même si ce n'était pas Dévor, qu'on dit semblable aux dieux ?  
Pourtant cesse de gémir, écoute ce que j'ai à dire ;  
Car c'est la vérité que je dirai, sans rien cacher  
270 De ce que j'ai appris à propos du retour de Dévor,  
Qui est près des Thesprotes, dans un riche pays,

Vivant ; et il rapporte de nombreux objets précieux  
Qu'il a obtenus des gens ; mais ses fidèles compagnons  
Et sa nef creuse se sont perdus dans la mer lie-de-vin  
275 En quittant l'île de Thrinacie ; car étaient colère  
Contre lui Zeus et le Soleil, ses hommes ayant tué  
Les bœufs de ce dernier ; tous sont morts dans la mer agitée ;  
Lui, sur la quille de sa nef, fut jeté par la vague  
Au rivage des Phéaciens, peuple né proche des dieux ;  
280 Ceux-ci, de grand cœur, lui firent honneur comme à un dieu,  
Le comblèrent de cadeaux et voulurent le ramener  
Chez lui sain et sauf ; Dévor serait là depuis longtemps  
S'il ne lui avait paru en son cœur plus avantageux  
De recueillir beaucoup de richesses en parcourant la terre ;  
285 Car de tous les humains mortels, Dévor sait le mieux  
Tirer parti de tout, il est en cela sans rival.  
Voilà ce que m'a raconté Phidon, le roi des Thesprotes ;  
Et il m'a juré, tout en faisant ses libations chez lui,  
Qu'une nef était mise à la mer et des compagnons prêts  
290 À le ramener dans la terre de sa chère patrie.  
Mais c'est moi qu'il fit ramener en premier : par hasard  
Un vaisseau des Thesprotes partait pour Doulichion  
Fertile en blé. Il me montra les richesses réunies  
Par Dévor : de quoi se nourrir, et un autre, pendant  
295 Dix générations, tant le roi en gardait dans son palais.  
Il me dit aussi que Dévor était parti à Dodone,  
Pour apprendre de Zeus, par le chêne à haute chevelure,  
S'il devait retourner dans sa patrie ouvertement  
Ou bien secrètement, après une longue absence.  
300 Ainsi donc, il est sain et sauf, et il arrivera  
Très prochainement, il ne sera plus longtemps absent, loin  
De ses amis et de sa patrie : je t'en fais le serment.  
Que Zeus m'en soit témoin, le plus haut et le plus grand des dieux,  
Et ce foyer du parfait Dévor où je suis arrivé.  
305 Oui, tout cela va se réaliser comme je le dis.  
Dans le cours de cette année Dévor sera là,  
Entre la fin de ce mois et le début de l'autre. »

Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Puisse ta parole, étranger, se réaliser !  
310 Tu connaîtrais vite mon amitié, et mes dons nombreux,  
Et quiconque te verrait t'estimerait heureux.  
Mais moi j'ai dans le cœur le pressentiment que Dévor  
Ne reviendra pas à la maison, ni ne te fera  
Ramener, car les maîtres qui sont dans cette maison  
315 Ne sont pas, s'il en fut jamais, ce que fut Dévor aux hommes,  
Accueillant et faisant ramener les hôtes respectés.  
Mais allons, servantes, lavez notre hôte, dressez un lit  
Avec un matelas, des manteaux, des tapis brillants,  
Qu'il soit bien au chaud jusqu'à l'Aurore au trône d'or.  
320 Demain de grand matin baignez-le et frottez-le d'huile  
Pour qu'il déjeune à côté de Combat-de-loin, assis

Dans la grande salle ; et gare au pernicieux qui viendrait  
Le tourmenter : il n'aurait plus jamais rien à faire  
Ici, en fût-il terriblement irrité !  
325 Car comment apprendrais-tu, étranger, que je l'emporte  
Sur les autres femmes par l'esprit et par l'intelligence,  
Si tu manges dans la grand-salle malpropre et mal vêtu ?  
Les êtres humains achèvent leur vie en peu de temps ;  
Celui qui est cruel et habile en cruautés,  
330 En retour tous les mortels le maudissent de son vivant,  
Et de plus ils le raillent encore après sa mort.  
Celui qui est sans reproche et habile aux actes probes,  
Les étrangers portent au loin sa renommée  
Chez tous les humains, et beaucoup disent : c'est un homme bien. »

335 Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Ô digne femme de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple,  
Les manteaux et les brillants tapis m'importunent,  
Depuis le jour où j'ai quitté les montagnes enneigées  
De Crète en naviguant sur mon vaisseau aux longues rames.  
340 Je vais me coucher comme avant, lors des nuits sans sommeil.  
J'ai passé tant de nuits sur une misérable couche,  
À attendre la divine Aurore au trône d'or !  
Même les bains de pieds ne me font plus plaisir,  
Et aucune femme ne touchera mon pied  
345 Parmi celles qui travaillent dans cette maison,  
Si ce n'est une vieille femme, une ancienne, une fidèle,  
Qui a souffert dans son cœur autant que moi-même.  
À elle je ne refuserais pas de toucher mes pieds. »

Ainsi lui répond la trameuse Tiredelle :

350 « Cher hôte, aucun homme n'est aussi sage que toi,  
De tous les amis étrangers venus de loin dans cette maison,  
Tant tout ce que tu dis est éloquent et bien inspiré ;  
J'ai une vieille femme à l'esprit avisé, qui nourrit  
Et éleva jadis le malheureux Dévor,  
355 Le recevant de ses mains dès que sa mère l'enfanta ;  
Elle te lavera les pieds, quoiqu'elle soit fatiguée.  
Allons, lève-toi maintenant, très sage Fameuse,  
Lave cet homme qui a l'âge de ton roi ; Dévor  
Doit avoir maintenant de tels pieds et de telles mains,  
360 Car dans le malheur les mortels vieillissent vite. »

À ces mots, la vieille femme prend sa tête dans ses mains,  
Verse de chaudes larmes, et dit en se lamentant :

« Pauvre de moi, mon enfant, moi qui ne peux pas t'aider ! Zeus  
Te hait entre tous les humains, malgré ton esprit pieux !  
365 Pourtant nul mortel ne brûla pour Zeus rassasieur de foudre  
Autant de cuisses grasses et d'hécatombes choisies  
Que tu lui en donnas, en lui demandant d'arriver

À une vieille aisée et d'élever un glorieux fils.  
Or à toi seul maintenant il ôte le jour du retour.  
370 Peut-être des femmes l'ont-elles raillé, chez de lointains  
Étrangers, quand il arrivait dans leur illustre maison,  
Comme maintenant toutes ces chiennes te raillent.  
Pour éviter leurs outrages, leur infamie, tu ne veux  
Qu'elles te lavent ; mais je fais de mon plein gré ce que veut  
375 La fille d'Icare, la trameuse Tiredelle.  
Je te laverai les pieds à la fois pour Tiredelle  
Et pour toi-même, car mon cœur est ému par ces peines.  
Mais allons, écoute maintenant ce que je vais te dire :  
Beaucoup de vagabonds étrangers sont venus ici,  
380 Mais j'affirme qu'aucun ne ressemblait autant que toi  
Par la stature, par la voix, par les pieds, à Dévor. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Ô vieille femme, tous ceux qui nous ont de leurs yeux  
Vus tous deux disent, comme tu l'as remarqué et dit  
385 Toi-même, que nous nous ressemblons beaucoup l'un l'autre. »

Ainsi dit-il, et la vieille femme prend un bassin  
Tout brillant pour les bains de pieds, y verse beaucoup d'eau froide,  
Puis y ajoute de l'eau chaude ; alors Dévor  
S'assoit près du foyer, se tourne aussitôt vers l'ombre,  
390 Songeant soudain qu'en saisissant son pied elle pourrait  
Reconnaître sa cicatrice, et que l'affaire serait  
Découverte ; elle s'approche du maître pour le laver ;  
De suite elle reconnaît la cicatrice jadis laissée  
Par la dent blanche d'un sanglier, quand il alla voir  
395 Sur le Parnèse Vrai-loup et ses fils, le vaillant père  
De sa mère, expert hors-pair en faits de vols et de serments,  
Dons reçus d'Hermès, à qui il brûlait d'appétissantes  
Cuisses d'agneaux et de chevreaux ; et le dieu l'accompagnait  
Volontiers. Vrai-loup venant au riche pays d'Ithaque  
400 Y rencontra l'enfant nouveau-né de sa fille ;  
Fameuse le lui mit alors sur les genoux,  
Quand son repas fut fini, et lui parla ainsi :

« Vrai-loup, à toi maintenant de trouver un nom pertinent  
Pour l'enfant de ton enfant, que tu as tant souhaité. »

405 Ainsi répondit alors à voix haute Vrai-loup :

« Mon gendre et ma fille, donnez-lui le nom que je vais dire :  
Je suis arrivé ici le cœur dévoré de colère  
Par tant d'hommes et de femmes sur la terre nourricière !  
Qu'on lui donne donc le nom de Dévor. Je veux alors  
410 Qu'une fois devenu jeune homme, il vienne sur le Parnèse,  
Dans la grande maison maternelle, où sont mes richesses ;  
Je lui en donnerai et le renverrai plein de joie. »

Dévor y alla donc recevoir ces splendides dons.  
Vrai-loup et ses fils l'accueillirent avec empressement,  
415 Le prenant dans leurs bras et lui disant des mots aimables.  
Amphitéa, la mère de sa mère, embrassa Dévor,  
Et lui baisa la tête, et aussi ses deux beaux yeux.  
Vrai-loup demanda ensuite à ses illustres fils  
De préparer le repas ; ils s'empressèrent d'obéir,  
420 Amenant aussitôt un taureau de cinq ans ;  
Ils l'écorchèrent, le dépecèrent entièrement,  
Le découpèrent savamment, embrochèrent les morceaux,  
Le rôtièrent avec soin et distribuèrent les parts.  
Toute la journée, jusqu'au plonger du soleil, ils mangèrent  
425 À parts égales, que nul ne soit en son cœur lésé.  
Quand le soleil plongeait, quand vint par-dessus l'obscurité,  
Ils allèrent se coucher et prendre le don du sommeil.  
Dès que parut, née du matin, Aurore aux doigts de roses,  
Les fils de Vrai-loup et leurs chiens partirent à la chasse,  
430 Et le divin Dévor s'en alla avec eux.  
Ils gravirent le mont escarpé, couvert de forêts,  
Du Parnèse, entrèrent bientôt dans ses combes venteuses.  
Le Soleil, juste sorti des profondeurs de l'Océan  
Paisible, jetait alors ses rayons sur les campagnes ;  
435 Les chasseurs arrivèrent dans un vallon ; devant eux  
Les chiens allaient, cherchant des traces : derrière eux,  
Les fils de Vrai-loup ; avec eux, le divin Dévor,  
Près des chiens, brandissant une lance à longue ombre.  
Là, dans un fourré dense, était couché un grand sanglier.  
440 Les puissants vents humides ne soufflaient pas à travers  
Ce fourré, le soleil brillant n'y jetait pas ses rayons,  
La pluie ne le traversait pas non plus, tant il était dru,  
Et jonché d'une folle abondance de feuilles.  
Le bruit des pas des hommes et des chiens, qui s'approchaient,  
445 Parvint à l'animal ; il jaillit du taillis, face à eux,  
Les soies hérissées, le feu aux yeux, le regard fixe,  
Immobile, près d'eux ; alors, le tout premier, Dévor  
S'élança, levant dans sa forte main sa longue lance,  
Cherchant à le blesser ; l'animal le devança, le charge  
450 Au-dessus du genou, arrache un gros morceau de chair  
Avec sa défense, sans atteindre l'os de l'homme.  
Alors Dévor le frappe et l'atteint à l'épaule droite,  
Que la pointe de sa lance brillante transperce droit.  
Il tombe dans la poussière en grognant, son âme s'envole.  
455 Les chers fils de Vrai-loup s'activent autour de la blessure  
De l'irréprochable Dévor, semblable à un dieu,  
La bandent soigneusement, par une incantation arrêtent  
Le sang noir, puis retournent aussitôt chez leur père.  
Après l'avoir bien soigné, Vrai-loup et les fils de Vrai-loup  
460 Lui offrirent avec joie de magnifiques présents  
Et le renvoyèrent à Ithaque, dans sa patrie,  
Tout réjoui. Son père et sa vénérable mère  
Se réjouirent de son retour et l'interrogèrent  
En détail sur sa blessure ; il leur raconta bien

465 Comment un sanglier l'avait frappé de sa blanche dent,  
À la chasse sur le Parnèse avec les fils de Vrai-loup.  
La vieille femme, donc, en prenant sa jambe, reconnaît  
Sous sa paume la blessure, et lâche le pied qu'elle tient ;  
La jambe retombe dans le bassin, l'airain résonne ;  
470 Aussitôt il se renverse, l'eau se répand sur le sol ;  
La joie et la douleur la prennent au cœur, ses deux yeux  
Se remplissent de larmes, sa voix s'amplifie,  
Et prenant Dévor au menton, elle lui dit :

« Oui, tu es vraiment Dévor, mon cher enfant ! et d'abord, moi,  
475 Je ne t'ai pas reconnu, avant d'avoir touché mon roi ! »

Elle se met à fixer ses yeux sur Tiredelle,  
Voulant lui signifier que son époux est là.  
Or celle-ci ne peut ni la voir ni l'apercevoir,  
Athéna ayant détourné son esprit ; et Dévor,  
480 De sa main droite saisissant Fameuse à la gorge,  
De l'autre l'attire plus près de lui et lui dit :

« Miam, tu veux me perdre ? Toi qui m'as nourri toi-même  
À ton sein ? Maintenant qu'après avoir beaucoup souffert  
J'arrive au bout de vingt ans dans la terre de la patrie !  
485 Mais puisque Dieu t'a jeté dans l'esprit de me reconnaître,  
Tais-toi, que nul autre ne soit au courant dans la maison.  
Sinon, je te le garantis, c'est ce qui arrivera :  
Si Dieu dompte sous mes coups les arrogants prétendants,  
Bien que tu sois ma nourrice je ne t'épargnerai pas  
490 Quand je tuerai les autres servantes de mon palais. »

Ainsi lui répond alors la très sensée Fameuse :

« Mon enfant, quelle parole sort d'entre tes dents ?  
Tu sais pourtant combien mon âme est ferme et intraitable.  
Je resterai comme la pierre dure et comme le fer.  
495 Mais je vais te dire autre chose, garde-le bien en tête :  
Si Dieu dompte sous tes coups les arrogants prétendants,  
Alors je t'indiquerai quelles femmes dans ce palais  
Te déshonorent, et lesquelles sont sans reproche. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

500 « Miam, pourquoi me les désigner ? C'est inutile.  
Je saurai bien le voir moi-même et jaugerais chacune.  
Mais allons, pas un mot, et tourne-toi vers les dieux. »

Sur ces mots, la vieille femme traverse la grand-salle  
Et prend de l'eau, la première s'étant toute renversée.  
505 Après qu'elle a baigné et frotté d'huile fluide ses pieds,  
Dévor rapproche son siège du feu pour se réchauffer  
Et cache sa cicatrice sous ses haillons.  
La trameuse Tiredelle prend la parole :

« Étranger, je vais t'interroger encore un peu,  
510 Car voici l'heure où il sera doux d'aller se coucher,  
Où l'on peut être pris d'un doux sommeil, malgré les peines.  
Mais moi, un démon me donne une douleur sans mesure ;  
Le jour, je me rassasie de pleurs et de gémissements,  
Tout en veillant aux travaux des servantes de la maison.  
515 Puis, quand vient la nuit, et que le sommeil saisit les hommes,  
Je m'étends sur mon lit, et autour de mon cœur serré  
Se pressent les soucis aigus, qui me dévorent de peine.  
Comme la fille de Pandarée, la verte Rossignol,  
Chante, quand le printemps nouveau est là, un beau chant,  
520 Et posée dans le feuillage dense des arbres  
Verse de sa voix sonore ses trilles successifs,  
Pleurant son cher fils Itylos, que jadis par l'airain  
Sans le savoir elle tua, l'enfant du roi Zéthos,  
Ainsi s'élançe mon cœur, divisé entre deux partis :  
525 Entre rester auprès de mon fils et tout sauvegarder,  
Mes biens, mes servantes, et ma grande et haute maison,  
Respectant le lit de mon époux et la voix du peuple,  
Ou bien suivre le meilleur des Achéens qui veulent  
M'épouser dans mon palais et m'offrent mille présents.  
530 Tant que mon fils était encore un enfant sans jugement,  
Je ne pouvais me marier et laisser notre maison ;  
Mais maintenant qu'il est grand, qu'il arrive à l'âge d'homme,  
Il me demande instamment de m'en aller du palais,  
Irrité de voir les Achéens dévorer son bien.  
535 Mais allons, écoute mon rêve et interprète-le.  
Il y avait vingt oies dans ma maison qui mangeaient du blé  
Sortant de l'eau, et que j'avais plaisir à regarder.  
Arrivait de la montagne un grand aigle au bec recourbé  
Qui, fondant sur elles, leur brisait le cou, les tuait toutes.  
540 Elles restèrent répandues en tas dans le palais,  
Lui s'éleva à travers l'éther, et moi je pleurai,  
Même en rêve ; autour de moi se rassemblaient les Achéennes  
Aux belles boucles, gémissant sur mes oies tuées par l'aigle.  
Soudain il revint, et se posant au sommet du toit,  
545 Arrêta la scène en disant d'une voix de mortel :  
« Aie confiance, fille du très illustre Icare,  
Ce n'est pas un rêve, mais une heureuse vision, qui va  
Se réaliser. Les oies sont les prétendants, et moi, aigle  
Tout à l'heure, je suis maintenant ton époux revenu,  
550 Qui vais porter une mort honteuse à tous les prétendants. »  
Ainsi parla-t-il, et moi, le doux sommeil me quitta ;  
Je m'en fus chercher mes oies de tous côtés dans le palais  
Et les trouvai mangeant du blé à l'auge, comme toujours. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesse :

555 « Ô femme, il n'y a pas moyen d'interpréter ce rêve  
En lui donnant un autre sens, puisque Dévor lui-même  
A dit qu'il l'accomplirait ; la mort de tous les prétendants

Paraît certaine, aucun n'évitera la mort et le sort. »

Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

560 « Étranger, les rêves ne sont pas des machines faciles  
À saisir, tous ne se réalisent pas pour les humains.  
Car il est deux portes pour les rêves évanescents :  
L'une est faite de corne, l'autre est faite d'ivoire.  
Les songes qui viennent par l'ivoire de l'éléphant,  
565 Défense d'y croire : ils trompent, ne se réalisent pas.  
Ceux qui viennent à la cornée par la porte de corne,  
N'écornant pas le vrai, adviennent, quand un mortel les voit.  
Mais ce n'est pas de là, je pense, que m'est venu ce rêve  
Terrible ; il serait vécu avec joie par mon fils et moi.  
570 Mais je vais te dire autre chose, garde-le bien en tête :  
Voici déjà l'aurore au nom odieux qui m'éloignera  
De la maison de Dévor ; je vais proposer une épreuve,  
Celle des fers de hache qu'il dressait les uns à la suite  
Des autres comme des étais de carène, douze en tout.  
575 Posté à distance, il les traversait d'une flèche.  
Voilà l'épreuve que je vais proposer aux prétendants.  
Celui qui de ses mains tendra le plus facilement l'arc  
Et dont la flèche traversera les douze yeux des haches,  
Je le suivrai, m'éloignant de cette maison  
580 De ma jeunesse, si belle, si pleine de richesses.  
Je m'en souviendrai toujours, je pense, même dans mes rêves. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesse :

« Ô digne femme de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple,  
Ne diffère plus maintenant l'épreuve dans la maison.  
585 Car Dévor aux mille sagesse arrivera ici  
Avant que ceux-là aient manié l'arc bien poli,  
Tendu le nerf et traversé d'un trait les trous du fer. »

Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Si tu voulais, hôte, assis dans mon palais, me rassasier  
590 Ainsi, le sommeil ne se verserait pas sur mes paupières.  
Mais les humains ne peuvent toujours rester sans sommeil,  
Car en chaque mortel sur la terre féconde  
Les immortels ont déposé leurs règlements.  
Moi je vais donc remonter dans mes appartements  
595 Et m'étendre dans mon lit, devenu mon lit de douleur,  
Toujours détrempe de mes pleurs, depuis que Dévor  
Est parti voir Mauditetroie, ville innommable.  
Là, je vais me coucher ; toi, couche-toi dans la maison,  
Fais-toi un lit par terre, ou dans un lit qu'on va te faire. »

600 Ayant ainsi parlé, elle monte en ses brillants étages,  
Non pas seule, mais accompagnée de ses servantes.  
Une fois arrivée là-haut avec ses suivantes,

Elle pleure Dévor, son époux chéri, puis Athéna  
Aux yeux de chouette répand un doux sommeil sur ses paupières.

## CHANT XX

Le divin Dévor fait alors son lit dans l'entrée,  
Y étendant une peau de bœuf non tannée,  
Et par-dessus plusieurs peaux de brebis immolées  
Par les Achéens. Eurynomé ajoute un manteau.  
5 Là s'étend Dévor, méditant en son cœur le malheur  
Des prétendants, éveillé ; de la grand-salle les femmes  
Sortent, vont comme d'habitude s'unir aux prétendants,  
En riant entre elles et en manifestant leur joie.  
Le cœur de Dévor se soulève dans sa poitrine,  
10 Et il se demande fort en son âme et son cœur  
S'il va les poursuivre et donner la mort à chacune  
Ou les laisser s'unir aux arrogants prétendants  
Pour l'ultime et dernière fois ; son cœur aboie en lui.  
Comme une chienne aboie contre un inconnu qui va  
15 Vers ses tendres petits, et désire ardemment combattre,  
Ainsi aboie-t-il en lui, irrité par ces forfaits.  
Et se frappant la poitrine, il reprend son cœur par ces mots :

« Endure, cœur ! Tu as enduré plus grande chiennerie,  
Le jour où l'âme intolérable du Roule-l'œil mangea  
20 Tes fidèles compagnons ; tu supportas, jusqu'au moment  
Où ma raison te sortit de l'antre où tu pensais mourir. »

Ainsi parle-t-il, suspendant son cœur dans sa poitrine.  
Et son cœur apaisé persiste à endurer,  
Sans relâche ; mais lui, se tourne et se retourne.  
25 Comme un homme, sur un grand feu ardent, tourne et retourne  
En tous sens un estomac rempli de graisse et de sang,  
Vivement désireux de le rôtir rapidement,  
Ainsi se tourne-t-il en tous sens, réfléchissant  
Au moyen de mettre main sur les impudents prétendants,  
30 Seul contre nombreux ; s'approche alors de lui Athéna,  
Descendue du ciel sous l'apparence d'une femme.  
Elle se tient au-dessus de sa tête et lui dit :

« Pourquoi veilles-tu encore, malheureux entre tous hommes ?  
Ceci est ta maison, ta femme est dans ta maison,  
35 Ton enfant aussi, un fils tel que tout homme en voudrait un. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesse :

« Oui, pour tout cela, déesse, tu as parlé avec justesse.  
Mais là je réfléchis en mon âme et mon cœur  
Au moyen de mettre main sur les impudents prétendants,  
40 Étant seul alors qu'eux sont toujours nombreux ici.

Et puis je réfléchis à une chose plus importante :  
Si je les tue, avec l'aide de Zeus et la tienne,  
Où vais-je me réfugier ? Je t'exhorte à y penser. »

Ainsi répond Athéna, déesse aux yeux brillants de chouette :

45 « Malheureux, on se fie à un faible compagnon,  
Qui n'est pourtant qu'un mortel et ne connaît pas grand-chose,  
Alors que moi je suis Dieu, qui du début à la fin veille  
Sur toi dans toutes tes peines. Je te le dis clairement :  
Même si cinquante troupes d'humains mortels  
50 Nous cernaient et voulaient par Arès nous tuer,  
Tu leur enlèverais leurs bœufs et leurs grasses brebis.  
Allons, que le sommeil te prenne ! Il est affreux de veiller,  
Aux aguets, toute la nuit, ; déjà tes maux s'engloutissent. »

Elle dit, et verse sur ses paupières le sommeil.  
55 Puis, déesse entre les déesses, retourne sur l'Olympe.  
Quand le sommeil le saisit, délivrant le cœur des soucis,  
Déliant les membres, sa consciencieuse épouse se réveille.  
Elle pleure, assise sur sa couche moelleuse.  
Après avoir rassasié de larmes son cœur,  
60 La divine entre les femmes prie Artémis :

« Artémis, vénérable déesse, fille de Zeus,  
Puisses-tu, d'un trait, me frapper au cœur et m'ôter la vie,  
À l'instant même, ou bien qu'un ouragan m'enlève  
Et s'en allant, m'emporte sur les routes brumeuses  
65 Et me jette dans les courants d'Océan refluant.  
Ainsi jadis les tempêtes emportèrent les filles  
De Pandarée ; les dieux avaient fait périr leurs parents,  
Elles restaient orphelines à la maison, mais la divine  
Aphrodite les nourrit de fromage, miel et vin doux.  
70 Héra leur donna entre toutes les femmes beauté  
Et sagesse, la chaste Artémis une haute taille,  
Et Athéna le savoir-faire de splendides ouvrages.  
Quand la déesse Aphrodite alla sur l'Olympe élevé  
Demander pour ces jeunes filles un heureux mariage  
75 À Zeus rassasieur de foudre, qui connaît toute chose,  
Les fortunes et les infortunes des humains mortels,  
Les Harpies pendant ce temps enlevèrent les jeunes filles  
Et les donnèrent pour servantes aux terribles Érynies.  
Puissent ainsi m'anéantir les habitants de l'Olympe,  
80 Ou Artémis aux belles boucles me frapper de ses traits,  
Que je m'en aille voir Dévor sous la terre affreuse,  
Sans jamais rendre heureux un homme moins valeureux.  
Pourtant le mal est assurément supportable  
Quand on pleure le jour, le cœur serré d'angoisse,  
85 Mais qu'on peut dormir la nuit – le sommeil fait tout oublier,  
Le bon et le mauvais, quand il recouvre les paupières –  
Mais moi, un démon m'envoie de mauvais rêves.  
Cette nuit il a dormi auprès de moi, semblable à lui

Tel qu'il était en partant avec l'armée ; mon cœur était  
90 En joie, croyant le voir, non en rêve, mais en vrai. »

Sur ces mots, arrive bientôt Aurore au trône d'or.  
Le divin Dévor entend la voix de sa femme qui pleure  
Et il s'inquiète, il lui semble que dans son cœur, déjà,  
Elle l'a reconnu, et qu'elle se tient près de sa tête.  
95 Prenant les peaux et le manteau dans lesquels il a dormi,  
Il les pose sur un siège dans la salle, porte  
La peau de bœuf dehors, et levant les mains, prie Zeus :

« Zeus père, si tu as voulu, par terres et par mers,  
Me ramener dans ma patrie, après tant de maux subis,  
100 Qu'un des humains, en se réveillant, dise une prophétie  
Pour moi, et que dehors, paraisse un autre grand signe de Zeus ! »

Ainsi prie-t-il ; et Zeus, le dieu sage, l'écoute.  
Aussitôt il tonne sur l'étincelant Olympe,  
Au-dessus des nuées ; le divin Dévor se réjouit.  
105 Et une parole sort de la maison où une femme  
Moud le grain, tout près, où sont les meules du pasteur des peuples,  
Et où douze femmes travaillent activement à faire  
De la farine d'orge et de froment, moëlle des hommes.  
Les autres dorment, ayant moulu leur grain ; mais elle,  
110 Elle n'a pas fini son travail ; elle est la plus faible.  
Arrêtant la meule elle dit ces mots, signe pour le roi :

« Zeus père, qui règne sur les dieux et sur les humains,  
Tu as fortement tonné du haut du ciel étoilé,  
Où il n'y a pas un nuage ; sans doute fais-tu signe.  
115 Exauce ce que, malheureuse, je te demande :  
Que ce soit aujourd'hui la toute dernière fois  
Que les prétendants prennent leur plaisant repas au palais  
De Dévor ; accablée de travail, j'ai les genoux brisés  
À moudre la farine ; que ce soit leur dernier repas ! »

120 À ces mots, le divin Dévor se réjouit du présage  
Et du tonnerre de Zeus : il va punir les coupables.  
Or les autres servantes se rassemblent dans la belle  
Maison de Dévor et allument au foyer un grand feu.  
Combat-de-loin sort de son lit, homme pareil à un dieu,  
125 Met ses vêtements, passe à son épaule une épée aiguë ;  
Il attache sous ses pieds brillants de belles sandales,  
Saisit une forte lance à la pointe d'airain ;  
Il s'arrête sur le seuil et demande à Fameuse :

« Chère miam, as-tu honoré l'hôte dans la maison,  
130 Pour le coucher et le manger, ou est-il resté sans soins ?  
Car telle est ma mère, bien qu'elle soit avisée :  
Capable à la fois d'honorer le plus faible des humains  
Mortels, et de renvoyer le plus grand sans attentions. »

Ainsi lui répond alors la très sensée Fameuse :

135 « Ne l'accuse pas cette fois, enfant, elle est innocente.  
Il a bu du vin, assis, autant qu'il en a voulu,  
Elle a offert du pain, mais il a dit qu'il n'avait plus faim.  
Et quand il a songé à se coucher et à dormir,  
Elle a demandé aux servantes de préparer un lit,  
140 Mais lui, comme un misérable et un infortuné,  
N'a pas voulu dormir dans une couche et sur des tapis,  
Il s'est installé dans l'entrée sur une peau de bœuf  
Non tannée et des toisons ; nous l'avons couvert d'un manteau. »

Ainsi dit-elle, et Combat-de-loin s'en va par la grand-salle,  
145 Lance en main, ses deux chiens agiles à sa suite.  
Il rejoint à l'agora les Achéens aux belles guêtres,  
Tandis que la divine Fameuse, fille de Visage,  
Fils de Pisenor, appelle les servantes :

« Au pas de course ! Les unes, empressez-vous de balayer  
150 La maison, de l'arroser, de jeter des tapis pourprés  
Sur les trônes bien faits ; d'autres, d'essuyer les tables  
Avec des éponges, de nettoyer les cratères  
Et les doubles coupes bien travaillées ; d'autres, d'aller  
Chercher de l'eau à la fontaine, et de la rapporter vite,  
155 Car les prétendants ne vont pas tarder à arriver,  
Ils viendront de bonne heure, car c'est jour de fête pour tous. »

Ainsi parle-t-elle, et toutes l'écoutent et lui obéissent :  
Vingt d'entre elles s'en vont à la fontaine aux eaux sombres,  
Les autres, à la maison, se mettent au travail avec soin.  
160 Arrivent les serviteurs des Achéens, qui s'appliquent  
À bien fendre le bois, tandis que les femmes reviennent  
De la fontaine ; après elles, arrive le porcher,  
Amenant trois porcs, choisis parmi ses plus beaux.  
Il les laisse pâturer dans la belle enceinte,  
165 Et adresse alors à Dévor ces douces paroles :

« Étranger, les Achéens te considèrent-ils mieux,  
Ou te méprisent-ils dans la maison, comme avant ? »

Ainsi lui répond Dévor aux mille sagesses :

« Puissent, Bon-nourricier, les dieux faire payer l'outrage  
170 Que ces hommes pleins d'hubris machinent, avec un fol orgueil,  
Dans la maison d'autrui, sans même une part de pudeur ! »

Comme ils parlent ainsi ouvertement entre eux,  
S'approche d'eux Plante-toxique, le chevrier,  
Conduisant les meilleures chèvres de tous ses troupeaux  
175 Pour le repas des prétendants. Deux bergers le suivent.  
Il attache ses bêtes sous le portique sonore,  
Puis il adresse à Dévor ces paroles injurieuses :

« Étranger, tu traînes encore ici dans la maison  
Pour quémander auprès des gens ? Ne prendras-tu pas la porte ?  
180 J'ai bien l'impression que nous ne nous séparerons pas  
Avant d'en être venus aux mains, car tu ne mendies pas  
Comme il convient ; il y a d'autres repas d'Achéens. »

À ces mots, Dévor aux mille sagesse ne répond point,  
Mais hochant la tête, machine en son cœur le malheur.  
185 En troisième arrive Philoitios, chef des bouviers,  
Amenant une vache stérile et de grasses chèvres.  
Des bateliers, de ceux qui font passer tous les gens  
Qui se présentent à eux, les ont fait traverser.  
Il attache bien ses bêtes sous le portique sonore,  
190 Puis se rapproche du porcher et lui demande :

« Porcher, qui est cet étranger nouvellement arrivé  
Dans notre maison ? de quels hommes s'honore-t-il d'être ?  
Où sont sa famille et la terre de ses pères ?  
Le malheureux, il ressemble à un maître, à un roi !  
195 Les dieux plongent dans le malheur les hommes aux mille errances,  
Quand même pour les rois, ils filent la misère. »

Puis, s'approchant de Dévor, il le salue de la main droite  
Et lui adresse à voix haute ces paroles ailées :

« Salut, père étranger ! que la prospérité te revienne !  
200 Mais pour l'instant, tu endures de nombreux maux.  
Zeus père, il n'est pas de dieu plus terrible que toi ;  
Tu es sans pitié pour les hommes, quand tu les mets au monde ;  
Tu les mêles aux maux et aux misérables douleurs.  
Une sueur me vient en te voyant, et des larmes aux yeux,  
205 Au souvenir de Dévor, qui lui aussi, je pense,  
Porte de tels haillons et erre parmi les humains,  
S'il vit encore et voit la lumière du soleil.  
Mais s'il est déjà mort et dans les demeures d'Hadès,  
Pauvre de moi qui regrette l'irréprochable Dévor,  
210 Lui qui me fit, tout enfant, bouvier chez les Céphalléniens !  
Maintenant ses bêtes sont innombrables, et nul autre homme  
N'a vu ses bœufs au large front se multiplier ainsi,  
Comme des épis ! D'autres m'obligent à les leur conduire,  
Pour les manger, sans se soucier du fils qui est au palais,  
215 Ni craindre le châtement des dieux ; car tout ce qu'ils veulent,  
C'est se partager les richesses du roi qui n'est plus là.  
Mais mon cœur roule beaucoup de pensées dans ma poitrine.  
Tant que son fils est vivant, il serait tout à fait mal  
De partir dans un autre pays en emmenant mes bœufs  
220 Chez des étrangers ; mais il est encore plus glaçant  
De rester là à garder les bœufs pour d'autres, en souffrant.  
Depuis longtemps je me serais réfugié chez un autre  
Puissant roi, car ce qui se passe ici est intolérable ;  
Mais je pense que ce malheureux, si jamais il revient,

225 Dispersera les prétendants du haut en bas du palais. »

Ainsi lui répond Dévor aux mille sagesse :

« Bouvier, tu n'as pas l'air d'un homme mauvais ni insensé,  
Et je reconnais en toi un esprit de sagesse,  
C'est pourquoi je le jure par le plus grand des serments –  
230 Qu'en soient témoins Zeus, premier des dieux, et la table d'hôte  
De l'irréprochable Dévor, chez qui je suis arrivé :  
Tu seras encore ici quand Dévor reviendra chez lui ;  
Et tu le verras de tes yeux, si tu le veux,  
Massacrer les prétendants qui commandent ici. »

235 Ainsi lui répond alors le gardien de bœufs :

« Que le Cronide accomplisse ta parole, étranger !  
Tu connaîtras ma force et ce que peuvent mes bras ! »

De la même façon, Bon-nourricier prie tous les dieux  
Pour le retour du très sage Dévor à la maison.  
240 Tandis qu'ils se parlent ouvertement les uns aux autres,  
Les prétendants préparent la mort et le meurtre  
De Combat-de-loin ; mais à leur gauche surgit un oiseau,  
L'aigle du haut des airs, tenant une timide colombe.  
Amphinomos prend alors la parole et leur dit :

245 « Amis, notre projet, la mort de Combat-de-loin,  
N'aboutira pas ; songeons plutôt au repas. »

Ainsi parle Amphinomos, et cette parole leur plaît.  
Ils entrent dans la maison du divin Dévor,  
Déposent leurs manteaux sur les sièges et les trônes,  
250 Puis immolent de grands moutons et des chèvres grasses,  
Sacrifient des porcs gras et une vache du troupeau.  
Ayant fait griller les entrailles, ils les partagent, mêlent  
Le vin dans les cratères ; Bon-nourricier distribue  
Les coupes et Philoitios, chef des pasteurs, le pain  
255 Dans de belles corbeilles, Mélanthios versant le vin.  
Et ils portent la main sur les mets placés devant eux.  
Combat-de-loin, songeant à faire au mieux, fait asseoir Dévor  
Dans la salle bien bâtie, près du seuil de pierre, plaçant  
Un siège misérable et une petite table.  
260 Il lui apporte des parts d'entrailles, lui verse du vin  
Dans une coupe d'or, et lui adresse la parole :

« Assieds-toi là maintenant, et bois du vin parmi les hommes.  
Moi j'écarterai de toi les insultes et les mains  
De tous les prétendants, car ce n'est pas là maison publique,  
265 Mais celle de Dévor, qui l'a acquise pour moi.  
Quant à vous, prétendants, contenez votre cœur et vos mains,  
Afin que nulle querelle ni discorde ne se lèvent. »

Ainsi parle-t-il, et tous plantent leurs dents dans leurs lèvres,  
Stupéfaits que Combat-de-loin parle avec tant d'audace.  
270 Contre-esprit, fils d'Eupithée, leur dit en retour :

« Encaissons la rude parole de Combat-de-loin,  
Achéens ; de fait, il nous parle en nous menaçant.  
Zeus ne l'a pas permis, sinon nous l'aurions déjà fait taire  
Dans cette maison, toute grande gueule qu'il soit. »

275 Ainsi dit Contre-esprit, sans que Combat-de-loin s'en soucie.

Or les hérauts conduisent dans la ville l'hécatombe  
Sacrée des dieux ; les Achéens chevelus se rassemblent  
Sous le bois ombreux d'Apollon, lanceur de cent flèches.

Une fois rôties et retirées les viandes supérieures,  
280 On les divise en parts et on mange le glorieux festin.

Les serviteurs déposent devant Dévor une part  
Égale à celle qu'ils ont reçue, comme l'a demandé  
Combat-de-loin, le cher fils de Dévor.

Athéna ne permet nullement que cessent les outrages  
285 Affligeants des fiers prétendants, afin que la douleur plonge  
Plus encor au cœur de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple.

Il y a parmi les prétendants un homme habile au crime,  
Qui s'appelle Ctésippe et habite à Samé.

Confiant en ses richesses admirables, il ambitionne  
290 D'épouser l'épouse de Dévor depuis longtemps absent.  
Il s'adresse alors aux arrogants prétendants :

« Écoutez-moi, fiers prétendants, que je vous dise :  
Récemment l'étranger a eu, comme il convient, une part  
Égale aux autres ; il n'est pas bien ni juste de léser  
295 Les hôtes de Combat-de-loin, quels qu'ils soient, venus  
Dans sa maison. Allons, moi aussi je veux lui faire un don,  
Qu'il l'offre à la femme qui l'aura baigné, ou à d'autres  
Serviteurs de la maison du divin Dévor. »

Sur ces mots, de son épaisse main il lance un pied de bœuf  
300 Qu'il prend dans une corbeille ; Dévor l'évite en penchant  
La tête, et il sourit, d'un sourire très sardonique ;  
Le projectile s'en va frapper le mur bien construit.  
Combat-de-loin apostrophe Ctésippe avec colère :

« Ctésippe, assurément mieux vaut beaucoup pour ta vie  
305 Que tu n'aies pas atteint l'hôte, qui a lui-même esquivé.  
Car je t'aurais passé ma lance aiguë au milieu du corps,  
Et au lieu de ton mariage, ton père aurait préparé  
Tes funérailles. Que personne à la maison ne commette  
D'indignités. Car je me rends compte de tout et je sais  
310 Ce qui est bien et ce qui est mal, n'étant plus un enfant.  
J'ai longtemps enduré en regardant tout cela,  
Mes brebis égorgées, mon vin bu, mon pain mangé.  
Il est difficile de repousser seul tant de gens.  
Mais allons, cessez de commettre ces actes hostiles.

315 Si vous avez projeté de me tuer par l'airain,  
Eh bien je le veux aussi, car je préfère de beaucoup  
Mourir plutôt que de voir toujours ces actes ignobles,  
Des hôtes maltraités et des servantes traînées  
Honteusement çà et là dans la belle maison. »

320 Ainsi dit-il, et tous restent sans bouger, en silence.  
Longtemps après, Agélaos, fils de Damastor, dit :

« Amis, il n'y a pas lieu de répondre à des mots justes  
Par des paroles adverses, ni de se mettre en colère.  
Ne maltraitez ni l'étranger ni quelque autre des gens  
325 Qui servent dans la maison du divin Dévor.  
Moi je veux dire une douce parole à Combat-de-loin  
Et à sa mère, si elle peut plaire au cœur de tous deux.  
Tant que dans votre poitrine votre cœur espérait  
Le retour à la maison de Dévor aux mille inventions,  
330 Nul ne trouvait injuste ni ne s'irritait que doivent  
Attendre les prétendants ; c'était préférable en effet,  
Au cas où Dévor reviendrait à la maison.  
Maintenant, il est clair qu'il n'y aura pas de retour.  
Allons, va donc t'asseoir auprès de ta mère et dis-lui  
335 D'épouser le meilleur et celui qui fait le plus de dons,  
Afin que tu jouisses de tous les biens paternels, manges  
Et boives tandis qu'elle aura soin de la maison d'un autre. »

Ainsi lui répond à voix haute le sage Combat-de-loin :

« Par Zeus, Agélaos, et par les souffrances de mon père  
340 Qui est loin d'Ithaque, qu'il soit mort ou qu'il erre,  
Non, je ne retarde pas le mariage de ma mère,  
Je lui dis d'épouser qui elle veut, et je lui ferai  
De magnifiques cadeaux. Mais je crains de la chasser  
Du palais par des mots contraignants ; que Dieu m'en préserve ! »

345 Ainsi parle Combat-de-loin ; et Pallas Athéna  
Fait éclater les prétendants d'un rire inextinguible,  
Égarant leur esprit ; ils rient comme avec les mâchoires  
D'autrui, convulsivement, en mangeant des viandes sanglantes.  
Leurs yeux sont pleins de larmes, leur cœur pressent les sanglots.  
350 Ainsi leur parle Théoclymène pareil à un dieu :

« Ah, malheureux, de quel mal souffrez-vous ? La nuit enveloppe  
Vos têtes, vos visages, et en-dessous, vos genoux.  
Une lamentation s'allume, vos joues sont en larmes,  
Le sang ruisselle des murs, des beaux entrecolonnements,  
355 Des fantômes remplissent l'entrée, remplissent la cour,  
Partant au fond des ténèbres de l'Érèbe ; le soleil  
A disparu du ciel, l'ombre mauvaise accourt. »

Ainsi dit-il, et tous rient doucement de lui.  
Alors Combat-loin, fils de Polybe, leur dit :

360 « Il déraisonne, cet étranger qui vient d'arriver !  
Allons, les jeunes, faites-lui de suite prendre la porte  
Et aller à l'agora, puisqu'il croit qu'il fait nuit ici. »

Ainsi lui répond Théoclymène semblable à un dieu :

« Combat-loin, inutile de me faire accompagner ;  
365 J'ai des yeux, des oreilles et deux pieds, et dans ma poitrine  
Un esprit bien bâti, et qui n'a rien d'incohérent.  
Oui je sors d'ici, car je vois venir pour vous un malheur  
Inévitable, dont aucun de vous ne réchappera,  
Prétendants qui dans la maison de Dévor semblable aux dieux,  
370 En hommes pleins d'hubris, machinez des mauvaiesetés. »

Sur ces mots, il sort de la maison bien habitée  
Et s'en va chez Pirée, qui le reçoit de bon cœur.  
Or les prétendants, se regardant les uns les autres,  
Harcèlent Combat-de-loin, se moquant de ses hôtes ;  
375 Ainsi parle tel de ces jeunes arrogants :

« Combat-de-loin, il n'y a pire que toi, en choix d'hôtes !  
Comme celui que tu as là, cet errant, ce mendiant,  
Qui a besoin de pain, de vin, et qui ne sait rien faire,  
N'a pas de force, toujours un vrai fardeau sur la terre !  
380 Et cet autre encore, qui s'est levé pour prophétiser !  
Si tu m'en crois, voilà ce qu'il y a de mieux à faire :  
Jeter ces étrangers sur une nef aux mille bancs  
Et les envoyer en Sicile, en tirer un bon prix. »

Ainsi parlent les prétendants, sans que lui s'en soucie.  
385 En silence il regarde son père, guettant le moment  
Où il portera la main sur les arrogants prétendants.  
Assise en face sur un magnifique siège,  
La fille d'Icare, la trameuse Tiredelle,  
Écoute les paroles de chacun d'eux dans la salle.  
390 C'est un doux et abondant festin qu'ils ont préparé,  
Et où l'on rit, après avoir sacrifié tant de bêtes.  
Mais, le soir, va venir un autre repas, sans nulle joie,  
Préparé par une déesse et un homme courageux,  
Pour ces convives qui les premiers ont machiné l'infâme.

## CHANT XXI

Alors la déesse Athéna aux yeux brillants inspire  
À la fille d'Icare, la trameuse Tiredelle,  
De produire aux prétendants l'arc et les fers gris, pour l'épreuve  
Qui, dans la salle de Dévor, amorcera la tuerie.  
5 Elle marche vers le haut escalier de sa chambre,  
Prend à la main la belle et grosse clé bien recourbée,  
En airain, terminée par une poignée en ivoire.  
Puis elle s'en va avec ses suivantes dans la salle  
Du fond ; c'est là que reposent les trésors du roi,  
10 L'airain, l'or, et le fer qui coûte beaucoup de travail ;  
Là se trouve aussi l'arc qu'il faut bander et le carquois  
Pour les flèches, contenant beaucoup de traits qui font gémir,  
Don d'un hôte rencontré par Dévor en Laconie,  
Iphitos, fils d'Eurytos, semblable aux immortels.  
15 Ils s'étaient trouvés ensemble en Messénie, dans la maison  
Du sage Ortiloque ; Dévor était allé réclamer  
Le paiement d'une dette que tout le peuple lui devait :  
Les Messéniens avaient jadis enlevé d'Ithaque  
Trois cents brebis et leurs bergers sur leurs nefes aux mille bancs.  
20 Dévor avait fait ce voyage comme ambassadeur,  
Tout jeune encore, envoyé par son père et les vieillards.  
Iphitos, lui, était venu chercher douze juments  
Qu'il avait perdues, et autant de mules infatigables.  
Plus tard, c'est d'elles que lui vinrent la mort et le sort,  
25 Quand il alla chez le fils de Zeus, Héraclès, héros  
Au cœur violent, auteur historique de grands travaux,  
Qui, bien qu'il fût son hôte, le tua dans sa maison,  
Cruellement, sans respect pour le jugement des dieux  
Ni pour la table où il l'avait reçu ; il le tua  
30 Et garda pour lui les juments à la corne solide ;  
En les cherchant, il rencontra Dévor et lui donna l'arc  
Qu'avait jadis porté le grand Eurytos, et qu'en mourant  
Il avait laissé à son fils dans ses hautes demeures.  
Dévor lui donna une forte lance et une épée  
35 Aiguë, en première marque d'un lien d'hospitalité.  
Mais jamais ils ne connurent la table l'un de l'autre,  
Car le fils de Zeus tua le fils d'Eurytos, Iphitos  
Semblable aux immortels, qui lui avait donné l'arc.  
Et jamais le divin Dévor, en partant à la guerre  
40 Sur ses noires nefes ne l'emportait : il laissait chez lui  
Le souvenir d'un ami, qu'il ne portait qu'en son pays.  
Quand donc la divine entre les femmes arrive à cette chambre,  
Elle monte sur le seuil de chêne, qu'un artisan  
A jadis savamment poli et aligné au cordeau,  
45 Avant d'y poser des piliers et de brillantes portes ;

Aussitôt elle délie la courroie de l'anneau,  
Introduit la clé, soulève les leviers de la porte,  
Les gestes sûrs et directs ; comme mugit un taureau  
Paissant au pré, ainsi mugissent les belles portes  
50 Sous le toucher de la clé, en s'ouvrant rapidement.  
Elle monte alors sur le haut plancher où se trouvent  
Les coffres où sont rangés les vêtements parfumés.  
Là elle tend la main vers le clou et prend l'arc  
Enveloppé dans son étui étincelant.  
55 Là-même elle s'assoit, le pose sur ses genoux  
Et sortant l'arc du roi, se lamente avec des cris perçants.  
Une fois rassasiée de plaintes et de pleurs,  
Elle s'en va vers la salle, parmi les fiers prétendants,  
Avec en mains l'arc qu'il faut bander et le carquois  
60 Pour les flèches, contenant beaucoup de traits qui font gémir.  
Avec elle, des suivantes portent l'étui contenant  
Beaucoup de fer et d'airain, servant aux jeux du roi.  
Quand la divine entre les femmes arrive aux prétendants,  
Elle s'arrête au pilier solidement fait de la salle,  
65 Ramène devant son visage son voile brillant.  
Deux suivantes fidèles se tiennent à ses côtés.  
Aussitôt elle s'adresse aux prétendants et leur dit :

« Écoutez-moi, fiers prétendants, qui avez pris possession  
De cette maison pour y manger et boire tout le temps,  
70 En l'absence d'un homme parti depuis longtemps ;  
Vous ne pouvez trouver à votre comportement  
D'autre prétexte que votre désir de m'épouser.  
Eh bien, allons, prétendants, voici cette épreuve :  
Je vous propose le grand arc du divin Dévor ;  
75 Celui qui dans ses paumes bandera le plus aisément  
Cet arc et traversera douze haches à la fois,  
C'est lui que je suivrai, quittant cette maison  
De ma jeunesse, si belle, et pleine de richesses,  
Dont je me souviendrai toujours, même en rêve, je crois. »

80 Sur ces mots, elle dit au divin porcher Bon-nourricier  
De présenter aux prétendants l'arc et le fer gris.  
Bon-nourricier les reçoit en pleurant et les dépose.  
Le bouvier pleure de son côté, en voyant l'arc du roi.  
Contre-esprit leur adresse alors de violents reproches :

85 « Imbéciles de paysans, ne pensant qu'au jour le jour,  
Ah misérables, pourquoi verser des larmes, à soulever  
Dans sa poitrine le cœur de cette femme, qui souffre  
Assez en son âme depuis qu'elle a perdu son cher époux.  
Restez donc assis tranquilles à manger en silence, ou partez  
90 Pleurer dehors, en nous laissant ici ce même arc,  
Épreuve très pénible pour les prétendants, car  
Je ne pense pas qu'on tende aisément cet arc poli :  
De tous les hommes qui sont ici, pas un ne peut  
Se comparer à Dévor ; je l'ai vu de mes yeux

95 Et je m'en souviens, alors que j'étais encore enfant. »

Ainsi parle-t-il, mais son cœur dans sa poitrine espère  
Tendre le nerf et passer à travers le fer.  
Lui qui le premier doit goûter une flèche de la main  
De l'irréprochable Dévor, qu'alors il outrage  
100 En son palais, excitant contre lui tous ses compagnons.  
Ainsi parle la sainte force de Combat-de-loin :

« Ô pépin, Zeus le Cronide m'a sûrement rendu fou !  
Voici que ma chère mère, pourtant si sage, dit  
Qu'elle va suivre un autre homme et quitter cette maison !  
105 Et moi je ris et je m'en rassasie dans mon fol esprit.  
Mais allons, prétendants, puisque voici cette épreuve !  
Il n'est pas de telle femme sur la terre d'Achaïe,  
Ni dans Pylos la sainte, ni en Argos, ni à Mycènes,  
Ni à Ithaque même, ni sur le noir continent.  
Mais vous le savez vous-même : pourquoi vous conter ma mère ?  
110 Allons, pas de prétexte, pas de retard, ne traînez pas,  
N'écarterez pas le moment de tendre cet arc, qu'on voie !  
Moi aussi je veux m'essayer à l'épreuve de l'arc ;  
Si j'arrive à tendre la corde et traverser le fer,  
115 Je n'aurai pas à souffrir que ma vénérable mère  
Quitte la maison et parte avec un autre, laissant  
Derrière elle un fils qui remporte les beaux jeux de son père. »

Sur ce, il se lève d'un bond, retire de ses épaules  
Son manteau pourpré, en détache son épée aiguë.  
120 D'abord il dresse les haches à travers un long fossé  
Qu'il creuse ; puis il les aligne au cordeau, amasse  
La terre autour ; tous sont saisis à la vue du fossé,  
Fait dans un si bel ordre, bien qu'il ne l'ait jamais vu avant.  
Puis il va se poster dans l'entrée et s'essaie à l'arc.  
125 Trois fois de toutes ses forces il tente de le tendre,  
Trois fois sa force lâche, alors qu'il désire ardemment  
Arriver à tendre le nerf et traverser les fers.  
La quatrième fois, le tendant puissamment, il est près  
D'y arriver, mais Dévor lui fait signe et le retient.  
130 Dans son désir, la force sainte de Combat-de-loin dit :

« Ô pépin, soit je serai toujours nul et faible,  
Soit je suis trop jeune pour me fier à mon bras  
Et repousser un homme qui s'en prendrait à moi.  
Mais allons, vous qui avez plus de force que moi,  
135 Essayez-vous à l'arc, et terminons cette épreuve. »

Ayant ainsi parlé, il pose l'arc par terre, appuyé  
Sur les battants de porte bien polis et bien ajustés,  
Incline la flèche rapide contre le beau rebord,  
Et retourne s'asseoir sur le trône dont il s'est levé.  
140 Contre-esprit, fils d'Eupithée, prend la parole et dit :

« Compagnons, levez-vous tous et mettez vous à la file,  
En commençant par la gauche, là où on verse le vin. »

Ainsi parle Contre-esprit, et sa parole leur plaît.  
Se lève en premier Léiodès, fils de Couleur-de-vin ;  
145 C'est leur sacrificateur, toujours assis au fond, près  
Du beau cratère ; l'orgueil insensé lui est odieux,  
Et la conduite de tous les prétendants l'indigne.  
Le premier, donc, il prend l'arc et une flèche rapide.  
Il va se poster dans l'entrée et s'essaie à l'arc,  
150 Sans arriver à le tendre, l'effort pour tirer la corde  
Fatigant ses mains délicates ; il dit aux prétendants :

« Amis, moi je ne peux le tendre, qu'un autre le prenne.  
Nombreux sont les princes que cet arc va blesser  
En leur cœur et leur âme, auxquels il est très préférable  
De mourir que de vivre en manquant le but pour lequel  
Toujours nous nous rassemblons ici, chaque jour à attendre.  
Qui maintenant désire en son cœur vivement  
Épouser Tiredelle, l'épouse de Dévor,  
Quand il aura essayé l'arc et qu'il saura,  
Qu'il recherche quelque autre Achéenne au beau voile  
À doter et à épouser, et que celle-ci  
Se marie au plus offrant, à l'élu du destin. »

Ayant ainsi parlé, il pose l'arc par terre, appuyé  
Sur les battants de porte bien polis et bien ajustés,  
Incline la flèche rapide contre le beau rebord,  
Et retourne s'asseoir sur le trône dont il s'est levé.  
Contre-esprit lui adresse alors de violents reproches :

« Léiodès, quelle parole a franchi la barrière  
De tes dents ? Parole affreuse et rude – j'en suis indigné.  
Cet arc blesserait donc beaucoup de princes en leur cœur  
Et leur âme parce que toi, tu n'as pas pu le tendre !  
Ta mère vénérable ne t'a pas enfanté tel  
Que tu puisses tendre un arc et lancer des flèches,  
Mais d'autres fiers prétendants vont le bander rapidement. »

Sur ces mots, il dit à Plante-toxique, le chevrier :

« Allons, vite, allume un feu dans la salle, Plante-toxique,  
Afin que les jeunes le chauffent et en enduisent l'arc,  
Et qu'enfin on accomplisse et termine cette épreuve. »

À ces mots, Plante-toxique aussitôt allume un grand feu,  
Place à côté un grand siège avec des peaux dessus,  
Et va chercher à l'intérieur un gros morceau de graisse.  
Les jeunes chauffent l'arc et s'y essaient, mais ils ne peuvent  
Le tendre, n'ayant pas du tout assez de force.  
Or Contre-esprit et Combat-loin semblable à un dieu, chefs  
Des prétendants, s'abstiennent encore, eux qui sont les meilleurs

Et les plus forts. Alors sortent de la maison, ensemble,  
Le bouvier et le porcher du divin Dévor.  
Et sort de la maison, après eux, le divin Dévor,  
Et quand ils ont déjà passé les portes et la cour,  
Il les rappelle doucement et s'adresse ainsi à eux :

« Bouvier, et toi, porcher, vous dirai-je quelque chose,  
Sans rien vous cacher ? Mon cœur me pousse à parler.  
Que feriez-vous ? Combattriez-vous pour Dévor, si jamais  
Tout d'un coup il revenait, et qu'un dieu le ramenait ?  
Vous battriez-vous pour les prétendants, ou pour Dévor ?  
Répondez selon ce que votre cœur vous commande. »

Ainsi lui répond alors le gardien des bœufs :

200 « Zeus père, puisse s'accomplir ce que je souhaite,  
Que cet homme revienne, qu'un démon le ramène ;  
Il connaîtra alors ma force, et ce que mes bras peuvent. »

De la même façon, Bon-nourricier prie tous les dieux  
Que Dévor aux mille inventions revienne à la maison.  
205 Ayant reconnu la sincérité de leur pensée,  
Ce dernier leur fait à son tour cette réponse :

« Eh bien, c'est moi, je suis là ; après avoir beaucoup souffert,  
Au bout de vingt ans me voici de retour dans la patrie.  
Je vois que vous êtes les deux seuls à souhaiter que je rentre  
210 À la maison ; car je n'ai entendu aucun des autres  
Prier pour que je revienne ici-même chez moi.  
Je vais donc vous dire en vérité ce qui va se passer.  
Si Dieu dompte sous mes coups les nobles prétendants,  
Je vous donnerai à tous deux une épouse et des richesses,  
215 Et une maison bâtie près de la mienne, et vous serez  
Pour moi les compagnons et les frères de Combat-de-loin.  
Mais allons, je vais vous donner un autre signe éclatant,  
Que vous me reconnaissiez bien et soyez sûrs en vos cœurs :  
La cicatrice que me fit jadis un porc aux dents blanches  
220 Quand j'allai sur le Parnèse avec les fils de Vrai-loup. »

Sur ces mots, il écarte ses haillons de la grande  
Cicatrice. En la voyant, chacun d'eux la reconnaît bien,  
Et ils pleurent en jetant leurs bras autour du sage Dévor,  
Baisent affectueusement sa tête et ses épaules,  
225 Et Dévor de même leur baise la tête et les mains.  
Ils pleureraient encore jusqu'au plonger de la clarté du soleil  
Si Dévor ne les arrêtaient en leur disant :

« Cessez de pleurer et de gémir, que nul ne vous voie  
En sortant de la salle, et ne le dise à l'intérieur.  
230 Rentrons plutôt l'un après l'autre, et non pas tous ensemble,  
Moi le premier, vous après ; mais faisons un schéma.  
Car tous autant qu'ils sont, les nobles prétendants

Ne permettront pas qu'on me donne l'arc et le carquois.  
Mais toi, divin Bon-nourricier, prends l'arc dans la maison  
235 Et mets-le moi dans les mains, puis demande aux femmes  
De fermer, fortement ajustées, les portes du palais.  
Si elles entendent des gémissements et des bruits  
Dans la salle enfermant les hommes, il ne faut pas qu'elles sortent,  
Mais restent tranquilles derrière la porte à leurs travaux.  
240 Quant à toi, divin Philoitios, je te charge de fermer  
La cour au verrou, en attachant vite la courroie. »

Sur ces mots, il retourne dans la maison bien habitée,  
Et se rassoit sur le siège dont il s'était levé.  
Les deux serviteurs entrent peu après le divin Dévor.  
245 Combat-loin est en train de mouvoir l'arc entre ses mains,  
Le chauffant en tous sens à l'éclat du feu ; malgré cela,  
Il ne peut le tendre, et son glorieux cœur gémit grandement.  
Affligé et désespéré, il dit en s'exclamant :

« Ô pépin, quelle humiliation pour moi et pour les autres !  
250 Bien que je le regrette, ce n'est pas pour ce mariage  
Que je me désole : il y a bien d'autres Achéennes,  
Dans Ithaque entourée d'eaux ou dans d'autres cités.  
Mais c'est que nous soyons en force si inférieurs à Dévor  
Semblable à un dieu que nous n'arrivons pas à bander  
255 Son arc ; une honte qu'apprendront les hommes du futur. »

Ainsi lui répond alors Contre-esprit, fils d'Eupithée :

« Combat-loin, il n'en sera pas ainsi : réfléchis toi-même.  
C'est aujourd'hui dans le peuple la fête sacrée du dieu.  
Qui songerait à tendre un arc ? Laissons cela tranquille.  
260 Quant aux haches, nous pouvons les laisser toutes plantées :  
Je ne pense pas que quiconque aille les prendre  
Dans le palais de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple.  
Mais allons, que le verseur de vin pourvoie aux coupes,  
Que nous posions ce fichu arc et fassions des libations !  
265 Demain matin vous demanderez à Plante-toxique,  
Le chevrier, d'amener des chèvres, toutes ses plus belles,  
Que nous brûlions les cuisses pour Apollon à l'illustre arc  
Puis accomplissions et terminions l'épreuve de l'arc. »

Ainsi parle Contre-esprit, et son discours leur plaît.  
270 Des hérauts leur versent alors de l'eau sur les mains,  
Des jeunes hommes couronnent de vin les cratères,  
Distribuent ensuite à tous les coupes bien remplies.  
Après qu'ils ont fait les libations et bu à volonté,  
Dévor aux mille sagesses, une amorce en tête, leur dit :

275 « Écoutez-moi, prétendants de l'illustre reine,  
Que je dise ce que mon cœur dans ma poitrine veut dire.  
Je demande surtout à Combat-loin et à Contre-esprit  
Pareil à un dieu, qui a parlé avec justesse,

D'arrêter l'arc maintenant et de se tourner vers les dieux.  
280 Demain Dieu donnera la victoire à qui il voudra.  
Mais allons, donnez-moi l'arc bien poli, que parmi vous  
J'essaie mes bras et ma force, pour savoir s'il me reste  
De la vigueur que j'avais jadis dans mes membres souples,  
Ou si l'errance et la négligence l'ont déjà détruite. »

285 À ces mots, tous s'indignent excessivement,  
 Craignant qu'il n'arrive à tendre l'arc bien poli.  
Contre-esprit lui adresse alors de violents reproches :

« Ah misérable étranger, il n'y a pas en toi le moindre  
Bon sens ! Tu n'es pas satisfait d'avoir mangé parmi nous,  
290 D'illustres princes, tranquillement et sans être privé  
D'aucune part, et de nous écouter parler ? Nul autre  
Étranger et mendiant n'a ainsi écouté nos paroles.  
Le doux vin t'a hébété, comme il trouble la raison  
De qui prend à large goule et en boit sans mesure.  
295 C'est le vin aussi qui, dans le palais de Pirithoos  
Au grand cœur, fit perdre la raison au fameux centaure  
Eurytion, chez les Lapithes ; égaré par trop de vin,  
En proie à la furie, il commit des crimes au palais  
De Pirithoos ; la douleur saisit les héros,  
300 Ils le traînèrent dehors à travers le portique,  
Lui moissonnant les oreilles et le nez à l'airain cruel ;  
L'esprit troublé, il s'en fut, portant sa faute et sa folie.  
De là vint la querelle entre les Centaures et les hommes,  
Où il fut le premier, lourd de vin, à trouver le malheur.  
305 Et à toi aussi, je t'annonce un grand malheur si tu tends  
Cet arc ; tu ne rencontreras plus de courtoisie  
Dans notre peuple ; nous t'enverrons sur une noire nef  
Chez le roi Échétoos, fléau pour tous les mortels ;  
Là, il n'y aura personne pour te sauver ; bois donc  
310 Tranquillement, sans rivaliser avec les plus jeunes. »

Ainsi lui réplique alors la trameuse Tiredelle :

« Contre-esprit, il n'est ni bon ni juste de maltraiter  
Les hôtes de Combat-de-loin, quand il en vient au palais.  
Crois-tu que si l'étranger, confiant dans sa force et ses bras,  
315 Arrive à bander le grand arc de Dévor, il va  
M'emmener dans sa maison et faire de moi son épouse ?  
Non, et lui non plus ne l'espère pas en son cœur.  
Qu'aucun de vous pour cela ne s'afflige en son cœur  
Tandis que vous dînez ici, car c'est invraisemblable. »

320 Ainsi lui répond alors Combat-loin, fils de Polybe :

« Fille d'Icare, trameuse Tiredelle, non,  
Nous ne pensons pas qu'il t'emmènera ; c'est invraisemblable.  
Mais nous aurions honte des dires des hommes et des femmes,  
Si jamais un Achéen de basse condition disait

325 Ils sont vraiment mauvais, ces hommes qui recherchent la femme  
D'un homme irréprochable, eux qui n'arrivent pas à tendre  
Son arc bien poli alors qu'un autre, un mendiant errant,  
L'a bandé facilement et a traversé le fer.  
Voilà ce qu'ils diront, et ce sera la honte sur nous. »

330 Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Combat-loin, il ne peut y avoir de gloire dans le peuple  
Pour des gens qui dévorent éhontément la maison  
D'un grand homme ; pourquoi vous couvrez-vous ainsi de honte ?  
Cet étranger est réellement grand et bien bâti,  
335 Et il s'honore d'être le fils d'une bonne lignée.  
Mais allons, donnez-lui l'arc bien poli, que nous voyions.  
Je vais vous dire une chose, et elle s'accomplira :  
S'il le bande, si Apollon lui donne cette gloire,  
Je le couvrirai d'un manteau, tunique et beaux vêtements,  
340 Je lui donnerai, contre chiens et hommes, une lance aiguë  
Et une épée à double tranchant ; et aussi des sandales  
À ses pieds, et je l'enverrai où son cœur voudra aller. »

Ainsi lui dit à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Ma mère, pour cet arc, nul n'a plus d'autorité que moi  
345 Chez les Achéens ; à moi de le donner ou refuser  
À qui je veux ; personne, ni des chefs de l'âpre Ithaque,  
Ni de ceux qui vivent en Élide où paissent les chevaux,  
Ne pourra forcer ma volonté, même si je voulais  
Offrir pour toujours l'arc à mon hôte, et qu'il l'emporte.  
350 Va plutôt dans tes appartements veiller à tes ouvrages,  
À la trame et au fuseau, et ordonne à tes suivantes  
De se mettre au travail ; l'arc est le souci de tous les hommes,  
Et de moi surtout, qui suis l'homme fort de la maison. »

Abasourdie, elle retourne dans ses appartements,  
355 Plaçant dans son cœur les sages paroles de son enfant.  
Et une fois montée à l'étage avec ses suivantes,  
Elle pleure Dévor, son époux chéri, jusqu'au moment  
Où Athéna jette sur ses paupières un doux sommeil.  
Alors le divin porcher prend l'arc recourbé et l'apporte ;  
360 Les prétendants, tous ensemble, se récrient dans la salle.  
Ainsi parle tel de ces jeunes arrogants :

« Où portes-tu l'arc recourbé, misérable porcher ?  
Égaré ! bientôt les chiens rapides que tu nourris  
Te mangeront au milieu de tes porcs, seul loin des humains,  
365 Si Apollon et les autres immortels nous sont propices. »

Ainsi parlent-ils, et lui replace l'arc où il était,  
Effrayé par tous ceux-là qui crient ensemble dans la salle.  
Combat-de-loin, de son côté, lui crie d'un ton menaçant :

« Avance l'arc, petit père ! N'obéis pas à eux tous,  
370 Sinon, quoique plus jeune, je pourrais te poursuivre aux champs  
En te jetant des cailloux ! Car je suis plus fort que toi.  
Que ne suis-je plus fort, avec mes bras, que tous ceux-là ,  
Ces prétendants, tous autant qu'ils sont, dans ma maison !  
J'aurais vite fait, et horriblement, de les envoyer  
375 Loin de cette maison où ils machinent le mal. »

À ces mots, tous les prétendants se mettent à rire  
Doucement, et relâchent leur mauvaise colère  
Contre Combat-de-loin ; le porcher, portant l'arc par la salle,  
Le dépose dans les mains du sage Dévor.  
380 Puis il appelle la nourrice Fameuse et lui dit :

« Combat-de-loin te demande, très sensée Fameuse,  
De fermer, fortement ajustées, les portes du palais.  
Si les femmes entendent des gémissements et des bruits  
Dans la salle enfermant les hommes, il ne faut pas qu'elles sortent,  
385 Mais restent tranquilles derrière la porte à leurs travaux. »

Ainsi dit-il, et ses paroles ne restent pas en l'air :  
Elle ferme les portes du palais bien habité.  
En silence, Philoitios s'élanche hors de la salle  
Et va fermer les portes de la cour bien fortifiée.  
390 Sous le portique se trouve le cordage en papyrus  
D'une nef à la forme enroulée, dont il attache les portes.  
Puis il va se rasseoir sur le siège dont il s'est levé,  
Fixant Dévor des yeux ; lui, déjà, manie savamment l'arc,  
Le retournant en tous sens, l'éprouvant çà et là, voir  
395 Si un ver n'a pas mangé sa corne en l'absence du roi.  
L'un d'eux, en le voyant, dit à son voisin :

« En voilà un qui admire l'arc en connaisseur !  
Peut-être en a-t-il un semblable dans sa propre maison,  
Ou désire-t-il s'en faire un, à voir comme il le manie  
400 En tous sens, ce bagabond expert en mauvais coups. »

Un autre de ces jeunes arrogants ajoute :

« Puisse-t-il tirer autant de jouissance de la vie  
Qu'il aura jamais de puissance à bander cet arc ! »

Ainsi parlent les prétendants. Or le très sage Dévor,  
405 Dès qu'il a soulevé et examiné le grand arc,  
Comme un homme savant dans l'art de la lyre et du chant  
Tend facilement la corde sur la cheville neuve  
Et ajuste aux deux bouts le boyau de mouton bien tordu,  
De même, sans effort, Dévor tend le grand arc.  
410 Puis, de la main droite, il prend et éprouve le nerf, qui  
Sous ses doigts fait un beau chant, pareil au cri de l'hirondelle.  
Pour les prétendants c'est un grand choc, tous changent de couleur.  
Zeus fait un grand coup de tonnerre, montrant son signe.

Et le divin Dévor aux mille épreuves se réjouit  
415 De ce présage envoyé par le fils du retors Cronos.  
Il prend une flèche rapide, posée nue sur la table  
D'à côté, les autres étant restées dans le carquois creux,  
Celles que doivent bientôt éprouver les Achéens.  
Il prend l'arc par le centre, tire l'encoche sur le nerf,  
420 Et sans même quitter son siège, envoie la flèche  
Droit au but, sans dévier, du premier trou des haches  
Jusqu'au dernier, en passant à travers tous les autres  
Un seul trait lourd d'airain ; et il dit à Combat-de-loin :

« Combat-de-loin, l'étranger qui est dans ton palais  
425 Ne te fait pas honte : je n'ai pas dévié du but,  
Ni n'ai fait grand effort pour le tendre ; ma force est solide  
Encore, malgré les outrages des prétendants.  
Mais voici l'heure, tant qu'il fait jour, d'apprêter le repas  
Pour les Achéens, avant d'autres amusements  
430 Au chant et à la lyre, surcroîts du festin. »

Sur ce, il fait un signe des sourcils ; et Combat-de-loin,  
Le cher fils du divin Dévor, se ceint d'une épée aiguë,  
Prend sa lance en main, et armé du brillant airain,  
Se tient debout à côté du trône de Dévor.

## CHANT XXII

Alors Dévor aux mille sagesses se dénude  
De ses haillons et bondit sur le grand seuil, avec son arc  
Et son carquois plein de flèches, renverse ces traits rapides  
Devant ses pieds et s'adresse ainsi aux prétendants :

5 « La voici donc finie, cette épreuve infaillible.  
Maintenant j'ai un autre but, que nul homme n'a visé ;  
Voyons si Apollon me donne la gloire de l'atteindre. »

Il dit, et sur Contre-esprit lance une flèche cruelle.  
Lui était en train de lever un beau vase ciselé,  
10 En or et à deux anses, il le brandissait entre ses mains  
Pour boire le vin, sans se soucier en son cœur de la mort :  
Qui croirait qu'au milieu d'hommes en train de festoyer  
Un homme seul dans une foule, si fort soit-il,  
Lui prépare la mort, le malheur et un sombre sort ?  
15 Dévor lance son trait en direction de sa gorge,  
Tout droit dans son cou délicat la pointe s'enfonce.  
Il tombe à la renverse, frappé, la coupe lui échappe  
Des mains, aussitôt jaillit de ses narines un vif flot  
De sang humain ; ses pieds, en frappant promptement la table,  
20 La repoussent, les mets se répandent au sol et l'aspergent ;  
Le pain et les viandes rôties sont souillées ; les prétendants  
Font grand tumulte dans la salle en voyant l'homme tomber,  
Se lèvent de leur siège, s'ébranlent dans la maison,  
Jettent des regards inquiets partout sur les murs bien construits ;  
25 Mais il n'y a ni bouclier ni forte lance à prendre.  
Ainsi, en colère, invectivent-ils Dévor :

« Étranger, tu as grand tort de tirer sur les gens ! Jamais  
Plus tu ne prendras part aux jeux : la mort abrupte est sur toi.  
Tu viens de tuer l'un des jeunes hommes les plus nobles  
30 D'Ithaque ; maintenant les vautours vont te manger. »

Ainsi parlent-ils, croyant qu'il a involontairement  
Tué l'homme ; puérilement, ils ne pensent pas  
Qu'ils vont tous éprouver la mort qui va fondre sur eux.  
Ainsi leur dit, regard en-dessous, le très sage Dévor :

35 « Chiens ! vous croyiez que je ne serais pas de retour chez moi  
Depuis le pays de Troie, alors vous pilliez ma maison,  
Vous couchiez de force avec les servantes et les femmes  
Et moi vivant, vous cherchiez à épouser ma femme,  
Sans craindre les dieux qui habitent le vaste ciel  
40 Ni l'indignation des humains qui plus tard viendront !  
Maintenant vous éprouverez tous la mort qui fond sur vous. »

Ainsi dit-il, et tous sont pris de la verte terreur.  
Chacun cherche partout des yeux par où fuir l'abrupte mort.  
Seul Combat-loin prend la parole en retour et dit :

45 « Si tu es bien Dévor l'Ithaquien revenu ici,  
Ce que tu dis est fatalement juste : les Achéens  
Ont commis beaucoup d'actes présomptueux dans ton palais  
Et dans tes terres ; mais il est étendu là, le coupable  
De tout, Contre-esprit ; c'est lui qui a pris l'initiative  
50 De cette entreprise, non tant par vif désir du mariage  
Que pour d'autres projets que le Cronide n'accomplit pas :  
Régner, lui, sur le peuple d'Ithaque bien bâtie,  
Et donc tendre une embuscade à ton fils pour le tuer.  
Maintenant qu'il a été tué comme il le méritait,  
55 Épargne ton peuple ; et nous te donnerons satisfaction,  
Nous, aux frais du peuple, pour tout ce que nous avons mangé  
Et bu dans ta maison, nous te donnerons chacun le prix  
De vingt taureaux, et de l'airain, de l'or, autant qu'il plaira  
À ton cœur ; avant cela, tu as le droit d'être en colère. »

60 Ainsi répond, le regard en-dessous, le très sage Dévor :

« Combat-loin, même si vous me dédommaginez avec tout  
Votre patrimoine et y ajoutez plus encore,  
Je ne mettrais pas fin au massacre de mes mains  
Avant d'avoir fait payer tous les arrogants prétendants.  
65 Maintenant il dépend de vous de faire face et combattre  
Ou de fuir pour esquiver la mort et le sort ;  
Mais, je pense, vous n'échapperez pas à l'abrupte mort. »

À ces mots, leurs genoux et leur cœur se dérobent.  
Combat-loin pour la deuxième fois prend la parole et dit :

70 « Amis, cet homme ne retiendra pas ses mains redoutables,  
Mais puisqu'il a pris l'arc bien poli et le carquois,  
Depuis le seuil il tirera ses flèches jusqu'à tous  
Nous tuer ; ne songeons donc plus qu'à la joie du combat.  
Tirez vos épées, opposez les tables à ses flèches  
75 Mortelles ; puis fonçons ensemble sur lui  
Afin de le repousser hors du seuil et des portes,  
Puis précipitons-nous en ville en criant au secours.  
Alors il aura vite tiré pour la dernière fois. »

Ayant ainsi parlé, il tire son épée en airain  
80 Aigu à deux tranchants, et dans un cri effrayant  
S'élanche sur le divin Dévor, qui en même temps  
Lui décoche une flèche, l'atteint au torse, près du sein ;  
Le trait rapide s'enfonce dans le foie ; de sa main  
L'épée tombe à terre, il glisse contre la table,  
85 S'abat en tournant, renversant les mets et la coupe  
À deux anses, puis il heurte du front la terre,  
Le cœur en détresse, ses deux pieds avec des secousses

Frappent un trône ; l'obscurité se répand sur ses yeux.  
Amphinomos alors se précipite contre l'illustre  
90 Dévor, tirant son épée aiguë dans le but  
De le faire sortir des portes ; mais Combat-de-loin  
Le devance, le frappant par derrière de sa lance  
D'airain, entre les épaules, l'enfonçant dans sa poitrine.  
Il tombe avec un bruit sourd, de tout son front heurte la terre.  
95 Combat-de-loin se rejette en arrière, laissant sa lance  
À l'ombre longue dans Amphinomos, que nul Achéen,  
Tandis qu'il se pencherait en avant pour retirer  
Sa lance, ne s'élance et ne le frappe de son épée.  
Il part en courant, très vite rejoint son père,  
100 S'arrête près de lui et lui dit ces paroles ailées :

« Père, je vais t'apporter un bouclier, deux lances  
Et un casque d'airain ajusté à tes tempes ;  
Puis je m'armerai moi-même et je donnerai des armes  
Au porcher et au bouvier ; mieux vaut être bien équipé. »

105 Ainsi lui répond Dévor aux mille sagesses :

« Vas-y en courant, tant que j'ai des flèches pour me défendre,  
Qu'ils ne me délogent pas des portes, où je suis seul. »

Ainsi dit-il, et Combat-de-loin obéit à son père,  
S'en va dans la salle où se trouvent les armes illustres,  
110 En retire quatre boucliers et huit javelots,  
Quatre casques d'airain à épaisse crinière ;  
Il les emporte, rejoint très vite son père,  
Lui-même le premier couvre son corps d'airain ;  
Comme lui les deux serviteurs se couvrent de belles armes,  
115 Se tiennent près du sage Dévor aux diverses pensées.  
Lui, aussi longtemps qu'il a des flèches, repousse,  
Vise et frappe sans relâche dans la maison  
Les prétendants, qui tombent les uns contre les autres.  
Quand, à force de tirer, le roi n'a plus de flèches,  
120 Il dépose son arc contre un pilier de la solide  
Salle, face au mur tout étincelant, puis met  
Sur ses épaules un bouclier à quatre couches de cuir,  
Pose sur sa tête robuste un casque bien travaillé,  
À queue de cheval, sur lequel un panache fait des signes  
125 Effrayants ; et il prend deux fortes lances armées d'airain.  
Dans le mur du fond bien bâti, près du seuil surélevé  
De la solide salle, il y a une porte qui mène  
À la ruelle, fermée, aux battants bien ajustés.  
Dévor l'explique au divin porcher et lui demande  
130 De se tenir tout près d'elle, car c'est la seule issue.  
Pendant Agélaos dit, s'adressant à tous :

« Amis, quelqu'un ne pourrait-il monter à cette porte  
Et alerter le peuple, en criant au secours ?  
Alors il aura vite tiré sa dernière flèche ! »

135 Ainsi lui répond Plante-toxique, le chevrier :

« Impossible, Agélaos nourrisson de Zeus, car la belle  
Porte de la cour est très près, et la ruelle, étroite ;  
Un seul homme, s'il est vaillant, nous arrêterait tous.  
Mais allons, je vais vous fournir de quoi vous armer,  
140 De la salle où, je pense, là et pas ailleurs,  
Dévor et son illustre fils ont placé les armes. »

Sur ces mots, Plante-toxique, le chevrier, grimpe  
À la chambre de Dévor par les ouvertures du mur.  
Là il prend douze boucliers, autant de javelots,  
145 Autant de casques d'airain aux crinières épaisses ;  
Très vite il revient les apporter aux prétendants.  
Alors les genoux et le cœur de Dévor se dérobent,  
Quand il les voit s'armer et brandir de longues lances  
Dans leurs mains : grande lui semble maintenant la tâche !  
150 Aussitôt il dit à Combat-de-loin ces mots ailés :

« Combat-de-loin, c'est sans doute une femme du palais  
Qui nous vaut ce mauvais combat, ou bien Plante-toxique. »

Ainsi répond à voix haute le sage Combat-de-loin :

« Père, c'est ma faute, et celle de personne d'autre.  
155 J'ai laissé ouverte la porte de la chambre aux montants  
Bien ajustés ; leur veilleur a été meilleur que moi.  
Mais va, divin Bon-nourricier, ferme la porte de la chambre,  
Et vois si c'est l'une des femmes qui a fait cela,  
Ou Plante-toxique, fils de Dolios, comme je le crois. »

160 Tandis qu'ils parlent de cela les uns avec les autres,  
Plante-toxique, le chevrier, remonte dans la chambre,  
Chercher de bonnes armes ; le divin porcher le voit  
Et dit aussitôt à Dévor qui est près de lui :

« Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
165 Voici que ce sombre type, que nous soupçonnons,  
Remonte dans la chambre ; dis-moi franchement  
Si je dois le tuer – si je suis le plus fort,  
Ou si je l'amène ici pour qu'il expie tous les méfaits  
Que cet arrogant a commis dans ta maison. »

170 Ainsi lui répond Dévor aux mille sagesses :

« Combat-de-loin et moi, nous contiendrons les prétendants  
Arrogants dans la salle, si violents soient leurs assauts.  
Vous, mettez-lui les pieds et les mains dans le dos, jetez-le  
Dans la chambre et fermez la porte derrière vous,  
175 Attachez-le avec une corde tressée, tirez-le  
Le long d'une haute colonne jusqu'aux poutres,

Afin que, vivant, il souffre rudement et longtemps. »

Ainsi dit-il ; ils écoutent bien et obéissent,  
Vont dans la chambre, sans se faire voir de lui qui y est,  
180 En train de chercher des armes dans le fond de la pièce.  
Eux restent près des montants de la porte, de part et d'autre.  
Quand le chevrier Plante-toxique arrive sur le seuil,  
Tenant d'une main un beau casque, de l'autre un large  
Et antique bouclier au cuir marqué de brunissure,  
185 Que le héros Tresseur-de-peuple portait dans sa jeunesse,  
Qui, depuis, gît là, et dont les courroies sont décousues,  
Alors tous deux s'élancent, l'attrapent, le tirent dedans  
Par les cheveux, le jettent à terre, le cœur angoissé,  
Lui attachent mains et pieds avec un lien douloureux,  
190 Bien repliés dans le dos, selon l'ordre du divin  
Dévor aux mille épreuves, fils de Tresseur-de-peuple.  
Puis ils l'attachent avec une courroie tressée, le tirent  
Le long d'une haute colonne, jusqu'aux poutres.  
Et, en le raillant, le porcher Bon-nourricier lui dit :

195 « Maintenant, Plante-toxique, tu vas bel et bien veiller  
Cette nuit, couché dans ce lit moelleux, comme il convient ;  
Quand, née du matin, poindra des flots d'Océan la déesse  
Au trône d'or, tu la verras, à l'heure où tu conduis  
Tes chèvres à la maison pour le repas des prétendants ! »

200 Sur ce, ils le laissent là, pendu dans ses funestes liens ;  
Ils reprennent leurs armes, referment la porte luisante,  
Retournent auprès du sage Dévor aux mille ressources.  
Ils se dressent là, respirant la force, sur le seuil  
Eux quatre, à l'intérieur les autres, vaillants et nombreux.  
205 Alors s'approche d'eux la fille de Zeus, Athéna,  
Qui a pris l'apparence et la voix de Mental.  
Dévor se réjouit en la voyant et lui dit :

« Mental, repousse la mort, souviens-toi du compagnon  
De ton âge, qui t'est cher et qui t'a comblé de biens ! »

210 Ainsi dit-il, pressentant Athéna qui pousse au combat.  
Les prétendants, de leur côté, crient dans la salle.  
L'invective en premier Agélaos, fils de Damastor :

« Mental, ne cède pas aux paroles de Dévor,  
Ne lui viens pas en aide contre les prétendants.  
215 Car notre propre plan va se réaliser, je pense :  
Quand nous les aurons tués, le père et le fils,  
Tu seras tué à ton tour, pour ce que tu veux  
Faire dans cette salle : tu le paieras de ta tête.  
Et quand par l'airain nous vous aurons ôté la vie,  
220 Nous mêlerons toutes tes richesses, de ta maison  
Ou du dehors, avec celles de Dévor ; et ni tes fils  
Ni tes filles ne pourront rester vivre dans ton palais,

Et ta chère épouse ne pourra vivre en ville à Ithaque. »

À ces mots, Athéna s'irrite davantage en son cœur  
225 Et adresse à Dévor ces reproches pleins de colère :

« Tu n'as donc plus, Dévor, la force constante ni la vigueur  
Que tu avais quand, pour Hélène aux bras blancs, fille de père  
Noble, neuf ans tu combattis avec acharnement  
Les Troyens, tuant maints guerriers dans l'affreuse mêlée,  
230 Et que, grâce à ton plan, fut prise la ville aux larges rues  
De Priam. Comment, une fois dans ta maison et tes biens,  
N'as-tu face aux prétendants que le courage de te plaindre ?  
Viens donc là, mon doux, tiens-toi près de moi, vois le travail,  
Et tu sauras comment, contre les ennemis, Mental,  
235 Fils de Vaillant, est reconnaissant des bienfaits qu'il reçut. »

Elle dit, sans l'avantager ni lui donner tout à fait  
La victoire, mais pour éprouver encore la force  
Et la vigueur de Dévor et de son brillant fils.  
Quant à elle, elle s'élance vers une poutre noircie  
240 De la salle et s'y pose, sous l'aspect d'une hirondelle.  
Agélaos, fils de Damastor, presse les prétendants  
Eurynomos, Amphimédon, Démoptolème,  
Pisandre, fils de Polycitor, et le sage Polybe ;  
Ce sont les plus vaillants et les meilleurs des prétendants  
245 Encore vivants et qui luttent pour la vie,  
L'arc et la pluie de flèches ayant déjà dompté les autres.  
Agélaos, s'adressant à tous, leur déclare :

« Amis, bientôt cet homme retiendra ses mains redoutables ;  
Mental est parti, après de vaines fanfaronnades,  
250 Et eux, ils restent seuls sur le seuil de la porte.  
Ne lancez donc pas tous ensemble vos longs javelots,  
Mais allons, lançons-en six d'abord, et voyons si Zeus  
Nous donnera d'abattre Dévor et de saisir la gloire.  
Peu important les autres, quand lui sera tombé. »

255 À ces mots, tous lancent leur javelot, suivant son ordre,  
Pleins d'ardeur ; mais Athéna rend tous ces traits inutiles ;  
L'un frappe le pilier bien bâti de la salle,  
L'autre la porte aux épais montants ajustés,  
Une autre lance, en frêne et en airain, va contre le mur.  
260 Après qu'ils ont échappé aux piques des prétendants,  
Le divin Dévor aux mille épreuves prend la parole :

« Amis, maintenant, je le dis : tirons ensemble  
Sur la foule des prétendants, qui n'ont qu'un désir,  
Nous tuer, après tout le mal qu'ils ont déjà fait. »

265 À ces mots, tous lancent leurs javelots aigus,  
visant devant eux : Dévor sur Démoptolème,  
Combat-de-loin sur Euryade, le porcher sur Élatos,

Le gardien de bœufs quant à lui tuant Pisandre.  
Tous quatre en même temps mordent profondément le sol,  
270 Les autres prétendants se replient dans le fond de la salle.  
Du seuil ils s'élancent, retirent leurs piques des cadavres.  
De nouveau les prétendants jettent leurs javelots aigus,  
Pleins d'ardeur ; Athéna rend ces nombreux traits inutiles.  
L'un frappe le pilier bien bâti de la salle,  
275 L'autre la porte aux épais montants ajustés,  
Une autre lance, en frêne et en airain, va contre le mur.  
Mais Amphimédon atteint Combat-de-loin à la main,  
L'effleurant au poignet ; l'airain entame juste la peau.  
Ctésippe de sa grande lance égratigne l'épaule  
280 De Bon-nourricier, au-dessus du bouclier ; la pique  
Retombe. Ceux qui entourent Dévor aux mille ressources  
Relancent leurs traits aigus dans la foule des prétendants.  
Cette fois Dévor, briseur de villes, frappe Eurydamas ;  
Combat-de-loin, Amphimédon ; le porcher, Polybe ;  
285 Enfin le gardien de bœufs, quant à lui, atteint Ctésippe  
À la poitrine et, se glorifiant, lui dit à haute voix :

« Fils de Polytherse, toi qui aimes railler, jamais plus  
Tu ne diras tes paroles follement insensées :  
Tourne-toi donc vers la parole des dieux, beaucoup plus forts.  
290 Voilà pour toi, en retour du pied de bœuf que tu donnas  
Au divin Dévor quand il vint mendier dans la maison. »

Ainsi parle le gardien des bœufs aux cornes torsadées.  
Dévor blesse le fils de Damastor, de sa longue lance  
Combat-de-loin blesse le fils d'Évenor, Léocrite,  
295 Que l'airain transperce entièrement par le milieu du corps,  
Et qui s'abat, tête en avant, frappant du front le sol.  
C'est alors qu'Athéna lève au plafond son égide  
Qui consume les mortels ; leurs cœurs en sont frappés d'effroi.  
Ils fuient à travers la salle comme un troupeau de bœufs  
300 Qu'un taon agité excite et pique, à la saison  
Printanière, au moment où les journées sont longues.  
Comme des aigles aux serres et au bec recourbés,  
Venant des montagnes, s'élancent sur des oiseaux  
Qui se laissent alors tomber des nuages dans la plaine  
305 Mais, sans défense ni moyen de fuite, sont tués  
Par les rapaces qui foncent sur eux, sous le regard  
Amusé des paysans, ainsi les compagnons s'élancent  
Par la salle et frappent de tous côtés, une plainte ignoble  
Monte des crânes frappés, le sang gicle partout par terre.  
310 Léiodès s'élanche sur Dévor, lui prend les genoux  
Et le supplie avec ces paroles ailées :

« J'embrasse tes genoux, Dévor ! Entends, aie pitié de moi !  
Je t'assure que je n'ai jamais outragé les femmes  
Au palais, ni en parole, ni en action ; au contraire,  
315 J'arrêtais les autres prétendants quand ils le faisaient.  
Mais ils ne m'obéissaient pas quand leurs mains faisaient le mal.

Et leur folle présomption s'achève en sort lamentable.  
Moi, leur sacrificateur, qui n'ai rien fait de mal, dois-je  
Tomber ? Les bonnes actions ne sont-elles plus reconnues ? »

320 Ainsi dit, regard en-dessous, Dévor aux mille sagesses :

« Si tu t'honores d'être leur sacrificateur,  
Tu dois avoir souvent prié dans mon palais  
Pour que soit bien loin d'arriver mon doux retour  
Et pour épouser ma femme, avoir d'elle des enfants ?  
325 Tu n'échapperas donc pas à la mort cruelle. »

Sur ces mots, il prend en main une lourde épée  
Qu'en mourant Agélaos a laissée tomber  
Sur le sol ; et il lui en transperce le cou.  
Sa tête parle encore qu'elle se mêle à la poussière.  
330 Le fils de Terpias, l'aède Révèl, a échappé  
Au sombre sort, lui qui parmi les prétendants chantait  
De force. Il se tient près de la porte du fond, sa lyre  
Harmonieuse en main ; et il hésite entre deux partis :  
Soit sortir de la salle et s'asseoir près de l'autel œuvré  
335 Du grand Zeus, protecteur des maisons, où Tresseur-de-peuple  
Et Dévor brûlèrent jadis maintes cuisses de bœufs,  
Soit supplier Dévor en se jetant à ses genoux.  
Réflexion faite, il lui paraît plus profitable  
De toucher les genoux de Dévor, fils de Tresseur-de-peuple.  
340 Il pose alors sa lyre creuse sur le sol,  
Entre un cratère et un trône clouté d'argent,  
Et s'élançant vers Dévor, lui prend les genoux  
Et le supplie avec ces paroles ailées :

« J'embrasse tes genoux, Dévor ; entends, aie pitié de moi !  
345 Toi-même tu auras de la peine plus tard, si tu tues  
L'aède qui chante pour les humains et les dieux.  
Je suis autodidacte, c'est Dieu qui m'a mis dans l'esprit  
Toutes sortes de récits ; et il convient que je te chante  
Comme un dieu ; et toi, tu voudrais me couper la tête.  
350 Mais Combat-de-loin, ton cher fils, peut te le dire,  
Ce n'est pas de mon plein gré ni par besoin que je venais  
Chanter dans la maison après le repas des prétendants,  
Mais si nombreux et puissants, ils m'y ont conduit de force. »

À ces mots, que la sainte force de Combat-de-loin entend,  
355 Ce dernier dit aussitôt à son père près de lui :

« Arrête, ne frappe pas de l'airain un innocent !  
Nous sauverons aussi le héraut Médon, qui toujours,  
Depuis mon enfance, prit soin de moi à la maison,  
Si du moins Philoitios ou le porcher ne l'ont pas tué,  
360 Ou s'il ne t'a pas croisé quand tu te ruais dans la salle. »

Ainsi parle-t-il, et le prudent Médon l'entend.

Il est là, blotti sous un trône, enveloppé d'une peau  
De bœuf récemment écorché, fuyant le sombre sort.  
Aussitôt il s'extrait du trône, vite jette la peau,  
365 S'élançant vers Combat-de-loin et, lui prenant les genoux,  
Le supplie en lui adressant ces paroles ailées :

« Ami, c'est moi ! Toi, arrête et parle à ton père,  
Qu'avec toute sa force il ne me tue à l'airain aigu,  
Dans sa colère contre les prétendants qui ont pillé  
370 Les biens de son palais et t'ont méprisé, les imbéciles ! »

En lui souriant, Dévor aux mille sagesses lui dit :

« Aie confiance, puisqu'il t'a tiré de là et sauvé,  
Afin que tu saches en ton âme et le dises aux autres,  
Qu'il vaut beaucoup mieux faire le bien que le mal.  
375 Mais sortez de cette salle et asseyez-vous dans la cour,  
Loin de la mort, toi et l'aède mille fois fameux,  
Tandis que moi je ferai dans la maison ce qu'il faut faire. »

À ces mots, tous deux sortent de la grande salle  
Et vont s'asseoir auprès de l'autel du grand Zeus,  
380 Regardant de tous côtés et attendant toujours la mort.  
Dévor passe en revue toute la salle, voir si aucun  
Homme vivant ne s'y cache, échappant au sombre sort.  
Il les voit absolument tous dans le sang et la poussière,  
Tombés nombreux comme des poissons dans un creux du rivage,  
385 Quand des pêcheurs les tirent hors de la mer blanchissante  
Dans leurs filets aux mille yeux ; tous, alors, répandus  
Sur le sable, regrettent les flots de la mer,  
Et le soleil, en brillant, leur arrache leur âme.  
Ainsi sont répandus les prétendants, les uns sur les autres.  
390 Dévor aux mille sagesses dit à Combat-de-loin :

« Combat-de-loin, va donc me chercher la nourrice Fameuse,  
Afin que je lui dise ce que j'ai dans l'esprit. »

Ainsi dit-il, et Combat-de-loin obéit à son père,  
Ouvre la porte et dit à la nourrice Fameuse :

395 « Lève-toi, antique femme, toi qui surveilles  
Les femmes qui travaillent dans notre palais,  
Viens ! mon père t'appelle, il voudrait de parler. »

Il dit, et ses paroles ne restent pas en l'air,  
Elle ouvre les portes du palais bien habité,  
400 Et elle suit Combat-de-loin qui la conduit.  
Elle trouve alors Dévor au milieu des cadavres,  
Souillé de sang et de poussière comme un lion  
Qui s'en va après avoir dévoré un bœuf aux champs :  
Tout son torse et ses mâchoires sont ensanglantés  
De part et d'autre, et il est effrayant à voir ;

405 Ainsi Dévor a les pieds et les mains éclaboussés.  
En voyant ces cadavres, ces indicibles flots de sang,  
Elle pousse des cris de joie, à voir cette grande œuvre.  
Mais Dévor l'arrête et la retient malgré son désir,  
410 Et lui adresse alors ces paroles ailées :

« Ta joie, vieille femme, garde-la dans ton cœur, ne crie pas.  
Il est impie de triompher sur des hommes morts.  
C'est la juste part des dieux et leurs iniquités qui ont dompté  
Ceux-ci, car ils ne respectaient nul homme sur la terre,  
415 Ni le mauvais, ni le bon qui venait à eux ; par leur folle  
Présomption, ils ont achevé lamentablement leur sort.  
Mais allons, dis-moi plutôt quelles femmes au palais  
M'ont trahi, et lesquelles me sont restées fidèles. »

Ainsi lui répond sa chère nourrice Fameuse :

420 « Oui, enfant, je vais te dire, moi, la vérité.  
Il y a dans le palais cinquante servantes,  
Auxquelles nous avons appris à travailler,  
À démêler la laine et à supporter la servitude ;  
Douze en tout d'entre elles en sont venues à l'impudence,  
425 N'ont respecté ni moi ni Tiredelle elle-même.  
Combat-de-loin est homme depuis peu, et sa mère  
Ne permettait pas qu'il donne des instructions aux servantes.  
Mais allons, que je monte aux appartements, tout dire  
À ton épouse, à qui Dieu a envoyé le sommeil. »

430 Ainsi lui répond Dévor aux mille sagesses :

« Ne la réveille pas encore ; mais dis aux femmes  
Qui ont machiné indignement de venir ici. »

À ces mots, la vieille femme s'en va par la salle  
Appeler les femmes et leur ordonner de venir.  
435 Dévor appelle alors Combat-de-loin, le bouvier  
Et le porcher, et leur dit ces paroles ailées :

« Commencez à emporter les cadavres et dites aux femmes  
De vous aider ; puis, qu'on lave les trônes et les tables  
Avec de l'eau et des éponges aux mille trous.  
440 Quand vous aurez remis toute la maison en ordre,  
Emmenez les femmes hors de la maison bien solide,  
Entre le garde-manger et le bon mur de la cour,  
Et frappez-les de vos épées à bout pointu, que toutes  
Rendent l'âme et plongent dans l'oubli d'Aphrodite,  
445 Sous laquelle elles se mêlaient aux prétendants. »

Il dit ; et les femmes arrivent, toutes pressées en groupe,  
Gémissant lamentablement et versant des flots de larmes.  
Tout d'abord donc, elles emportent les cadavres,  
Les déposent sous le portique de la cour bien faite,

450 En s'appuyant les unes contre les autres ; Dévor  
Lui-même les dirige et les presse ; par force, elles font  
Le transport. Puis elles lavent les beaux trônes et les tables  
Avec de l'eau et des éponges aux mille trous.  
Alors Combat-de loin, le bouvier et le porcher  
455 Râclent avec des pelles le sol entre les murs épais ;  
Les servantes emportent les déchets et les mettent dehors.  
Quand enfin toute la salle est remise en ordre,  
Ils emmènent les femmes hors de la maison bien solide,  
Entre le garde-manger et le bon mur de la cour,  
460 Les bloquent dans un coin dont elles ne peuvent s'échapper.  
Le sage Combat-de-loin prend la parole et leur dit :

« Je ne prendrai pas par une mort honorable la vie  
De celles qui ont répandu le déshonneur sur ma tête  
Et celle de ma mère, et couché avec les prétendants. »

465 Sur ces mots, il attache à une colonne le câble  
D'une nef à proue bleue, le passe autour du garde-manger,  
Le tend assez haut pour que les pieds ne touchent pas le sol.  
Ainsi que des grives aux larges ailes et des colombes  
Se précipitent dans un filet placé dans un buisson,  
470 Et voulant rentrer au nid sont reçues dans un lit funeste,  
Ainsi sont alignées leurs têtes, et toutes ont autour  
Du cou une corde, afin de mourir lamentablement.  
Leurs pieds s'agitent convulsivement, pas très longtemps.  
Puis ils conduisent Plante-toxique dans la cour.  
475 Ils lui coupent le nez et les oreilles, à l'airain cruel,  
Lui arrachent les parties, les donnent à manger aux chiens,  
D'un cœur irrité lui coupent aussi les mains et les pieds.  
Après s'être lavé les mains et les pieds, ils reviennent  
Dans la maison de Dévor, le travail étant achevé.  
480 Ce dernier dit alors à la chère nourrice Fameuse :

« Apporte du soufre, vieille femme, remède au mal,  
Et apporte du feu, que je purifie la salle ; et dis  
À Tiredelle de venir ici avec ses suivantes ;  
Dis à toutes les servantes de descendre ici. »

485 Ainsi lui répond alors la chère nourrice Fameuse :

« Oui, mon enfant, tu as parlé comme il convient.  
Mais allons, que je t'apporte manteau, tunique et habits,  
Que tes larges épaules ne soient couvertes de haillons  
Quand tu es dans ta maison ; ce serait indigne. »

490 Ainsi lui répond Dévor aux mille sagesses :

« Pour l'instant, que j'aie tout d'abord du feu dans cette salle. »

Il dit ; Fameuse, sa nourrice, ne désobéit pas,  
Elle apporte le feu et le soufre ; alors Dévor

Purifie avec soin la salle, la maison et la cour.  
495 La vieille femme va, par la belle maison de Dévor,  
Appeler les femmes et leur ordonner de venir.  
Alors elles entourent et embrassent Dévor,  
Lui baisent affectueusement la tête et les épaules,  
500 Et ses mains qu'elles prennent ; et un doux désir le saisit,  
De pleurer, de gémir, son âme les reconnaissant toutes.

## CHANT XXIII

La vieille femme monte à l'étage, riant aux éclats,  
Dire à sa maîtresse que son époux chéri est là ;  
Ses genoux s'agitent avec force, ses pieds s'empressent.  
Elle se tient au-dessus de sa tête et lui dit :

5 « Réveille-toi, Tiredelle, mon enfant, afin de voir  
De tes yeux ce à quoi tu aspirés chaque jour.  
Dévor est arrivé à la maison, après si longtemps !  
Il a tué les arrogants prétendants, qui lésaient  
Sa maison, mangeaient ses biens et violentaient son enfant. »

10 Ainsi lui répond la trameuse Tiredelle :

« Miam chérie, les dieux t'ont rendue folle, eux qui peuvent  
Faire d'une personne très sensée une insensée  
Et amener à la sagesse quelqu'un d'irréfléchi.  
Ils t'ont troublé l'esprit, toi qui étais mesurée, avant.  
15 Pourquoi te moques-tu de mon cœur aux mille douleurs,  
À me parler à tort et à travers, et à m'arracher  
Au doux sommeil qui me liait, enveloppant mes paupières ?  
Je n'avais pas aussi bien dormi depuis que Dévor  
Est parti pour Mauditetroie qu'on ne devrait pas nommer.  
20 Mais allons, descends maintenant, retourne dans la salle.  
Si c'était une autre de mes suivantes qui était  
Venue m'annoncer cela et m'arracher au sommeil,  
Je l'aurais aussitôt honteusement renvoyée  
Dans la maison ; en cela, tu as l'avantage de l'âge. »

25 Ainsi répond alors sa chère nourrice Fameuse :

« Je ne me moque pas, mon enfant, c'est la vérité  
Que Dévor est rentré à la maison, comme je le dis :  
C'est l'étranger que tous ont outragé dans le palais.  
Combat-de-loin savait depuis longtemps qu'il était là,  
30 Mais sagement il gardait secrets les desseins de son père,  
Jusqu'à ce qu'il châtie la violence de ces insolents. »

À ces mots, Tiredelle, en joie, bondit hors de son lit,  
Embrasse la vieille femme, laisse tomber des larmes ;  
Et elle lui adresse ces paroles ailées :

35 « Allons, ma miam, dis-moi bien la vérité,  
S'il est vrai qu'il est rentré à la maison, comme tu dis,  
Comment a-t-il pu, seule, tuer de ses mains les insolents  
Prétendants, qui se réunissaient toujours tous ici ? »

Ainsi lui répond alors la chère nourrice Fameuse :

40 « Je n'ai rien vu, on ne m'a rien dit, j'ai juste entendu  
Le gémissement de ceux qu'on tuait ; nous étions au fond  
Des solides chambres, nous, assises effrayées derrière  
Les portes bien fermées, avant que Combat-de-loin, ton fils,  
M'appelle de la grand-salle, à la demande de son père.  
45 J'ai alors trouvé Dévor debout au milieu des cadavres  
Qui gisaient tout autour par terre, les uns sur les autres.  
Ton cœur se serait réjoui, à cette vue.

*[manque en grec le vers 48]*

Maintenant ils sont tous rassemblés aux portes de la cour,  
50 Et Dévor purifie au soufre la belle salle,  
Avec un grand feu allumé ; et il m'envoie te chercher.  
Mais suis-moi, afin que vos deux cœurs montent à bord  
De la félicité, après avoir tant souffert.  
Voici donc ce grand vœu enfin réalisé !  
55 Il est revenu vivant au foyer, il t'a trouvée,  
Ainsi que son fils, au palais ; et ceux qui lui ont nui,  
Les prétendants, il les a tous châtiés dans la maison. »

Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Chère miam, ne triomphe pas, ne ris pas aux éclats.  
60 Tu sais avec quelle joie nous le verrions tous reparaître  
Au palais, surtout moi et le fils qui nous est né ;  
Mais ce ne peut pas être vrai, ce que tu as raconté.  
C'est quelque immortel qui a dû tuer les fiers prétendants,  
Irrité de leur affligeant hubris et de leurs méfaits.  
65 Car ils ne respectaient nul homme sur la terre,  
Ni le mauvais, ni le bon qui venait à eux.  
C'est par présomption qu'ils ont subi le mal ; et pour Dévor,  
Loin d'Achaïe, le retour est mort, et lui-même est mort. »

Ainsi lui répond sa chère nourrice, Fameuse :

70 « Mon enfant, quelle parole a franchi la barrière  
De tes dents ? Ton époux est là au foyer, lui qui jamais,  
Disais-tu, ne reviendrait ; et ton cœur reste incrédule.  
Mais allons, je vais te donner un autre signe éclatant :  
La cicatrice que lui fit un jour un porc aux dents blanches,  
75 Je l'ai reconnue en lui lavant les pieds, et je voulais  
Te le dire ; mais lui, il m'a mis la main sur la bouche  
Pour que je ne parle pas, par esprit de précaution.  
Mais suis-moi ; je te donne ma propre vie en gage,  
Si je t'ai trompée, tu me tueras d'une mort lamentable. »

80 Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Chère miam, il t'est difficile de découvrir  
Les projets des dieux immortels, quoique tu saches beaucoup.  
Toutefois, allons rejoindre mon enfant, que je voie

Les prétendants tués, et celui qui les a tués. »

85 Sur ces mots, elle descend de l'étage, se demandant  
Fort en son cœur si elle va interroger son époux  
À distance, ou s'approcher, lui prendre et lui baiser la tête  
Et les mains. Une fois entrée, le seuil de pierre franchi,  
Elle s'assoit face à Dévor, à la lumière du feu,  
90 Contre l'autre mur ; lui, assis contre une haute colonne,  
Les yeux baissés, attend ce que va dire sa vaillante  
Épouse, en le voyant de ses yeux. Elle reste longtemps  
Silencieuse, une stupeur étant venue à son cœur ;  
Tantôt elle le contemple, en le regardant en face,  
95 Tantôt elle ne le reconnaît pas sous ses haillons.  
Combat-de-loin lui adresse alors ces reproches :

« Ma mère, mauvaise mère, dont le cœur est dur,  
Pourquoi te tiens-tu ainsi à l'écart de mon père, au lieu  
De t'asseoir près de lui, de lui parler, de l'interroger ?  
100 Nulle autre femme n'endurerait en son cœur  
De rester loin d'un homme qui a souffert tant de maux  
Et revient après vingt ans dans la terre de sa patrie ;  
Mais toi, ton cœur demeure plus dur que la pierre. »

Ainsi lui répond la trameuse Tiredelle :

105 « Mon enfant, mon cœur est saisi de stupeur dans ma poitrine,  
Et je ne peux pas prononcer un mot, ni l'interroger,  
Ni, dans les yeux, le regarder en face ; mais si c'est bien  
Dévor qui est revenu à la maison, il est certain  
Que nous nous reconnâtrons au mieux ; car il y a des signes  
110 Que les autres ignorent et que nous seuls connaissons.  
À ces mots, le divin Dévor aux mille épreuves sourit,  
Et dit de suite à Combat-de-loin ces paroles ailées :

« Combat-de-loin, laisse ta mère m'éprouver  
Dans notre palais ; elle me reconnaîtra vite mieux.  
115 Pour l'instant je suis sale et j'ai le corps couvert de haillons,  
C'est pourquoi elle me dédaigne et ne dit pas que c'est moi.  
Mais nous, réfléchissons pour que tout se passe au mieux.  
Car quand quelqu'un dans le peuple a tué un homme,  
Même si ce dernier n'a pas beaucoup de vengeurs,  
120 Il s'enfuit, abandonnant ses parents et sa patrie ;  
Or nous avons tué les fondements de la ville,  
Les jeunes princes d'Ithaque ; je t'exhorte à y songer. »

Ainsi lui répond alors le sage Combat-de-loin :

« À toi de voir, cher père ; c'est toi, le meilleur conseil  
125 Parmi les humains, dit-on, et aucun mortel  
Ne peut rivaliser avec toi en la matière.  
Nous, nous te suivrons avec ardeur, et je ne manque pas  
De vigueur, je crois, tant que je garde ma force. »

Ainsi lui répond alors Dévor aux mille sagesse :

130 « Je vais donc te dire ce qui me semble le mieux à faire.  
Tout d'abord, lavez-vous et mettez une tunique,  
En demandant aux servantes d'apporter des vêtements.  
Ensuite le divin aède, avec sa lyre harmonieuse,  
Nous entraînera à nous amuser et à danser,  
135 Afin que de l'extérieur on croie entendre un mariage,  
Soit qu'on passe sur le chemin, soit qu'on habite ici ;  
Cela pour que n'arrive pas en ville la nouvelle  
De la mort des prétendants avant que nous soyons partis  
Dans notre campagne aux mille arbres ; une fois là-bas,  
140 Nous verrons ce que l'Olympien nous met de mieux en mains. »

Ainsi dit-il, et l'ayant écouté, tous obéissent.  
Tout d'abord ils se lavent et mettent une tunique,  
Les femmes se préparent ; le divin aède prend  
Sa lyre harmonieuse et fait se lever en eux  
145 Le désir du doux chant et de la parfaite danse.  
Et la grande maison partout résonne des pieds des hommes  
Et des femmes à belle ceinture qui s'amuse.  
Ainsi, quiconque entend cela de l'extérieur dit :

« Oui, quelqu'un épouse la reine aux mille prétendants.  
150 Malheureuse, elle n'a pas su garder jusqu'au bout  
La grande maison de son époux, jusqu'à son retour. »

Ainsi parlent-ils, ignorant ce qui a été fait.  
Cependant Dévor au grand cœur dans la maison est lavé  
Par l'intendante Eurynomé, qui le frotte ensuite d'huile  
155 Et jette sur lui une tunique et un beau manteau.  
Alors Athéna répand beaucoup de beauté sur sa tête,  
Le fait paraître plus grand, plus fort, fait couler de sa tête  
Une chevelure frisée, pareille à la fleur d'hyacinthe.  
Comme un homme habile, instruit par Héphaïstos et Pallas  
160 Athéna, verse dans toutes les techniques de l'art  
L'or autour de l'argent, et accomplit des œuvres gracieuses,  
Ainsi, sur sa tête et ses épaules, elle répand la grâce.  
Il sort du bain, d'allure semblable aux immortels ;  
Et va se rasseoir sur le trône dont il s'est levé,  
165 Face à son épouse, à qui il adresse ces paroles :

« Démone, entre toutes les féminines femmes,  
C'est en toi que les Olympiens ont mis le cœur le plus cru ;  
Nulle autre femme n'endurerait en son cœur  
De rester loin d'un homme qui a souffert tant de maux  
170 Et revient après vingt ans dans la terre de sa patrie ;  
Mais allons, miam, étends-moi un lit, que je m'y couche  
Seul ; car elle, elle a dans la poitrine un cœur de fer. »

Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Démon, je ne fais pas la fière ni ne te néglige  
175 Ni ne m'émerveille, sachant très bien comment tu étais  
Quand tu partis d'Ithaque sur ta nef aux longues rames.  
Mais allons, Fameuse, tends pour lui, hors de la chambre  
Bien solide, le lit épais que lui-même a fait.  
Quand vous aurez porté dehors ce lit épais, jetez  
180 Sur la couche des peaux, des manteaux et des tapis brillants. »

Ainsi parle-t-elle, éprouvant son époux ; alors Dévor,  
Indigné, dit à son ingénieuse et sage épouse :

« Femme, quelle affligeante parole tu as prononcée !  
Qui a déplacé mon lit ? Ce serait difficile,  
185 Même en étant très habile, à moins qu'un dieu ne vienne  
Et par sa volonté le change aisément de place.  
Mais il n'est aucun mortel en vie, même plein de jeunesse,  
Qui le déplacerait sans peine ; car ce lit est un grand  
Signe, œuvré avec art ; c'est moi et nul autre qui l'ait fait.  
190 Dans la cour poussait un tronc d'olivier au large feuillage,  
Verdoyant, dans toute sa force, épais comme une colonne.  
Et moi je construisis ma chambre nuptiale autour de lui,  
Avec des pierres épaisses, la couvris d'un bon toit,  
Y mis des portes compactes et bien ajustées,  
195 Puis je coupai la chevelure de l'arbre aux longues feuilles,  
Tranchai le tronc à partir des racines, le polis bien  
Soigneusement avec l'airain, l'alignai au cordeau ;  
J'en fis le pied de lit, que je perçai à la tarière,  
Et à partir duquel je fixai le lit, puis l'achevai,  
200 En l'ornant avec de l'or, de l'argent et de l'ivoire ;  
Puis j'y tendis des courroies de bœuf pourprés, brillantes.  
Tel est le signe que je te montre ; mais je ne sais,  
Femme, si mon lit est toujours en place, ou si quelqu'un  
L'a mis ailleurs, en coupant l'olivier à la racine. »

205 À ces mots, elle sent ses genoux et son cœur défaillir,  
Reconnaissant le signe sûr indiqué par Dévor.  
En courant elle va droit à lui, jette ses bras  
Autour de son cou, baise sa tête et lui dit :

« Ne te fâche pas contre moi, Dévor, toi, de beaucoup  
210 Le plus sage des hommes ; les dieux nous ont fait suivre  
D'infortune, nous privant, envieus, de rester ensemble  
Pour nous rassasier de notre jeunesse et parvenir  
À notre vieillesse ; maintenant ne me reproche pas  
De ne t'avoir pas de suite, en te voyant, ouvert les bras.  
215 Car toujours mon cœur dans ma poitrine tremblait  
Que quelque mortel vienne me tromper par ses paroles.  
Car ils sont nombreux, ceux qui ne songent qu'à faire le mal.  
Non, l'Argienne Hélène, née de Zeus, ne se serait pas  
Unie d'amour ni n'aurait couché avec un étranger  
220 Si elle avait su que les fils guerriers des Achéens

Devaient la ramener dans sa maison et sa patrie.  
Sans doute est-ce un dieu qui la poussa à cet acte indigne ;  
Elle n'avait pas auparavant déposé dans son cœur  
Cette faute funeste qui nous amena la malheur.  
225 Mais maintenant tu m'as exposé le signe sûr  
De notre lit, que nul autre mortel n'a vu,  
À part toi et moi et une seule de mes suivantes,  
Actoris, que mon père me donna quand je vins ici,  
Et qui gardait les portes de notre forte chambre  
230 Nuptiale, mon cœur, si dur soit-il, est confiant. »

Elle dit, excitant plus encore en Dévor le désir  
De pleurer ; il pleure, tenant sa femme charmante, experte  
En sagesse. Comme avec joie ceux qui nagent voient paraître  
La terre, eux dont Poséidon a brisé la nef bien faite,  
235 Poursuivie par le vent et par la vague énorme,  
Alors que peu d'entre eux, à la nage, échappent à la mer  
Écumante, le corps tout poisseux de saumure,  
Comme avec joie ils montent sur la terre, sauvés du pire,  
De même avec joie elle contemple son époux,  
240 Sans du tout détacher ses bras blancs de son cou.  
Ils pleureraient encore quand paraît Aurore aux doigts de roses  
Si la déesse Athéna aux yeux brillants n'avait l'idée  
De retenir la nuit dans sa course à l'au-delà, gardant  
Sur l'Océan Aurore au trône d'or, qu'elle n'attelle  
245 Ses chevaux rapides, qui portent aux humains la lumière,  
Lampos et Phaéton, poulains amenant l'Aurore.  
Ainsi dit à son épouse Dévor aux mille sagesse :

« Ô femme, nous ne sommes pas arrivés au bout de toutes  
Nos épreuves, car m'attend encore une tâche immense,  
250 Haute et difficile, qu'il me faut achever tout entière.  
C'est l'âme de Tirésias qui me l'a prophétisée  
Le jour où je suis descendu dans les demeures d'Hadès,  
En quête de retour pour moi et mes compagnons.  
Mais viens, allons au lit, femme, prendre du repos  
255 Et nous rassasier de sommeil doux comme le miel. »

Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Oui, ton lit te recevra quand ton cœur le désirera,  
Puisque les dieux ont fait en sorte que tu reviennes  
Dans ta maison bien bâtie et la terre de ta patrie ;  
260 Mais puisqu'on te l'a dit, qu'un dieu l'a jeté dans ton esprit,  
Dis-moi donc quelle est cette épreuve ; je la saurai plus tard,  
Je pense, il n'est pas plus mal que je l'apprenne tout de suite. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesse :

« Démone, pourquoi me presses-tu tellement  
265 De parler ? Mais je vais te le dire, sans rien te cacher.  
Ton cœur ne s'en réjouira pas ; et moi non plus

Je ne m'en réjouis pas, car il m'a dit d'aller dans maintes  
Cités de mortels, avec en mains une rame bien faite,  
Jusqu'à ce que j'arrive chez des hommes qui n'ont jamais  
270 Vu la mer, et qui ne mêlent pas de sel aux aliments ;  
Qui n'ont jamais vu de navires aux flancs écarlates  
Ni ne connaissent les rames, qui sont les ailes des nef.  
Et il m'a dit un signe sûr, que je ne te cache pas :  
Quand je rencontrerai un autre voyageur qui dira  
275 Que j'ai sur ma brillante épaule une pelle à vanter,  
Je devrai planter, m'a-t-il dit, ma rame dans la terre  
Et faire de saints sacrifices au roi Poséidon,  
Bélier, taureau, sanglier capable de monter les laies,  
Puis rentrer chez moi et faire de saintes hécatombes  
280 Aux dieux immortels qui habitent le vaste ciel,  
À tous bien à la suite ; et me viendra, hors de la mer,  
Une très douce mort, qui me tuera comblé  
D'une brillante vieillesse ; et autour de moi  
Les peuples seront heureux ; voilà ce qu'il m'a prédit. »

285 Ainsi lui répond alors la trameuse Tiredelle :

« Si les dieux te réservent une belle et bonne vieillesse,  
Il y a espoir d'échapper dès lors aux malheurs. »

Ainsi se parlent-ils ouvertement l'un à l'autre.  
Pendant ce temps Eurynomé et la nourrice préparent  
290 Le lit avec des couvertures moëlleuses, à la lueur  
Des flambeaux ; une fois vite tendue la couche épaisse,  
La vieille femme retourne se coucher dans la maison,  
Et la chambrière Eurynomé les conduit,  
Une torche à la main, quand ils vont vers leur lit.  
295 Les ayant amenés à leur chambre, elle se retire.  
Alors, joyeux, ils retrouvent le rite du lit ancien.  
Cependant Combat-de-loin, le bouvier et le porcher  
Font arrêter leurs pieds de danser, et les femmes aussi ;  
Et ils vont se coucher, dans le palais qui s'ombre.  
300 Après s'être rassasiés des plaisirs de l'amour,  
Dévor et Tiredelle se rassasient de parole,  
Se racontent l'un l'autre ; la divine entre les femmes  
Dit ce qu'elle a enduré au palais en voyant la troupe  
Indigne des prétendants pour elle égorger tant de bœufs  
305 Et de grasses brebis, et vider tant de cruches de vin.  
Et Dévor lui raconte tout, les deuils qu'il a imposés  
Aux humains et les misères qu'il a lui-même subies.  
Elle se régale de l'écouter, et le sommeil  
Ne tombe pas sur ses paupières avant qu'il n'ait bien tout dit.  
310 Il raconte d'abord comment il a dompté les Cicones,  
Puis son arrivée aux grasses terres des Mangeurs-de-fleurs ;  
Puis ce que commit le Roule-l'œil, et comment il vengea  
Ses vaillants compagnons, qu'il avait mangés sans pitié ;  
Puis comment il alla chez Éole, qui l'accueillit  
De bon cœur et le renvoya, sans que le sort lui permît

De revoir sa patrie, la tempête à nouveau l'emportant  
Sur la mer poissonneuse, tout gémissant et blême ;  
Puis son arrivée à Télépyle, chez les Lestrygons,  
Qui avaient détruit ses nefes et tué tous ses compagnons  
Aux belles guêtres, sauf lui et l'équipage de sa nef ;  
Puis détaille le piège de Cercléuse aux mille machines,  
Puis comment il alla sur une nef aux mille bancs  
Dans les vastes demeures d'Hadès interroger l'âme  
Du Thébain Tirésias, et y a vu tous ses compagnons  
Et sa mère, qui l'enfanta et le nourrit tout petit ;  
Puis comme il entendit la voix sonore des Sirènes,  
Puis arriva aux Roches Errantes, terribles Charybde  
Et Scylla, dont jamais les hommes ne réchappent saufs ;  
Puis comment ses compagnons mangèrent les bœufs du Soleil ;  
Puis comment Zeus qui frémit au ciel frappa sa nef rapide  
De sa foudre fumante, et qu'alors tous ses bons compagnons  
Périrent de même, lui seul échappant au mauvais sort ;  
Puis son arrivée sur l'île d'Ogygie chez la nymphe  
Cacheuse, qui le retint, le désirant pour époux,  
Dans ses grottes creuses, le nourrit et lui promit  
De le rendre immortel et jeune pour toujours,  
Mais sans jamais convaincre son cœur dans sa poitrine ;  
Puis comment il arriva, très souffrant, chez les Phéaciens,  
Qui l'avaient de tout cœur honoré comme un dieu  
Et l'avaient reconduit sur leur nef dans sa patrie,  
Lui donnant de l'airain, de l'or et maints vêtements.  
Il dit cette dernière parole quand le doux sommeil  
Le prit, déliant les membres et les soucis de l'âme.  
Alors Athéna aux yeux brillants a une autre idée.  
Quand elle estime en son cœur que Dévor s'est assez  
Rassasié de coucher avec sa femme et de dormir,  
Elle fait se lever d'Océan l'Aurore au trône d'or,  
Pour qu'elle apporte aux humains la lumière ; Dévor  
Se lève de son lit moëlleux et dit à sa compagne :

« Femme, nous sommes tous deux rassasiés de tant d'épreuves,  
Toi ici pleine d'angoisse qui pleurais sur mon retour,  
Et moi qui souffrais quand Zeus et les autres dieux entravaient  
Mon retour tant désiré sur la terre de ma patrie.  
Maintenant que nous sommes arrivés tous les deux dans ce lit  
Mille fois désirable, il me faut veiller aux richesses  
Du palais, à mes troupeaux que les prétendants ont pillés ;  
J'en ramènerai moi-même en butin, et les Achéens  
M'en donneront, jusqu'à en remplir toutes mes étables.  
Mais il me faut d'abord aller à la campagne aux mille arbres  
Voir mon noble père, qui s'afflige gravement pour moi.  
Toi, femme, quoique tu sois prudente, écoute ma demande :  
Avec le lever du soleil, le bruit va se répandre  
De la mort des prétendants, tués dans le palais ;  
Montez alors à l'étage, toi et tes suivantes,  
Et restez-y, sans voir ni interroger personne. »

Sur ce, il couvre ses épaules de ses belles armes,  
Réveille Combat-de-loin, le bouvier et le porcher,  
Leur ordonne de prendre toutes leurs armes de guerre.  
Ils ne désobéissent pas et s'arment d'airain,  
Ouvrent les portes, et sortent ; Dévor marche devant.  
Déjà la lumière est sur la terre, mais Athéna  
Les recouvre de nuit, et les conduit vite hors de la ville.

## CHANT XXIV

Hermès le Cyllénien appelle à lui les âmes  
Des prétendants ; il a en main sa belle badine  
D'or, avec laquelle il charme les yeux des hommes  
Comme il veut, ou bien réveille ceux qui dorment.  
5 Il les mène à la baguette, elles le suivent en pépian.  
Comme les chauve-souris, au fond d'un antre prodigieux,  
Voltigent à petits cris quand l'une d'elles tombe  
Du rocher où elles sont amassées, accrochées ensemble,  
Ainsi vont les âmes, à petits cris ; devant elles marche  
10 Hermès le non-méchant, descendant des chemins moisis.  
Elles passent les cours d'Océan et la roche Leucade,  
Les portes du Soleil et le pays des Rêves,  
Arrivent bientôt dans la prairie d'Asphodèle  
Où habitent les âmes, fantômes des morts.  
15 Elles trouvent l'âme d'Achille, fils de Pélée,  
Celles de Patrocle et de l'irréprochable Antiloque,  
Celle d'Ajax, le meilleur par la beauté et l'allure  
De tous les Danaens, après le parfait fils de Pélée ;  
Comme elles s'attroupent autour d'elle, s'approche d'elles  
20 L'âme d'Agamemnon, fils d'Atrée, tout affligée,  
Accompagnée de toutes celles qui avec elle  
Périssent chez Égisthe, y achevant leur destinée.  
La première âme à parler est celle du fils de Pélée :

« Atride, nous pensions qu'à Zeus rassasieur de foudre  
25 Tu serais, entre tous les héros, à jamais cher,  
Car tu commandais à des hommes nombreux et vaillants  
Au pays des Troyens, où tant ont souffert les Achéens.  
Or c'est toi d'abord que devait faire comparaître  
La funeste Moire que nul n'évite, dès qu'il est né.  
30 Combien mieux eût valu que, jouissant des honneurs, tu trouves  
En commandant mort et destin au pays des Troyens !  
Les Panachéens t'auraient alors bâti un tombeau  
Et c'eût été un grand honneur pour ton fils dans l'avenir.  
Or te voilà pris dans le nœud d'une mort lamentable. »

35 Ainsi lui répond alors l'âme du fils d'Atrée :

« Bienheureux fils de Pélée, Achille semblable aux dieux,  
Qui fus tué à Troie, loin d'Argos, tandis qu'autour de toi  
Tombaient tous les meilleurs fils des Troyens et des Achéens,  
En luttant pour toi qui, dans un tourbillon de poussière,  
40 Gisais, grand dans un grand espace, oublieux des chevaux.  
Nous, nous combattîmes tout le jour, et nous n'aurions du tout  
Cessé le combat si Zeus en tempêtant n'y eut mis fin.  
Alors nous t'emportâmes sur nos nefes hors de la guerre,  
Te déposâmes sur un lit, purifiâmes ton beau corps

45 Avec de l'eau chaude et de l'huile ; et les Danaens, autour  
De toi, pleuraient à chaudes larmes, et se coupaient les cheveux.  
Et ta mère sortit des eaux avec les Néréides,  
Entendant l'annonce que nos cris élevaient sur la mer,  
Stupéfiante, saisissant de terreur les Achéens ;  
50 Et ils se seraient tous précipités sur leurs nefes creuses,  
Si ne les eût retenus un homme d'antique sagesse,  
Nestor, qui s'était toujours montré du meilleur conseil.  
Il leur parla avec bienveillance, leur disant :

« Arrêtez, Argiens, ne fuyez pas, fils des Achéens !  
55 C'est une mère qui sort des eaux avec les immortelles  
Déesses de la mer, venant au secours de son fils mort. »

Il dit ; les Achéens au grand cœur se retinrent de fuir ;  
Autour de toi se tinrent les filles du vieux de la mer,  
Avec des pleurs poignants, te vêtant d'habits d'ambrosie.  
60 Les neuf Muses vinrent chanter la plainte, à belles voix  
Alternées ; et ne se voyait là nul Argien qui restât  
Sans pleurer, tant l'harmonieuse muse attise l'émotion.  
Dix-sept jours, et autant de nuits, te pleurèrent,  
Et les humains mortels, et les dieux immortels.  
65 Le dix-huitième, le feu te mangea, et nous brûlâmes  
Beaucoup de gras moutons et de bœufs aux cornes torsadées ;  
Tu brûlas dans des vêtements divins, oint d'huiles parfumées  
Et de miel doux ; en foule les héros Achéens, en armes,  
Fantassins et cavaliers, s'empressaient autour du bûcher  
70 Où tu te consumais ; un grand bruit retentissant monta.  
Puis, quand la flamme d'Héphaïstos eut achevé son œuvre,  
À l'aurore, nous rassemblâmes tes os blancs, Achille,  
Dans du vin non mêlé et de l'huile ; ta mère donna  
Une urne funéraire en or, cadeau de Dionysos,  
75 Dit-elle, et œuvre du très illustre Héphaïstos.  
C'est là que reposent tes os blancs, illustre Achille,  
Mêlés à ceux de Patrocle, fils de Ménoïtos ;  
On mit à part ceux d'Antiloque, que tu estimais  
Plus que tous autres compagnons depuis la mort de Patrocle.  
80 Sur ces restes, la sainte armée des terribles Argiens  
Éleva un grand et irréprochable tombeau  
Sur un promontoire escarpé des rives de l'Hellespont,  
Afin que le voient de loin, depuis la mer, les hommes  
Qui vivent aujourd'hui et ceux qui viendront après nous.  
85 Ta mère demanda aux dieux de magnifiques prix,  
Les mit au milieu de l'arène pour les chefs Achéens.  
Tu assistas dans ta vie aux funérailles de nombre  
De héros, quand à la mort d'un roi les jeunes gens  
Se ceignent et se préparent pour les jeux funèbres,  
90 Mais ton cœur eût été fort émerveillé en voyant  
Les prix magnifiques déposés pour toi par la déesse,  
Thétys aux pieds d'argent ; tant tu étais aimé des dieux !  
Ainsi, bien que tu sois mort, ton nom n'a pas péri, toujours  
Ta gloire sera heureuse parmi tous les hommes, Achille,

95 Mais moi, qu'ai-je gagné, à m'être échiné à la guerre ?  
À mon retour, Zeus m'a tramé une mort lamentable,  
Sous les coups d'Égisthe et d'une funeste épouse. »

Comme ils se parlent ouvertement l'un avec l'autre,  
S'approche d'eux le messager tueur d'Argos,  
100 Conduisant les âmes des prétendants domptés par Dévor ;  
Interloqués en les voyant, tous deux vont droit à eux.  
L'âme de l'Atride Agamemnon reconnaît  
Le fils de Mélanée, l'illustre Amphimédon,  
Dont il fut l'hôte à Ithaque, où il habitait.  
105 La première, l'âme de l'Atride prend la parole :

« Amphimédon, qu'avez-vous subi, pour plonger dans la terre  
Obscure, tous, distingués et de même âge ? Qui aurait  
Voulu trier les princes de la ville n'aurait pas fait mieux.  
Est-ce Poséidon qui vous a domptés dans vos nef  
110 En faisant se lever vents difficiles et grosses vagues ?  
Ou des ennemis vous ont-ils blessés sur la terre  
Quand vous voliez les bœufs ou leurs beaux troupeaux de moutons  
Ou que vous vous attaquiez à leur ville ou à leurs femmes ?  
Réponds-moi, car je m'honore d'être ton hôte.  
115 Ne te rappelles-tu pas que je vins dans vos demeures,  
Avec Ménélas semblable aux dieux, pour exhorter Dévor  
À partir avec nous pour Troie sur nos nef bien pontées ?  
Tout un mois, nous traversâmes la vaste mer, et nous eûmes  
De la peine à convaincre Dévor, le destructeur de villes. »

120 Ainsi lui répond alors l'âme d'Amphimédon :

« Très illustre Atride, roi des hommes, Agamemnon,  
Nourrisson de Zeus, je me souviens de ce que tu dis ;  
Et je vais bien te raconter, en détail et franchement,  
Notre mort et notre mauvaise fin, telles qu'elles furent.  
125 Nous voulions épouser l'épouse de Dévor, de longtemps  
Absent ; elle, sans refuser ni accomplir une union  
Qui lui était odieuse, méditant contre nous la mort  
Et le sombre sort, conçu dans son esprit cet appât :  
Ayant dressé un grand métier dans la salle, elle y tissait  
130 Une toile extraordinairement belle, et nous disait :

« Jeunes gens, mes prétendants, puisque le divin Dévor  
Est mort, ne pressez pas mon mariage tant que ce linceul  
N'est pas achevé. Que mon fil, léger comme le vent,  
Ne soit pas perdu ! Il est pour le héros Tresseur-Du-Peuple,  
135 Quand le funeste sort l'emportera, couché par la mort.  
Que nulle ne s'indigne à mon sujet chez les Achéens.  
Je ne laisse sans linceul un homme si riche en conquêtes. »

« Ainsi parla-t-elle, et nos désirs virils se laissèrent  
Enjôler. Or chaque jour elle tissait la grande toile  
140 Et chaque nuit la défaisait, en s'éclairant aux flambeaux.

Trois ans elle a voilé son tour et fléchi les Achéens,  
Mais dans la quatrième année le moment est arrivé,  
Les mois s'étant consumés, les longs jours terminés,  
Où l'une des femmes, sachant ce qu'il en était, l'a dit.  
145 Et nous l'avons trouvée défaisant sa brillante toile.  
Alors elle a dû l'achever, contrainte et forcée.  
Dès qu'elle montra le linceul, la grande toile tissée,  
Lavée, lumineuse comme le soleil ou la lune,  
Alors un mauvais démon ramena Dévor  
150 Au bout de ses terres, là où habite le porcher.  
Là s'en alla aussi le cher fils du divin Dévor,  
Arrivant sur sa nef noire de Pylos la sablonneuse ;  
Tous deux préparèrent la male mort des prétendants  
Et partirent pour la fameuse ville, Dévor  
155 En dernier, Combat-de-loin marchant devant.  
Le porcher conduisait Dévor couvert de mauvais haillons,  
Appuyé sur un bâton et semblable à un misérable  
Vieillard ; il n'avait sur la peau que d'ignobles hardes,  
Et nul d'entre nous n'aurait pu le reconnaître, pas même  
160 Les plus âgés, quand il apparut, tel quel, soudainement ;  
Et nous l'avons accablé d'insultes et de coups.  
Mais longtemps il supporta avec courage, d'un cœur  
Patient, d'être frappé et injurié dans sa maison.  
Mais quand Zeus porteur d'égide échauffa son esprit,  
165 Avec Combat-de-loin ils prirent les belles armes,  
Les déposèrent dans la chambre et fermèrent les verrous.  
Puis ce très habile tacticien demanda à sa femme  
D'apporter aux prétendants l'arc et le fer brillant  
Pour un jeu de mauvais destin, amorce de notre mort.  
170 Nul d'entre nous ne put tendre le nerf de l'arc  
Solide, car nous étions très inférieurs en force.  
Mais quand le grand arc arriva aux mains de Dévor,  
Là, certes, nous avons tous ensemble crié  
De ne pas le lui donner, quoi qu'il puisse en dire ;  
175 Seul Combat-de-loin l'y poussait, et le lui fit remettre.  
Quand le divin Dévor aux mille épreuves eut l'arc en mains,  
Il le banda aisément et traversa le fer,  
Puis, debout sur le seuil versa les flèches vives par terre,  
Jeta d'effrayants regards, et perça le prince Contre-esprit.  
180 Puis il lança sur les autres ses flèches gémissantes,  
Visant droit au but ; ils tombaient amoncelés.  
Nous comprîmes que quelque dieu le secondait.  
Dès lors ils poursuivirent ardemment la tuerie à travers  
La salle, se tournant de tous côtés, tandis que montaient  
185 Des crânes brisés d'affreux gémissements, et que le sang  
Jaillissait partout par terre ; c'est ainsi, Agamemnon,  
Que nous sommes morts, nos corps gisant encor, sans sépulture,  
Au palais de Dévor ; nos amis chez eux n'en savent rien,  
Eux qui laveraient le sang noir sortant des blessures  
190 Et nous enterreraient en pleurant ; car c'est l'honneur des morts. »

Ainsi s'exclama alors l'âme de l'Atride :

« Heureux fils de Tresseur-de-peuple, Dévor aux mille adresses,  
Quelles grandes qualités a gardées son épouse,  
Quel bon esprit que celui de la parfaite Tiredelle,  
195 Fille d'Icare ! Quelle bonne mémoire de Dévor,  
L'homme de sa jeunesse ! Jamais ne périra la gloire  
De son mérite, et les immortels créeront pour les terriens  
De gracieux chants à la si sensée Tiredelle,  
Contrairement à la fille de Tindare, qui ourdit  
200 Le crime et tua son époux : terrible sera le chant  
Que lui feront les humains, et rude la réputation  
Qu'elle laisse aux femmes, même à celle qui agit bien. »

Ainsi parlent les uns avec les autres ceux  
Qui sont dans les demeures d'Hadès, enfermés sous la terre.

205 Quant à eux, ayant quitté la ville, ils arrivent vite  
Au beau domaine bâti par Tresseur-de-peuple, et par lui  
Jadis acquis, après avoir beaucoup travaillé.  
Là se trouve sa maison, toute entourée de la grange  
Où se nourrissent, vont s'asseoir et aussi dormir  
210 Les serviteurs qui aiment à travailler pour lui.  
Là est aussi une vieille Sicilienne qui s'occupe  
Avec soin du vieillard dans ces champs, loin de la ville.  
Ainsi dit alors Dévor aux serviteurs et à son fils :

« Vous, entrez maintenant dans la maison bien bâtie,  
215 Et sacrifiez de suite le meilleur porc pour le repas.  
Moi, je vais aller éprouver mon père, pour savoir  
Si, me voyant de ses propres yeux, il me reconnaîtra,  
Ou, trop de temps ayant passé, ne me reconnaîtra pas. »

Sur ces mots, il donne aux serviteurs ses armes de guerre.  
220 Eux entrent rapidement dans la maison, et Dévor  
Part éprouver son père au verger aux mille fruits.  
Mais, entrant dans le vaste enclos, il n'y trouve ni Dolios  
Ni aucun de ses fils et de ses serviteurs, tous partis  
Ramasser des épines pour la clôture du verger,  
225 À la suite du vieil homme qui ouvrait le chemin.  
Il trouve son père seul dans le jardin bien cultivé,  
Bêchant au pied d'une plante, vêtu d'une tunique  
Sale, rapiécée, misérable ; contre les écorchures,  
Il a mis à ses jambes des guêtres en peau de bœuf,  
230 Et à ses mains, contre les ronces, des gants ; sur sa tête,  
Une coiffe en peau de chèvre, pour accentuer son deuil.  
Le divin Dévor aux mille épreuves, en le voyant ainsi  
Accablé de vieillesse et une grande peine au cœur,  
S'arrête sous un haut poirier et verse des larmes.  
235 Puis il se demande en son cœur et son âme s'il doit  
Aller embrasser son père et lui dire tout,  
Qu'il est revenu, arrivé dans la terre de ses pères,  
Ou d'abord l'interroger en détail pour l'éprouver.

Réflexion faite, il lui semble plus profitable  
240 De l'éprouver d'abord par des paroles offensantes.  
Dans cet esprit, le divin Dévor va droit sur lui  
Qui, la tête penchée, bêche autour d'une plante.  
Se tenant près de lui, son illustre fils lui dit :

« Vieillard, tu n'es pas sans expérience pour prendre soin  
245 D'un jardin, tout est parfaitement fait, ici, il n'est rien  
Ni plante, ni figuier, ne vigne, ni olivier,  
Ni poirier, ni plate-bande, qui ne soit négligé dans ce verger.  
Mais j'ai te dire – n'en sois pas irrité dans ton cœur –  
Que de toi-même tu ne prends pas bien soin, ayant  
250 À la fois la triste vieillesse et de mauvais haillons sales.  
Tu n'es certes pas un paresseux que son maître néglige,  
Et tu n'as pas l'air non plus d'un esclave, à voir  
Ton allure et ta stature ; en fait, on dirait un roi.  
Tu sembles être de ceux qui, après le bain et le repas,  
255 S'endorment doucement ; c'est l'habitude des vieillards.  
Mais allons, dis-moi, parle-moi en toute franchise,  
Qui sers-tu ? à qui est le jardin dont tu t'occupes ?  
Dis-moi aussi la vérité sur cela, que je sache :  
Est-il vrai que je suis arrivé à Ithaque, comme  
260 Me l'a dit un homme que j'ai croisé en venant ici ?  
Mais il ne savait pas grand-chose, il ne s'est pas risqué  
À me répondre ni à écouter mes questions  
Sur un hôte que j'eus, à me dire s'il est vivant  
Ou déjà mort et dans les demeures d'Hadès.  
265 Je vais t'en parler, écoute-moi et suis-moi bien :  
C'est un homme qui jadis vint chez moi et fut mon hôte  
Dans ma patrie ; et jamais aucun autre mortel,  
Un étranger venu de loin dans ma maison, ne me fut  
Plus cher ; il s'honorait d'être natif d'Ithaque, et disait  
270 Avoir pour père Tresseur-de-peuple, fils d'Arcisias.  
L'ayant conduit dans ma maison, je lui fis bon accueil,  
Le traitai amicalement, ayant tout ce qu'il fallait  
Chez moi, et lui fis des présents d'hôte, comme il convient.  
Je lui donnai sept talents d'or bien travaillé,  
275 Je lui donnais un cratère fleuri tout en argent,  
Et aussi douze manteaux simples, autant de tapis,  
Autant de beaux voiles, et par-dessus autant de tuniques,  
Et, à part, des femmes expertes en parfaits travaux,  
Quatre belles femmes qu'il choisit comme il voulut. »

280 Ainsi lui répond alors son père, en versant des larmes :

« Étranger, tu es bien arrivé au pays que tu cherches,  
Et que tiennent des hommes pleins d'hubris et insensés ;  
C'est en vain que tu as prodigué tant de présents ;  
Si, arrivant à Ithaque, tu l'avais trouvé vivant  
285 Chez lui, il t'aurait bien reçu et comblé de cadeaux  
En retour, comme il se doit envers qui l'a fait le premier.  
Mais allons, dis-moi, parle-moi en toute franchise,

Combien y a-t-il d'années que tu l'as reçu,  
Ton malheureux hôte, mon enfant, et s'il en fut jamais,  
290 Infortuné ? Loin de ses amis et de sa patrie,  
Qui sait si les poissons ne l'ont pas mangé, ou si, sur terre,  
Il n'a été la proie des fauves et des oiseaux ? Sa mère,  
Son père, ne l'ont pleuré dans son linceul, nous qui l'avons  
Engendré, et son épouse richement dotée, la sage  
295 Tiredelle, n'a pu se lamenter sur le lit du mort,  
Comme il convient, ni lui fermer les yeux, lui rendre honneur.  
Mais dis-moi la vérité, que je sache bien :  
Qui es-tu parmi les hommes ? quels sont tes parents, ta ville ?  
Où sont la nef rapide qui t'a conduit ici  
300 Et tes compagnons pareils aux dieux ? Ou as-tu voyagé  
Sur la nef d'autres gens, partis après t'avoir débarqué ? »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Eh bien, je vais tout te dire en toute franchise.  
Je suis d'Alybante, où j'habite une illustre maison,  
305 Fils du roi Aphidas, fils de Polypémon.  
Moi je m'appelle Épéritos ; un démon m'a détourné  
De la Sicanie et m'a conduit ici, bien malgré moi ;  
J'ai laissé ma nef dans la campagne, loin de la ville.  
Quant à Dévor, voilà bientôt cinq ans qu'il est venu  
310 Là, dans ma patrie, et qu'il en est reparti,  
Le malheureux ; pourtant les oiseaux étaient bons,  
Volant à droite, et je m'en réjouis quand il partit,  
Et lui aussi ; nous avons tous deux au cœur bon espoir  
De nous revoir et de nous faire de beaux présents d'hôtes. »

315 À ces mots, un noir nuage de douleur enveloppe  
Le vieil homme, qui prend à deux mains la sombre poussière,  
La verse sur sa tête grise en gémissant fortement.  
Le cœur de Dévor se soulève, le piquant lui monte  
Aux narines quand il voit ainsi son cher père.  
320 S'élançant, il l'embrasse, baise son front et lui dit :

« C'est moi, père, je suis celui sur lequel tu m'interroges,  
Revenu après vingt ans dans la terre de la patrie.  
Mais cesse de pleurer, de gémir et de verser des larmes.  
Je vais te dire, mais quoi qu'il en soit, il faut se hâter.  
325 J'ai tué les prétendants dans notre maison.  
Je leur ai fait payer leurs douloureux outrages et leurs crimes. »

Ainsi lui répond alors en retour Tresseur-de-peuple :

« Si tu es bien Dévor, mon enfant, revenu ici,  
Montre-moi de suite un signe sûr, que je sois convaincu. »

330 Ainsi lui répond Dévor aux mille sagesses :

« Contemple d'abord de tes propres yeux la cicatrice

Que me fit un porc aux dents blanches quand j'allai à la chasse  
Sur le Parnèse ; toi et ma vénérable mère  
M'aviez envoyé chez son père, Vrai-loup, pour y prendre  
335 Les présents qu'il m'avait promis en venant ici.  
Mais allons, je te dis les arbres que dans ce verger  
Bien cultivé je te demandai et tu me donnas  
Quand, enfant, je t'y suivais ; nous marchions à travers  
Les arbres et toi tu me donnais le nom de chacun d'eux.  
340 Tu me donnas alors treize poiriers, dix pommiers  
Et quarante figuiers ; tu me désignas cinquante rangs  
De vigne que tu me donnerais, chacun à différente  
Maturité, qui produisent des grappes de diverses  
Variétés quand les saisons de Zeus pèsent sur elles. »

345 À ces mots, le vieil homme sent ses genoux et son cœur  
Défaillir, en reconnaissant les signes dits par Dévor.  
Il jette ses bras autour de son cher enfant ; le divin  
Dévor aux mille épreuves le saisit expirant.  
Quand il retrouve son souffle et reprend ses esprits,  
350 Ainsi s'exprime-t-il en revenant à lui :

« Zeus père, oui, il y a toujours des dieux sur le grand Olympe,  
Si vraiment les prétendants ont payé leur fol hubris.  
Mais j'ai maintenant très peur en mon cœur que tous les gens  
D'Ithaque n'accourent ici et ne fassent appel  
355 Par des messagers à toutes villes des Céphalléniens. »

Ainsi lui répond en retour Dévor aux mille sagesses :

« Aie confiance, cette peur n'a pas lieu d'être en ton cœur.  
Allons plutôt à la maison, qui est près du verger.  
J'y ai déjà envoyé Combat-de-loin, le bouvier  
360 Et le porcher, qu'ils préparent le repas rapidement. »

Ayant ainsi parlé, ils s'en vont vers la belle maison.  
Quand ils arrivent à la demeure bien habitée,  
Ils trouvent Combat-de-loin, le bouvier et le porcher  
Découpant force viandes et mêlant le vin couleur de feu.  
365 Tresseur-de-peuple au grand cœur est alors baigné chez lui  
Et frotté d'huile par la servante sicilienne,  
Qui le revêt ensuite d'un beau manteau ; et Athéna,  
S'approchant, fortifie les membres du pasteur des peuples,  
Le fait paraître plus grand et plus fort qu'auparavant.  
370 Puis il sort du bain ; alors son cher fils l'admire,  
Le voyant face à lui semblable aux dieux immortels ;  
Et il lui adresse ces paroles ailées :

« Ô père, à coup sûr c'est l'un des dieux éternels  
Qui t'a donné cet aspect, cette meilleure stature ! »

375 Ainsi lui répond alors le sensé Tresseur-de-peuple :

« Plût à Zeus père, à Athéna et à Apollon,  
Que j'eusse été hier dans nos demeures tel que je fus  
Quand je pris Néricos, la cité bien bâtie,  
Sur la rive du continent, en chef des Céphalléniens,  
380 Portant mon armure, me tenant à tes côtés,  
Pour repousser les prétendants ! À plus d'un j'aurais rompu  
Les genoux au palais, et tu te serais réjoui. »

Ainsi parlent-ils ouvertement l'un avec l'autre.  
Quand ils cessent de s'affairer à préparer le repas,  
385 Ils vont prendre place sur les sièges et les trônes ;  
Ils vont porter la main sur les mets, quand le vieux Dolios  
Arrive tout près, accompagné de ses fils  
Fatigués par leurs travaux, et que vient d'aller chercher  
Leur vieille mère Sicilienne, qui les a nourris  
390 Et prend soin du vieux roi depuis que la vieillesse l'accable.  
Eux, en voyant Dévor, le reconnaissent en leur âme,  
Et s'arrêtent, stupéfaits, dans la salle ; alors Dévor  
S'adresse à eux par ces paroles bienveillantes :

« Vieillard, asseyez-vous au repas, et laissez la stupeur.  
395 Depuis longtemps nous désirons mettre la main sur le pain  
Et nous restons dans cette salle, où nous vous attendions. »

À ces mots, Dolios va à lui, les deux bras tendus,  
Prend la main de Dévor, la baise sur le poignet  
Et lui dit à haute voix ces paroles ailées :

400 « Ami, puisque tu es rentré, comme nous le désirions  
Tant sans y croire, puisque les dieux t'ont ramené,  
Salut et grande joie à toi ! que les dieux te rendent heureux.  
Mais dis-moi la vérité, que je sache bien :  
La trameuse Tiredelle sait-elle déjà  
405 Que tu es de retour, ou devons-nous le lui annoncer ? »

Ainsi lui répond alors Dévor aux mille sagesses :

« Vieillard, elle le sait déjà ; ce n'est pas la peine. »

À ces mots, Délios s'assoit sur un siège bien poli.  
Comme lui, ses enfants, autour de l'illustre Dévor  
410 Lui adressent le salut et se greffent à ses mains,  
Puis se rangent assis à côté de Délios, leur père.  
Tandis qu'ils sont occupés au repas dans la salle,  
La Voix court par toute la ville, annonçant la nouvelle  
De l'affreuse mort des prétendants et racontant leur sort.  
415 En l'entendant, les gens vont et viennent de tous côtés  
Devant la maison de Dévor, dans un murmure sourd  
Et des gémissements ; emportant les cadavres chez eux,  
Les ensevelissant, renvoyant ceux des autres cités  
Chez eux aussi par les bateaux rapides des pêcheurs.  
420 Puis ils s'en vont en foule à l'agora, le cœur affligé.

Une fois qu'ils sont tous arrivés et rassemblés,  
Eupithée se lève et leur adresse la parole ;  
Il a grande douleur au cœur car son enfant est mort,  
Contre-esprit, le premier qu'a tué le divin Dévor.  
425 Tout en versant des larmes, il leur tient ce discours :

« Amis, c'est un grand coup que cet homme a tramé  
Contre les Achéens ; que de braves il a emportés  
Sur ses nefes ! Il les a perdus, et a perdu les nefes creuses,  
Et à son retour il tue les meilleurs des Céphalléniens.  
430 Mais allons, avant qu'il ne parte vite à Pylos  
Ou dans la divine Élide, où règnent les Épéens,  
Allons ! car la honte serait sur nous à jamais,  
Notre déshonneur serait connu des hommes du futur,  
Si nous ne vengions pas la mort de nos fils et de nos frères ;  
435 Il n'y aurait plus pour moi nulle douceur en mon cœur  
À vivre, mais je rejoindrais vite ceux qui sont morts.  
Mais allons ! qu'ils ne partent pas avant que nous arrivions ! »

Ainsi dit-il en pleurant, et la pitié saisit  
Tous les Achéens. Or s'approchent, venant de la maison  
440 De Dévor, Médon et le divin aède, qui viennent  
De se réveiller, et s'arrêtent au milieu ; la stupeur  
Saisit chacun. Le sage Médon s'adresse ainsi à eux :

« Écoutez-moi maintenant, gens d'Ithaque ; car Dévor  
N'a pas tramé cet acte sans l'accord des dieux immortels.  
445 J'ai vu moi-même un dieu d'ambrosie, qui se tenait auprès  
De Dévor et avait toute l'apparence de Mental.  
Ce dieu immortel tantôt se tenait auprès de Dévor  
Pour l'encourager, tantôt jaillissait dans la salle,  
Poursuivant les prétendants ; ils tombaient amoncelés. »

450 À ces mots, la peur verte s'empare de tous.  
À son tour le vieux héros Alithersès, fils de Mastor,  
Prend la parole ; seul il connaît passé et avenir.  
Dans un esprit de bienveillance, il leur parle ainsi :

« Écoutez-moi maintenant, gens d'Ithaque, que je vous dise :  
455 C'est par votre lâcheté, amis, que cela s'est produit ;  
Vous ne m'avez pas écouté, ni Mental, pasteur des peuples  
Qui vous disions de mettre fin aux folies de vos enfants,  
Qui pleins d'un orgueil insensé, mauvais, faisaient grand mal,  
Dévorant les richesses et outrageant l'épouse  
460 D'un homme de premier rang, que vous pensiez ne plus revoir.  
Et voilà ce qui est arrivé. Écoutez ma parole :  
N'y allez pas, si vous ne voulez attirer du mal. »

À ces mots, plus de la moitié des gens se lèvent  
Dans un grand tumulte ; les autres restent groupés ;  
465 Car ce discours ne leur plaît pas, ils se fient plutôt  
À Eupithée ; aussitôt ils bondissent sur leurs armes.

Après s'être couverts de l'airain étincelant,  
Ils se rassemblent en foule devant la spacieuse ville.  
Et Eupithée marche à leur tête, l'insensé !  
470 Il pense venger la mort de son fils ; or il ne doit  
Pas revenir, mais achever là son destin.  
Athéna s'adresse alors à Zeus le Cronide :

« Notre père, fils de Cronos, souverain suprême,  
Réponds à ma question : quelle pensée as-tu en tête ?  
475 Vas-tu poursuivre cette guerre mauvaise et cette affreuse  
Mêlée, ou rétablir l'entente entre les uns et les autres ? »

Ainsi lui répond en retour Zeus assembleur de nuées :

« Mon enfant, pourquoi m'interroges-tu là-dessus ?  
N'est-ce pas ce que tu avais toi-même en tête,  
480 Que Dévor revienne et fasse payer ceux-là ?  
Fais comme tu veux ; mais je vais te dire ce que j'en pense.  
Puisque le divin Dévor s'est vengé des prétendants,  
Qu'ils concluent un pacte de confiance et qu'il règne toujours.  
Nous, instituons l'oubli du meurtre des fils  
485 Et des frères ; et ils s'aimeront les uns les autres  
Comme auparavant, et qu'abondent la richesse et la paix ! »

À ces mots, se ravive l'ardeur d'Athéna,  
Qui s'en va, s'élançant des sommets de l'Olympe.

Quand, chez Tresseur-de-peuple, on a apaisé le désir  
Du pain doux à l'âme, le divin, patient Dévor, leur dit :

« Que quelqu'un aille dehors, voir s'ils n'approchent pas. »

Il dit ; un fils de Dolios y va, comme il l'a demandé ;  
Se tenant sur le seuil, il les voit tous arriver.  
Aussitôt Dévor leur adresse ces paroles ailées :

« Les voilà, ils sont tout près ; armons-nous rapidement. »

À ces mots, ils se hâtent de revêtir leurs armes,  
Dévor, ses trois compagnons et les six fils de Dolios ;  
Tresseur-de-peuple et Dolios s'arment également,  
Guerriers aux cheveux gris, combattants par nécessité.  
Une fois que leur corps est couvert d'airain étincelant,  
Ils ouvrent la porte et sortent, conduits par Dévor.  
S'approche alors d'eux la fille de Zeus, Athéna,  
Qui a pris l'apparence et la voix de Mental.  
En la voyant, le divin Dévor aux mille épreuves  
Se réjouit, et dit de suite à son fils Combat-de-loin :

« Combat-de-loin, au moment venu pour toi d'entrer  
Dans la mêlée où se distinguent les meilleurs guerriers,  
Ne déshonore pas la lignée de tes pères,

Qui par leur force et leur courage ont brillé sur toute la terre. »

Ainsi lui répond à haute voix le sage Combat-de-loin :

« Tu verras, si tu le veux, cher père, que par mon courage  
Je ne déshonorerai pas ta lignée, comme tu dis. »

À ces mots, Tresseur-de-peuple se réjouit et dit :

« Quel beau jour pour moi, chers dieux ! je suis si heureux !  
Mon fils et mon petit-fils qui rivalisent de valeur ! »

S'approchant, Athéna aux yeux brillants de chouette lui dit :

« Fils d'Arcisios, de beaucoup le plus cher de tous les compagnons,  
Prie Zeus père et sa fille aux yeux brillants, puis aussitôt  
Brandis et lance ton javelot à la longue ombre. »

Sur ce, Pallas Athéna lui insuffle une grande force,  
Et lui, ayant prié la fille du grand Zeus,  
Aussitôt brandit et lance son javelot à longue ombre,  
Qui frappe Eupithée à travers son casque d'airain.  
Il n'y résiste pas, la lance le perce d'outre en outre.  
Il tombe avec un bruit sourd, ses armes résonnent sur lui.  
Dévor et son glorieux fils s'élancent sur les premiers rangs,  
Frappant de leurs épées et de leurs lances à double pointe.  
Et certes ils les auraient tués tous et privés du retour,  
Si Athéna, la fille de Zeus porte-égide,  
N'eût élevé la voix et retenu tout le monde :

« Arrêtez cette guerre, gens d'Ithaque, elle est terrible ;  
Séparez-vous rapidement, qu'il n'y ait plus de sang. »

Ainsi parle Athéna, et la peur verte les saisit.  
Dans leur effroi leurs armes leur échappent des mains,  
Et tombent toutes par terre, à la voix de la déesse.  
Ils se retournent et fuient vers la ville, pour sauver leur vie.  
Dans un cri terrible, le divin Dévor aux mille épreuves  
Fond sur eux, tel l'aigle se précipitant du haut du ciel.  
Le Cronide jette alors sa foudre fumante, qui tombe  
Devant la fille aux yeux brillants d'un père redoutable.  
Et Athéna aux yeux de chouette dit à Dévor :

« Fils de Tresseur-de-peuple, né de Zeus, Dévor aux mille arts,  
Arrête, cesse cette guerre de la communauté,  
Pour ne pas irriter le Cronide, Zeus qui voit au loin. »

Ainsi parle Athéna, et il obéit, le cœur en joie.  
Puis un pacte est institué entre les deux partis,  
Par Pallas Athéna, fille de Zeus porteur d'égide,  
Sous la forme du corps et de la voix de Mental.

